



UNIVERSITE ABDOU MOUMOUNI DE NIAMEY
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT D'HISTOIRE

THESE DE DOCTORAT UNIQUE

**LES CENTRES D'ETUDES ISLAMIQUES DE L'OUEST DU NIGER DU
XVI^e AU XIX^e SIECLE**

PRESENTEE ET SOUTENUE PAR : Abdou IDRISSA

SOUS LA DIRECTION DU PROFESSEUR Kimba IDRISSA

Jury :

Pr Nikoué GAYIBOR Université de Lomé, Président

Pr Kimba IDRISSA, Université Abdou Moumouni de Niamey, Directeur et Rapporteur

Dr Hamidou DIALLO, MC, Université de Ouagadougou, Membre

Pr Michel D.K VIDEGLA, Université d'Abomey -Calavi, Cotonou, Membre

Dr Addo MAHAMANE, MC, Université Abdou Moumouni de Niamey, Membre

ANNEE ACADEMIQUE 2012- 2013

DEDICACE

A Feue ma mère, Haoua ;

A mon père qui, ne lira pas cette thèse pour qu'il en fasse l'orgueil d'un sentiment paternel ;

A ma femme, Badaratou ;

A mes enfants : Aboubacar, Salah-Addine, Haoua, Salim et Salima ;

A ma nièce, Fatimatou ;

A tous mes amis.

REMERCIEMENTS

Nous remercions toutes les personnes physiques et morales qui ont contribué à la réalisation de ce travail. Nous tenons en particulier à remercier le professeur Kimba Idrissa qui, en dépit de ses lourdes charges a accepté de diriger ce travail et le mener à terme ; ses conseils stimulants, son exigence ainsi que ses observations pertinentes ont largement contribué aux mérites de ce travail. Cette thèse a été pour nous une véritable école où nous avons dans la pratique appris et exercé le métier d'Historien. Merci, encore une fois, Professeur Kimba IDRISSA pour nous avoir appris l'Histoire.

Nous tenons à remercier le personnel des Archives Nationales du Niger, de l'IRSH, de la carte scolaire, de la Faculté des Lettres, et Sciences Humaines, des centres de documentation du Nord Nigeria. Nous sommes extrêmement reconnaissant à tous ceux qui nous ont aidé et reçu notamment le professeur Djibo Hamani qui a mis à notre disposition sa bibliothèque privée, Alzouma Bazi Cissé, Diouldé Laya, Boubacar Hama Beidi. Nous remercions également tous les témoins qui ont accepté de répondre à nos questions. Nous exprimons notre reconnaissance à tous les enseignants et à tous les doctorants du Département d'Histoire.

Nous tenons à exprimer notre gratitude à notre épouse et à nos enfants dont la compréhension et le soutien m'ont permis d'accomplir ce travail. Enfin, nous tenons à remercier tous nos collègues et toutes les bonnes volontés dont les conseils et l'assistance ont été très utiles dans l'élaboration de ce travail.

SIGLES ET ABREVIATIONS

ABU : Ahmadu Bello University.

ACCT : Agence de Coopération Culturelle et Technique.

AHN. : Association des Historiens Nigériens à Niamey.

ANN : Archives Nationales du Niger à Niamey.

A R E N : Archives Des Etudes Nigériennes.

B C A F : Bulletin du Comité Africain des Renseignements.

BCR : Bureau Central du Recensement.

B I F A N : Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire. Le Centre de Publication se trouvait à Dakar jusqu'en 1939. BIFAN est divisé en 1954 en série A (Sciences Naturelles) et en série B (Sciences Humaines). Il devient en 1966 Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire.

C E A : Cahiers d'Etudes Africaines.

C E L T H O : Ancien C R D T O, Centre d'Etudes Linguistiques et Historiques par Tradition Orale (Niamey).

C N R S : Centre National de Recherches Scientifiques, Paris.

C N R S H : Centre Nigérien de Recherches en Sciences Humaines.

CRDTO : Centre Régional de Recherche et de Documentation pour la Tradition orale devenu CELTHO à Niamey.

E N : Etudes Nigériennes.

FLSH : Faculté des Lettres et Sciences Humaines.

I F A N : Institut Français (puis Fondamental) d'Afrique Noire.

I U P: Ibadan University Press (Ibadan, Nigeria).

J A L: Journal of African Languages (London).

J H S N: Journal of the Historical Society of Nigeria (Ibadan).

J S A: Journal de la Société des Africanistes.

IRSH : Institut de Recherche en Sciences Humaines à Niamey.

MARA : Département des Manuscrits Arabes et Ajamis à l'IRSH.

M I F A N: Mémoires De l'Institut Français d'Afrique Noire.

NAK: National Archives of Kaduna.

N E A: Nouvelles Editions Africaines.

O R S T O M : Office de la Recherche Scientifique et Technique d'Outre- Mer (Paris).

P U F : Presses Universitaires de France.

RIESCA : Réseau International d'Etudes Stratégiques sur les Conflits en Afrique.

SD : Sans date.

SL : Sans lieu d'édition.

SM : Sans maison d'édition.

SNED : Société Nationale d'Edition et de Diffusion.

SOK : Sokoto

LEXIQUE DES TERMES LOCAUX

Alfa : Mot Zarma-Soṅey signifiant lettré musulman.

Alkali : Mot Zarma- Soṅey qui signifie cadi.

Amirou : Terme d'origine arabe qui vient d'émir adopté par les Zarma-Soṅey et qui signifie souverain (il s'agit généralement d'un chef de canton).

Bittinkoobé : Mot peul désignant les habitants du Bittinkodji.

Caw- Dooni : Mot Zarma- Soṅey qui signifie chant religieux.

Douddale : Grand feu autour duquel étudient les *talibé* la nuit.

Fitna : Mot d'origine arabe adopté par les Zarma- Soṅey et qui signifie crise ou calamité qui peut frapper une communauté.

Gobirawa : Habitant du Gobir.

Gourma : Les populations riveraines du fleuve- Niger désigne par le mot *Gourma*, la rive droite du fleuve par opposition au *haoussa* qui veut dire rive droite.

Folley : Possession en Zarma-Soṅey.

Kabbawa: Habitant du Kebbi.

Konu : Signifie guerre en peul.

Laawol : Mot Peul signifiant route.

Lamido : Mot Peul signifiant souverain.

Modibbo : Mot Peul signifiant alim.

Shooro : Pratique culturelle peul qui consiste à cultiver le sens de la bravoure chez les Jeunes à travers l'épreuve de flagellation réciproque.

Wonkoye : Chef de guerre en Zarma- Sonjey.

Zima : Prêtre de la religion traditionnelle en zarma-Sonjey.

Zollo : Gourde en Zarma- Sonjey.

NOTE LINGUISTIQUE

Dans le cadre de ce travail, nous avons choisi d'utiliser la graphie française afin d'harmoniser l'écriture des noms. Ainsi, les noms suivants s'écrivent comme suit : **Argoungou, Birni N'Gaouré, Gourmanthé, Gwandou, Haoussa, Kourfey, Kourté, Peul, Say, Touareg, Wogo, Zarma...** Par contre le nom **Soŋey** fait exception à cause des différentes formes de son écriture dans la graphie française (Songhay, Songoï, Songhaï, Sonraï...).

Nous avons décidé de laisser les noms des entités politiques, des communautés, des titres ou fonctions politiques, des villages, des villes et des personnes invariables. Nous avons convenu d'écrire :

Un Alfa..... des Alfa

Un modibbo..... des modibbo

Un Peul des Peul

Un Touareg..... des Touareg

Un Haoussa..... des Haoussa

Un talibé..... des talibé

Par contre, les termes figurants dans les citations respectent les transcriptions adoptées par leurs auteurs

Sommaire

Introduction générale.....	1 - 33
Première partie : L’islam dans l’Ouest du Niger du XVI^e au XVIII^e siècle.....	34 - 87
Chapitre I : Aperçu géographique et historique	35 - 52
I- Aperçu géographique	35 - 40
II- Peuplement de la zone et structures sociales.....	40 - 52
Chapitre II : Etude de trois anciens centres d’études islamiques de l’Ouest	
du Niger	53 - 68
Introduction.....	53
I- Kafi, un ancien centre d’études islamiques.....	53 – 58
II- Etude du cas du centre d’études islamiques de N’Dounga Saney.	58- 64
III- Le centre d’études islamiques de Kouré Saney.....	64 - 67
Chapitre III : L’évolution de l’islam dans l’Ouest du Niger du XVII^e au	
XVIII ^e siècle.....	69- 84
I- Le retrait des résistants sonèy dans le Dendi et le passage d’Ali Anna dans le	
<i>Dallol</i>	69 - 70
II- Le retour d’Ali Anna dans le <i>Dallol</i>	71 - 76
III – La fondation de Kwama dans le Dendi et l’arrivée des musulmans touareg Kel Essuk	
dans le Taghazar.....	76 – 79
IV- Etude des centres d’études islamiques.....	80 - 84
Conclusion de la première partie.....	85 - 86

Deuxième partie : Le centre d'études islamiques de Birni N'Gaouré.....88 - 147

Introduction.....89

Chapitre IV : Boubacar Loudoudji et son œuvre.....90 - 107

I- Situation géographique et économique.....90 - 93

II- Le règne de Boubacar Louloudji.....94 - 99

III- La dérive totalitaire de Boubacar Louloudji.....99 - 107

IV-La prise de Garouré et l'exil de Boubacar Louloudji.....107 - 113

V- L'œuvre religieuse de Boubacar Louloudji : la création des centres d'études

Secondaires113- 118

Chapitre V : L'œuvre d'Aboulhassane, fils et successeur de Boubacar Louloudji ...119- 136

I - Le règne d'Aboulhassane119 - 125

II- La chute de Tamkalla et la succession d'Aboulhassane.....125 - 136

Chapitre VI- Le rétablissement du pouvoir peul dans le *Dallol*.....137 - 145

I – La reconquête de *Dallol* par Bayéro Aboulhassane137 - 140

II- La bataille de Boumba.....141- 143

III - L'organisation politique et administrative du centre d'études islamiques de Birni

N'Gaouré143 – 145

Conclusion de la deuxième partie.....146

Troisième partie : Etude du centre d'études islamiques de Say148 - 241

Introduction.....149

Chapitre VII : Historique du centre d'études islamiques de Say.....150 - 172

I – L'installation de Mahaman Diobbo à Say.....150 - 160

II- La date de la création de la ville de Say et l'occupation du site.....160 - 165

III- Mahaman Diobbo : l'homme, l'environnement social et intellectuel...165 - 171

IV – L'organisation du centre d'études islamiques.....171- 183

Chapitre VIII : L'œuvre littéraire et philosophique de Mahaman Diobbo.....184- 207

I- Les chants religieux.....185- 193

II – La portée des chants religieux.....193 - 210

Chapitre IX : L'œuvre des successeurs de Mahaman Diobbo.....208- 238

I- Le successeur d'*Alfa* Mahaman Diobbo.....208 – 216

II- Les successeurs de Boubacar.....214 - 217

III- Les rapports entre Say et le monde musulman.....217 - 227

IV- Contribution de Say à l'islamisation de l'Ouest nigérien.....227- 238

Conclusion de la troisième partie.....238

Quatrième partie : Les centres d'études islamiques secondaires et la situation

religieuse de la zone à la fin du XIX^e siècle.....239- 294

Introduction.....240

Chapitre X : Le centre d'études islamiques secondaire de Sinder.....242 - 262

- I- Les origines du fondateur du centre d'études islamiques secondaire.....243 - 248
- II- L'œuvre des successeurs de Tondo Djalley.....248- 253
- III- Les règnes d'Oumarou Djibrilla et d' Attikou Mahamadou.....254 - 262

Chapitre XI: Les centres d'études islamiques secondaires de Tirga, Goudel et

Kounari.....263- 282

- I- Le centre d'études islamiques secondaire de Tirga.....263 - 266
- II- Les modibadjés à Goudel et à Soudouré.....266- 269
- III- Le centre de Kounari.....269 - 282

Chapitre XII : Bilan de l'œuvre des leaders religieux des centres d'études

islamiques à la fin du XIX^e siècle.....283 - 293

- I- La situation religieuse de la zone à la fin du XIX^e siècle283 - 286
- II- L'apport de l'islam aux sociétés de l'Ouest nigérien.....287 - 293

Conclusion générale.....294- 298

Sources et Bibliographie.....299 - 355

A – Les sources.....300- 328

- I- Les sources orales.....300-306
- II- Les sources écrites.....307- 328

B- Bibliographie.....329 - 355

- I- Outils de travail.....330 - 331
- II- Etudes et ouvrages généraux.....331- 342
- III- Etudes et ouvrages spécialisés.....343 - 353

Site Web.....	353
Table des cartes.....	354
Table des photos et illustrations.....	355
Annexes.....	356 -439
Annexe I : Chant religieux de Mahamane Diobbo.....	357 - 366
Annexe II : Chant religieux d'Ousmane Dan Fodio.....	367 - 371
Annexe III : Tarikh anonyme sur les relations entre Gwandou et Argoungou.....	372 -378
Annexe IV : Texte en fulfulde sur Boubacar Loudoudji	379- 381
Annexe V : Récits sur la brouille entre Guéladio et Sékou Amadou.....	382 -385
Annexe VI : Quelques folios du tarikh de Sinder.....	386 - 410
Annexe VII : Quelques images du nord Nigeria.....	411 - 418
Index général.....	419 - 428
Table des matières.....	429 - 439

INTRODUCTION

Ce travail est une contribution à la connaissance du fait islamique dans l'espace nigérien précolonial en général, et dans l'Ouest du Niger en particulier. Il porte sur les centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger du XVI^e au XIX^e siècle. L'espace géographique concerné par cette étude n'est pas facile à délimiter surtout quand on se situe dans la période précoloniale. Kimba Idrissa définit cette zone comme l'espace « *allant du Liptako- Gurma (à l'Ouest) au Dallol Mawri (à l'Est) et de l'Anzuru (au Nord) au Dendi (au Sud)* » (Idrissa, 1979 : 10). Dans le cadre de cette étude, nous désignons par l'Ouest du Niger, des territoires qui relèvent de la République actuelle du Niger. Cet espace s'étend entre 0° et 5° de longitude Ouest et entre 11° et 16° de latitude Nord. Il est limité à l'Ouest par le Burkina- Faso, au Nord par le Mali, au Sud par le Benin et le Nigeria, à l'Est par la région de Tahoua. Il s'agit dans l'ensemble, d'une zone relativement vaste qui couvre une superficie d'environ 130 000 km² soit 10,26% du territoire national¹.

A propos de la définition du concept de centre d'études islamiques, les auteurs présentent des approches différentes. Pour Seyni Moumouni², seules les localités disposant d'une *zaouïa* peuvent être qualifiées de centres d'études islamiques. Or, selon un témoignage recueilli par Lem auprès d'Alazi, un *alim*³ peul du Nord dahoméen, au XIX^e siècle dans tout le moyen Niger, il n'y a que deux centres qui disposent d'une *zaouïa* : Sokoto et Say (Lem, 1932 : 66). La *Zaouïa* est définie :

« *En arabe zâwiya et en turc zaviye, type de couvent musulman qui connut une particulière faveur dans le Maghreb médiéval à partir du XIV^e et XV^e siècle. Toute zaouïa se compose d'une mosquée, d'un dôme (Koubba) qui couvre le tombeau du marabout dont elle porte le nom, d'un local où on ne dit que le Koran (Coran), d'un second réservé à l'étude des sciences, d'un troisième servant d'école primaire pour les enfants, d'une habitation destinée aux élèves et aux tolbas (étudiants) qui viennent faire ou perfectionner leurs études ; enfin, d'une autre habitation où l'on reçoit les mendiants et les voyageurs ; quelquefois d'un*

1- BCR/PH : Bureau Central du Recensement général de la population et de l'habitat 2001.

² - Entretien avec Seyni Moumouni, enseignant- chercheur à l'IRSH le 11/06/12.

³- Alim : Signifie lettré musulman, c'est le singulier d'*ouléma*.

cimetière destiné aux personnes pieuses qui auraient sollicité la faveur de reposer près du marabout » (Dictionnaire historique de l'islam, 2004 : 864).

Quant à Jean Louis Triaud, il définit la *Zaouïa* comme « *un établissement religieux sédentaire* » (Triaud, 1995 : 2). Balogun lui, assimile les centres d'études islamiques à des émirats et les qualifie de : « *Gwandu emirates to the west* » (Balogun, 1970 : 108). Dans cette approche, l'auteur met plus l'accent sur l'aspect politique car *Amirou ou Emir* est le titre porté par les souverains qui sont allés à Sokoto chercher l'étendard: « *The Gwandu emirates to the west of the metropolitan centre were Junju, Birni Ngaure, Say, Kunari, Torodi, Bitinkogi, Yaga and Liptako* » (Balogun, 1970 : 108 – 109). Or, tous les émirats de l'Ouest du Niger ne sont pas des centres d'études islamiques.

Seyni Moumouni et Balogun ont donné une approche globale du concept de centre d'études islamiques. Notre conception s'approche de celle de Lem qui le définit comme « *un centre de propagation de l'islam* » (Lem, 1932 : 65). Cette définition serait plus complète si on y ajoute l'aspect acquisition du savoir religieux. La définition de Moulaye Hassane est beaucoup plus proche de la nôtre. Selon cet auteur, le centre d'études islamiques est « *un lieu d'acquisition et de diffusion du savoir religieux* » (Hassane, 1995 : 9).

Le centre d'études islamiques est appelé dans la langue peul *Jangirde*. C'est un mot composé de *Jande* qui veut dire étude et de *Girde* qui signifie lieu. Littéralement, le *Jangirde* se définit comme un lieu d'acquisition du savoir où séjournent des apprenants venus d'horizons divers. Il est composé des éléments suivants : deux ou plusieurs *douddales*¹(pour les principaux centres), d'une habitation pour les *talibé (suudu ahibe)*, d'une autre pour les maîtres qui viennent approfondir leurs études (*suudu modibbe*). La formation des maîtres est assurée par le fondateur du *Jangirde* ou ses compagnons. Autour

1 - Douddale : Grand feu autour duquel étudient les *talibé* la nuit.

de chaque *douddale*, il y a un ou deux *Santarou* (encadreurs). Après la formation de base, les élèves passent à l'étape suivante : l'étude des hadiths et le *tafsir* (commentaire du Coran). Les élèves formés jusqu'à un certain niveau retournent pour la plupart dans leurs villages pour ouvrir des *douddales*. On assiste ainsi, à une sorte de boule-de-neige de l'enseignement coranique dans la zone d'influence du fondateur du centre d'études islamiques. En définitive, nous retenons que ce dernier est un lieu d'apprentissage et de propagation du savoir religieux. Les conditions évoquées par les différents auteurs sont plus ou moins réunies selon les contextes.

Cette étude couvre la période allant du XVI^e au XIX^e siècle avec deux dates importantes servant de bornes chronologiques : 1501 et 1897. Le XVI^e siècle est marqué par la phase *soney* qui débute vers 1501 avec la création de Kafi, le premier centre d'études islamiques de l'Ouest du Niger par Elhadji Mamoudou. Ce dernier a effectué le pèlerinage à la Mecque avec le souverain *soney*, l'Askia Mohamed. C'est au cours de ce voyage pour les lieux saints qui a duré du 09 septembre 1496 au 23 août 1497 (Kâti, 1913 : 25), que les deux pèlerins ont traversé l'Ouest du Niger et ont déploré la forte implantation des croyances ancestrales dans cette zone. Selon les traditions de Kafi, Askia Mohamed a pris l'engagement de répandre l'islam dans cette partie de l'Empire dès son retour de la Mecque. C'est ainsi que Kafi sera créé au tout début du XVI^e siècle. Peu après la création de ce centre d'études islamiques, l'Askia Mohamed va installer des lettrés musulmans dans d'autres localités de notre zone d'étude. En l'absence d'érudits locaux aptes à assumer une telle charge, le souverain a sollicité l'aide des *ouléma waa zi et saney de Gao*. Ces derniers se sont installés dans plusieurs localités de l'Ouest du Niger au début du XVI^e siècle (Kafi, N'Dounga, Kouré, Zouzou...) pour créer des centres d'études islamiques dans lesquels sont enseignées des personnes venues d'horizons divers. Cette politique voulue et encouragée par l'Askia Mohamed a commencé à donner des résultats concluants quand

intervient la conquête marocaine de 1591 qui va mettre fin à cette première phase du processus d'islamisation de la zone : « *Après la chute de l'Empire songaï des Askias en 1591, un premier cycle se termine dans l'islamisation de l'Afrique soudanaise* » (Triaud, 1973 : 15).

Quant au XIX^e siècle, il est marqué par un renouveau islamique. Cette période marque en effet, un tournant dans le processus d'islamisation de l'Ouest du Niger. Contrairement aux agents d'islamisation du XVI^e siècle qui étaient étroitement liés au pouvoir et aux souverains, ceux du XIX^e siècle se sont détachés de ces cours royales pour s'adonner à leur principale mission : l'enseignement et la diffusion de l'islam. Ainsi, après une longue léthargie, la religion de Mohamed réapparaît en force sous l'impulsion de lettrés musulmans essentiellement peul. D'aucuns l'assimilent même à une revanche :

« Comme une braise conservée sous la cendre, l'Islam noir, réfugié dans de petits groupes de fidèles prépare sa revanche. Après une longue léthargie, l'étincelle de l'Islam jaillira deux siècles plus tard. Il faudra attendre en effet le XIX^e siècle, les invasions peul et la conquête française pour voir le mouvement d'islamisation reprendre vie et, cette fois, atteindre les masses populaires (...) » (Triaud, 1973 : 15).

Mais, ce renouveau islamique animé essentiellement par des Peul, va prendre fin en 1897 avec la création du poste de Say par le Lieutenant Pelletier. Cette date marque le début de la conquête coloniale dans l'Ouest du Niger qui ouvre une nouvelle ère dans l'histoire de cette zone.

Avant le XIX^e siècle, le processus d'islamisation de l'Ouest du Niger est mal connu. Pourtant tout autour de cette zone, il y a des pays de vieilles traditions islamiques (Mali, Sonney, Ayar, Etats- Haoussa, Sokoto...). La rareté de documents sur l'islamisation dans notre zone d'étude peut être liée au fait que cette zone est restée jusqu'à l'avènement du Jihad d'Ousmane Dan Fodio, en marge de tous les mouvements que le Soudan a connus : commerce caravanier, mouvements arabe et berbère, bouleversements politiques qui ont

donné naissance à des Etats. Cette position de retrait a eu un impact négatif sur le processus d'islamisation :

« *La situation géographique de la région même semble défavorable à l'implantation de l'islam jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Restée longtemps relativement à l'écart des grands courants d'échanges économiques et culturels qui animaient alors tout le soudan central, c'est seulement à partir du XIX^e siècle que la religion de Mohamed se développera de façon effective* » (Idrissa, 1979 : 81).

L'étude de l'islam dans l'Ouest du Niger a peu intéressé les chercheurs. Il existe néanmoins quelques travaux qui traitent de l'islamisation au Niger. La thèse de Moulaye Hassane (1995), *La transmission du savoir religieux en Afrique subsaharienne : Exemple de commentaire Coranique à Saayi*, est l'un des rares documents consacrés à la transmission du savoir coranique dans la ville de Say. L'intérêt de ce travail, c'est qu'il nous donne une idée sur la chaîne de transmission du savoir religieux dans l'un des centres d'études islamiques les plus importants de notre zone d'étude. Mais, elle se limite seulement à la ville de Say et ne couvre que la période du XIX^e siècle.

Une autre thèse non moins importante, c'est celle de Kimba Idrissa (1981), *Guerres et sociétés*. Même si cet ouvrage n'a pas pour objet d'étude l'islam, il comporte néanmoins, une partie consacrée à cette religion dans notre zone d'étude. On y trouve les différentes phases d'islamisation de l'Ouest du Niger. L'ouvrage contient aussi des informations intéressantes sur les deux principaux centres d'études islamiques (Say et Garouré) ainsi que sur leurs fondateurs respectifs : Mahamane Diobbo et Boubacar Louloudji.

Deux autres ouvrages d'ensemble traitent du processus d'islamisation au Niger. Il s'agit de ceux de Djibo Hamani (2007), *L'Islam au Soudan Central : Histoire de l'Islam au Niger du VII^e au XIX^e siècle* et de Maikoréma Zakari (2007), *L'Islam dans l'espace nigérien : Des origines (VII^e siècle) au début des années 2000*. Le premier couvre la période allant du VII^e siècle au XIX^e siècle. Quant au second, il est consacré à l'époque

allant du VII^e siècle à l'an 2000. Ces ouvrages sont d'une grande importance car ils permettent d'avoir une vue d'ensemble sur le processus d'islamisation dans ce pays. Mais, comme leur champ d'étude est très vaste, les deux auteurs n'ont abordé notre zone d'étude que partiellement. Ils donnent des informations sur les deux principaux centres d'études islamiques du XIX^e siècle (Say et Garouré). Dans ces ouvrages, l'accent est surtout mis sur les fondateurs de ces centres. Le fonctionnement de ces derniers ainsi que la portée de l'œuvre des *oulémas*, fondateurs de ces centres n'ont pas été abordés.

La thèse de Mahaman Alio (1997), *The place of Islam in Shaping French and British colonial Frontier Policy in Hausaland 1890 – 1960* a été d'un apport appréciable dans l'élaboration de ce travail. L'intérêt de cette étude, c'est qu'elle s'est appesantie sur le Jihad et son impact dans l'Ouest du Niger. On y trouve les différentes campagnes militaires menées par Abdoulaye Fodio et Mohamed Bello dans le Gourma. Mais, ce travail non plus n'a pas abordé le fonctionnement des centres ainsi que le rôle qu'ils ont joué dans l'islamisation de la zone. C'est une étude qui ne porte que sur la période allant de la fin du XIX^e siècle (1890) à l'indépendance du Niger (1960).

Dans cette catégorie de documents, il y a des études qui abordent les relations entre la périphérie (centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger) et le centre (Gwandou ou Sokoto). La thèse de Saka Balogun (1970), *Gwandu emirates in the nineteenth century with special reference to political relations (1817- 1903)*, consacrée à l'émirat de Gwandou traite des relations entre cet Etat et ses dépendances de l'Ouest. Il s'agit des relations d'entraide et d'assistance mutuelle. Elles reconnaissent certes, l'autorité de cet Etat mais elles jouissent d'une large autonomie. C'est un travail important qui s'est largement appesanti sur l'histoire des centres d'études islamiques de notre zone d'étude (Say, Birni N'Gaouré, Kounari...). On y trouve surtout des informations intéressantes sur les deux principaux centres. L'auteur présente Birni N'Gaouré comme le

plus puissant des centres sous le règne de Boubacar Louloudji : « *Birni Ngaure become the most extensive and powerful emirate, in the west of Gwandu. It was also the first established in the zaiberma area. The founder of the emirate was a Fulani malam, Abu Bakr Luduje* » (Balogun, 1970: 110). Traduction:[Birni N’Gaouré était le plus vaste et le plus puissant émirat, dans la partie Ouest de Gwandou. Il était également le premier Etat implanté dans une région zarma. Le fondateur de cet émirat était un marabout peul, Aboubacar Louloudji]. Cette étude est d’un intérêt fondamental pour tout chercheur qui travaille sur les centres d’études islamiques se trouvant dans la sphère d’influence de Gwandou.

Dans sa thèse, Bello Alkali (1969), *A Hausa community in crisis : Kebbi in the nineteenth century*, s’est surtout appesanti sur les relations conflictuelles entre le Kabi et Gwandou ainsi que sur les différentes alliances nouées au gré des circonstances. On y découvre les conditions dans lesquelles la fameuse alliance qui porte le nom du souverain du Kabi de l’époque (Nabame alliance) a été constituée. L’intervention de cette coalition dans le *Dallol* est à la base de la chute de Tamkalla (capitale du centre d’études islamiques du *Boboye*) en 1854. Dans cette étude, ce sont les questions politiques qui ont été largement développées.

Il ressort de tout ce qui précède qu’aucune étude spécifique sur les centres d’études islamiques de l’Ouest du Niger n’est encore disponible. Ce travail se propose de combler ce vide. Il s’agit ainsi d’apprécier **le rôle joué par les centres d’études islamiques dans le processus d’expansion et de consolidation de l’islam dans l’Ouest du Niger du XVI^e au XIX^e siècle**. Un premier aspect du travail porte sur l’analyse de l’évolution de l’islam dans la zone du XVI^e au XVIII^e siècle. Le deuxième axe de réflexion est consacré au renouveau islamique du XIX^e siècle qui verra l’éclosion de plusieurs centres d’études islamiques. L’étude de ce renouveau amène tout naturellement à aborder une troisième

question sur le rôle que ces centres d'études islamiques ont joué dans le développement de l'urbanisation, du commerce et la formation d'un nouveau groupe social (les lettrés) qui s'est nettement distingué des autres catégories de population.

Au lieu d'avoir une approche globale, nous avons préféré une étude au cas par cas des centres d'études islamiques. Une telle démarche s'impose compte tenu de la spécificité de chacun de ces centres. En effet, les fondateurs des centres, malgré leur appartenance à la même confrérie religieuse (Qadriya) et à la même zone géographique, ont œuvré chacun à sa façon et dans sa sphère d'influence, au rayonnement de la religion musulmane. Leurs œuvres n'ont pas eu la même portée. Chaque centre sera ainsi l'objet d'une étude. Ce qui permet de mieux apprécier le rôle joué par chacun dans le processus d'islamisation de l'Ouest du Niger et de faire une évaluation globale.

Le travail comporte quatre parties : la première intitulée, l'islam dans l'Ouest du Niger du XVI^e au XVIII^e siècle, sera structurée en trois chapitres. Le premier chapitre porte sur l'aperçu géographique et historique de la zone. Le second est consacré à l'étude des centres d'études islamiques du XVI^e siècle. Le troisième chapitre fait le point sur l'évolution de l'islam du XVII^e au XVIII^e siècle.

La deuxième partie du travail est consacrée à l'étude du centre d'études islamiques du *Boboye*. Elle comporte trois chapitres. Le premier porte sur l'œuvre de Boubacar Louloudji, héritier de ce centre créé par son grand père, Ali Anna. Il montrera à travers ce personnage, comment les ambitions démesurées d'un leader religieux peuvent faire sombrer toute une région dans le chaos. Le deuxième chapitre est consacré à l'œuvre d'Aboulhassane, fils et successeur de Boubacar Louloudji. Il aborde également la chute de Tamkalla, capitale du centre d'études islamiques du *Boboye* qui consacre aussi la fin de l'hégémonie peul dans la zone. Le troisième chapitre porte sur la reconquête du *Dallol* par Bayéro, petit fils de Boubacar Louloudji.

La troisième partie du travail porte sur Say, le plus important centre d'études islamiques de l'Ouest du Niger. Elle est structurée en trois chapitres. Le premier est consacré à l'œuvre de Mahaman Diobbo, fondateur de Say. Il fait aussi l'historique de la création de ce centre et énonce les raisons qui expliquent le rayonnement de cette ville religieuse. Les deuxième et troisième chapitres sont consacrés à l'impact de l'œuvre de Mahaman Diobbo et de ses successeurs. La quatrième et dernière partie, quant à elle, est consacrée à l'étude des centres d'études islamiques secondaires (Sinder, Tirga, Kounari, Goudel). Cette partie est également structurée en trois chapitres. Le premier étudie le centre d'études islamiques secondaire de Sinder et le second porte sur ceux de Tirga, de Kounari, et de Goudel. Le troisième chapitre est consacré au bilan de l'œuvre des lettrés musulmans à la veille de la pénétration coloniale.

Nous n'avons pas la prétention de faire toute la lumière sur la question, nous souhaitons humblement que ce travail puisse contribuer à éclairer le lecteur sur le processus d'islamisation dans notre zone d'étude.

Méthodologie et sources

I- Méthodologie

Pour traiter ce sujet, nous avons adopté une démarche qui comporte trois étapes : la recherche documentaire, les enquêtes sur le terrain suivi du traitement des données et la rédaction. La recherche documentaire nous a conduit dans les différents centres de documentation de la ville de Niamey à savoir la bibliothèque de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines (FLSH), celles de l'Institut de Recherche en Sciences Humaines (IRSH), du département d'Histoire, la bibliothèque centrale de l'Université Abdou Moumouni, le Centre Culturel Franco – Nigérien (Jean Rouch) ainsi que dans les bibliothèques privées des professeurs Djibo Hamani et Kimba Idrissa. Cette recherche documentaire s'est poursuivie dans le Nord du Nigeria à la bibliothèque centrale Abdoulaye Fodio de l'Université Shaykh Ousmane Dan Fodio de Sokoto, les bibliothèques des départements d'Histoire des Universités de Sokoto et de Zaria (ABU) et celle d'Arewa House. Après ces recherches documentaires, nous avons consulté les documents d'archives conservés aux Archives Nationales de Niamey, ceux de Waziri Janaidu House (Sokoto), d'Arewa House et de National Archives (Kaduna). Nous avons aussi entrepris une recherche documentaire sur le Net.

Après la recherche documentaire qui nous a permis d'élaborer un guide d'entretien, nous avons effectué plusieurs déplacements sur le terrain pour faire des enquêtes. Ces déplacements nous ont conduit dans une vingtaine de localités de notre zone d'étude et dans plusieurs quartiers de la Communauté Urbaine de Niamey (voir carte p 16). Ces enquêtes auraient pu être élargies à d'autres villages mais le fait de travailler sur une zone vaste avec peu de moyens nous a rendu la tâche difficile. Le choix de ces villages est motivé par le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de notre zone d'étude. Nous avons procédé

à ce niveau, à une collecte extensive et intensive des informations en organisant des entretiens individuels et collectifs.

II – Les sources

1- Les sources orales

Elles ont été d'une grande importance dans l'élaboration de ce travail. Dans l'Ouest du Niger, il n'y a pas de spécialistes des sources orales comme cela s'observe au Mali avec la caste des *Dyeli*¹ où chaque grande famille a son griot qui détient pratiquement tout sur le passé de celle-ci. Ces *Dyeli* sont des spécialistes de l'art de la parole car ils subissent un apprentissage rigoureux étalé sur plusieurs années. Selon M. Niane, ils sont les détenteurs de la "tradition archive" : « *celle-ci est le monopole de spécialistes (dyeli = griots) qui, après avoir bénéficié d'un enseignement systématique, conservent un corps de traditions précis et organisé, soit au niveau du village, soit au niveau de la chefferie (canton) où ils résident* » (Niane rapporté par Person, 1962 : 463). Au Niger, l'information est transmise oralement d'une génération à une autre. Les informations ne sont pas forcément détenues par les personnes âgées. On peut aussi les recueillir auprès des jeunes avertis qui ont vécu pleinement leur culture. C'est pourquoi, nous avons procédé à une enquête extensive et intensive, rappelons- le, pour recueillir le maximum d'informations sur le terrain. Trois langues ont été utilisées pour recueillir les informations : le français, le zarma et le fulfuldé. C'est un travail difficile car la tradition orale n'est pas toujours bien conservée. Les informateurs présentent des lacunes car les contradictions et les "trous de mémoire" sont abondants. Mais, ces contradictions ne constituent pas un obstacle comme le souligne Mamoudou Djibo : « *Loin de constituer un obstacle, les contradictions sont*

1 - Dyeli signifie griot en Bambara.

pour nous très riches en enseignements, elles nous révèlent en effet, la position de certains informateurs par rapport au fait dont il est question » (Djibo, 1986 : 3).

Une autre difficulté est liée à l'immensité du terrain et à la rareté des témoins détenteurs des traditions orales. Lors de nos enquêtes sur le terrain, nous avons constaté au niveau des différentes localités visitées que peu de personnes connaissent l'histoire de leur terroir. Parmi les informateurs que nous avons rencontrés, rares sont ceux qui ont de larges connaissances sur les différentes questions abordées. Même les *Alfa*, supposés être les dépositaires de l'histoire des familles des fondateurs des centres d'études islamiques ont des connaissances vagues sur le sujet. En effet, seuls les hauts faits et ceux qui relèvent de l'imaginaire populaire sont retenus par ces *Alfa*. Les leaders religieux sont généralement présentés par la plupart de nos informateurs comme des *wali*¹, faiseurs de miracle. Boubacar Louloudji en est un exemple avec sa rocambolesque histoire de Louloudji. La tendance à donner une origine orientale aux fondateurs des centres d'études islamiques est largement répandue. C'est un artifice pour donner plus de poids et de légitimité à leurs familles. La famille Mahaman Diobbo par exemple est originaire du Macina. Le fait de la rattacher à la famille du prophète lui permet d'avoir une assise populaire et de faire passer ainsi le message de Dieu. Il existe néanmoins quelques rares informateurs qui ont des connaissances assez larges sur le passé de leur région mais, ils sont généralement très réservés et n'interviennent que quand un informateur avance une contre vérité évidente. Il appartient au chercheur de les identifier et de créer un climat de confiance pour les amener à délier la langue.

Les enquêtes ont été menées entre 2007 et 2012 dans une vingtaine de localités. Nous avons procédé à ce niveau à un échantillonnage, un choix raisonné en fonction de l'importance des lieux mais aussi de leur position géographique (lieux éloignés et lieux

1 - Wali : Contrairement à une opinion largement répandue, le *wali* n'est pas un faiseur de miracle mais un saint.

difficiles d'accès). Toutes les enquêtes orales ont été effectuées dans l'Ouest du Niger. Les informations ont été recueillies auprès d'informateurs issus des différentes catégories sociales de la zone : chefs de canton, de village ou de quartier, lettrés musulmans, fonctionnaires, paysans... Les procédés utilisés pour la collecte des informations sont : les prises de note et les interviews. Le procédé le plus utilisé est l'entretien collectif. Au cours de cet entretien, nous cherchons à identifier les informateurs qui semblent mieux maîtriser le sujet en discussion et nous organisons ensuite des interviews individuelles. Des fois, les noms de certains informateurs bien connus dans la zone pour leur attachement à la tradition orale nous sont recommandés à partir de Niamey par les ressortissants de la localité. Pour cette catégorie d'informateurs, l'interview se déroule chez eux. Après les entretiens, nous procédons au croisement de nos informations afin de retenir les versions les plus probables. A ce niveau, le chercheur doit être particulièrement attentif car c'est un travail particulièrement délicat : « *Si les méthodes générales de la critique historique restent les mêmes, leur application pose ici des problèmes très particuliers, qui méritent un examen attentif* » (Person, 1962 : 462).

Parmi nos principaux informateurs, nous pouvons citer : Alzouma Bazi Cissé. Il est le descendant de Mahaman Diobbo qui s'est le plus intéressé à l'histoire de sa famille. Cet informateur m'a été recommandé par Diouldé Laya. C'est avec lui que nous avons recueilli des informations intéressantes sur l'histoire du centre d'études islamiques de Say telles que l'organisation de la communauté, l'enseignement coranique, l'option de Mahaman Diobbo pour la non violence...

Un autre informateur non moins important est Abdoulsalam Soumaila grâce à qui nous avons recueilli des informations sur l'histoire des Zooran du quartier Zooranay de Say. Idrissa Aboubacar est un informateur qui a des larges connaissances sur l'histoire des Peul en général et sur celle des modibadjés en particulier.

Amadou Oumarou nous a été recommandé à partir de Say par les ressortissants de Wouro- Guéladio vivant dans cette ville. Il est l'un des meilleurs informateurs car malgré son âge avancé, il est d'une lucidité remarquable dans son raisonnement. Il a des larges connaissances sur l'histoire des Ferobé du Kounari depuis leur départ du Macina jusqu'à leur installation sur le nouveau site. C'est grâce à lui que nous avons su que cette localité n'avait pas été seulement un centre militaire mais qu'il avait joué un rôle important dans l'islamisation de la zone. Selon cet informateur, c'est Hamboy, fils et successeur de Guéladio qui transforma ce lieu en un centre d'études islamiques.

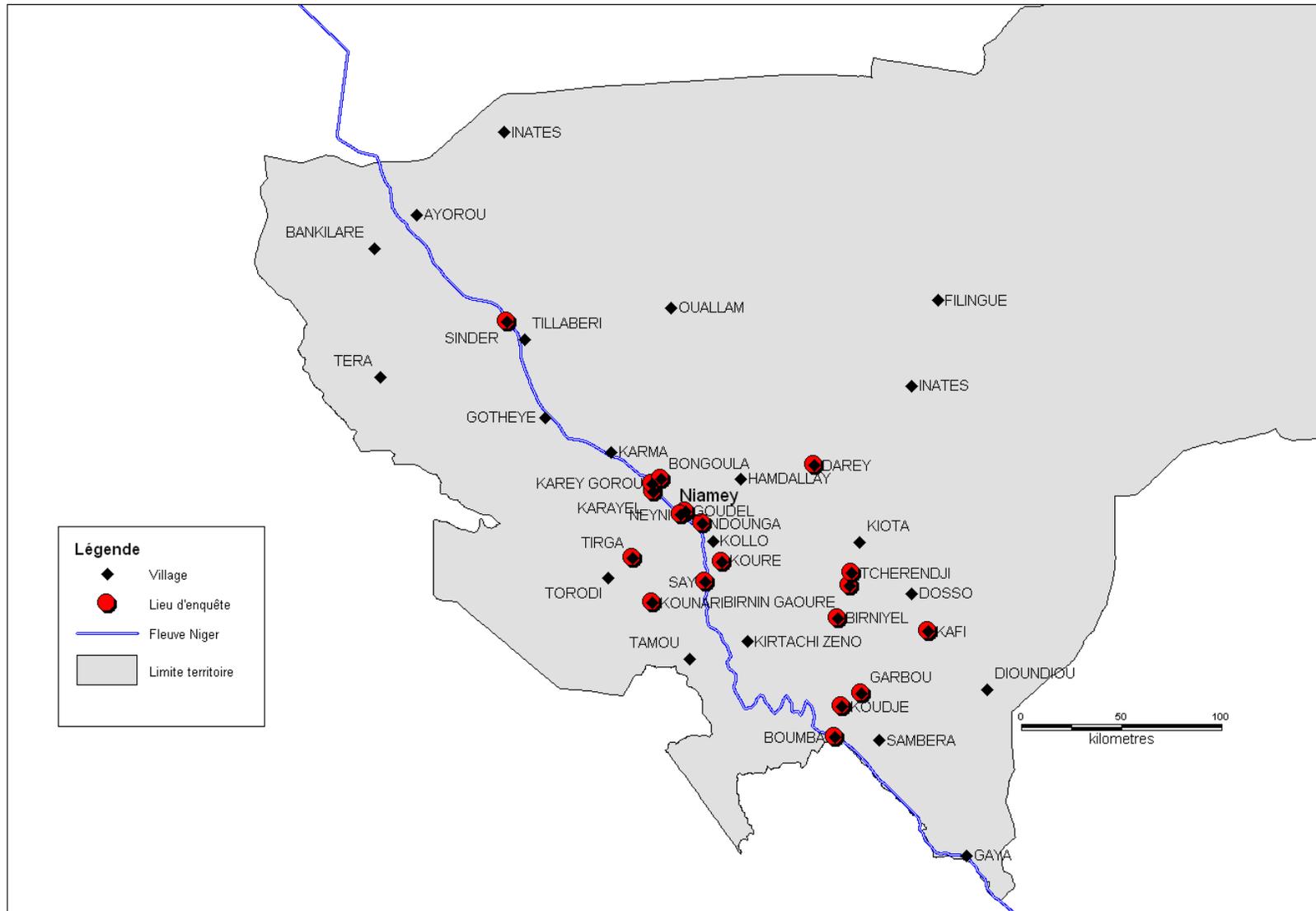
Nous avons également écouté à la sonothèque de l'IRSH, plusieurs bandes sonores sur l'histoire du *Boboye*, de Say, de Kounari ainsi que les chants religieux d'*Alfa Mahaman Diobbo*. C'est un patrimoine important mais qui est malheureusement en péril car les bandes sont mal conservées, mal entretenues et sont entreposées dans une salle vétuste. Ce patrimoine doit être sauvé car la plupart des informateurs interrogés ne sont plus de ce monde. Si nous laissons ces bandes s'abîmer par négligence, c'est tout un pan de l'histoire de notre pays qui va disparaître ; d'où l'urgence de sauver ces documents de la sonothèque.

Malgré leurs lacunes, les sources orales sont des sources importantes pour l'historien qui veut étudier la période antérieure à la colonisation. Il doit par conséquent les soumettre à la critique interne et externe afin d'en tirer matière à histoire, ce que souligne Hamidou Diallo en ces termes : « *Confrontée aux données des archives coloniales, la tradition orale apporte l'éclairage d'une vision de l'intérieur permettant de cerner certaines déformations de la réalité historique* » (Diallo, 2009 : 42).

Une des lacunes majeures des sources orales, c'est le manque de dates : « *Mais s'il est un point où la tradition orale paraît particulièrement faillible, et où effectivement elle a permis d'incroyables erreurs chez beaucoup de ses utilisateurs, c'est la chronologie* »

(Person, 1962 : 463). Pour combler cette lacune, nous avons procédé à une confrontation des différentes versions recueillies aux données des archives coloniales et des manuscrits arabes. Cette démarche nous a permis de dater certains événements majeurs qui ont marqué l'histoire des centres d'études islamiques.

Carte N°1 : Lieux d'enquêtes



2 – Les recueils de traditions orales

Outre les témoignages oraux, nous avons consulté les recueils de traditions orales. Il s'agit de documents élaborés essentiellement à partir des données des sources orales. Ce sont généralement des compilations dont le mérite est d'avoir traduit et publié en français des traditions orales. Ces données allaient certainement disparaître n'eût été l'intelligence d'esprit des auteurs qui les ont recueillies et publiées. Dans cette catégorie de documents, nous pouvons citer ceux des auteurs nigériens comme Boubou Hama (1969), Diouldé Laya (SD), Hama Beidi Boubacar (2003).

Boubou Hama par exemple a écrit plusieurs ouvrages grâce à la collecte des traditions orales. A titre d'exemple, on peut citer l'ouvrage intitulé : *Histoire traditionnelle des peul du Dallol Boboye*. Il a été présenté à la réunion de Ouagadougou (juillet-août 1968) sur la planification de la collecte des traditions orales du fait de son originalité. Ce qui a retenu notre attention dans cet ouvrage, c'est le fait qu'il retrace l'histoire de la famille de Boubacar Louloudji depuis l'arrivée d'Ali Anna dans le *Dallol* jusqu'à la conquête de cette localité par l'administration française. On y trouve également l'étonnante aventure de l'érudite aveugle. Mais n'étant pas historien de formation, Boubou Hama n'a pas soumis ses informations à la critique historique avant de les mettre à la disposition du lecteur. Malgré tout, cet ouvrage constitue un document de première main pour le chercheur qui veut étudier l'histoire des Peul du *Dallol- Bosso*. Il faudrait tout simplement le consulter avec prudence en soumettant les informations qu'il contient à la critique afin d'en tirer profit.

Diouldé Laya a écrit plusieurs ouvrages à partir de la collecte des traditions orales. On peut citer celui intitulé, *Say : 'Les premiers venus, nos grands parents ont occupé les terres qu'ils voulaient'*. Cette étude contient des informations recueillies auprès de feu

*Alfaizé Abdoulsalam Cissé*¹ auquel il faut ajouter quelques personnes âgées de la ville de Say et des villages environnants ayant des connaissances sur le passé. L'intérêt de ce document, c'est qu'il fournit des informations sur l'histoire de la ville ainsi que sur l'implantation de l'islam dans la zone au XIX^e siècle. Cette entreprise est donc à saluer, car elle a permis de recueillir des informations précieuses auprès d'informateurs qui auraient disparu certainement avec leur savoir, sans que nous ne puissions y avoir accès. Comme Boubou Hama, l'auteur consigna par écrit les informations qu'il a recueillies sans les soumettre à la critique. Les documents écrits par ces deux auteurs doivent être exploités avec un esprit critique par le chercheur. Même si les écrits de Boubou Hama et de Diouldé Laya sont des traditions brutes recueillies et non soumises à la critique, leur importance réside dans le fait qu'ils mettent à la disposition du chercheur des informations fournies par des anciens qui ont en mémoire des éléments d'informations sur le passé de leur zone.

Un autre recueil de traditions orales non moins important est celui de Boubacar Beidi Hama (2003), *Histoire des peuls du Dallol Bosso*. Cet ouvrage est une reprise du travail de Boubou Hama. Les deux travaux sont presque identiques et présentent la version officielle de l'histoire des Peul du *Dallol Bosso*, recueillie auprès de Siddo Sayoma, souverain de Birni- Sillantché. On y trouve l'histoire des Peul de cette zone depuis l'arrivée du grand père de Boubacar Louloudji, Ali Anna à la fin du XVII^e siècle (de passage pour la Mecque), dans le *Dallol* jusqu'à l'installation de l'administration coloniale. Cet ouvrage a été enrichi par des traditions locales en fulfuldé recueillies auprès des notables de la cour de Birni N'Gaouré. La seule différence entre les deux ouvrages, c'est la partie consacrée aux institutions du centre d'études islamiques du *Boboye* qui ne figure pas dans l'ouvrage de Boubou Hama. Ce dernier et Boubacar Beidi Hama, n'ont recueilli que des traditions brutes qui n'ont pas été soumises rappelons-le, au traitement méthodologique

1 - *Alfaizé Abdoulsalam Cissé* est le prédécesseur du chef de canton actuel de Say.

approprié. En effet, dans sa démarche, Boubacar Hama Beidi essaie de prouver que l'arrivée des Peul dans le *Dallol* est antérieure à celle des Zarma. Mais malgré tout, son ouvrage présente un certain intérêt car il permet au chercheur d'avoir des informations précieuses sur l'histoire des populations du *Boboye*. Le chercheur qui le consulte doit avoir l'esprit critique constamment en éveil pour ne pas tomber dans le piège des versions officielles.

III- Les sources écrites

1- Les sources en langue arabe et ajami

Il s'agit des documents écrits par les lettrés musulmans en langue arabe ou dans une autre langue du terroir avec des caractères arabes. L'importance de ces documents réside dans le fait qu'ils contiennent des informations fournies par des contemporains, qui ont vécu pour la plupart les événements qu'ils relatent. En allant sur le terrain, notre intention est de recueillir le maximum de manuscrits. En effet, nous travaillons sur les centres d'études islamiques créés par des lettrés musulmans. A notre avis, ces derniers ont certainement produit plusieurs documents (textes religieux, essais politiques, correspondances diverses...). Les écrits de certains auteurs occidentaux que nous avons lus, nous ont encouragés dans cette logique :

«Parmi les souvenirs légués par les saints personnages du passé, il existe un Coran écrit à la main de Abdoulaye, frère de Ousman dan Fodio ; le livre aurait été remis par l'auteur à Mohaman Diobo, ainsi que deux autres livres, et légués par Mohaman Diobo à son fils Boubacar.

Ces ouvrages sont actuellement détenus, le premier par Youssoufou, les deux autres par Alassane Cissé, chef de canton de Say » (Lem, 1943 : 73).

Jusqu'à la fin de la première moitié du XX^e siècle, certains documents anciens ont pu échapper aux incendies et aux termites. Ce témoignage de Lem prouve l'existence de manuscrits dans ce centre d'études islamiques. En plus, Say a entretenu des relations

cordiales avec Sokoto, ce qui laisse supposer l'existence de correspondances diverses entre les deux localités. Le deuxième auteur qui signale l'existence des manuscrits dans certains centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger est Gironcourt. Celui-ci a en effet, effectué de 1908 à 1909, une mission scientifique de collecte d'inscriptions lithiques et de manuscrits le long de la vallée du Niger. Il affirme lui-même avoir séjourné à Sinder et à Say. Il a bénéficié dans ses investigations au Niger, de l'aide d'Alfa Issoufi Hâilil :

« Ce fut à Sinder (Niger) que s'établit pour un mois mon chantier de copie, grâce à la confiance, exceptionnelle chez un musulman de ces régions, que me témoigna le marabout songhoy Issoufi Alilou (...), il mit à mon service comme copistes, ses meilleurs disciples, et, le travail terminé à Sinder, m'accompagna avec eux, auprès des marabouts peuls de Say jusqu'ici restés fermés. Un séjour à Say (juin 1912), marqua la fin de mes recherches archéologiques (...). Finalement, ces recherches m'avaient fait recueillir 812 inscriptions lithiques et un ensemble de 223 manuscrits représentant, 4000 pages de texte arabe (collections déposées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) » (Gironcourt, 1912 : 30- 31).

Ces propos de Gironcourt laissent supposer l'existence de manuscrits dans notre zone d'étude. Sur le terrain, la moisson a été maigre. La plupart de ces manuscrits ont de nos jours disparu. Nous avons fait des démarches dans le sens de la consultation de ces manuscrits. D'abord sur les différents moteurs de recherche (Google, bing, gallica, persee), puis nous avons postulé aux subventions de CODESRIA pour aller le plus loin possible dans nos enquêtes, mais en vain.

Même à Sinder où quelques manuscrits sont encore disponibles, ils sont dans un état de vétusté en raison de la mauvaise conservation. La consultation de l'important fonds entreposé au Département des Manuscrits Arabes et Ajami (MARA) de l'Institut de Recherche en Sciences Humaines (IRSH), n'a pas été à la hauteur de nos attentes. Ce département dispose d'un catalogue dans lequel sont répertoriés les manuscrits mais malheureusement, notre niveau en arabe ne nous a pas permis d'exploiter judicieusement ce fonds. Nous avons néanmoins, bénéficié du concours de deux "arabisants" : Salaou Alassane du MARA et Abdoulaye Boubacar de la Direction de l'Enseignement Arabe du

Ministère des Enseignements Moyen, Supérieur et de la Recherche Scientifique, qui nous ont aidé à exploiter ce catalogue de MARA. Au total, nous n'avons eu que deux manuscrits :

- *“Tarikhin Abinda Ya Gudana Tsakanin Gwandu Da Argungu A Takaitse”* autrement dit : “Condensé de l’histoire des relations entre Gwandou et Argoungou”. C’est un manuscrit anonyme de 3 folios provenant de la région de Dosso. Il se trouve actuellement dans la bibliothèque du Département des Manuscrits Arabes et Ajami (MARA) sous la côte 401.

- Le *“Tarikh Sinder”*, c’est un vieux manuscrit repris par Sounakoye Djibrilla afin de pallier la disparition des manuscrits anciens. Le premier *“Tarikh Sinder”* fut rédigé au début du XX^e siècle par le cadî de Sinder de l’époque, Elhadji Omar Issoufi Halîl. Ce dernier disposait de sa propre bibliothèque privée qui avait été fermée peu après son décès au cours des années 1960. Les manuscrits de cette bibliothèque étaient rangés dans des cantines et conservés dans la maison familiale. Mais, les mauvaises conditions de conservation avaient fait que la plupart des manuscrits s’étaient détériorés avec le temps. Parmi les manuscrits fortement endommagés figure, le *“Tarikh Sinder”*. Devant l’état de dégradation avancé de ce document, les autorités de cette localité avaient jugé utile de le reproduire. Cette tâche fut confiée à Sounakoye Djibrilla, petit fils d’Omar Issoufi Halîl. Ce fut donc auprès du chef de canton actuel, Elhadji Ibrahim Djingarey et de son entourage que Sounakoye Djibrilla avait recueilli l’essentiel des informations sur l’histoire des populations de l’île. A ces informations, il avait ajouté les siennes pour rédiger ce *Tarikh*.

C’est un manuscrit de 63 folios dont la traduction nous a posé énormément de problèmes. Mais grâce à l’aide de deux arabisants rappelons-le, nous avons pris connaissance de sa substance. C’est un document précieux mais qui comporte néanmoins, quelques lacunes. On y note un certain anachronisme. En effet, dans tout le document,

l'auteur n'évoque que les règnes de Mahamane Diobbo et de son fils, Boubacar alors que certains de ces événements qu'il relate, se sont déroulés longtemps après leur décès. A titre d'exemple, le *tarikh* souligne qu'Attikou Mohamadou s'est installé sur l'île de Neni sous le règne de Boubacar Modibo alors que l'évènement dont il est question, s'est déroulé en 1900. Or, à cette date, les Français se sont déjà installés à Say. En plus, ce manuscrit ne précise pas les noms des officiers français qui ont attaqué l'île de Sinder. Malgré ces quelques insuffisances, ce manuscrit est un document important car il contient des informations précieuses sur l'histoire des populations de la zone en général et celle de Sinder en particulier. Dans l'ensemble, nous nous sommes heurté à la rareté de cette catégorie de documents dans notre zone d'étude. Un travail de sauvetage des manuscrits découverts s'impose afin de sauver le peu qui reste.

2- Les Tarikh El fetach et Es – Soudan

Le premier tarikh a pour auteur Mahmoud Kâti (1913). Cet auteur est intéressant car il a assisté impuissant à l'effondrement de l'Empire soney suite à l'invasion marocaine. Dans son ouvrage, Askia Mohamed est présenté comme un grand défenseur de l'islam qui est toujours à l'écoute des musulmans. L'Empereur a œuvré sans relâche au rayonnement de la culture islamique dans toutes les régions du pays. C'est dans ce cadre qu'il plaça des lettrés musulmans dans quelques localités de notre zone d'étude. Quant au second auteur, Es- Sa'di (1981), il a surtout mis l'accent sur l'évolution de l'Empire soney depuis le règne d'Askia Mohamed jusqu'à l'invasion marocaine. Les deux auteurs présentent Askia Mohamed comme un Souverain qui a beaucoup d'estime pour les *oulémas*. L'expansion de l'islam au sein de l'Empire est au centre de ses préoccupations. L'intérêt de ces deux ouvrages, c'est qu'ils contiennent des dates repères importantes. On y trouve par exemple la date du pèlerinage d'Askia Mohamed sur les lieux saints ainsi que les noms des grands

savants musulmans qu'il a rencontrés au cours de ce voyage. Cette date nous a permis de faire des recoupements et de déterminer l'époque à laquelle le village de Kafi a été créé.

3- Les écrits des acteurs du Jihad

Les trois grandes figures du Jihad à savoir Shaykh Ousmane Dan Fodio, son frère Abdoulaye et son fils Mohamed Bello, sont tous des lettrés musulmans qui ont largement contribué au rayonnement des sciences arabo- musulmanes au XIX^e siècle. Ils ont écrit un nombre important de documents pour expliquer l'islam, les idées du Shaykh, et les causes du Jihad. On peut citer entre autres : *Bayān Wājīb Al- Hijra 'A La' L- Ibad* de Shaykh Ousmane Dan Fodio ; *Tazyin al- Warqāt bi ba'd mā li min al- abyāt* d'Abdoulaye Fodio ; *Infaku'l Maisuri* de Mohamed Bello... Parmi ces ouvrages, celui d'Abdoulaye Fodio contient des informations intéressantes sur notre zone d'étude.

En effet, le *Tazyin al – Waraqāt* traite de la formation et du développement de la communauté du Shaykh. Il traite aussi du déclenchement du Jihad ainsi que de l'établissement de la communauté à Sokoto. Ce document contient également des informations sur l'impact de ce mouvement religieux dans notre zone d'étude. L'auteur donne les raisons qui ont poussé le Shaykh à déclencher le Jihad. Contrairement à la thèse largement répandue par les auteurs occidentaux selon laquelle le Jihad est une guerre hégémonique menée par les Peul, Abdoulaye donne sa version des faits en ces termes : « *And we are an army victorious in Islam, and we are proud of nothing but that. Tribes of Islam and Tūrubbi is our clan. Our Fulāni and our Hausa all united, and among us other than these, certain tribes joined together for the help of God's religion- made up the union* » (Hiskett, 1963 : 110). Traduction: [Ainsi, nous sommes une armée victorieuse en islam, et nous sommes fiers de cela. Les tribus de l'islam et les Toroobé constituent notre clan. Nos Peul et nos Haoussa, tous unis, et parmi nous plus que ceux- là, d'autres

tribus nous ont rejoints pour défendre la cause de la religion de Dieu. Tout cela est la base de notre force]. Enfin, on y trouve des informations sur les campagnes menées par Abdoulaye Fodio entre 1809 et 1810 dans le Gourma.

Même si les acteurs du Jihad tentent de démontrer à travers leurs écrits que cette guerre n'a aucun caractère ethnique, sur le terrain ils ont agi autrement. En 1812 par exemple, le Shaykh Ousmane Dan Fodio a partagé l'empire au profit des seuls membres de sa famille : l'Est à son fils Mohamed Bello, l'Ouest à son frère Abdoulaye, le Nord à un autre membre de sa famille, Ali Jedo responsable des opérations militaires et le Sud à ses deux fils, Abdoulsalam et Boukari. Certains souverains ont trouvé ce partage injuste et lui ont fait le reproche en ces termes : « *Mallam kai raban kura* », autrement dit : « Mallam tu as fait le partage de l'hyène ». Dans nos sociétés quand une personne fait un partage très inégal en sa faveur, les gens lui reprochent d'avoir fait « le partage de l'hyène », c'est-à-dire qu'elle a pris la plus grosse part.

4- Les sources d'origine coloniale

Nous entendons par sources d'origine coloniale les écrits des explorateurs, des conquérants militaires, ceux des administrateurs coloniaux et des acteurs de la colonisation.

a- Les écrits des explorateurs et des conquérants militaires

Les explorateurs et les conquérants militaires mus par le désir de recueillir le maximum d'informations sur l'Afrique ont écrit une quantité importante de documents sur les différentes régions traversées. Leurs écrits comportent des détails sur le cadre naturel, les structures politiques, le mode de vie des populations, les ethnies, leur histoire, leurs coutumes. Leurs travaux renferment néanmoins des préjugés : « *Les jugements des*

explorateurs sur l'Afrique sont aussi divers que le pays, les explorateurs eux-mêmes et les circonstances de leur passage (). Mais chacun apporte son tempérament et ses préjugés » (Deschamps, 1967 : 258). Mais, cela ne doit pas nous pousser à nier toute qualité à leurs écrits. Ces derniers contiennent en effet, des informations intéressantes sur la situation sociale, politique, religieuse, économique et culturelle des sociétés visitées. Ils contiennent quelques dates repères importantes qui permettent de dater avec exactitude certains évènements qui ont marqué l'histoire de notre zone d'étude. Parmi les ouvrages des explorateurs, celui de Henri Barth, *Travels and discoveries in north and central Africa being a journal on an expedition, 1849 -1855* a été d'un apport non négligeable dans l'élaboration de ce travail. Barth est en effet, l'un des grands explorateurs du XIX^e siècle, qui a parcouru une bonne partie de l'espace nigérien, depuis les régions sahariennes jusqu'aux zones sud du pays. Il a séjourné à Gwandou entre le 17 mai et le 04 juin 1853 puis du 17 au 21 août 1854 (aller- retour Tombouctou). Il a visité presque tous les centres d'études islamiques de notre zone d'étude. Même si dans son ouvrage il n'a pas fait un développement détaillé sur l'islam, il a tout de même fourni des informations intéressantes sur les principaux centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger (Say, Tamkalla, Kounari, Sinder) où il a séjourné : description des paysages, des hommes, des marchés, du climat politique... Contrairement à la plupart des explorateurs du XIX^e siècle, Barth montre avec un esprit scientifique l'importance de l'histoire des Etats soudanais qu'il a traversés et décrit les mœurs des sociétés de ces zones. A chaque halte, il donne le moment auquel il est arrivé dans la zone, le jour et l'année, bref comme le souligne Cornevin Robert, l'ouvrage de Barth « *apporte un extraordinaire coup de projecteur sur toute une région* » (Cornevin, 1961 : 489). Ainsi, l'un des mérites de cet ouvrage, c'est d'avoir permis de dater avec précision la chute de Tamkalla. Cette date (1854), nous a

servi de repère pour faire une chronologie de l'histoire du centre d'études islamiques du *Boboye*.

Dans cette catégorie de sources, la contribution des auteurs comme Hourst (1898), *Sur le Niger et au pays des Touaregs*, de Toutée (1899), *Du Dahomey au Sahara : la nature et l'Homme*, a été non négligeable. Hourst a séjourné cinq (5) mois durant dans la région de Say, plus précisément sur l'île de Talibiya où Archinard a construit un fort. Sa mission a atteint cette ville, le 07 avril 1896 (Hourst, 1898 : 268). Mais à cause de ses démêlés avec Amadou Satourou, *Alfaizé* de Say, Hourst s'insurge contre les musulmans :

«Les musulmans sont en général, je parle des chefs et des marabouts du moins, menteurs et de mauvaise foi. Il y a cent manières, y compris la restriction mentale, de jurer sur le Coran sans être en rien tenu. Aurait-on été entièrement de bonne foi, le prophète n'enseigne-t-il pas qu'on rachète un serment violé par quatre jours de jeûne ? Si, même lorsqu'ils s'engagent à leur manière, les musulmans sont aussi fourbes, qu'est-ce que cela doit être lorsqu'ils emploient des moyens qui ne leur sont pas coutumiers, des moyens qui n'ont pour eux aucune valeur morale ? Parmi ceux-ci, je tiens au premier chef les traités en tant d'articles que nous passons avec eux» (Hourst, 1898 : 270-271).

Cette diatribe contre les musulmans s'explique par le refus du souverain de Say d'entériner les traités signés avec les missions précédentes (Monteil, Baud, Decoeur..). En effet, les éléments fugitifs d'Ahmadou Sékou ont devancé la mission Hourst à Say : *« Bayéro et ses alliés quittèrent Séba et prirent le chemin du Zarmatarey. Ils vinrent s'installer à Lontia¹ »* (Hama Beidi, 2003 : 137). Ils ont fait comprendre au souverain de cette localité que ces traités ne sont rien d'autres qu'un marché de dupe. Les Toucouleurs du Macina ont expliqué à *Afaizé* Amadou Satourou, les motivations réelles des Français. Ayant pris conscience du danger, il refusa non seulement d'accorder l'autorisation de séjour à la mission mais aussi décida de ne plus respecter les clauses des traités déjà signés, car les Français lui ont menti sur leurs contenus. C'est ce refus qui provoqua la colère de

1 - Lontia : village situé à cinq kilomètres de la ville de Say.

Hourst ; d'où ces propos durs contre les musulmans. Malgré ces écueils, il met en relief l'enracinement de l'islam dans la zone.

Quant à l'ouvrage de Toutée, il contient des renseignements forts intéressants sur le degré d'islamisation des différentes régions qu'il a traversées. De toutes ces régions traversées, il présente Saye comme un véritable centre d'études islamiques comptant un nombre important de lettrés musulmans qui maîtrisent parfaitement la langue arabe : « *A partir de Saye, on peut faire lire une lettre en arabe, on trouve des secrétaires capables de rédiger et d'écrire un traité, une lettre politique et, à plus forte raison une correspondance privée* » (Toutée, 1899 : 185). Malgré le poids de préjugés et les erreurs d'appréciation, dus au contexte difficile dans lequel les ouvrages ont été élaborés, les écrits des explorateurs et missions de reconnaissance apportent un éclairage sur l'histoire des zones traversées. Il faut simplement les analyser avec prudence afin d'en tirer profit : « *Les règles habituelles de la méthode et de la critique historiques s'appliquent aux documents oraux comme aux sources écrites* » (Vansina, 1961 : 2).

b – Les écrits des administrateurs coloniaux

Contrairement aux explorateurs qui n'ont consacré que quelques pages à l'islam, les administrateurs coloniaux ont écrit une quantité importante de documents sur la question. L'islam perçu comme un danger, a été l'objet d'une attention particulière de la part du pouvoir colonial. Cependant, la plupart des acteurs de la colonisation ignorent totalement la réalité du fait islamique en Afrique ; ce qui explique certaines affabulations telles que : "Islam noir", "maraboutisme", "Islam africain", "naturisme"... Les travaux des administrateurs coloniaux qui fournissent des indications intéressantes sur l'islam en Afrique occidentale sont ceux de Brévié (1923), de Gouilly (1952), Froelich (1962)... Ces travaux renferment néanmoins beaucoup de préjugés. En effet, ils abordent pour la plupart,

la question de l'islam sous un angle racial. Ainsi, pour ces auteurs, la création des principaux centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger par des lettrés musulmans peut être liée non pas au contexte mais au génie de leur race. Malgré ces écueils, leur apport reste non négligeable grâce à quelques dates repères, à des cartes et statistiques... qu'ils contiennent. On y trouve également des informations sur les principales phases de l'islamisation en Afrique occidentale ainsi que sur les différentes confréries musulmanes. Mais, c'est surtout l'ouvrage de Paul Marty (1931), *L'islam et les tribus dans la colonie du Niger*, qui a été d'un grand apport dans l'élaboration de ce travail. Son intérêt, c'est qu'il indique le niveau d'implantation de l'islam dans les différents cercles de la colonie au début du XX^e siècle. Il rapporte aussi des informations sur les personnalités politiques et religieuses ainsi que sur les institutions. Cet ouvrage a le mérite de donner au chercheur, des statistiques sur le nombre de musulmans et de non musulmans par cercle mais aussi sur l'ensemble du territoire. En dehors de ce document, on note l'ouvrage d'Yves Urvoy (1936), *Histoire des populations du Soudan Central*, qui est important car il retrace l'histoire des populations nigériennes. Ce livre est d'un grand intérêt pour la connaissance du passé des habitants du Niger. S'agissant de notre zone d'étude, c'est surtout l'étude de Lem (1943), "*Un centre d'islamisation au Moyen Niger : Say*" qui fournit des renseignements forts intéressants sur ce centre d'études islamiques. Malgré quelques écueils, cette étude permet d'avoir une vision globale sur l'histoire de Say, depuis sa création jusqu'à l'implantation du pouvoir colonial. Les documents des auteurs occidentaux contiennent certes des lacunes, mais lus avec le maximum d'esprit critique, le chercheur peut en tirer des renseignements forts intéressants.

c- Les sources d'archives

Les documents d'archives que nous avons exploités dans le cadre de ce travail sont : les Archives Nationales du Niger et celles du nord Nigeria. Elles sont produites pour l'essentiel par les administrations coloniales française et britannique. En ce qui concerne les archives nationales du Niger, il s'agit des monographies, des rapports de tournées, des rapports politiques, des rapports économiques, des fiches de renseignements sur les *oulémas* et des correspondances diverses.

Au niveau des Archives Nationales de Niamey, les documents sont conservés dans des conditions acceptables. On peut, une fois les formalités administratives remplies, y accéder facilement. A l'intérieur du pays, les archives sont difficiles d'accès car elles sont gérées comme des poubelles dans de vieux bâtiments coloniaux. Il faut signaler que les archives locales consultées (Filingué, Tillabéri, Dosso, Say et Kollo) sont très mal conservées par les responsables administratifs. A Say par exemple, en 1997, nous avons trouvé un nombre important de documents d'archives. Lors de notre dernier séjour dans cette ville en 2007 et en 2008, nous avons constaté qu'il n'y a plus de documents datant de la période coloniale. Certains ont été emportés par les agents du Ministère de l'Intérieur qui travaillent dans le cadre du tracé de la frontière Burkina- Faso- Niger. D'autres ont disparu du fait de la négligence des autorités locales. L'effondrement du toit du vieux bâtiment a détruit les documents datant de la période coloniale. La conservation des archives à Tillabéri et à Dosso est identique à celle de Say. En effet, les salles dans lesquelles elles sont entreposées sont de véritables poubelles. Malgré un séjour relativement long dans ces différentes localités, nous n'avons pas trouvé un seul document ayant trait à notre sujet.

Les documents produits par des Occidentaux, qui pour la plupart ont peu de connaissances sur l'islam, comporteront certainement des lacunes que seul un esprit

critique constamment en éveil peut déceler. Malgré tout, ils contiennent des informations intéressantes sur l'islam telles que des tableaux statistiques sur le nombre de musulmans par villages, par subdivisions ou par cercles, sur les érudits, leurs mouvements, sur les écoles coraniques, les confréries... Ils fournissent également des cartes et des dates sur quelques événements historiques. Il faudrait tout simplement être prudent dans l'exploitation de ces documents afin de relever les insuffisances et les combler par un travail de recoupement des sources.

Le Nord du Nigeria dispose d'importants dépôts d'archives comme Waziri Janaidu House à Sokoto, Arewa House et National Archives à Kaduna. Ces dépôts contiennent une quantité importante de documents. Seul un long séjour permet de les exploiter judicieusement. La documentation sur le Jihad et ses répercussions par exemple, est très abondante. On y trouve des informations intéressantes sur l'impact de ce mouvement religieux dans notre zone d'étude. Les documents d'archives sont composés des écrits des acteurs du Jihad et ceux des agents de la colonisation. Ils contiennent également des informations sur les centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger (surtout les deux principaux : Say et *Boboye*).

L'analyse des écrits des différents auteurs européens que nous avons consultés nous a permis de faire les constats suivants :

- La plupart des auteurs ignorent la réalité du fait islamique ;
- Ceux qui ont quelques connaissances sur la question sont dans leur majorité influencés par la pensée coloniale du XIX^e siècle. Ils privilégient la suprématie et la piété des populations à 'peau claire', qui sont des vrais musulmans selon eux. Quant aux noirs, ils pratiquent un islam fortement influencé par la religion traditionnelle. Ce sont ces auteurs qui soutiennent les thèses d''Islam noir'', d''Islam africain'', de ''naturisme'' ;

Il y a une minorité d'auteurs qui ont essayé de faire preuve d'esprit scientifique. Malheureusement, ils ont été limités dans leurs raisonnements à cause de la barrière linguistique et la méconnaissance du milieu.

5- Les travaux universitaires

Les chercheurs se sont peu intéressés à l'histoire de l'islam dans l'Ouest du Niger. Il existe néanmoins des thèses consacrées à l'histoire des populations de cette zone. Parmi ces études, celle de Boubé Gado (1978), *Le Zarmatarey* a contribué de manière significative à l'élaboration de ce travail. Elle fournit des renseignements sur les mouvements des populations dans notre zone d'étude et les conséquences y découlant. L'intensification de ces mouvements va accentuer la pression sur les terres. Cette situation va provoquer des guerres qui vont entraîner des mutations socio- économiques dans la zone au XIX^e siècle. Cette étude fournit également des informations intéressantes sur les fondateurs des deux principaux centres d'études islamiques (Say et Garouré). A cette thèse s'ajoutent celles de Mohamed Sidi Mahibou (1983), *La pensée politique et sociale d'Abdullahi B. Fūdi (1765- 1829)* et de Hamidou Diallo (2009), *Histoire du Sahel au Burkina- Faso : agriculteurs, pasteurs et Islam (1740- 1960)*. La première est une analyse de l'œuvre d'Abdoulaye Fodio. Ce dernier est présenté comme un grand prédicateur jouissant d'une grande réputation dans tout le Soudan : « *Il fut même une période où les dirigeants de différentes régions au Soudan étaient unanimes à lui demander conseil sur des questions religieuses et temporelles* » (Mahibou, 1983 : 47). C'est ce que fit Daouda Bougaran au moment où il préparait la guerre contre Boubacar Louloudji. Abdoulaye est aussi présenté comme un grand combattant ayant remporté des victoires décisives : « *Abdullahi fut un combattant du 1^{er} rang et un commandant très apte à diriger les batailles. Beaucoup de combats ont abouti à la victoire grâce à la direction qu'il sut*

leur donner » (Mahibou, 1983 : 201 – 202). Le second ouvrage porte sur l'islam dans le sahel du Burkina- Faso. Ce qui est intéressant dans cette étude, c'est qu'on constate que les migrations peul vers le sahel Burkinabé et vers notre zone d'étude, remontent à la même période et ont eu les mêmes conséquences de part et d'autre : pression sur la terre engendrant des conflits entre agriculteurs et éleveurs, le rôle joué par l'islam dans ces conflits fonciers. L'histoire de l'islam dans le sahel Burkinabé ressemble beaucoup à celle du *Dallol Boboye*. Comme Boubacar Louloudji, certains leaders religieux du sahel Burkinabé ont profité du Jihad pour mener, une véritable guerre d'expansion. Ce qui va plonger la zone dans la violence.

6- Quelques problèmes généraux de la recherche

Ce travail est le fruit de plusieurs années de recherche bibliographique et d'enquêtes car notre sujet porte sur une question sur laquelle aucune étude spécifique n'est encore disponible. Il exige de nous un important travail de terrain sur un vaste champ d'étude. Faute de moyens appropriés, nos enquêtes n'ont pas couvert toutes les communautés vivant dans notre zone d'étude. La communauté touareg par exemple, qui compte en son sein des érudits qui ont marqué l'histoire de la zone, n'a pas été touchée par nos enquêtes. La collecte des traditions orales n'a pas été aisée. Ainsi, plus on remonte dans le temps, plus les informations de qualité sont rares. Par ailleurs, les manuscrits relatifs aux périodes reculées ne sont pas disponibles dans notre zone d'étude. Nous avons tenté néanmoins, d'apporter notre modeste contribution à l'étude de l'évolution de l'islam dans l'Ouest du Niger au cours de ces périodes reculées.

La dispersion de la documentation ne nous a pas non plus facilité la tâche. Nous avons effectué deux voyages dans le Nord du Nigeria qui ont été limités dans le temps. Seul un séjour long et des moyens conséquents permettent d'exploiter judicieusement la

masse de documents disponibles dans ces centres de documentation. Compte tenu de toutes les difficultés rencontrées, l'étude peut souffrir d'imperfection. Nous sollicitons par conséquent l'indulgence du lecteur quand il sera amené à constater des lacunes.

PREMIERE PARTIE : L'ISLAM DANS L'OUEST DU NIGER DU XVI^e AU XVIII^e SIECLE

Cette partie est un aperçu sur l'évolution de l'islam dans l'Ouest du Niger du XVI^e au XVIII^e siècle. Elle permet de saisir le processus ayant conduit au renouveau islamique du XIX^e siècle. Elle comporte trois chapitres. Le premier porte sur un aperçu géographique et historique de la zone. Le second est consacré à l'étude de trois centres d'études islamiques du XVI^e siècle (Kafi, N'Dounga et Kouré) qui permettra d'apprécier le niveau d'implantation de l'islam dans notre zone d'étude au cours de cette période. Le troisième chapitre portera sur l'évolution de l'islam dans l'Ouest du Niger du XVII^e au XVIII^e siècle. Il s'agit d'une période caractérisée d'abord par une phase de stagnation de l'islam et ensuite une phase de recul. Après la chute de l'empire sonéy, les centres d'études islamiques créés par les lettrés musulmans *waa zi* et *saney* verront leurs activités considérablement réduites. En outre, entre le début du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle, la zone va accueillir plusieurs communautés composées essentiellement d'adeptes de la religion traditionnelle. Du coup, on assiste à une stagnation de l'islam dans l'Ouest du Niger. Pire, on observe même un recul de la religion de Mohamed dû au retour en force des croyances ancestrales.

Chapitre I : Aperçu géographique et historique

Presque entièrement situé dans la zone soudanienne, l'Ouest du Niger confine vers le Nord aux limites sud de la zone sahéenne à hauteur du 15° parallèle. C'est une région de brousse arbustive et de savanes jouissant au XIX^e siècle, d'importants atouts naturels. Les grands groupes ethniques peuplant actuellement cet espace sont arrivés tardivement. Dans la plupart des cas, les populations anciennes ont été assimilées ou refoulées loin de leurs sites d'accueil initiaux.

I- Aperçu géographique

L'Ouest du Niger du point de vue morphologique est presque une pénéplaine. A part quelques rares massifs cristallins et les buttes témoins du Continental Terminal, le relief est plus marqué par la vallée du fleuve, ses affluents et les vallées fossiles de la rive gauche du fleuve (*dallols*). On distingue trois zones climatiques dans l'Ouest du Niger : la zone sahéenne, la zone sahélo-soudanienne, la zone soudanienne.

Les populations sont concentrées le long des principaux cours d'eau (le fleuve Niger et ses affluents notamment). L'implantation des centres d'études islamiques, objet de cette étude, semble être aussi dictée par les réalités géographiques du milieu. Ainsi, la plupart de ces centres se trouvent aux abords des cours d'eau : Say et Sinder (sur le fleuve Niger), le centre d'études islamiques du *Boboye* (dans le *Dallol*) ou encore Tirga et Kounari (aux abords du Goroubi).

1- Le fleuve Niger et ses îles

a- Le Fleuve

Il est le cours d'eau le plus important de notre zone d'étude qu'il parcourt sur 550 kilomètres. C'est également le fleuve qui permet de relier le Dendi aux grandes villes situées en amont du fleuve (Gao, Tombouctou notamment). Selon Henri Barth, le débit de ce cours d'eau était très important au XIX^e siècle et sur ses berges poussait le "bourgou"¹ en quantité :

« C'est dans ce lit que roule le mystérieux Niger, enserrant souvent de longues îles verdoyantes dont les parties les plus hautes, de niveau avec la rive à laquelle elles se reliaient autrefois, émergent seules des flots ; lors des grandes crues, le fleuve remplit ce vaste lit tout entier et le dépasse même à certains endroits où la rive offre un passage plus facile à ses eaux débordées. A cette époque, il n'en était pas ainsi, et une végétation magnifique couvrait complètement l'étroit canal laissé au fleuve... » (Barth, 1861 : 172).

Le Niger divise la zone en deux parties : la rive gauche (haoussa) et la rive droite (gourma). Mais cela ne constitue pas, comme on pourrait le croire, une barrière entre les populations des deux rives ; c'est au contraire une merveilleuse voie de communication non seulement entre le Nord et le Sud, mais encore entre l'Ouest et l'Est. Le système hydrographique comprend, outre le fleuve, les affluents de la rive droite qui drainent d'importantes quantités d'eau vers le fleuve. Il s'agit du Nord au Sud : du Goruol, du Dargol, de la Sirba, de la Topoa et de la Mékrou.

Le Goruol prend sa source dans le Liptako près de Djibo et son cours atteint deux cent kilomètres environ :

« A sec pendant neuf mois de l'année, il se transforme après les pluies d'hivernage en un torrent impétueux, très difficilement franchissable et mesurant jusqu'à cent mètres de largeur d'eau profonde. Non seulement il alimente les mares qui communiquent avec son lit, mais encore draine encore au fleuve une quantité d'eau considérable. Pendant la saison sèche, son lit est creusé de puits de distance en distance ; généralement, il est sablonneux, quelquefois il est encombré par des rochers mis à nu par l'érosion des eaux »².

¹ -Bourgou : Une herbe qui pousse au bord du fleuve. Son nom scientifique est *Echinochloa stagnina*.

² - ANN- 22- 1- 13- bis : Notice générale sur le cercle de Dounzou de Panet Lieutenant- Colonel, 1905, p. 8.

Le Dargol appelé Téra de sa source à ce village, Folkou dans son cours moyen et Dargol dans son cours inférieur et jusqu'à son confluent avec le Niger, prend sa source dans les mares de Som :

« Il traverse ensuite celle d'Ossolo à partir de laquelle son cours ressemble plutôt à un chapelet de mares étroites qu'à une rivière ayant un lit déterminé. Il a une longueur de cent cinquante kilomètres. Pendant l'hivernage, sa largeur atteint jusqu'à cent cinquante mètres. Il est à sec une partie de l'année, dès que les pluies d'hivernage cessent de l'alimenter. Néanmoins, on trouve l'eau dans les mares de Som, d'Ossolo et de Téra pendant neuf ou dix mois de l'année et les nombreux puits qui sont creusés dans son lit sur toute l'étendue de son parcours, ne tarissent jamais complètement. Aussi la région traversée par le Dargol est à la fois fertile, surpeuplée et riche. Les gros villages se succèdent très rapprochés les uns des autres et tous possèdent d'immenses approvisionnement de mil et de troupeaux considérables »¹.

La Sirba est le troisième affluent de la rive droite. Selon Panet :

« La Sirba descend de Torodi et mérite encore davantage que les rivières précédentes, la qualification de torrent impétueux (...). Le lit est profond, tantôt sablonneux, mais le plus souvent rocheux (...) . La largeur de la Sirba ne dépasse pas cinquante mètres ; elle se déroule au milieu de forêts d'arbres puissants parmi lesquels on trouve le Caïlcédra que les indigènes emploient pour la construction de pirogues renommées et d'ailleurs très pratiques pour la région »².

Les mares sont de deux sortes : celles qui tarissent chaque année pendant un temps plus ou moins long et celles qui ne tarissent pas tout au long de l'année.

Les deux autres affluents sont la Tapoa et la Mékrou qui constituent des frontières naturelles (Nord et Sud) pour le parc National du 'W'. Avec une superficie de 220 000 ha, ce parc renferme l'essentiel de la diversité biologique animale et végétale du pays.

b- Les îles

Elles possédaient une végétation abondante au XIX^e siècle : *« Les îles étaient bien boisées »* (Barth, 1861 : 177). La végétation et les eaux qui les entourent font de ces îles des sites défensifs assez intéressants pour des populations fuyant l'insécurité. Le choix de

¹ - ANN- 22- 1- 13- bis : Notice générale sur le cercle de Dounzou de Panet Lieutenant- Colonel, 1905, p. 10.

² - ANN- 22- 1- 13- bis : Notice générale sur le cercle de Dounzou de Panet Lieutenant- Colonel, 1905, p. 10.

ces lieux par certains érudits comme terres d'accueil est certainement lié à leur position stratégique sur le fleuve Niger.

2 - Les Dallols

Ce sont des ‘‘vallées mortes’’ situées à la rive gauche. Elles étaient de puissants affluents du Niger aujourd’hui desséchés, mais qui drainaient autrefois des masses d’eau considérables vers le fleuve. Elles sont au nombre de trois et sont situées dans la partie Est de notre zone d’étude. Ces vallées ont des terres très fertiles, la nappe se trouve à une profondeur moins élevée et les pâturages aussi sont verdoyants. De tous ces *Dallols*, le plus important est le *Dallol Bosso*, long de 300 km et large de 5 à 15 km par endroits. Ensuite vient le *Dallol Maouri*. Plus court que le précédent, il est aussi d’une fertilité remarquable. Enfin nous avons le *Fogha*, qui est en réalité un affluent du précédent : « *Il est surtout réputé pour ses salines, exploitées toute l’année dans sa vallée supérieure (Kawara- Debe- Bara) et en saison sèche seulement dans son cours inférieur (Tunuga- Sabon – Birni)* » (Du Picq, 1931 : 502). Une importante quantité de sel était extraite dans cette vallée et elle alimentait au XIX^e siècle, le circuit commercial de l’espace nigérien : « *Probably the most important item in Sokoto trade with the reste of the Caliphate from this early period was the salt produced in Dallol Fogha* » (Abubakar, 1982 : 153). Traduction : [Probablement, le produit le plus important dans les échanges commerciaux entre Sokoto et le reste du Califat, c’était le sel produit dans le *Dallol Fogha*]. Les pâturages salés du *Dallol Bosso* et du *Fogha* attirent particulièrement des groupes peul venus de tous les horizons : « *Adhabés du Liptako, Bitinkobés du fleuve, Sanguinankobés du Gando affluèrent vers 1850 dans les vallées* »¹. Ces vallées sont des zones de forte concentration humaine : « *Toutes ces vallées ont joué au cours de l’histoire*

1 - ANN- 5-1-13 : Histoire du peuplement du cercle de Dosso, Périé et Sellier, 1946, P. 25.

un rôle important. Elles canalisent et dirigent les migrations. Elles sont aujourd'hui des lieux de peuplement à densité élevée : la proximité de l'eau, la fertilité des sols ayant attiré, puis retenu les populations »¹.

Le *Dallol Bosso* tire sa source au niveau des nombreuses vallées du Nord de Tahoua (dans le Tassili) et vient se jeter dans le fleuve au Sud du "W". Barth qui est passé par Tamkalla le présente comme une vallée disposant d'importants atouts : « *Tamkala était situé au bord d'une vallée marécageuse, le dallol Bosso, aux palmiers d'Egypte nombreux et complètement inondée à cette époque* » (Barth, 1861 : 192). Les terres fertiles de cette vallée seront l'objet essentiel de la rivalité entre les Peul et les Zarma, les deux communautés les plus importantes vivant dans le *Dallol*. Dans cette lutte pour le contrôle des riches terres de cette zone, l'islam a joué un rôle important.

II- Le Peuplement de la zone et structures sociales

Le processus de mise en place des communautés actuelles vivant dans l'Ouest du Niger s'est fait par des migrations successives depuis des siècles. En effet, selon les sources archéologiques, il n'y a que dans le Zarmaganda où l'on peut repérer un peuplement ancien autrefois troglodyte² (*cii, dakalance*). Les premiers occupants de la zone furent ainsi les Boussa, les Gourmantché, les Mossi. Ils furent chassés progressivement par les nouveaux arrivants (Zarma- Soñey, Touareg, Peul...). D'autres groupes socioculturels (Kourfayawa ou Soujé) venus de l'Est s'installèrent un peu plus au Nord au cours de la même période. Ainsi, l'Ouest du Niger compte les groupes ethnolinguistiques suivants : Gourmantché, Zarma- Soñey, Haoussa, Touareg et Peul.

1 - ANN-15-1-10 : Notice sur l'Histoire du peuplement du cercle de Niamey par Michel Sellier Sd, p. 4.

2 - Troglodyte : Ce sont des populations anciennes qui aménageaient des habitats sous-terrains pour y vivre.

1- Les Gourmantché

Ce sont les populations les plus anciennes de notre zone d'étude. Ils semblent avoir été les premiers occupants de cette zone. Sur la rive droite du fleuve par exemple, ils ont créé plusieurs villages :

« La rive droite du fleuve était, alors occupée par les Gurma, sédentaires, chasseurs et pêcheurs qui ont laissé des traces nombreuses de leur occupation et dont les villages étaient extrêmement peuplés si l'on en juge d'après les ruines. Celles de Bosey – Bangu constituent un exemple »¹.

A partir du XIV^e siècle, les Gourmantché seront chassés de la région de Téra et seront contraints de se replier vers le Sud jusque sur la rive droite de la Sirba. A partir de cette date, commencent les déboires de ces populations qui seront refoulées vers le Burkina-Faso actuel par les différentes communautés venues de l'Ouest (Mali actuel) et qui sont à la recherche de nouveaux sites d'accueil (Sohey, Peul, Touareg). C'est une population qui est restée en grande majorité, adepte de la religion traditionnelle : *« Les Gourmantchés sont fétichistes et réfractaires à l'Islam »².*

2- Le groupe Zarma- Sohey

Selon les traditions locales recueillies par Boubou Hama (SD) et Boubé Gado (1980), la plupart des groupes actuels sont venus s'installer tardivement dans l'Ouest du Niger. Sur le fleuve et de part et d'autre de ce cours d'eau, le fond du peuplement est constitué de Kaado, Wogo, Kourté. Après l'avènement de la dynastie des Askia, des Sonantché fuyant Gao vont trouver refuge dans notre zone d'étude. Plus tard, la défaite de Tondibi intervenue en 1591 va pousser les résistants sohey à quitter la capitale de l'Empire pour préparer la résistance contre l'envahisseur à partir du Dendi. Après avoir tenté en

1- ANN- 15-1-10 : Notes sur l'Histoire du peuplement du cercle de Niamey par Michel SELLIER, p. 8.

2 - ANN- 15-1-8 bis: Monographie du cercle de Niamey, 1955, p. 40.

vain de reprendre Gao, les Sonèy vont se disperser pour créer plusieurs petits Etats sur la rive droite du fleuve.

Quant aux Zarma, selon plusieurs écrits (écrits arabes, tarikhs de Tombouctou, écrits d'administrateurs coloniaux..), les traditions orales et des éléments tirés de la cosmogonie Zarma- Sonèy, ils sont en partie des Sonèy de la dynastie des Zaa c'est-à-dire des « Zaberbanda » qui se sont individualisés de ce groupe vers l'an mille (1000). Cette individualisation serait probablement la cause déterminante de leurs migrations successives entre le X^e et le XVII^e siècles. Avant leur arrivée, le Zarmatarey était habité par « *de Goubé, de Kallé, de Wâzi, de Sabiri, de Gabda, de Kogori et autres groupuscules sans que l'on ne sache exactement lesquels ont assimilé plus ou moins les Zarma et lesquels furent plus ou moins assimilés par eux ou émigrèrent sous leur pression* » (Gado, 1976 : 39). Selon des sources concordantes (Boubou Hama et Boubé Gado), les Zarma proviennent de la région du lac Débo (Mali). Ils vont quitter cette zone suite à une brouille les ayant opposés aux Peul. Sous la pression de ces derniers, ils entreprirent leur "vol cosmique" sur le « *Barmadaba* » ou (fond de grenier) entre le XV^e et le XVI^e siècles pour s'installer dans le Zarmaganda sous la conduite de Mali Béro. Ce dernier mourut à Sargane dans la première moitié du XVI^e siècle. A partir de cette localité, le groupe se disloqua : « *Venant de l'ouest, des populations de langue Zarma- Sonèy s'établirent entre le X^e et le XVII^e siècles dans le Zarmaganda, le long du fleuve et dans le Dallol Bosso* » (Gado, 1980 : 110). A partir du XVII^e siècle, les Zarma de Mali Béro s'infiltrèrent dans le *Dallol Bosso*.

3- Les populations haoussa

On les subdivise en trois principaux groupes :

- **Les Goubawa** : « *Les Gubawa venus probablement au XIV^e du Dawra, s'installèrent dans le Dallol Mawri* » (Arzika, 1986 : 7). Selon une tradition recueillie par Marc Henri Piault, les Goubawa affirment être les premiers occupants du *Dallol* Maouri :

« *Les plus anciens des occupants actuels du Dallol, les Gubawa affirment avoir trouvé le pays vide à leur arrivée. C'est au moins la tradition que l'on retrouve à Lugu parmi les descendants de Dagoje et de Gije, deux frères fondateurs des lignages initiaux. Ces deux hommes étaient venus en compagnie de leur sœur la Sarauniya et d'un troisième homme, Guji, dont on ignore l'exacte relation de parenté avec les précédents mais qui avait pour fonction d'égorger les animaux des sacrifices ordonnés par la Sarauniya. Ces quatre personnages venaient de l'Est et plus particulièrement du Daura, le premier des sept grands Etats hausa, les Hausa Bokway* » (Piault, 1970 : 48 - 49).

Les Goubawa font partie des premiers occupants du *Dallol*. De Lougou, ils vont essaimer en occupant les terres de cette riche vallée.

- **Les Arawa** : Selon la tradition locale, ils viennent « *du Bornou dont ils étaient chassés à la suite de guerres et qu'ils se seraient installés dans l'Aréwa (Dogondoutchi) et à Argoungou sous les ordres d'un chef nommé Kado* »¹.

Les Goubawa et les Arawa sont les deux groupes les plus importants du *Dallol* Maouri :

« *Dans le Dallol Mawri, les deux groupes prépondérants sont d'une part les Gubawa, parmi lesquels se trouvent les plus anciens occupants du territoire et qui sont à l'origine du village de Lugu, résidence de la Sarauniya principale puissance spirituelle du Dallol ; d'autre part les Arawa issus du mariage d'un guerrier bornuan avec une jeune fille bagube. Ce sont ces derniers qui ont progressivement établi leur pouvoir sur le Dallol en lui donnant des structures politiques* » (Piault, 1970 : 42).

Le mariage entre ce guerrier bornuan et la jeune fille bagoubé va sceller les liens entre Goubawa et Arawa. Ces derniers vont s'individualiser au XVI^e siècle, grâce à cet apport bornuan :

« *Les Arawa qui étaient à l'origine des Gubawa ou provenaient d'un même stock Hausa qu'eux, s'individualisèrent après un apport bornuan au XVI^e*

1- ANN- 5-1-3 : Monographie de Gaya : le droit Tienga par Marsaud 1909 et Esperet 1917, p. 18.

siècle qui leur conféra le nom des descendants de Ari ou Arawa qui se transforma en Arawa pour les habitants et Arewa pour la région » (Gado, 1980 : 187).

Une des particularités de ce groupe, c'est son attachement aux croyances ancestrales : *« Pour trouver un fétichisme plus fortement organisé, il faut aller en pays Maouri : cette race qui lutte continuellement contre ses deux adversaires de l'est et de l'ouest, haoussas et djermas, ne s'est pas non plus laissé envahir par leur islamisme »¹.*

Les deux groupes (Goubé et Maouri), sous la pression démographique se répandirent dans le Dallol Bosso.

-Les Kourfayawa : Comme pour les migrations des sous-groupes zarma, l'arrivée des Kourfayawa dans le Kourfey s'est faite par vagues successives. *« Vers la fin du XVIII^e siècle, des Kurfeyawa venant du nord-est s'établirent dans le nord du Dallol Bosso »* (Nicolas, 1950 : 48- 49). La majeure partie d'entre eux est demeurée haoussaphone ; une portion a cependant abandonné le haoussa au XIX^e siècle pour adopter la langue zarma. Cette communauté les appelle "Soujé" qu'ils soient haoussaphones ou zarmaphones.

Cette arrivée des Kourfayawa se situe en troisième position après celle des Gubawa et des Zarma : *« Parmi les mouvements de populations qui intéressent le Kurhway, la migration des Kurhwayawa est l'une des plus récentes puisque leur arrivée se situe en troisième position après l'arrivée des Gubawa et des Zarma et aussi l'une des plus importantes »* (Salifou, 1986 : 49). Selon le même auteur, leur arrivée se situerait vers la fin du XVIII^e siècle : *« Le mot Kurhway ainsi que le mot dérivé Kurhwayawa sont récents et ils dateraient seulement de l'implantation de ce peuple dans sa zone d'habitation actuelle, c'est-à-dire vers la fin du XVIII^e siècle »* (Salifou, 1986 : 66).

1 - ANN- 5-1-3 : Monographie de Gaya : le droit Tienga par Marsaud 1909 et Esperet 1917, p. 55.

4- Les Touareg

La chute de l'empire soney en 1591 a eu pour conséquence, le développement de l'insécurité dans toute la sphère d'influence de cet Etat. A cause de l'instabilité politique, plusieurs communautés (Soney, Peul et Touareg), entamèrent une migration vers l'Ouest nigérien. L'installation des Touareg dans la zone s'étala du XVIII^e au XIX^e siècle.

Dans le département actuel de Tillabéri, à la fin du XVIII^e siècle, vont s'installer trois groupes touareg : les Tahabanaten venant de Tombouctou qui s'installèrent entre Ayorou et Famalé ; les Rhattafen venant de Gao en descendant le fleuve ; les Hellagazen qui comme les deux autres groupes arrivent du Mali. Deux groupes de la région d'Ansongo, les Tenguerédesh et les Logmaten arrivent dans la région du Gorouol et de Téra. D'autres groupes vont s'installer dans le Zarmaganda et le *Dallol Bosso*. C'est ainsi qu'un groupe de touareg musulmans Kel-Essouk conduit par Khamed Elhadji et venu de la région de Tahoua au début du XVIII^e siècle, s'établit dans le Taghazar. Ils seront rejoints par les Kel-Nan, les Isherifen, les Kel- Tebonant du groupe Kel Dinnik et les Lissawan au début du XIX^e siècle. Les Kel- Nan vont s'établir dans l'Imanan au début du XIX^e siècle :

« L'Imanan, dont le nom qui signifierait en Zarma, « laissons- les passer », attitude qu'auraient observé les Zarma en voyant arriver les premiers Kel- Nan dans la région au tout début du XIX^e siècle, région qui était occupée par des Kallé, des Gubé et des Kufayawa zarmaphones » (Gado, 1980 : 194).

5- Les Peul

L'émigration des Peul vers l'Ouest nigérien qui débuta vers le XV^e siècle, s'accéléra après la défaite de Tondibi de 1591. C'était une infiltration sous forme de recherche de nouveaux terrains de parcours avec parfois une sédentarisation. Il est important de noter que les vagues migratoires peul ont toutes pour point de départ le Macina. En effet, l'expédition marocaine de 1591 qui mit fin à l'empire soney eut pour conséquence une situation d'insécurité sur le plan politique (insécurité et instabilité politique), sur le plan

économique (déclin de la vie économique) et social (surpeuplement de certaines zones, sédentarisation forcée dans d'autres) au niveau de la boucle du Niger. L'insécurité et l'instabilité politique poussèrent plusieurs groupes peul à quitter leurs foyers d'origine en direction de l'Est. Ces migrations commencées dès le XV^e siècle, s'intensifièrent aux XVII^e et XVIII^e siècles : « *Cette période du XVII^e- XVIII^e marque l'apogée des migrations peul en direction de l'Est* » (Baka, 1992 : 10). Ces Peul seront les principaux agents d'islamisation dans l'Ouest du Niger au XIX^e siècle.

a- L'installation des Peul sur la rive droite du fleuve

Avant le XVI^e siècle, quelques groupes peul ont commencé à s'infiltrer dans l'Ouest du Niger. Parmi ces groupes figure celui des Peul Fetobé ou Bittinkoobé. Parti du Macina, ce groupe s'était rendu dans la région de Gao puis s'installa à Bitti près de Labézenga. A la suite d'une querelle avec des Touareg, ce groupe quitta la région pour s'installer au Nord de la Sirba :

« Sous la conduite d'un chef nommé Ali yoro Ama Mala, cette fraction peule a quitté le Macina à une date qui n'a pu être précisée. La tradition orale nous apprend seulement que ce groupe Fetobe, au départ du Macina, se rendit dans la région de Gao, puis qu'il s'installa à Bitti près de Labezenga. A la suite d'une querelle entre Sala frère du chef Fétope et un Touareg (qui se seraient disputés une femme, disent les uns, un cheval prétendent les autres), une lutte s'engagea entre Touareg et Peuls Fétochés. Ces derniers vaincus durent abandonner Bitti et se réfugier dans le sud (au nord de la Sirba), vers 1513 »¹.

Mais, les différentes guerres contre les Gourmantché, les Touareg, les Sonéy n'ont pas facilité la tâche à ce groupe. Sous la pression de ces différentes communautés, les Bittinkoobé vont descendre plus au sud pour s'installer dans le Bittinkodji. Selon Hassan Baka : « *La migration des Bittinkobe, du Macina à Bitti se situerait dans la première moitié du XVII^e siècle. Celle de Bitti au Bittinkodji se situerait à la fin de la première*

1- ANN- 16-1-1 : Notes sur Peuls et Gourmantchés de la région de Say par A Loyzance, SD, p. 3.

moitié du XVIII^e siècle » (Baka, 1992 : 31). Taillebourg situe l'arrivée de ce groupe, sensiblement à la même période :

« Les premiers éléments que nous avons pu recueillir sur l'histoire du cercle de Say remontent vers l'année 1500 et concernent principalement la province de Lamordé. Des Bitinkobé venus du pays de Bité près de Gao quittèrent cette région pour échapper dit la légende au privilège abusif que s'arrogeaient les Touaregs de coucher la première nuit des noces avec les jeunes mariées, mais plus vraisemblablement à la suite d'une querelle ayant causé la mort d'un chef Touareg surpris avec la femme d'un chef de Bitinkobé aïeul du chef de Youri »¹.

Ce qui est intéressant à souligner ici, c'est qu'au sein des communautés peul, on note l'existence de lettrés musulmans dans plusieurs familles. Mais, c'est surtout au XIX^e siècle que les Bittinkoobé vont jouer un rôle important dans l'islamisation de l'Ouest du Niger, avec l'avènement de Sorry Beldo Hooré qui va fonder le centre d'études islamiques secondaire de Tirga.

b- Les Fetobé ou Foulmangani

C'est longtemps après les Bittinkoobé que les Fetobé ont quitté le Macina pour se rendre au Liptako. Les traditions restent muettes en ce qui concerne la date de cette migration. Selon Loyzance : *« Ils ont quitté cette province vers 1765. C'est à la suite du décès du chef de la tribu Gaya et du règlement de sa succession que les Fetobe Foulmanganis sont partis du Liptako »²*. Ils vont s'installer dans une localité nommée Nipelma, située entre Botou et Sambalguou. Ce sont ces Peul qui s'installeront plus tard à Tamou.

c – Les Torobé

Il y a eu plusieurs vagues migratoires des Peul Torobé. Celle de Moussa Jokollo par exemple aurait quitté le Fouta- Toro au XV^e siècle. Mais, l'une des vagues les plus

1 - Archives des Etudes Nigériennes n° 16 (IRSH) : Historique du cercle de Say par Taillebourg 1912, p. 1.

2 - ANN-16- 1- 1 : Notes sur Peuls et Gourmantchés de la région de Say par A Loyzance, SD, p. 5.

importantes a quitté le Macina au cours du XVIII^e siècle. Elle s'est dirigée vers Gao mais le séjour dans cette localité a été assez court (la tradition locale reste muette sur les raisons de ce séjour relativement bref). Descendant le fleuve sous la conduite de leur chef, ce groupe est venu s'installer à Boulkabou, au Nord de la Sirba. Selon Loyzance, c'est au début du XIX^e siècle qu'il va se fixer à Tiouridi : « Vers 1819, sous le règne de Madiou, fils de Mourindi, ils furent attaqués par les Songhaïs et chassés de la région. Ils traversèrent alors la Sirba et vinrent s'installer à Tiuridi Maoundi »¹.

d – Les Ferobé

Après sa défaite face à l'armée du nouveau roi du Macina, Sékou Amadou, Guéladio et sa suite ont quitté le Kounari pour s'installer non loin de Say au bord du Goroubi vers 1833.

e- L'installation des Peul sur la rive gauche du fleuve

Dans cette partie de notre zone d'étude, les Peul sont surtout attirés par les riches terres des *Dallol* sur lesquelles l'herbe pousse en abondance. Ainsi, ils vont s'infiltrer par petits groupes au XVII^e siècle et le mouvement va s'intensifier au cours du XVIII^e siècle. Cette arrivée des Peul n'a pas posé de problèmes de cohabitation au début :

« Depuis le 17^e siècle, de petites fractions peules Torobés et Bitinkobés, avaient commencé à s'infiltrer avec leurs troupeaux sur les pâturages du Niger et des Dallols. Les pâturages salés du Dallol Bosso et du Fogha les attireraient particulièrement. Cette arrivée des peuls par petits groupes passa tout d'abord inaperçu. Ils vécurent côte à côte avec les sédentaires pendant deux siècles sans autre conflit que les inévitables contestations de puits et de zones de pâturages »².

C'est au XIX^e siècle, avec la pression démographique et l'avènement de Boubacar Louloudji, qu'on assiste à des heurts entre les deux communautés dans le *Dallol Bosso*.

1- ANN-16-1-1 : Notes sur Peuls et Gourmantchés de la région de Say par A Loyzance, SD, p. 7.

2 - 5-1-13 : Histoire du peuplement : cercle de Dosso par Périé et Sellier, 1946, p. 23.

Cette vallée fut jadis une terre d'accueil pour des éleveurs à la recherche de pâturage ou des populations fuyant la sécheresse et les guerres. En effet, l'accès facile à l'eau et la fertilité de la terre vont attirer des populations venues d'horizons divers à s'y installer. L'occupation de l'espace par les différentes et nombreuses communautés n'est pas sans conséquences. Elle sera à la base des bouleversements socio- politiques qui vont marquer la zone au XIX^e siècle. Il faut souligner qu'avant l'arrivée des différentes vagues de populations, la zone était peuplée par : des Goubé, des Toulmey, des Moulantché, des Boussantché, des Tchanga qui seront par la suite supplantés par les Tobili et les Golé. Boubou Hama lie l'arrivée de ces premières populations dans le *Dallol* à l'assèchement du Sahara : « *Le Dallol avec l'assèchement du Sahara, fut un point de chute pour les peuples qui venaient de l'Ouest et du Nord. Parmi ceux-ci, les Moulantche semblent avoir joué un grand rôle dans la vie économique du Dallol* » (Hama, 1968 : 7). A ces premières populations viendront se greffer des Zarma, des Touareg, des Peul, des Haoussa... Dans le *Dallol Bosso*, ces différents groupes seront rassemblés par un érudit peul, Ali Anna qui de retour de la Mecque va créer le village de Garouré.

6- Les relations entre les différents peuples

Jusqu'au XVI^e siècle, en dehors de quelques conflits mineurs autour des points d'eau, les populations qui vivent dans notre zone d'étude ont entretenu entre elles des relations pacifiques. L'installation de nouveaux groupes de migrants s'est faite aussi pacifiquement. Mais, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, on note une poussée progressive vers l'Ouest du Niger : « *L'anarchie qui suivit la chute de l'Empire Sonraï mit en mouvement tous les peuples du bassin moyen du Niger. Les Touaregs descendirent de leurs montagnes vers les plaines verdoyantes du Niger, razziant les populations et les soumettant à leur tyrannie* » (Périé – Sellier, 1950 : 1025). Cette poussée due à l'arrivée

de plusieurs groupes de migrants et à la pression démographique va mettre fin à la cohabitation pacifique. Les guerres qui vont opposer les différentes communautés (surtout sédentaires et nomades) n'a aucun caractère ethnique. Il s'agit d'une lutte pour le contrôle de la terre dans un espace devenu trop petit pour une population de plus en plus nombreuse :

« Il convient à notre avis de ne pas se méprendre sur le sens des guerres qui ensanglantèrent cette région surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elles furent surtout des événements politiques nés de la volonté de groupes récemment immigrés comme les Peuls et les Touaregs, ou en expansion comme les Zarma, de se tailler de nouveaux territoires » (Hamani, 2007 : 269).

Au début du XIX^e siècle, on assiste non seulement à des querelles intestines au sein d'une même communauté mais aussi entre les différents groupes vivant dans cet espace :

« Au début du XIX^e siècle, deux faits nouveaux vont secouer le Zarmatarey, qui jusque là n'a connu que de petits affrontements avec les Mawri et les Kurfayawa et les querelles intestines des Zarma de Mali- Bero. En effet en ce début de siècle, l'infiltration des Twareg se fait plus nombreuse dans l'Immanan et dans le Tagazart où existaient depuis le XVIII^e siècle quelques Twareg qui vivaient sans trop de heurts avec les populations voisines. L'occupation de l'Immanan va renforcer celle du Tagazart et provoquera un état endémique de razzia, de rapines et de guerres entre les Twareg et les Zarma du Tondikange, du Dallol, du plateau, et aussi entre les Twareg et les Kurfayawa du Kurfey, les Mawri du Mawrey et les Gubé du Gubey » (Gado, 1980 : 183).

Cette situation qui prévaut dans le Zarmatarey, on la retrouve dans toutes les autres parties de l'Ouest du Niger : *« Ce qui compliquait davantage les problèmes de cette région, c'était sa situation de zone d'immigration dans laquelle continuaient à s'implanter des groupes de provenances et d'ethnies diverses » (Hamani, 2007 : 265).* C'est cette zone secouée par des crises qui va connaître le renouveau islamique du XIX^e siècle. Ce dernier, au lieu d'aplanir les différends va plutôt déclencher un véritable mouvement de populations en raison de l'insécurité consécutive au Jihad d'Ousmane Dan Fodio : *« Le Jihad d'Ousmane Dan Fodio va faire monter la tension dans la zone » (Idrissa, 1980 : 1).*

7– Les structures sociales

Le pouvoir politique traditionnel est incarné par les chefs de villages pour les sédentaires ou de tribus pour les populations nomades. En dehors des Haoussa, les différents groupes socioculturels en présence dans l'Ouest du Niger font partie des sociétés fortement hiérarchisées. On y distingue trois à quatre catégories sociales. La société Zarma- Sonjey se subdivise en trois catégories :

- les descendants de l'ancienne aristocratie (koy- izé qui détiennent le pouvoir politique) ;
- les hommes libres (les talaka- izé ou borcin) ;
- les descendants d'anciens esclaves (bagna- izé) ;

Les sociétés peul font la distinction entre trois catégories :

- Les (rimbe) qui forment la classe des chefs détenteurs du pouvoir politique et celle des *oulémas* qui sont des hommes de lettres. Ils sont détenteurs des terres agricoles qu'ils exploitent eux- mêmes ou qu'ils mettent en métayage ;
- Les (macibe) qui sont des anciens captifs qui n'ont pas de terre mais peuvent y accéder par métayage ou par achat ;
- Les gens de caste qui forment la classe des artisans.

Ces mêmes clivages se retrouvent dans les sociétés touareg mais elles sont encore plus marquées que dans les sociétés zarma- sonjey. On distingue les catégories sociales suivantes :

- Les imajeghen qui constituent la classe des nobles guerriers ;
- Les ineslemen qui forment la classe des hommes de lettres ;
- Les inadhen qui sont des artisans ;
- Les iklen qui constituent la classe des captifs ;

Il faut souligner que chez les sédentaires comme chez les nomades, les captifs étaient généralement des prisonniers de guerre. On devenait aussi captif soit par achat, soit par naissance. Avec le brassage de ces différents groupes, on rencontre dans l'Ouest du Niger plus de la moitié des ethnies du pays, soit cinq (5) des huit (8) ethnies qui composent la population nigérienne. Ce sont les Zarma- Sonèy, les Peul, les Touareg, les Haoussa, les Gourmantché et même des Kanouri (Damana, Filingué).

Avant l'introduction de l'islam dans l'Ouest du Niger, c'étaient les religions du terroir qui dominaient dans cette zone. De nos jours, l'islam demeure la religion dominante. Il cohabite avec le christianisme qui reste encore très minoritaire. L'importance de l'islam dans l'Ouest du Niger s'explique par le fait que de nos jours, tous les villages administratifs de cet espace, dispose d'au moins une mosquée. L'islam serait introduit dans cette zone depuis très longtemps par le Mali avec notamment la phase Sonèy du XVI^e siècle. Mais c'est surtout avec la phase peul du XIX^e siècle, qu'on assiste à une progression sensible de la religion de Mohamed dans cette zone. En effet, les principaux centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger sont créés et animés par des Peul au cours de ce siècle.

CHAPITRE II : ETUDE DE TROIS ANCIENS CENTRES D'ETUDES

ISLAMIQUES DE L'OUEST DU NIGER : KAFI, N'DOUNGA et KOURE

Avant le XVI^e siècle, beaucoup de zones d'ombre subsistent sur l'islamisation de l'Ouest du Niger. C'est surtout avec la phase soŋey qu'on assiste à une première percée de l'islam dans cette zone avec l'installation des lettrés musulmans dans des localités comme N'Dounga, Kouré, Zouzou, Kafi... par l'Askia Mohamed afin de propager l'islam. Cette œuvre sera poursuivie après la mort du souverain soŋey dont les successeurs accordaient une attention particulière aux lettrés musulmans qu'ils comblaient de cadeaux et dotaient de la documentation nécessaire à l'accomplissement de leur mission religieuse. La création des centres d'études islamiques explique le grand intérêt que l'Empereur Soŋey accorde à l'enseignement du savoir religieux. Ces centres, surtout les deux principaux (Kafi et N'Dounga) vont rayonner jusqu'à la chute de l'Empire Soŋey en 1591. Ce chapitre traitera du rôle joué par trois de ces centres dans l'islamisation de l'Ouest du Niger au XVI^e siècle.

I- Kafi, un ancien centre d'études islamiques

Village créé au début du XVI^e siècle par Elhadji Mamoudou, ancêtre fondateur, il est situé à 18 kilomètres au Sud de Dosso, sur le tronçon latéritique Agali- Kafi-Dioundou. Kafi vient du mot haoussa : « *mu ka fa nan* » qui veut dire littéralement : « installons-nous ici » d'où l'origine de Kafi. Ce site semble être un point d'escale sur la route caravanière Dosso- Dioundou- Nord Nigeria. C'est ce qui explique probablement l'origine haoussa du nom de ce village.

1- Les origines du fondateur de Kafi

Le village de Kafi fut fondé au début du XVI^e siècle (vers 1501) par Elhadji Mamoudou. Ce dernier est l'ancêtre des Zarma *waa zi* de la région de Dosso. C'est un *alim*, originaire de Tindirma (Mali actuel). Il faisait partie des *oulémas* qui effectuèrent le pèlerinage aux lieux saints avec l'Askia Mohamed. Selon Mahmoud Kâti, qui faisait aussi partie de la délégation, il effectua son pèlerinage à la Mecque du 9 septembre 1496 au 29 août 1497 :

« Ayant fait ses préparatifs, il partit en l'année 902 [9 septembre 1496 – 29 août 1497], emmenant avec lui les notables ulémas suivants : le Cheikh Mohammed Toulé, l'alfa Sâlih Diwara, Gâo- Zakaria, Mohammed Ténenkou, le Câdi Mahmoûd Niédobogho, le Cheikh môri Mohammed Haougâro et celui qui a assumé la charge périlleuse de rédiger le présent récit, c'est-à-dire moi-même Mahmoût kâti » (Kâti, 1913 : 25 -26).

En dehors des *oulémas*, les princes aussi faisaient partie du cortège et l'Askia fit preuve d'une grande générosité au cours de ce voyage : *« Mohammed entreprit, avec ses princes et ses savants, un pèlerinage à la Mecque, qui contribua puissamment à accroître sa renommée »* (Barth, 1861 : vol 19). En traversant l'espace nigérien, l'Empereur et sa suite passèrent par la région de Dosso et, c'est non loin de cette ville qu'il repéra le site sur lequel sera érigé le village de Kafi. Selon la tradition locale, il apprécia beaucoup l'emplacement du site et, l'Askia Mohamed proposa à Alfa Mamoudou d'installer, à leur retour, un de ses fils sur le site pour en faire un centre de diffusion du savoir religieux. En effet, l'Empereur Sonéy constata en traversant la région de Dosso que l'islam était pratiquement inexistant. Il demanda à l'ancêtre des Zarma *waa zi*, de faire du site qu'ils avaient repéré, un centre d'études islamiques; proposition qu'il accepta car en tant qu'Alfa, son devoir était avant tout d'œuvrer pour l'expansion de l'islam. *« Les enfants d'Elhadji Mamoudou dont les noms ont été retenus par la tradition locale sont : Oumarou et*

Alhassane »¹. Il laissa un symbole (dont la nature n'a pas été déterminée par nos informateurs) sur le site. C'est ainsi qu'au retour du pèlerinage, après avoir accompagné l'Askia Mohamed jusqu'à Gao, Elhadji Mamoudou rentra à Tindirma dans son village natal et fit part de sa décision d'installer une partie de sa famille sur le site qu'ils avaient repéré dans la région de Dosso. Il revint ainsi quatre (4) ans après dans cette zone avec son fils aîné, Oumarou et quelques membres de sa famille. Ils vinrent s'installer à Kafi au début du XVI^e siècle. Ils débroussaillèrent la zone et Elhadji Mamoudou retrouva le symbole qu'il avait laissé sur le site lors du passage du cortège d'Askia Mohamed. Après avoir béni le site, il ordonna à sa famille de s'installer sur les lieux.

2- L'œuvre d'Oumarou et de ses successeurs

Après avoir installé les membres de sa famille sur le site, Elhadji Mamoudou retourna définitivement à Tindirma où il mourut. Avant la construction des maisons, Oumarou et sa suite creusèrent d'abord un puits pour mettre les populations à l'abri du manque d'eau. Aussitôt après son installation à Kafi, il ouvrit une école coranique, fréquentée au début par ses enfants et ceux de sa descendance. Avec le temps, certaines populations des villages environnants comprirent les bienfaits de l'islam et commencèrent à y inscrire leurs enfants. Kafi devint ainsi le premier centre d'études islamiques créé au début du XVI^e siècle dans l'Ouest du Niger.

A leur arrivée dans la région de Dosso, dans les villages environnants, « *personne ne priait* »². Pour mieux répandre l'islam, les *Waa zi* eurent l'ingénieuse idée de fonder plusieurs villages dirigés par des *Alfa*. En effet, quand le nombre *d'oulémas* augmenta sensiblement à Kafi, une réunion fut convoquée et au cours de celle-ci, le *Farakoy*³, animé

1 - Entretien avec Shaykh Djibo Amadou, imam de Kafi le 23/10/11.

2 - Entretien avec Shaykh Djibo Amadou, imam de Kafi le 23/10/11.

3 - *Farakoy* : c'est un mot d'origine soṇey. Selon la tradition locale, lors de leur voyage pour la Mecque, un rocher barra le chemin au cortège d'Askia Mohamed et, de part et d'autre, il n'y avait pas d'issue. L'Askia

par le souci de propager l'islam, conseilla aux érudits de Kafi de quitter le village pour aller en créer d'autres. C'est ainsi que plusieurs lettrés musulmans quittèrent le premier site d'accueil pour fonder chacun un nouveau village. Dans chaque nouvelle localité créée, fut ouverte une ou plusieurs écoles coraniques. Cette politique va se poursuivre jusqu'à la période coloniale. Les lettrés musulmans créèrent ainsi 16 villages. Il s'agit de : Bodinga, Banikoubey, Maydahini, Garbey- Tombo, Tchawyé, Guismaïzé- Kouara, Boula- Koara, Modi- Kouara, Mallam- Kouara, Farakaïna, Mallé, Gourounsi- Bora- Kouara, Badounjé- Koara, Tchigoudou- Kouara, Deyzobon, Silfa. Il faut signaler qu'avant le règne de Toga, le *Farakoy* était à la fois chef spirituel et temporel. C'est à partir du règne de celui-ci, vers la fin du XVII^e siècle, qu'on assista à la séparation entre les deux pouvoirs : le spirituel du temporel. Si Toga avait procédé à cette division, c'est parce qu'il n'avait pas le bagage intellectuel requis pour assumer la charge de chef spirituel. Il désigna alors parmi les lettrés musulmans un imam (la tradition locale reste muette sur le nom de ce dernier) qui était chargé d'assumer cette responsabilité. Depuis lors, dans chaque village, il y a un *Farakoy* et un imam. La tradition locale retient les noms des dirigeants suivants : Oumarou, Alhassane, Alazou, Sogoussa, Toga, Abdoullahi, Boubou, Shefou, Issaka, Sidikou, Boubacar, Ahmadou, Barkiré, Hassoumi, Ibrahim et le *Farakoy* actuel, Djibrilla. Sans être exhaustive, cette liste donne une piste aux chercheurs qui seraient tentés de faire une étude sur l'histoire des *Waa zi*.

Oumarou est l'un des premiers *ouléma* à introduire l'islam dans la région de Dosso :

« *Quand Oumarou s'était installé à Kafi, l'islam n'était pas encore introduit dans cette zone parce que dans tous les anciens villages qu'il avait trouvés, les populations ne pratiquaient que la religion traditionnelle. Et il n'y avait pas une seule personne qui priait dans ces villages. D'après ce que nos parents nous ont*

Mohamed demanda à *Alfa* Mamoudou d'implorer Dieu afin qu'il leur fraye un passage. *Alfa* Mamoudou pria Dieu et le rocher se fendit en deux, le cortège passa et poursuivit son chemin. Depuis ce jour, *Alfa* Mamoudou fut surnommé *Farakoy* et tous les chefs des villages *waa zi* portent le titre de *Farakoy*. Il s'agit d'une image qui dérive du mot zarma *fara*, qui signifie fendre le bois.

appris, cette situation était presque générale. En fait, toute l'histoire du village et des environs était consignée à l'écrit dans un manuscrit consumé malheureusement dans un incendie qui avait ravagé le village, il y a cinquante ans de cela. En effet, tous les documents anciens ainsi qu'un Coran écrit à la main étaient conservés dans une caisse qui se trouvait dans l'une des cases de mon père. Un matin pendant l'hiver vers 10 heures, j'étais sorti du village avec des compagnons d'âge et c'est au niveau de Garbey- Tombo que nous apercevions une immense fumée qui se dégageait au dessus de notre village. Nous avons aussitôt rebroussé chemin. Mais, quand nous étions arrivés, c'était la consternation, une bonne partie du village fut consumée par le feu. En effet, le temps que les secours s'organisaient, avec le vent de l'hiver qui propageait facilement ce feu, la plupart des cases du village avaient été réduites en cendre. Malheureusement, la case dans laquelle se trouvait la caisse contenant les manuscrits et l'unique Coran (écrit à la main) n'avait pas été épargnée par le feu et c'est ainsi que ces documents si précieux avaient disparu »¹.

Avant la construction de la mosquée et l'ouverture d'une école coranique, Oumarou, rappelons- le creusa d'abord un puits. Ce dernier se trouve actuellement au milieu du village de Kafi à quelques vingt mètres à l'Est de la grande mosquée. Selon la tradition locale, l'eau de ce puits a des vertus médicinales car jusqu' à aujourd'hui les personnes qui ont le goître, si elles séjournent à Kafi et qu'elles boivent cette eau une semaine durant, le gonflement du cou disparaîtrait. Une autre œuvre du premier *Farakoy* du village de Kafi, c'est la construction d'un mur d'enceinte (*Birni*) pour sécuriser la population. C'était un *Birni*² avec trois entrées principales. Cette fortification est l'une des plus anciennes de la zone. Selon la tradition locale ce mur a été construit 10 ans après l'installation des *Waa zi* sur le site vers 1511. Ce qui explique probablement l'invitation des autorités religieuses de Kafi par Boubacar Louloudji à tracer la fondation de la fortification de Garouré.

1- Entretien avec Shaykh Djibo Amadou, imam de Kafi le 23/10/11.

2 - Birni : Mot d'origine haoussa signifiant mur d'enceinte.

3- La situation religieuse dans la zone à la fin du XVI^e siècle

En dehors de Kafi et des seize autres villages créés par des *Alfa waa zi*, l'islam était peu répandu dans la zone. Selon Shaykh Djibo Amadou :

« Jusqu'à une période récente, la plupart des gens dans la province de Dosso n'étaient pas convertis à l'islam. Le premier Alfa qui commença à enseigner le Coran à Dosso est originaire de Kafi. Même la Idah¹ ne fut instituée à Dosso que sous le règne du Zarmakoye, Moumouni² (1938- 1953) sous la houlette d'un alim de Kafi, Alfa Guéro. La plupart des imams de Dosso furent formés à Kafi. En réalité, avant l'avènement des Wali³ dans cette région et même au-delà, l'islam n'était pas très répandu. Il y a trente ans de cela, j'avais personnellement baptisé des vieux de plus de soixante ans qui se sont convertis à l'islam. C'est pour vous dire que cette religion n'a eu une emprise réelle dans la zone que ces derniers temps »⁴.

Comme on le constate, la religion de Mohamed n'a touché qu'une petite portion de la population de la région de Dosso à la fin du XVI^e siècle. Et même dans les villages touchés par cette religion, celle-ci cohabite avec la religion traditionnelle. Après Kafi, nous allons analyser la situation religieuse au bord du fleuve Niger à travers l'exemple des Saney de N'Dounga.

II- Etude du centre d'études islamiques de N'Dounga saney

L'Ouest du Niger faisait partie de l'Empire sonjey au moment de sa splendeur. Le règne de l'Empereur musulman l'Askia Mohamed verra une expansion de l'islam au sein de l'Empire. Dans le souci de propager cette religion, l'Askia Mohamed installa des lettrés musulmans dans toutes les grandes régions du pays : *« Askiya Mohammed déploya, en effet, le plus grand zèle pour fortifier la communauté musulmane et améliorer le sort de ses membres »* (Kâti, 1913 : 115). C'est ainsi qu'il plaça des familles d'érudits dans quelques

1- Idah : Tradition islamique au cours de laquelle une femme veuve observe le deuil de son défunt mari pendant quatre mois et dix jours.

2 - Zarmakoye Moumouni est le père de feu Moumouni Adamou Zarmakoye, père fondateur de l'ANDP, ancien Président de l'Assemblée Nationale du Niger.

³ -Wali : Il s'agit des lettrés musulmans du XIX^e siècle.

4 - Entretien avec Shaykh Djibo Amadou, imam de Kafi le 23/10/11.

localités de l'Ouest du Niger. Malgré, l'effort considérable fourni par ces *oulémas*, l'islam est resté une religion marginale dans cette zone jusqu'au XIX^e siècle: « *A côté de l'animisme, l'islam jusqu'au XIX^e siècle occupait une position marginale* » (Idrissa, 1981 : 42). Mais, ce qui est sûr, c'est que cette politique a permis pour la première fois, une progression quoi que timide, de l'islam dans l'Ouest du Niger. Selon Saka Balogun, avant l'ère *sohey*, les Zarma étaient majoritairement adeptes de la religion traditionnelle : « *A large section of the zabarmawa who profess Islam today redielate traditions on the spread of Islam. According to these traditions, no zaberma accepted Islam until a group of Muslim scholars arrived at Ndunga from the West* » (Balogun, 1970: 73). Traduction: [Une majeure partie des Zarma qui pratiquent l'islam aujourd'hui associent les traditions dans la pratique de l'islam. Selon ces traditions, aucun Zarma n'a embrassé l'islam jusqu'à l'arrivée à N'Dounga d'un groupe d'intellectuels musulmans venus de l'Ouest]. Dès lors, on comprend aisément les difficultés rencontrées par les *oulémas waa zi et saney* pour répandre l'islam dans cette zone.

1- Le peuplement de l'île de N'Dounga

a- Les origines des Saney

Les différentes versions de la tradition locale que nous avons recueillies sur place privilégient l'origine orientale des Saney :

- Une première version fait venir les Saney de Tombouctou mais fait remonter leur origine à la famille du prophète par le truchement de Hassane et Ousseini, les jumeaux du calife Ali et de Fatima ;
- La deuxième version soutient que les Saney viennent du Macina. Elle fait aussi remonter leur origine à la famille du prophète ;

- Une troisième version fait venir les Saney de Gao et donne la même origine que les deux premières ;
- La quatrième version quant à elle donne le nom d'un chérif Hassane qui serait venu de Gao et qui aurait ouvert la première école coranique de N'Dounga.

En réalité, ces *oulémas* ne sont pas des Arabes mais des Noirs originaires de la région de Gao. Cette thèse orientaliste est développée par presque toutes les grandes familles musulmanes d'Afrique. Elle vise seulement à donner plus du poids et légitimité aux lettrés musulmans. Selon la tradition locale, les Saney sont les premières populations à arriver sur l'île et, ils viennent de Saney de Gao du Mali actuel. Il s'agit de quelques familles de lettrés musulmans sous la conduite de Hassane et de Zemina accompagnés de leurs progénitures. Selon cette même tradition, ils se sont servis d'une gourde magique pour repérer le site. Cette gourde a été lancée dans le fleuve depuis Gao et elle s'est accrochée à une herbe au niveau de N'Dounga. C'est ainsi que l'île fut choisie comme site d'accueil par les Saney. Cette légende tend à donner à cette migration un caractère magico – religieux. Dans la réalité, c'est l'Empereur sonéy qui a instruit ces *oulémas* à quitter la région de Gao qui compte déjà un nombre assez significatif de lettrés musulmans pour s'installer dans notre zone d'étude afin de propager l'islam. Le choix du site de N'Dounga s'explique par sa position géographique stratégique sur le fleuve Niger.

b- L'occupation de l'île par les Saney et les Zarma Kogori

Selon la tradition locale, le site fut peuplé en deux étapes :

- Les premiers occupants de l'île furent des *oulémas* (sonéy) originaires de Gao et qui se seraient installés sur le site au début du XVI^e siècle. Ils seraient arrivés sur le lieu (2 ou 3 ans après la fondation de Kafi) vers 1503- 1504 ;
- La deuxième étape est marquée par l'arrivée des guerriers (*Wangari*) dirigés par

Mallam à N'Dounga vers la fin du XVIII^e siècle : « *Mallam vers 1790 ? va s'établir à l'actuel emplacement de Dounga- Taré* »¹.

2- Les Sañey de N'Dounga

Les Sañey sont des populations sañey originaires de Gao. Selon *Alkali* Amadou Tidjani :

« *Les Sañey sont les premières populations à occuper le site. Ils viennent de Sañey du Mali (Gao). Les nouveaux arrivants étaient conduits par deux frères : Hassane et Zemïa. Ils étaient venus avec tous les membres de leurs familles. A leur arrivée, il n'y avait aucune famille sur l'île. Ils s'y étaient installés et l'endroit qui n'était qu'un hameau va devenir un village avec les naissances, les mariages et l'arrivée d'autres groupes de populations* »².

Selon la tradition locale, les Sañey ont quitté Gao et sont venus s'installer dans l'Ouest du Niger pour accomplir une mission religieuse. Les traditions recueillies sur place relatent que Hassane eut un fils du nom d'Amadou considéré comme l'ancêtre des Sañey de N'Dounga. Il eut à son tour plusieurs fils dont : Ibrahim, Moctar, Ousmane, Abdoulaye, Amina Baaba. Il eut également quatre filles qui sont : Hassana, Ramatou, Nayé et Dommo. Leurs descendants étaient restés seuls sur l'île pendant une longue période quand un jour, des *Wangaari* à la recherche du butin découvrirent le petit village caché par les arbres. C'était le bruit des coups de pilons des femmes qui guidèrent les guerriers. Ils furent émerveillés par la beauté du site. Ils exprimèrent leur désir de s'y installer. Ils se présentèrent aux érudits qui acceptèrent leur doléance de rester sur l'île à condition qu'ils n'y apportent pas la *Fitna*³. Les guerriers approuvèrent alors cette condition. Les *oulémas* leur demandèrent aussi de s'installer un peu loin de leur site car musulmans et adeptes de

1 - ANN- 1E17.83 : Subdivision centrale de Niamey : Rapports de tournées effectuées de 1934 à 1946 dans le canton de N'Dounga par l'administrateur Berger, p. 1.

2 - Entretien avec *Alkali* Amadou Tidjani le 01/04/11 à N'Dounga.

3- Fitna ou désordre : Terme arabe fréquemment employé dans la longue histoire de l'islam, pour y désigner les périodes de troubles, de scissions et de luttes internes, parfois de guerres civiles ou d'anarchie qui marquèrent l'évolution de la communauté musulmane.

la religion traditionnelle ne peuvent pas cohabiter sur un même lieu. Les guerriers acceptèrent et s'installèrent un peu plus au Sud. Ils créèrent le quartier Sebanguey. C'est ainsi que le petit village passa d'un quartier à deux : Saney et Sebanguey. Les *Wangaari* reconnaisèrent l'autorité religieuse des Saney ainsi que leur droit sur la terre. Quant aux Saney, ils admirent à leur tour l'autorité politique des *Wangaari*. Selon Hassane Djibo :

« Les guerriers qui découvrirent ce site sont Gabey et son grand frère¹. Après une entente avec les Saney sur un certain nombre de principes, les guerriers s'installèrent sur l'île et s'adonnèrent à leur principale activité, la guerre. Quelques années après leur installation sur l'île de N'Dounga, Gabey décida de quitter le site de son grand frère et alla créer son quartier, ce fut l'origine du quartier N'Dounga-Fondobon. Ainsi, le village passa de deux quartiers à trois : Saney, Sebanguey et Fondobon. Actuellement, seuls les descendants de ces deux frères ont le droit d'être prétendants à la chefferie de cette entité socio-politique »².

3- L'activité religieuse des Saney sur l'île de N'Dounga

Les Saney étaient des lettrés musulmans et en tant que tels, ils n'avaient d'autres activités que les études islamiques et l'agriculture pour assurer leur subsistance. Ils étaient restés seuls et, c'est longtemps après que des *Wangaari* (guerriers) à la recherche du butin avaient découvert ce petit village. Selon *Alkali* Amadou Tidjani :

*« Nos ancêtres après s'être installés sur l'île avaient ouvert une école coranique et apprenaient aux enfants du village à lire, à écrire et à interpréter le Coran. Mais, c'était un islam tolérant car les Saney étaient restés sur place et avaient opté pour une conversion par le consentement volontaire. En effet, même leurs voisins immédiats, les *Wangari* étaient des adeptes de la religion traditionnelle et cela n'a pas posé de problèmes de cohabitation. Ils ne faisaient pas le déplacement pour aller de village en village prêcher pour amener les gens vers l'islam. Ils n'avaient pas non plus entrepris de Jihad. Mais, quelques parents émerveillés par le comportement des Saney envoyèrent leurs enfants sur l'île afin qu'ils soient éduqués par ces derniers »³.*

1- La tradition reste muette sur le nom du grand frère de Gabey.

2 - Entretien avec Hassane Djibo le 03/04/11 à N'Dounga.

3 - Entretien avec *Alkali* Amadou Tidjani le 01/04/11 à N'Dounga.

Avec cette politique d'installation de familles des lettrés musulmans par Askia Mohamed dans certaines localités de l'Ouest du Niger, on assiste à une lente progression de l'islam dans cette zone. Cette situation s'explique par la forte implantation des croyances ancestrales dans la région au XVI^e siècle (voir carte n°2).

Selon la tradition locale toute l'activité religieuse était au début concentrée sur l'île, mais avec le temps, quelques habitants des villages environnants avaient compris les bienfaits de la nouvelle religion. Ils avaient commencé ainsi, à envoyer leurs enfants chez les Saney afin qu'ils reçoivent une éducation religieuse. Mais, le nombre était resté limité ; ce qui fait que l'œuvre des Saney de N'Dounga n'avait pas eu une grande portée. C'est au moment où les populations avaient commencé à manifester leur intérêt pour la nouvelle religion, qu'était intervenue la conquête marocaine qui marque un coup d'arrêt dans le processus d'islamisation. L'action des Saney n'avait pas non plus rappelons-le, un caractère contraignant. En effet, lors de leur installation sur l'île de N'Dounga, les *Wangaari* avaient clairement fait comprendre aux Saney qu'ils étaient des guerriers et qu'ils comptaient le demeurer sans pour autant constituer une menace pour leur religion. Cette proposition fut acceptée par les érudits. Ils avaient continué à pratiquer la religion traditionnelle. Mais généralement avant d'aller en guerre, ils partaient voir les Saney pour que ces derniers leur implorent Dieu afin que leur sortie soit couronnée de succès. Hassane Djibo souligne cette entente cordiale entre *ouléma* saney et *Wangaari*, adeptes de la religion traditionnelle :

« Nos grands parents n'avaient d'autres métiers que la guerre. Ils n'étaient pas des musulmans mais ils entretenaient de très bonnes relations avec les Saney à qui revenaient le poste d'Alkali. Le détenteur de ce poste dispose du pouvoir judiciaire. Tous les litiges sont jugés en sa présence. Il écoute les plaignants et donne son avis sur le litige conformément à la Shari'a. Quant au Wonkoy, il tranche en dernier ressort. S'agissant de l'islam, c'est tout récemment que les descendants des Wonkoy ont commencé à pratiquer cette religion et même à envoyer leurs enfants chez les Saney en vue de leur initiation »¹.

1- Entretien avec Hassane Djibo le 03/04/11 à N'Dounga.

Ce témoignage prouve qu'avant le XIX^e siècle, l'islam n'était pas fortement implanté dans notre zone d'étude. En effet, c'est au cours de ce siècle, qu'il y eut une progression sensible de la religion de Mohamed dans l'espace nigérien avec le Jihad d'Ousmane Dan Fodio. Les autorités religieuses de N'Dounga, alliées de Sokoto avaient demandé en 1263 de l'hégire (1847 du calendrier grégorien) l'autorisation de construire une mosquée de vendredi sur l'île. Elle fut accordée par l'émir de Gwandou. Ainsi, N'Dounga fut l'une des premières régions de l'Ouest du Niger à disposer d'une mosquée de vendredi. De l'installation des *Wangaari* sur cette île à nos jours, il y eut neuf (9) *Alkali* qui se sont succédé. La tradition locale n'a pas retenu, le nom du premier. Il s'agit de : Bohari Baaba, Salifou, Issa, Aboubacar, Yayé, Hassoumi, Moussa, Ismailou dit Diado et Amadou Tidjani, l'actuel *Alkali*. Après N'Dounga, on note la création d'autres centres d'études islamiques par les Saney comme celui de Kouré.

III- Le centre d'études islamiques de Kouré Saney

Kouré est le chef-lieu du canton actuel du Namaari. Il est limité :

Au Nord par Hamdallay ;

A l'Est par Dantchandou ;

A l'Ouest par N'Dounga ;

A Sud par Kirtachi et le fleuve Niger ;

Au Sud- Est par Harikanassou et Birni- N'Gaouré.

Les populations de Kouré sont des descendants de Hali Koda, le cadet des enfants de Tagourou. A cause de leur nombre, ils vont s'éparpiller pour occuper l'espace compris entre le *Dallol* et le fleuve: « *Ainsi, la descendance de Hali Koda, très nombreuse, se disperse au cours des XVII^e et XVIII^e siècles dans toute la région comprise entre le Dallol-Mawri et le fleuve- Niger, créant de multiples villages zarma* » (Rothiot, 1984 : 40). C'est

ainsi que les villages autour de Dantchandou et ceux de Kouré, N'Dounga, Liboré, Saga, Hamdallay seront créés.

1- Les origines des Saney de Kouré

Les Saney de Kouré ont les mêmes origines que ceux de N'Dounga. Les traditions recueillies sur place les présentent comme des descendants du prophète : « *D'après cette tradition, les gens de saney descendaient d'Ousseini¹ et seraient des chérif* »². Cette version est largement répandue, elle vise tout simplement à donner une certaine légitimité à cette famille d'érudits.

Selon la tradition locale, les Saney venus de Gao au début du XVI^e siècle se sont installés d'abord à N'Dounga. Ils se sont inspirés de l'exemple des *Waa zi* de Kafi. En effet, quand le nombre de lettrés musulmans est devenu important sur l'île, les Saney ont décidé de se disperser pour aller s'installer dans plusieurs autres villages voisins. Cette stratégie vise à répandre l'islam dans une région où la religion traditionnelle est dominante. L'installation des Saney sur un nouveau site permet de tisser des relations avec les populations de la localité. Avec le temps celles-ci vont se raffermir et certaines personnes qui fréquentent ces lettrés musulmans finiront par comprendre les bienfaits de l'islam et décideront ainsi de se convertir à la religion de Mohamed. On assiste ainsi, grâce à des contacts individuels, à la conversion d'une partie de la population.

2- L'installation des Saney à Kouré

Le village de Kouré serait fondé vers la fin du XVIII^e siècle : « *Kaada est le fondateur du village de Kure, chef-lieu de la principauté historique de Namari, vers 1779* » (Soumana, 2010 : 41). Selon la tradition locale, les Saney auraient quitté le premier

1 - Hassane et Ousseini sont les fils jumeaux d'Ali (gendre du prophète) et de Fatima (Fille du prophète).

2- ANN- 1E17. 83 : Subdivision centrale de Niamey : Rapports de tournées effectuées de 1934 à 1946 dans le canton de N'Dounga par l'administrateur Berger.

site (elle reste muette sur le nom de ce site) qu'ils occupaient non loin de Kollo, pour s'installer à Kouré peu de temps après la création de ce village par des guerriers. Selon Garba Maïkido Dioffo :

« A leur arrivée, ils étaient bien accueillis par les autorités de Kouré qui leur avaient octroyé une partie des terres de la localité. La superficie des terres données aux Saney était déterminée par des lancées de flèches. Les Saney avaient vivement remercié les autorités et avaient pris l'engagement qu'ils ne poseraient pas d'actes qui puissent troubler la quiétude sociale. Depuis leur arrivée jusqu'aujourd'hui, il n'y a pas eu de problème de cohabitation entre les Saney et les populations trouvées sur place »¹.

3- L'œuvre religieuse des Saney

Au niveau du premier site d'accueil, les Saney n'ont d'autres activités que l'agriculture et l'enseignement religieux. Arrivés à Kouré, ils vont conserver les mêmes activités. Ainsi, dès leur installation dans ce village, les Saney ont ouvert une école coranique fréquentée au début timidement, par les populations de Kouré et des villages environnants : *« Les autorités elles-mêmes étaient des guerriers et portaient le titre de Zarmakoye, la religion traditionnelle était fortement implantée dans la zone d'où le peu d'engouement pour la nouvelle religion »².* Au début, l'école était fréquentée uniquement par les enfants des Saney. Mais avec le temps, les enfants des autres quartiers de Kouré ainsi que ceux des villages environnants commencèrent à fréquenter cette école, il s'agit des villages de Sina- Kouara, de Karabedji, de Satché, de Windé... Plusieurs lettrés musulmans ont été formés dans cette école : Baaba- Haoussa et Abdou de Sina-Kouara, Alfa Yayé, Dagara (tous issus de la chefferie de Kouré)... On assiste ainsi à une progression lente de l'islam dans la région, qui va s'accélérer au XIX^e siècle avec le Jihad d'Ousmane Dan Fodio.

1 - Entretien avec Garba Maïkido Dioffo, enseignant à la retraite à Kouré le 13/05/12.

2- Entretien avec Garba Maïkido Dioffo, enseignant à la retraite à Kouré le 13/05/12.

La création des centres d'études islamiques dans l'Ouest du Niger au début du XVI^e siècle est une action voulue et encouragée par Askia Mohamed. Ce dernier avait un grand respect pour les hommes de savoir qu'il comblait de présents :

« Sa préoccupation pour la religion ne se démentit pourtant nullement tout au long de son règne. Il choya les ulamâ, ceux de Tombouctou en particulier. Les Shérifs (descendants du Prophète par Fatima) furent comblés de biens et reçurent d'autres privilèges comme celui de s'asseoir auprès de l'Askiya sur son dais. Seuls les lettrés avaient le privilège de manger avec lui, et il se levait pour saluer les pèlerins à leur retour de la Mecque, ainsi que les savants. On se rappelle l'installation des cadis dans toutes les localités assez importantes pour en recevoir un, et ce dans l'ensemble du pays. Dans le Dendi, on cite le cas de Sanay dans l'actuel arrondissement de Kollo » (Hamani, 2010 : 118).

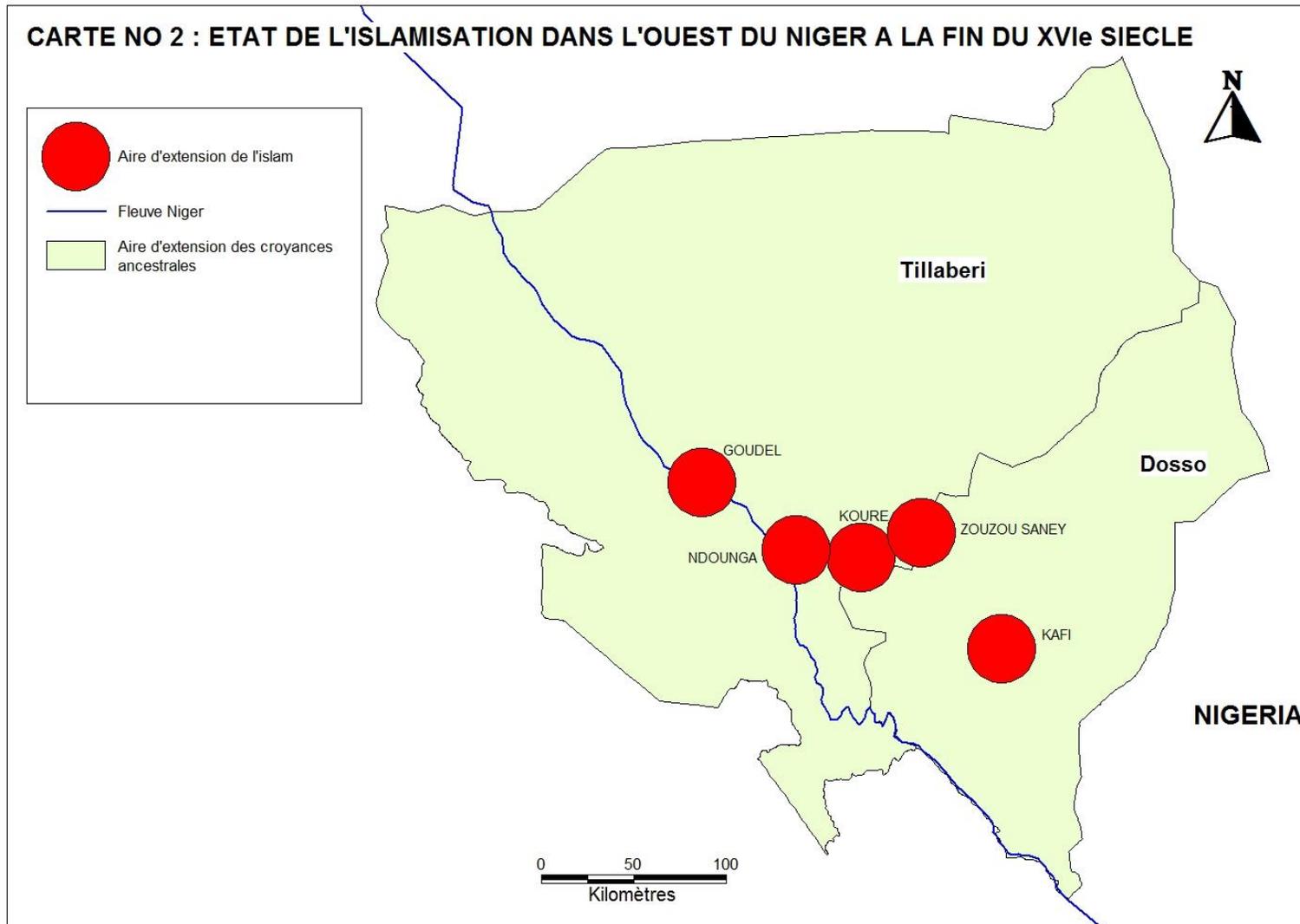
C'est avec ces centres d'études islamiques créés au XVI^e siècle, par des Waa zi et des Saney qu'on assiste pour les premières fois à la progression non moins importante de l'islam dans cette zone. Après la mort du grand Askia, ses successeurs vont essayer tant bien que mal de poursuivre son œuvre :

« Ce mouvement humaniste, d'essence religieuse a été favorisé par l'action des Askia. Ces princes Songhai étaient des gens instruits aimant les plaisirs de l'esprit et s'employant par tous les moyens à encourager les hommes du savoir. Ils étaient généreux à l'égard des lettrés, leur offraient des terres, des esclaves, des biens en nature et leur procuraient des livres nécessaires à leurs recherches » (Sékéné Mody, 1966 : 167).

Mais, cette politique soutenue par les Askia va connaître un coup de frein brutal avec l'invasion marocaine de 1591. Cette défaite provoque la ruine de l'Empire. Ainsi, l'œuvre des lettrés musulmans va régresser considérablement après la défaite de Tondibi.

Si le XVI^e siècle se caractérise par la fondation de plusieurs centres d'études islamiques qui ont joué un rôle important dans l'islamisation de cette partie du Niger, comment la religion de Mohamed a-t-elle évolué dans cette zone après l'occupation marocaine surtout au cours de la période allant du XVII^e au XVIII^e siècle ?

Carte N°2 : Etat de l'islamisation de l'Ouest du Niger à la fin du XVI^e siècle



Chapitre III : L'évolution de l'islam dans l'Ouest du Niger du XVII^e au XVIII^e

siècle

Après la chute de l'empire sonèy, une désorganisation politique s'en est suivie et on assiste dès lors à des mouvements migratoires de plusieurs peuples vers l'Ouest du Niger. Ces vagues migratoires sont composées à la fois de musulmans et de non musulmans. Quelles répercussions l'arrivée de ces différents groupes va t- elle avoir sur l'évolution de l'islam dans notre zone d'étude ?

I- Le retrait des résistants sonèy dans le Dendi et le passage d'Ali Anna dans le Dallol

1- Le retrait des résistants sonèy dans le Dendi

Il faut rappeler à ce niveau que le *Dendi* fait partie de l'Empire sonèy, c'est la province du sud dirigée par un *Dendi- Fari*. Après la défaite de Tondibi, les résistants sonèy sous la conduite de l'Askia Nouhou (1592- 1599) vont s'installer dans cette partie de l'Empire afin d'organiser la résistance contre l'envahisseur : « *En transférant la capitale de Gao au cœur de Dendi, l'Askya Nouh (1592- 1599) et ses partisans entendaient assumer pleinement l'héritage et la pérennité de l'empire fondé par ses ancêtres* » (Dramani, 1982 : 209). Selon Mahmoud Kâti, l'Askia Nouhou était l'un des plus rusés des fils de l'Askia Dâoùd :

« Il se trouvait en prison au moment de l'arrivée de l'expédition de Djouder au Songaï ; il y avait été jeté par son frère l'askia Ishâq. Lorsqu'Ishâq eut pris la fuite, Nouh se fit élargir de sa propre autorité et s'en rassembler ses frères, qui formèrent avec lui un groupe nombreux. C'était un bon cavalier, gros, très brave, de haute taille et de figure agréable » (Kâti, 1913 : 296).

Ce qui est intéressant à ce niveau, c'est l'introduction de l'islam par ces guerriers musulmans de Gao dans une région où les populations autochtones, les Tchanga, sont restées jusque-là adeptes de la religion traditionnelle :

« On ne peut non plus oublier que les populations qui, après 1591, quittèrent Gao et sa région pour mener à partir du Songoi nigérien la résistance contre l'envahisseur marocain, étaient toutes musulmanes et le sont certainement restées malgré les progrès évidents d'un certain syncrétisme développé au cours de leur contact avec les paysans animistes devenus le vivier essentiel de leur armée de partisans » (Hamani, 2007 : 265).

Le contact entre populations autochtones et nouveaux arrivants a eu pour conséquence, une timide progression de la religion musulmane au sein d'une communauté restée jusque là réfractaire à l'islam. Même si l'islamisation n'a touché qu'une minorité de la population locale (surtout l'aristocratie politique et guerrière), elle marque une étape importante dans le processus d'intégration ; renforçant ainsi les liens entre les deux groupes : *« Enfin l'islamisation scelle ce processus d'intégration avec la conversion partielle à cette religion monothéiste qui détruit en partie les valeurs traditionnelles tchanga » (Ayouba, 1995 : 108).*

2- Le passage d'Ali Anna dans le Dallol

Ali Anna, un peul 'Barry' de Dâri Fittouga (Macina), accompagné de quelques disciples arriva dans le *Dallol Bosso* vers la fin du XVII^e siècle alors qu'il partait pour la Mecque. Sur le chemin, il passa par le *Boboye* et fit une escale dans le village de Karra¹, occupé par des Peul. Il y séjourna neuf mois durant avant de poursuivre son chemin pour les lieux saints. A son retour de la Mecque neuf ans plus tard, il repassa par le village de Karra, mais n'y trouva personne. En effet, selon la tradition locale, l'arrivée des Touareg dans la zone a provoqué une sorte de panique et occasionné la dispersion des Peul.

1- Le village de Karra est situé à 8 kilomètres au sud de Birni-N'Gaouré actuel. Le village tire son nom d'une plante appelée *karra* en zarma (roseaux en langue française) qui pousse en abondance dans la mare.

II- Le retour d'Ali Anna dans le *Dallol*

1- La création du village de Garouré

Ali Anna longeant la vallée fossile à la recherche des Peul de Karra, constata dans la zone la présence des Touareg. Il se dirigea vers ces derniers qui se trouvaient au bord d'une mare et se présenta devant leur chef. Après les salutations d'usage, un dialogue s'était engagé entre les deux hommes. Au cours de cet échange de vues, le chef targui rassura Ali Anna et lui fit comprendre que les Peul n'avaient pas quitté le *Dallol*, mais qu'ils s'étaient simplement dispersés. Selon la tradition locale de Birni- N'Gaouré :

« Le chef Targui impressionné par cet alim demanda à ce dernier d'invoquer Dieu en sa faveur et en contre- partie, il lui céderait les terres du Boboye. Ce qui fut fait et le Targui céda la zone à Ali Anna. Ce dernier rassembla les Peul dispersés et fonda le village de Garouré où il édifia une école coranique fréquentée à la fois par les Zarma et les Peul. Il épousa une femme du nom de "Pendo Diadié" et eut de cette union cinq enfants, trois garçons et deux filles : Amadou Ali, Sambo Ali, Harouna Ali, Aïsata Ali, Aminata Ali »¹.

Il s'agit là d'une tentative de justifier le pouvoir alors qu'Ali Anna était avant tout un *alim* à la recherche d'un site où il va accomplir sa mission religieuse. Ce lettré musulman rassembla les Peul dispersés dans le *Dallol* suite à la pression touareg. Selon des sources concordantes, l'arrivée des Zarma dans cette vallée est antérieure à celle des Peul :

« Au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle, des groupes Zermas et leurs vassaux Sabiri et Gollé, descendent des plateaux arides du Zermaganda vers la riche vallée du Boboy qu'ils durent considérer comme leur terre promise, car l'eau affleure presque au niveau du sol. Il semble que la principale cause de cet exode soit d'ordre démographique. C'est l'expansion naturelle d'un peuple devenu trop nombreux pour une terre pauvre »².

Mais, selon Hama Beidi Boubacar (2003), les Zarma seraient arrivés dans cette vallée après la nomination d'Ali Anna comme *Lamido Dallol* par le chef touareg³ :

1 - Sonothèque de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma le 23/04/69.

2 - ANN- 5-1-13 : Histoire du peuplement du cercle de Dosso par Périé et Sellier, 1946, p. 1.

3 - Le chef touareg : Il s'agit d'Alissan de Tabla.

« Le chef targui dit aux peuls : ''désormais, c'est le marabout que je vous donne comme Lâmido''. Ensuite il demanda au marabout où il désirait construire ses cases. Celui-ci montra un petit plateau entre des baobabs. Les Peuls et les Touaregs construisirent la concession du marabout. Quelques jours après le chef targui quitta le Dallol pour rejoindre son pays. Devenu le seul maître du Dallol, Ali Anna fonda le petit village de Garure. Il pria les Peul de faire venir leurs parents et tous les gens qui dépendaient d'eux. []. Un jour un Haoussa atteint d'acite vint avec sa femme. Ali Anna le soigna avec le fruit du Parinari microphylla. Lorsqu'il fut complètement guéri, Ali lui ordonna d'aller s'installer à Garou. De même, Ali installa son fils aîné Amadou à Banga. Après, les Zarma vinrent s'installer dans le Dallol. Ali Anna, Lâmido du Dallol, était très écouté et devint le guide spirituel pour tout le pays » (Beidi Hama, 2003 : 25).

Sans nier le rôle de rassembleur joué par Ali Anna, car ayant réussi en si peu de temps à réunir plusieurs communautés autour de lui et à créer une nouvelle autorité politique et religieuse dans le *Dallol*, il est difficile de croire que les Peul aient précédé les Zarma dans cette vallée. L'auteur a oublié certainement de préciser qu'il s'agit de la partie sud de cette vallée car la partie nord jusqu'à Kiota était occupée par les Zarma bien avant l'arrivée d'Ali Anna. Selon Boubé Gado, la localité de Kiota serait créée après la dislocation des enfants de Tagourou autour de 1600 :

« Toutefois un fils de Mali, Tagourou se forgea un fief important à Koobi dans le futur Tondikangué. Mais, la convoitise de ses enfants consacra la dislocation en micro- autorités du pouvoir paternel autour de 1600, dislocation favorisée par l'apport d'une clientèle Kallé. Sajam l'aîné tenta, un parricide avec ses frères et fut écarté du trône en faveur de Boukar l'avant dernier fils, qui avait éventé le secret. Les trois frères s'en allèrent chacun de son côté avec sa clientèle et ses gens et refusèrent de reconnaître la primauté donnée à Boukar par le trop vieux Tagourou (...). Hali Koda, le cadet, qui semble de loin avoir la plus nombreuse clientèle surtout Kallé et Golé eut aussi une nombreuse progéniture. Son fils Zem fondera la chefferie du canton de Kiota » (Gado, 1977 : 4 - 5).

Boubacar Hama Beidi a dû certainement se référer aux grandes vagues migratoires des Zarma dans cette vallée et sur les plateaux qui remontent aux XVII^e et XVIII^e siècles pour souligner l'antériorité des Peul dans la zone. En plus, s'agissant du chef targui, l'auteur affirme qu'il s'agit d'Alissan de Tabla : « A son retour de la Mecque neuf ans plus tard, Ali Anna ne trouva personne à Karra. Les habitants avaient été chassés par

les Touareg de Alissan Tabla du Tagazar. Le village était en ruine » (Beidi Hama, 2003 : 19). Toutes les sources que nous avons consultées situent l'arrivée de cet érudit touareg dans le *Dallol* au début du XVIII^e siècle. Or, avant cette période, ce groupe a déjà créé un certain nombre de villages dans cette vallée. Plusieurs auteurs affirment que l'arrivée de cette communauté dans le *Boboye* est antérieure à l'installation d'Ali Anna. Pour Beauvilain par exemple, l'arrivée des Zarma dans cette vallée date du moment où Mali Béro s'est installé dans le Zarmaganda actuel :

« C'est alors que débute l'invasion Djerma. Chassés du Mali par les Touareg, les Peul, ils arrivent, sous la conduite de Mali Bairo, dans la région d'Anderamboukan. De là, ils se scindent en deux groupes : l'un occupe le Djermaganda actuel, l'autre descend le Dallol jusqu'au Niger, absorbant ou repoussant les premiers occupants » (Beauvilain 1977 : 53).

Rothiot quant à lui situe l'arrivée de Goubé puis des Zarma entre le X^e et le XVI^e siècle dans le *Dallol* :

« Du X^e au XVI^e siècle, des populations arrivent par vagues successives dans l'ouest nigérien et cherchent la région la plus favorable à leur sédentarisation. Dans le Dallol- Bosso, aux premiers migrants Kallé, Golé, et Sabiri s'ajoutent bientôt les Goubé puis les Zarma de Mali Béro » (Rothiot, 1984 : 59).

De nombreux témoignages affirment l'existence de plusieurs villages Goubé et Zarma dans le *Dallol* lors du passage d'Askia Mohamed et de ses compagnons pour la Mecque : *« Lors de leur passage, Askia Mohamed et sa suite avaient trouvé plusieurs villages Gube et Zarma dans le Dallol »*¹. Comme le confirment ces témoignages, les deux communautés ont donc précédé Ali Anna et sa suite dans la vallée.

La version de la tradition locale n'évoque pas les autres groupes ethniques qui vivaient dans la zone bien avant l'arrivée des Peul et des Touareg. Plusieurs auteurs soulignaient la présence d'autres groupes comme les Goubé dans la zone lors du passage d'Askia Mohamed qui partait pour la Mecque. Moumouni Yacouba signale l'existence de

1- Entretien avec Djibo Amadou, imam du village de Kafi le 23/10/11.

villages Goubé dans le haut *Dallol* lors du passage de l'Empereur songey en ces termes : « *La deuxième étape conduisit les pèlerins dans le royaume goubé de Goubékoye Bonkano. Vers 1495- 1496, le Haut Dallol Bosso était habité par des Goubé, un peuple originaire du Gobir* » (Yacouba, 1997 : 411). Mais, Beauvilain Alain est encore plus explicite sur la question. Il donne les périodes au cours desquelles plusieurs vagues de populations sont venues occuper le *Dallol* :

« *A partir du VI^e- VII^e siècle arrivent des Haoussa venus de l'Est. Au XIII- XIV^e siècle, lors de l'extension de l'empire songhay, Haoussa et Songhay se métissent pour donner les Goubey. Jusqu'au XVII^e siècle, le Dallol est occupé au sud par les Toulmey (Haoussa) et les Kallé (Songhay), au nord par les Sakié et les Goubey* » (Beauvilain, 1977 : 53).

D'autres auteurs comme Boubou Hama (1968), Soumana Harouna (1985) signalent l'existence des Goubé, des Toulmey, des Boussantché, des Moulantché, des Tchanga et même des Gourmantché.... Comme on le constate, les Peul ne sont pas les premiers à occuper le *Dallol* comme le prétend la tradition locale de Birni N'Gaouré rapportée par Hama Beidi (2003).

2- La création du centre d'études islamiques de Garouré par Ali Anna

Ce qu'on peut retenir du séjour d'Ali Anna dans le *Dallol*, c'est l'ouverture d'une école coranique à Garouré, fréquentée à la fois par les enfants peul et zarma. Grâce à sa foi et à son talent de rassembleur, il a réussi à réunir autour de lui les deux communautés les plus importantes du *Boboye* (zarma et peul). Il a enseigné le savoir religieux à plusieurs enfants de ces deux groupes dans un climat de paix et de tolérance. Cet érudit peul est très écouté par les populations locales. Il devient ainsi, le guide spirituel de tout le *Dallol*. Depuis lors, les Zarma, plus nombreux s'éparpillèrent dans toute la région en y créant des nouveaux villages. Sentant le poids de l'âge, Ali Anna décide de quitter la localité pour

son pays natal. Il est accompagné par des membres de sa famille dont son fils aîné, Sambo :

« Devenu vieux, Ali rassembla tous les peul. Il leur fit savoir qu'à son âge son devoir lui commandait de retourner chez lui, au Macina, pour montrer ses enfants à ses parents et, aussi, pour leur faire connaître leur pays d'origine [.....]. Ali Anna, après avoir séjourné, au Boboye 44¹ ans dans son village de Garouré², retourna au Macina » (Hama, 1968 : 24- 25).

Ali Anna arriva dans le *Dallol* vers la fin du XVII^e siècle : « Accompagné de ses disciples, Ali Anna, un Peul Barry de Dâri Fittouga du Macina, arriva dans le *Dallol* Bosso vers la fin du XVII^e siècle » (Hama Beidi : 19). Il y séjourna 44 ans avant de regagner son pays natal. Son voyage pour les lieux saints a duré neuf ans. On peut situer son départ à la fin de la première moitié du XVIII^e siècle. Avant de partir, il a confié le trône à son gendre, le mari de sa fille Aïssa. Il va mourir au Macina, quatorze ans après son retour dans ce pays. Après le départ d'Ali Anna, les populations regroupées par cet érudit se sont dispersées à nouveau et l'islam qui a commencé à se répandre dans la zone va considérablement régresser dans le *Dallol*. Son fils Sambo revient dans cette localité et ouvre une nouvelle école à Darey.

3- L'œuvre de Sambo Ali Anna

Après la mort de son père, Sambo Ali Anna revient dans le *Dallol* et va retrouver les siens dans le village de Darey : « Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Sambo, dont le père Ali Anna avait déjà séjourné dans la région lors de son passage pour la Mecque et au retour, revint dans le pays » (Hamani, 2007 : 267). Il sera bien accueilli par les populations de ce village. Il va poursuivre l'œuvre de son père en ouvrant une école

1 - Les 44 ans, c'est le temps qu'Ali Anna a passé hors de son pays natal.

2- Le village de Garouré se trouvait un peu au Nord de Birni N'Gaouré actuel. Selon Boubou Hama ce nom vient du mot zarma "Garou" car le village était situé au pied d'une colline qui avait la forme d'une maison, d'un "garou". La langue peul en a fait "Garouré". Après la construction du mur (Birni en hausa) qui protège Garouré par Boubacar Louloudji, la ville prit le nom de Birni N'Garouré. L'administration coloniale est responsable de la déformation du nom de la ville qui devient Birni N'Gaouré au lieu de Birni- Garouré.

coranique. Il parvient, comme lui, à réunir autour d'un même *douddale* les enfants peul et zarma. Ces propos de Kimba Idrissa illustrent bien cette coexistence pacifique entre les deux communautés : « *Tous les gens du Dallol, Peul et Zarma, apprirent le retour de Sambo. Ils accoururent vers lui, lui construisirent une concession à Darey. Après ce geste touchant de sympathie, Sambo ouvrit une école coranique. Peul et Zarma envoyèrent leurs enfants en masse* » (Idrissa, 1981 : 47). Le *Dallol* a vécu ainsi en paix jusqu'à la mort de Sambo. C'est avec son fils et successeur, Bouboucar Louloudji que les relations entre les deux communautés vont se détériorer.

III- La fondation de Kwama¹ dans le Dendi et l'arrivée des musulmans touareg Kel Essuk dans le Taghazar

1-La fondation de Kwama par Ahmed Baba

Selon la tradition locale, cet érudit serait d'origine arabe. On retrouve cette thèse orientale dans presque toutes les familles des lettrés musulmans de l'espace nigérien précolonial. Mais, la véritable confusion sur les origines de ce lettré musulman a été semée par Hambali Muhammadu qui le confond au célèbre savant de Tombouctou qui porte le même nom : « *The most important man in the history of Junju is Sheikh Ahmed Baba, former scholar of the University of Timbuktu* » (Hambali, 1972: 1). Traduction : [La plus importante personnalité dans l'histoire de Dioundou est le Shaykh Ahmed Baba, ancien savant de l'Université de Tombouctou]. Voulant montrer par tous les moyens qu'il s'agit bel et bien du grand intellectuel de Tombouctou, l'auteur affirme que le village de Kwama a été fondé en 1635 par cet érudit après le déclin de l'empire soney: « *Sheikh Ahmed Baba founded Kwama village in about 1635* » (Hambali, 1972: 3). Autrement dit : [Shaykh Ahmed Baba fonda le village de Kwama vers 1635].

1- Kwama est un village situé dans le Dendi .

En réalité, il ne s'agit pas du savant musulman de Tombouctou mais d'un autre érudit qui porte le même nom que lui. En effet, toutes les sources que nous avons consultées montrent qu'Ahmed Baba, après avoir purgé sa peine de prison à Marrakech est revenu à Tombouctou rouvrir son école. Il est mort dans cette ville, le 22 avril 1627, donc bien avant la création du village de Kwama. Joseph Cuoq nous donne plus de précision sur la mésaventure de l'érudit de Tombouctou après la défaite de Tondibi:

« Il appartient à une famille de Cadis et d'ulémas. Cette appartenance à une famille d'érudits lui valut d'hériter d'une riche bibliothèque. Un évènement capital bouleversa cette vie apparemment des plus paisibles : ce fut l'invasion de la boucle du Niger par l'armée marocaine en 1591. Quand le gouverneur marocain s'installa à Tombouctou, Ahmad Bābā, ainsi que les autres membres de sa famille dont son cousin, le Cadi Abu Hāfs Umar refusent de le reconnaître. L'affaire fut portée devant le sultan de Marrakech qui après avoir tergiversé ordonna d'arrêter les "ulama" et de les ramener à Marrakech. L'arrestation fut l'occasion de pillage, de violences, de viols et de trahisons dont les tarikhs nous ont gardé le souvenir. L'internement des prisonniers fut immédiat. Le cadi ne sortit de sa geôle que quelques mois avant sa mort. Ahmad Bābā fut également libéré mais prié cependant de ne pas quitter la ville où il séjourna près de 13 ans. Il fut rendu à la liberté avec tous ses compagnons par Mulay Zaydan, le successeur du sultan al-Mansur et rentra à Tombouctou le 8 avril 1607 où il mourut le 22 avril 1627 » (Cuoq, 1984 : 223).

Ces propos de Cuoq prouvent qu'il ne s'agit nullement du savant Ahmed Baba de Tombouctou car il y a huit (8) ans d'écart entre la date du décès de cet érudit et la date de création du village de Kwama fournie par Hambali. D'autres sources avancent le XIX^e siècle, comme date probable de la création de ce village :

« Au début du XIX^e siècle un arabe, originaire de Fez (Maroc) se rendant à la Mecque traversa les pays Haoussa. Treize ans après, il revint par le même chemin (...) Après avoir traversé une brousse sauvage, il s'arrêta au nord du Fogha sous un baobab. Comme sa suite l'avait laissé seul plongé dans ses méditations, un génie sortit de l'arbre et lui demande de rester, à cet endroit. Le génie lui demanda aussi de faire alliance entre Allah et les génies du sol et lui promit en échange de favoriser tous ses descendants qui formaient une race spéciale de "Komawa" (Singulier : Bakomé). Amadou Baba accepta et fonda le village de Koma¹ mais il ne régna pas lui-même et confia le village de Koma à son fils Boubakar Baba Alfa »².

1 - Koma : Il s'agit du village de Kwama.

2 - ANN- 5. 1. 14- Subdivision de Gaya : Dictionnaire des villages 1946, p. 5.

Après un recouplement de ces différentes versions, Kwama serait créé vers la fin du XVIII^e siècle. Mais, ce centre n'a pas eu toute l'importance que lui accordent les traditions locales. D'ailleurs après la mort de son fondateur, une querelle de succession opposa ses descendants qui se dispersèrent pour fonder plusieurs autres villages parmi lesquels Dioundou. Et l'œuvre religieuse s'estompa.

2-L'arrivée des Touareg Kel Essouk dans le Taghazar

a- L'origine de Khamed Elhadji

Khamed Elhadj pour certains, Ahmed Elhadji pour d'autres, cet érudit surnommé, Alissan de Tabla était un saint homme qui serait arrivé au Taghazar vers le début du XVIII^e siècle. Selon la tradition locale de Tabla, ce lettré musulman n'est pas un Kel Essouk mais un chérif, descendant du prophète et originaire de Médine.

Selon des sources concordantes (Boubé Gado, 1980 et Seyni Gagara, 2003), Khamed Elhadj était un Touareg Kel Essouk qui aurait quitté l'Ader avec plusieurs groupes touareg à la suite d'un conflit qui l'opposa à une armée du Zamfara :

« Il y a environ un siècle une tribu maraboutique qui habitait les environs de Bagaggi près de Tahoua a fuit de querelles avec les gens du Zanfara. Craignant des représailles à la suite de quelques méfaits les marabouts qui étaient peu armés se décidèrent à émigrer avec tous leurs campements sous le commandement d'alissen. Ils s'établirent à Tabula¹ près de Sandiré »².

Selon Seyni Gagara, Khamed Elhadj serait arrivé au début du XVIII^e siècle dans le Taghazar avec plusieurs tribus touareg musulmanes : *« Plusieurs tribus maraboutiques qui vivaient avec lui sous sa protection l'accompagnèrent. C'étaient des Debbakar, des Ihayyawane, des Izawitan, des Tamijirt de l'Azawak oriental »* (Gagara, 2003 : 35). Malgré

1 - Tabula : Il s'agit de Tabla.

2 - ANN- 15. 1. 2 : Notice sur le cercle du Djerma et Historique du cercle par le capitaine Salaman 1903 – 1904, p. 19.

le nombre relativement élevé de tribus maraboutiques qui composent sa suite, la portée de l'œuvre d'islamisation de cet érudit est très limitée.

b- L'œuvre religieuse de Khamed Elhadj

Au début, Khamed Elhadj et sa suite n'avaient d'autres activités que les études coraniques et l'élevage du bétail. Les enfants des différentes tribus touareg installées à Tabla fréquentaient l'école ouverte par cet érudit. L'islam commença à se propager de façon sensible au sein de cette communauté. Mais, l'arrivée d'autres migrants a eu pour conséquence, une pression sur la terre. Ainsi, les vellétés guerrières vont prendre le dessus sur la mission religieuse. L'islam qui a commencé à se propager dans le Taghazar va considérablement régresser dans la zone comme le souligne le capitaine Salaman :

« A leur arrivée, ils ne portaient pas de boucliers, ils jouèrent le rôle de marabouts pieux, inoffensifs et pauvres. Ils ne tardèrent pas à changer de tactique dès qu'ils eurent effectué la reconstitution de leurs troupes ; ils prirent les armes et la lutte avec les Djermas ne cessa plus guère jusqu'à l'occupation française »¹.

Khamed Elhadj œuvra au début pour le rayonnement de l'islam dans cette partie du *Dallol Bosso*. Mais, son œuvre n'avait pas eu une grande portée car du fait de la pression démographique, le contrôle de la terre devint l'enjeu essentiel de la rivalité entre les différents groupes vivant dans le *Dallol*. La mission religieuse fut ainsi reléguée au second plan et l'islam amorça ainsi, un recul. Après un séjour dont la durée n'avait pas été déterminée par les traditions locales, Khamed Elhadj mourut à Tabla et son fils Hamed lui succéda.

1 - ANN- 15-1-2 : Notice sur le cercle du Djerma et Historique du cercle par le capitaine Salaman 1903 – 1909, p. 19.

IV- Etude des centres d'études islamiques

1- Les conditions de création des centres

Le centre d'études islamiques est rappelons-le, un lieu d'apprentissage et de propagation du savoir religieux. Il s'agit d'un site choisi par un érudit soit du fait de sa position géographique stratégique, soit à cause de sa proximité des zones de forte concentration humaine. Peut être considéré comme centre d'études islamiques, toute localité dans laquelle s'installe un lettré musulman avec pour mission principale, la diffusion du savoir religieux. Cette propagation se fait à travers la création par l'érudit d'une ou de plusieurs écoles coraniques. Le Soudan occidental a connu des grands foyers religieux qui ont joué un rôle important dans la propagation de l'islam avant le XIX^e siècle :

« Le XVI^e siècle fut une période particulièrement brillante dans l'histoire du Soudan occidental. Tombouctou, Dienné, Gao, Oualata etc... devinrent les centres actifs d'un grand mouvement religieux et intellectuel. Ces villes étaient en relation avec les grandes universités d'Afrique du nord (Fès, le Caire) et de l'Orient arabe » (Cissoko, 1966 : 167).

C'est surtout au XIX^e siècle qu'on assiste à une progression sensible de l'islam dans notre zone d'étude avec la multiplication des centres d'études islamiques. La transmission du savoir religieux dans ces derniers repose essentiellement sur l'apprentissage du Coran : *« Cet apprentissage est en ce sens primordial pour tout croyant qui se doit d'en connaître, ne fut- ce qu'une partie » (Hassane, 1995 : 84).* Ce savoir est enseigné autour des *douddales* ou écoles coraniques. Ces dernières, ont joué un rôle de premier plan dans la diffusion de l'islam dans l'espace nigérien en général et dans l'Ouest du Niger en particulier.

« Le point de départ de l'enseignement classique est l'alphabet arabe puis le Qur'ān. Dans les écoles qur'āniques (), l'enfant apprend à lire et à écrire et à réciter par cœur le Qur'ān sans le comprendre car la compréhension vient dans un autre stade, qui est l'étude de l'exégèse (tafsîr) et les sciences qur'āniques » (El Hamel, 2002 : 127).

2- Le fonctionnement des centres d'études islamiques

L'enseignement du savoir religieux constitue l'activité principale des centres. Il est dispensé pour les jeunes apprenants dans les écoles. On distingue deux types d'écoles coraniques : la permanente et la saisonnière. « *L'école permanente est celle qui est traditionnellement implantée dans les anciens campements, devenus par la suite des quartiers* » (Hassane, 1995 : 85). Cette école est fréquentée non seulement par les élèves (*talibé*) originaires du centre mais aussi ceux des villages voisins et parfois lointains. Ces jeunes sont confiés au maître par leurs parents. Il est désormais chargé de la formation religieuse du jeune apprenant mais aussi de son éducation morale pour en faire un modèle : « *Quand l'enfant accède à l'école coranique, l'enseignant l'entoure d'une attention toute particulière et prend les dispositions qui favorisent sa réussite* » (Hassane, 1995 : 87). Quant à l'autre école, elle est saisonnière. Après les travaux champêtres, la plupart des enseignants qui résident dans les villages se trouvant dans la sphère d'influence du fondateur du centre d'études islamiques quittent ces lieux pour venir s'installer à côté du maître afin d'approfondir leurs connaissances. Ils sont généralement accompagnés de leurs *talibé*. Ainsi pendant la saison sèche, le nombre de *douddales* augmente considérablement dans le centre. A l'approche de la saison des pluies, ces écoles saisonnières ferment leurs portes. Les enseignants et leurs élèves regagnent les villages pour les travaux champêtres.

Le fondateur du centre d'études islamiques dispose au sein de son entourage de plusieurs répétiteurs qui sont chargés d'encadrer les jeunes apprenants. Ce sont des élèves-ma appelés *santaru* en fulfuldé. L'enseignement est dispensé dans la cour du maître ou non loin de celle-ci. Une case est généralement aménagée pour abriter les élèves. La nuit, les apprenants étudient autour d'un grand feu qu'ils entretiennent à tour de rôle. Le jour, ils révisent les passages du Coran sous un hangar qui se trouve non loin de leur case. La première étape de l'enseignement consiste à apprendre à l'élève l'alphabet arabe :

« Pour résoudre le problème de l'identification des lettres, l'enseignant fait appel à la langue maternelle de l'élève, haoussa, sonɛy- zarma, peule ou autre et se réfère parfois à des objets ou des images présents dans l'environnement de celui-ci. Ainsi, chaque lettre aura une description propre qui la caractérise » (Hassane, 1995 : 97).

Chaque apprenant dispose d'une planchette rectangulaire polie sur les deux faces appelée *walaha* en zarma. C'est sur cette planchette que le répéteur écrit quelques lettres de l'alphabet à l'élève.

Après l'identification des lettres, la deuxième étape consiste à apprendre à l'élève à lire et à écrire. A ce niveau, c'est un passage du Coran que l'élève cherche à mémoriser en quelques jours. Ce sont les répéteurs qui sont chargés d'apprendre le passage à l'élève et de veiller à ce que cette partie soit bien assimilée par celui-ci avant de l'autoriser à progresser. Les cours se déroulent du vendredi soir au mercredi soir. Ils débutent à l'aube avant la prière du matin. Les élèves sont pris en charge par la communauté. Aux heures des repas, ils vont de porte en porte chercher la pitance en chantonnant d'une voix mélodieuse :

<i>« Almajiri bara</i>	<i>Les émigrés sont de [passage] dehors</i>
<i>Irkoy taamo</i>	<i>Toi qui es fidèle à notre Seigneur</i>
<i>Irkoy baako</i>	<i>qui adore notre Seigneur et fait grâce</i>
<i>Kan Irkoy na noo</i>	<i>à qui notre Seigneur a fait grâce</i>
<i>Irkoy ma ni no hankan</i>	<i>Que notre Seigneur te donne ce dont</i>
<i>ni ga ceeci</i>	<i>tu as besoin</i>
<i>Irkoy ma ni wa balayu</i>	<i>Que notre Seigneur t'épargne la calamité!</i>
<i>Ya Allahu ya koy gummaa</i>	<i>Ô Allâh, Toi seigneur, le Clément » (Hassane, 1995 :</i>
<i>91).</i>	

Généralement avant la fin de cette chanson, les locataires de la concession offrent à l'élève une partie du repas du jour. Les répéteurs ne sont pas rémunérés à la fin du mois. Ils sont également pris en charge par la communauté. Le fondateur du centre d'études islamiques partage généralement les dons qu'il reçoit entre les tous *oulémas* de sa cour (y compris les répéteurs).

Cette première phase prend généralement fin après cinq à six ans d'études pour les élèves brillants. Elle s'étale sur huit à dix ans pour les élèves qui ont des difficultés d'assimilation. Après cette étape viennent les autres : le niveau complémentaire et le niveau formation des formateurs (voir pp 236 – 237). Ces deux niveaux sont appelés *beyrey- caw* autrement dit 'l'étude du savoir' et les programmes d'enseignement tournent autour de la théologie, de la jurisprudence, de la grammaire arabe...

3- Le choix des sites d'accueil

La plupart des centres d'études islamiques ont été créés à l'écart des cours traditionnelles que les lettrés musulmans considèrent comme corrompues. La création ex-nihilo du plus grand nombre de ces centres s'explique par l'insécurité qui sévit dans la zone. Les *oulémas* sont porteurs d'un message. Or, pour faire passer ce message, il faut éviter d'être partisan dans ces conflits qui déchirent l'Ouest du Niger. En s'installant à côté d'un souverain d'une principauté, le camp adverse peut mal interpréter le choix du lettré musulman. Pour observer une stricte neutralité, les érudits choisissent généralement des terrains vides d'hommes pour s'installer. N'étant plus partisans dans ces conflits, ils deviennent crédibles. Quelqu'un qui est socialement crédible, s'il vient avec un message, il a toutes les chances de le faire passer. C'est à cause de leur neutralité que beaucoup d'entre eux ont servi d'intermédiaires pour régler les différends et les litiges. Ils président aussi les cérémonies de mariage, de baptême, de décès... Le choix des sites situés à l'écart s'explique surtout par le souci qu'ont les érudits de se faire accepter par la société mais aussi de réussir leur mission religieuse :

« Les lettrés musulmans de l'époque sont des fins connaisseurs de la société. Ils connaissent l'importance de garder des bons rapports avec le milieu. Ils évitent toujours une rupture car ils savent comment vivre en harmonie au sein de la société. Ils

élaborent des stratégies pour se faire accepter puis après, ils essaient de convertir les gens sans chercher à les transformer culturellement »¹.

¹ - Entretien avec docteur Moulaye Hassane, enseignant- chercheur au MARA, le 10/12/2012 à l'IRSH.

Conclusion de la première partie

Au terme de cette étude, il ressort que l'islam est un fait ancien dans l'Ouest du Niger où son premier contact selon Paul Marty et Moumouni Yacouba est antérieur à la phase soney du XVI^e siècle : « *Nous savons, par traditions, que l'islam a été apporté dans le Djermaganda et les pays voisins, vers Tessaoua et Zinder par le Grand Chérif Mohammed Abd- Al- Karim Al - Marili¹, ou tout au moins, par ses disciples immédiats* » (Marty, 1931 : 342). Selon Moumouni Yacouba, les populations de Dendi (la partie Sud de notre zone d'étude) ont connu l'islam avant l'avènement d'Askia Mohamed : « *Avant l'avènement du fondateur de la dynastie des Askia, l'islam était connu des populations du Dendi surtout dans les centres urbains* » (Moumouni, 1997 : 362). Comme on le constate, la religion de Mohamed est un phénomène ancien dans notre zone d'étude mais c'est un islam très marginal pratiqué seulement par quelques rares notables.

C'est surtout au XVI^e siècle qu'il va faire une progression sensible dans notre zone d'étude avec l'installation des lettrés musulmans par Askia Mohammed dans plusieurs localités. Après la chute de l'empire soney, l'activité religieuse de ces *oulémas* connaît un ralentissement. L'islam a régressé pas seulement dans l'Ouest du Niger mais dans toute la sphère d'influence de l'Empire Soney : « *De 1591 à la fin du XVIII^e siècle, l'islam connut une longue léthargie dont il ne se réveillera qu'à partir du XIX^e siècle sous l'action des Peul* » (Hama, 1978 : 64). Les lettrés musulmans qui viendront après la conquête marocaine dans la zone n'ont pas pu faire progresser l'islam à cause de la résurgence de la religion traditionnelle :

« Avant le XIX^e siècle, l'islam n'était pas très répandu dans l'Ouest du Niger. Au XIX^e siècle même il n'y avait que quelques rares localités qui disposent d'une mosquée de vendredi, il s'agit de Say, de N'Dounga, de Birni N'Gaouré, de Sinder... Dans presque tous les villages du Niger Jusqu'à une période récente, on

¹ - Al -Marili : Il s'agit d'Almaghili.

organisait la fête du septième mois de l'année appelée Yérandi. C'était une cérémonie qui drainait une foule importante. Les Saney faisaient partie des premiers érudits à œuvrer pour l'expansion de l'islam dans la zone. Mais, la chute de l'empire avait eu pour conséquence le retour en force des croyances ancestrales »¹.

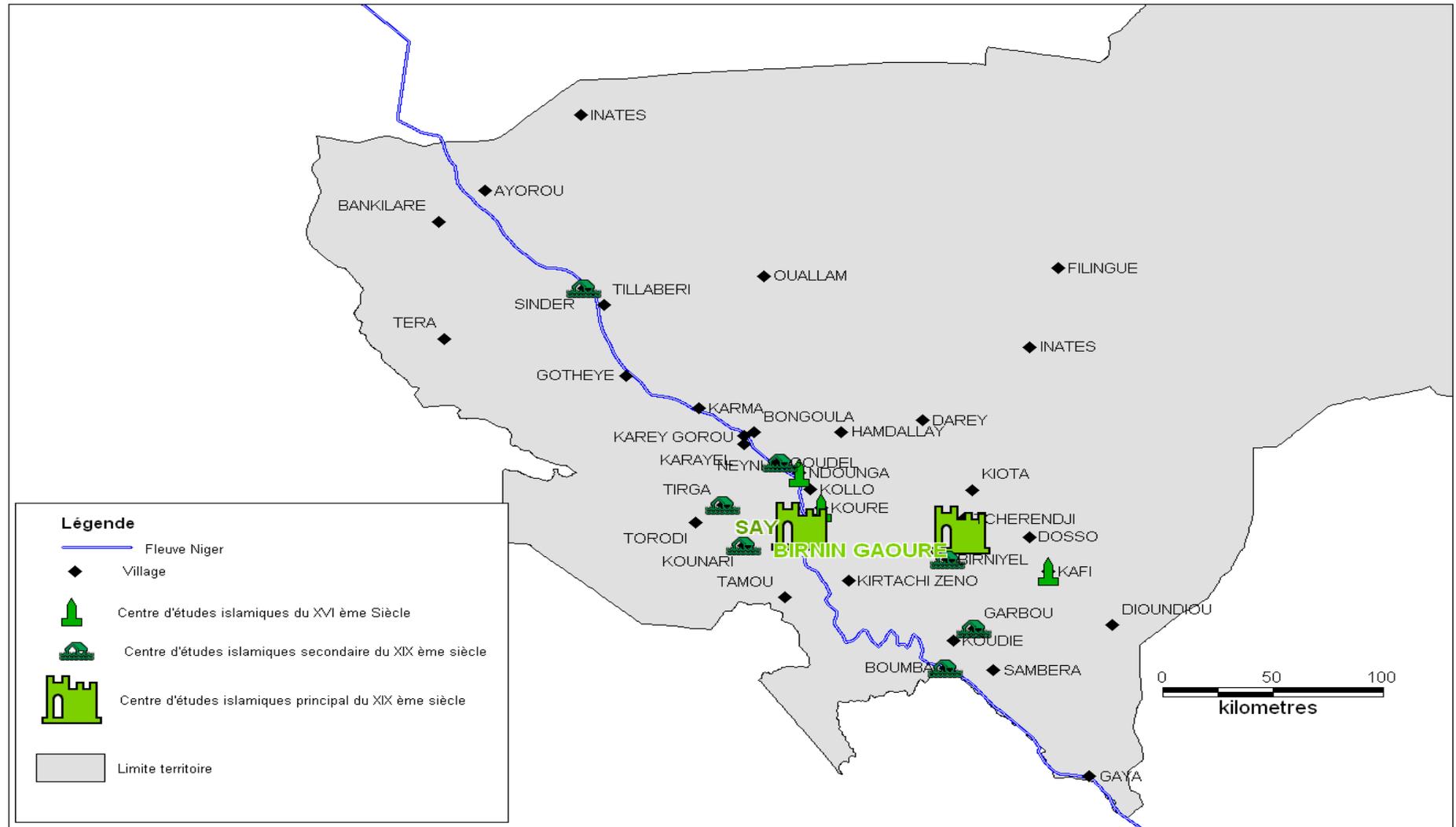
On assiste ainsi, à une stagnation de la religion de Mohamed du XVII^e siècle à la fin de la première moitié du XVIII^e siècle. On observe même un recul de l'islam dans l'Ouest du Niger au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Cette situation est due à un retour en force de la religion du terroir car les érudits de cette époque n'ont ni l'aura, ni le charisme de leurs prédécesseurs pour faire passer le message de Dieu. L'arrivée de plusieurs autres groupes de migrants composés essentiellement d'adeptes des croyances ancestrales n'a pas facilité la tâche aux lettrés musulmans :

« Les traces de cette religion vont progressivement se dissoudre au contact de populations animistes notamment les Sonay, les Gubey et les Mawri. Ce retour à l'animisme a été facilité par le mode de migration qui n'a pas été un mouvement de masse et l'arrivée de chaque nouveau groupe contribue à la dissolution de l'islam qui, soulignons- le manquait de soutien dans un cadre qui n'était pas propice à son développement(...). Il semble que la période allant de la fin de XVI^e siècle à la fin du XVIII^e siècle soit dans notre région, celle de retrait de l'islam au profit de l'animisme qui connaît un regain de vitalité » (Idrissa, 1979 : 82).

L'islam se trouve ainsi largement supplanté par la religion du terroir. Cette dernière est restée prépondérante dans la zone jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il faudra attendre le renouveau islamique du XIX^e siècle, pour assister à un retour en force de la religion de Mohamed.

1- Entretien avec Garba Maikido, enseignant à la retraite à Kouré le 13/05/12.

Carte N° 3 : Centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger du XVI^e au XIX^e siècle



DEUXIEME PARTIE : LE CENTRE D'ETUDES ISLAMIQUES DE BIRNI

N'GAOURE

DEUXIEME PARTIE : LE CENTRE D'ETUDES ISLAMIQUES DE BIRNI

N'GAOURE

Il s'agit dans cette partie d'étudier le personnage et l'œuvre de Boubacar Louloudji, petit fils d'Ali Anna. Nous aborderons ensuite les causes des hostilités dans le *Dallol* qui ont conduit à la chute de Garouré et à l'exil du fondateur de ce centre d'études islamiques. Contrairement à Mahaman Diobbo qui a brillé par l'exemple dans toute la partie Ouest du Niger, Boubacar Louloudji est un personnage controversé qui par ses ambitions politiques démesurées, va plonger le *Dallol* dans un cycle infernal de violences. D'ailleurs, la différence sur le plan des comportements entre les deux personnages a poussé les populations de Say à surnommer *Alfa* Mahaman Diobbo, rappelons – le, “ *Alfa Gouma* ”, ce qui veut dire le “ marabout discret ” et Boubacar Louloudji “ *Alfa Hotta* ”, le “ marabout chaud ”.

Nous nous pencherons aussi sur l'œuvre des successeurs de cet érudit et leurs démêlés avec les Zarma. La mésaventure de cet *alim*, nous le verrons, n'a malheureusement pas servi de leçon à ses héritiers qui vont poursuivre la même politique expansionniste de leur père, ce qui va raviver la tension dans le *Dallol*. C'est pourquoi, le centre d'études islamiques créé dans cette vallée est celui dont la situation religieuse et politique fut la plus tumultueuse. Les violences qui ont secoué ce centre vont se poursuivre jusqu'à la fin du XIX^e siècle et auront leur couronnement en 1896, avec la bataille de Boumba, la plus sanglante de l'histoire de la zone.

Chapitre IV: Boubacar Louloudji et son œuvre

Il est le personnage qui a le plus marqué l'histoire du *Dallol*. Si au début, il a poursuivi la même politique que ses prédécesseurs (l'enseignement religieux dans la paix), la seconde phase de son règne fut très tumultueuse en raison du caractère oppressif du régime. Ce qui va plonger la zone dans la violence. Il s'agit dans ce chapitre d'aborder la situation géographique de Birni N'Gaouré¹, l'œuvre religieuse de Boubacar Louloudji, la dérive totalitaire du *modibbo* et ses différends avec les Zarma.

I- Situation géographique et économique

Le centre d'études islamiques du Birni N'Gaouré reste incontestablement l'un des plus importants de l'Ouest du Niger. Le choix de cette dénomination s'explique par le fait qu'il a changé plusieurs fois de capitale à cause des soubresauts politiques qui ont secoué cette zone : Darey, Kotchirey, Garouré, Tamkalla, Kollo, Bikim puis Birni N'Gaouré. Tamkalla est la capitale du centre d'études islamiques de 1832 à 1861. C'est un village historique. Après la défaite des Peul devant la coalition Zarma- Kabi, la population a été dispersée. Le site de ce village se trouve à 7 kilomètres à l'Ouest de Birni N'Gaouré qui est cumulativement chef-lieu de canton et de département. Précisons que c'est une ville située à une centaine de kilomètres de la capitale, Niamey, sur la route principale (RN1) reliant l'Ouest et l'Est du pays. Tamkalla est un village situé dans la vallée fossile du *Dallol Bosso* à 5 kilomètres au Sud de Margou. Le relief de ce centre d'études islamiques est essentiellement dominé par la grande vallée sèche appelée communément *Boboye* qui prédomine sur presque toute la bande sud du département sur une longueur d'environ 170 kms et s'étend sur 10 à 20 kms de large. Le *Dallol Bosso* est une importante vallée fossile située entre 12°25 et 14°10 de latitude Nord et est orienté selon un axe Nord-sud. En fait,

¹ - Birni N'Gaouré porte aussi le nom de la vallée qui traverse cette zone. Les Zarma l'appellent *Boboye* et les Peul *Dallol*.

c'est le nom donné par les Peul à cette vallée fossile. En peul, '*Dallol*' veut dire « vallée ». Les Zarma quant à eux donnent à cet affluent, le nom de « *Boboye* ». Il est limité au Sud par le fleuve, et s'étend au Nord au delà de la frontière nigéro- malienne. Il est bordé à l'Ouest par le plateau du Ziguï et à l'Est par celui du Fakara. Longue de plus de 1600 km, le *Dallol Bosso* est une vallée morte d'une rivière. Elle est la plus large des vallées fossiles de la rive gauche du fleuve. D'orientation constante Nord-sud, elle présente une anomalie entre Bonkougou et Baléyara. Là, la vallée se resserre jusqu'à 5 kilomètres.

Le *Dallol* était autrefois un puissant affluent qui devrait drainer des masses considérables d'eau vers le fleuve Niger. Aujourd'hui, cet affluent est desséché et, est devenu une vallée fossile qui ne draine plus de l'eau jusqu'au fleuve. Comblé par les apports éoliens et victime de la dégénérescence du régime des pluies, *le Dallol* est aujourd'hui une vallée morte, encombrée par le sable. En considérant l'ancien lit de ce puissant affluent desséché, on ne peut que regretter les causes climatiques néfastes qui transformèrent ce cours d'eau en vallée sèche. Mais, malgré l'assèchement de son lit, elle est d'une importance capitale pour les populations à cause de sa fertilité remarquable et surtout l'accès facile à l'eau. Dans son lit, on dénombre plusieurs mares permanentes et semi- permanentes. Les eaux souterraines sont également importantes.

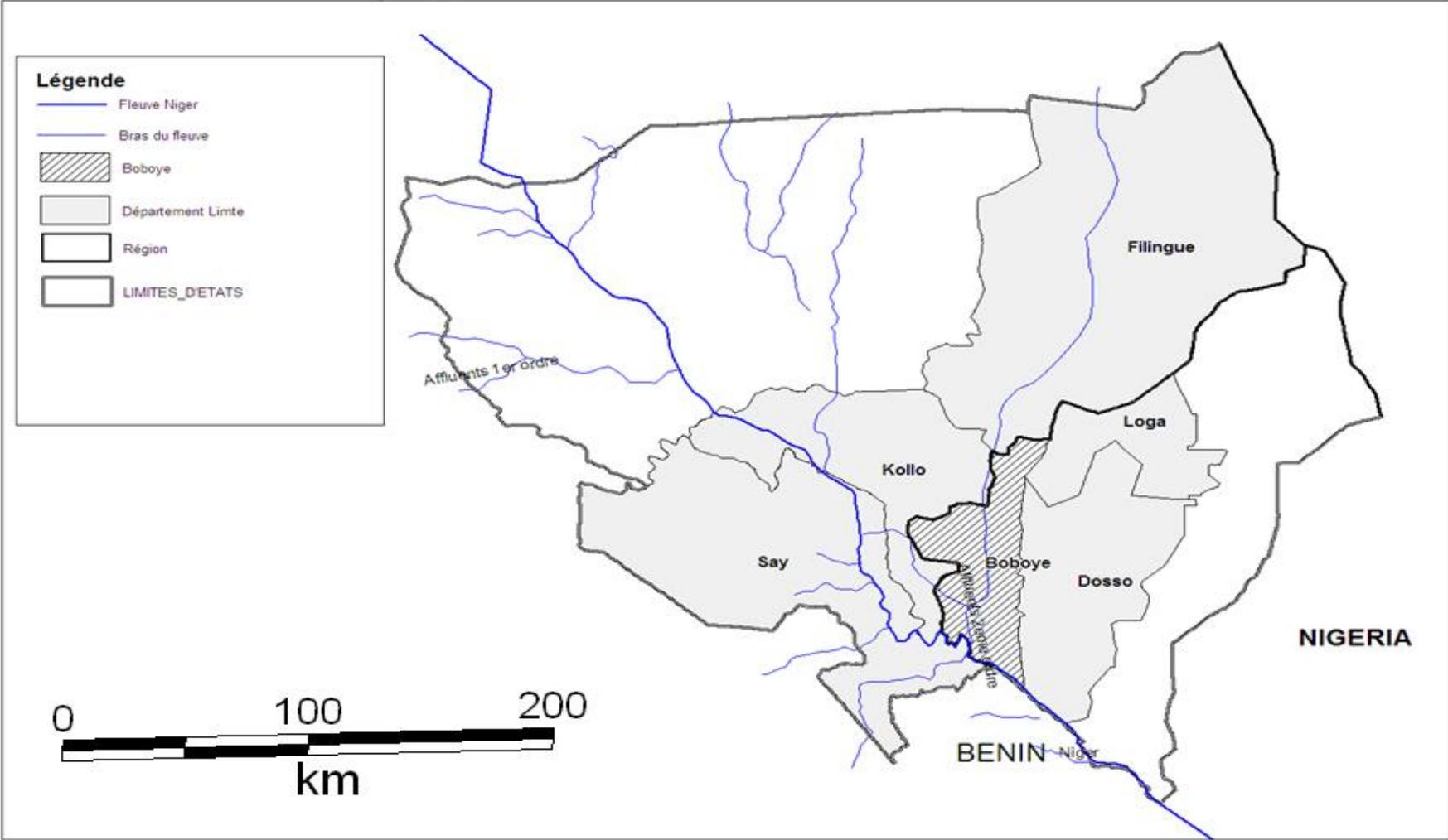
Le *Dallol* se situe dans la partie sahéenne du Niger, caractérisée par une seule saison des pluies, s'étendant de juin à septembre avec des étés rudes : maxima pouvant dépasser 45° en avril- mai. La fraîcheur relative des mois de novembre à février permet la pratique des cultures de contre- saison. Le climat est de type sahéen au Nord et sahélo- soudanien au Sud. *Le Boboye* se situe entre les isohyètes 750 mm au Sud et 550 mm au Nord. La végétation est celle du climat tropical sec : savane arborée et arbustive. Elle est beaucoup plus abondante dans le lit de la vallée et moins abondante sur les plateaux environnants où elle prend la forme de brousse tigrée. Actuellement, le *Boboye* est un

département situé dans la partie Ouest de la région de Dosso. Il couvre une superficie de 4432 km². Il s'étend sur une longueur d'environ 70 km du Sud au Nord. Il est limité :

- A l'Est par le département de Dosso ;
- A l'Ouest par celui de Kollo ;
- Au Nord par les départements de Loga et de Filingué ;
- Au Sud par le fleuve faisant frontière avec le Benin.

A cause de ses immenses ressources, le *Dallol* a toujours été considéré comme un petit paradis au milieu de ses immenses plateaux arides. Non seulement ses terres sont riches mais aussi la nappe phréatique est à faible profondeur. Dans la partie Ouest du Niger, le *Boboye* était considéré comme un des cadres de référence de l'autosuffisance alimentaire. En dehors de sa vocation agricole, cette vallée est aussi une zone favorable à l'élevage. C'est pourquoi la zone du *Dallol* est un lieu de brassage de populations venues d'horizons divers comme le souligne Moussa Brah : « *Le pays des Dallol est l'une des régions où se groupent les plus grandes diversités de genre de vie, d'ethnies et de races tant les peuples, les cultures se sont interpénétrés les uns les autres..* » (Brah, 1983 : 41). C'est aussi une zone dans laquelle, les populations s'adonnent à l'exploitation du natron dans les différentes salines se trouvant sur le site.

Carte N°4 : Localisation du département de Birni N’Gaouré ou Boboye dans l’Ouest du Niger



II- Le règne de Boubacar Louloudji (1796- 1833)¹

Le Jihad d'Ousmane Dan Fodio eut des répercussions importantes sur l'évolution sociopolitique du *Dallol* au XIX^e siècle. Au cours de cette période, Boubacar Louloudji, fondateur du centre d'études islamiques du *Boboye* va marquer la zone. Avant le Jihad, il était un *alim* populaire et respecté dans tout le milieu car il n'avait pas encore affiché ses ambitions politiques. La paix régnait dans la région et les enfants des communautés peul et zarma étudiaient le Coran autour des mêmes *douddales*. Mais, dès le déclenchement du Jihad, il prit fait et cause pour celui-ci. Boubou Hama le présente comme un personnage difficile à saisir :

« Et, dans l'histoire du Boboye, l'étonnante aventure de Bubacar Lududji qui se déroule dans la double personnalité de cet homme providentiel, à la fois un saint, un voyant et un guide intransigeant d'une très grande lucidité et d'une détermination rapide, déconcertante parfois [...]. Il domine le Dallol de sa personnalité mal connue qui, pourtant a cimenté à chaud, les éléments constitutifs du passionnant royaume peul du Boboye dont l'histoire est une suite de leçons de morale qu'il faut à chaque tournant, méditer » (Hama, 1968 : 14).

Mais qui est Boubacar Louloudji ?

1- Les origines de Boubacar Louloudji

Il a pour grand père, Ali Anna, un peul originaire du Macina qui a séjourné dans le *Dallol* au cours de son voyage pour la Mecque. A son retour des lieux saints, il fonda, le centre d'études islamiques de Garouré. Devenu vieux, il quitta cette vallée avec deux de ses fils, Sambo et Harouna, pour regagner la terre de ses ancêtres, le Macina où il mourut. Dix ans après la mort de son père dans son village natal à Foutouga, *Alfa* Sambo décida de revenir dans la zone pour rendre visite à ses parents restés sur place. Il laissa son frère Harouna qui mourut plus tard au Macina. Selon la tradition locale, à son retour dans le *Boboye*, il trouva que le village de Garouré fut détruit par des gens venus de l'Ader. Après

1 - Selon la tradition locale, Boubacar Louloudji aurait accédé au trône à l'âge de 25 ans et serait mort vers 1833 à l'âge de 62 ans. Ces différents éléments nous ont permis de faire des recoupements et d'avoir sa durée de règne.

ce pillage, les Peul quittèrent le village et s'installèrent à Dârey¹ près de Kala où Sambo Ali les retrouva. Ils étaient dirigés par un Peul appelé Hamma Tombo Kaïna. Ce dernier remit la chefferie à *Alfa* Sambo. Comme son père, il ouvrit une école coranique pour enseigner tous les enfants du village et ceux des villages environnants et même lointains. Hamma Tombo Kaïna, l'ancien dirigeant donna aussi sa fille Korga en mariage au nouveau leader, *Alfa* Ali Sambo. De cette union, Sambo eut cinq enfants : Hamma, deux jumelles, Hâoua et Adama, un fils Boubacar (qui sera plus tard surnommé Boubacar Louloudji) et enfin, un autre garçon du nom de Djibo. Tous les fils de Sambo suivaient les cours en même temps que les autres enfants. Selon la tradition locale, Boubacar fut parmi les élèves de son père, celui qui est doté d'une intelligence remarquable.

2- L'enfance et la formation religieuse de Boubacar Louloudji

a- L'enfance

Boubacar Louloudji est né dans le *Dallol* à Dârey selon la tradition locale de Birni N'Gaouré et à Louloudji selon celle de ce village. Il fut un élève au parcours exceptionnel. Malgré son infirmité (aveugle à l'âge de 12 ans), il a pu poursuivre ses études et a fait preuve d'une intelligence remarquable. Quelle est l'origine du surnom Louloudji² ? Selon

1 - Dârey : Selon Adamou Seybou, chef de village de Dârey, le nom de son village est d'origine peul. En effet, leurs ancêtres étaient des chasseurs, ils avaient choisi ce site parce qu'il y avait trop d'antilopes (*Oryx*) dans la zone. Et quand les Peul conduisaient leurs animaux au pâturage, ils les regardaient avec admiration et disaient en fulfuldé : « *Daaré Kooba* », c'est-à-dire regardez ces antilopes d'où le nom Dârey. Selon une autre version, Dârey, village situé à 19 kilomètres au Nord-est de la ville de Birni, tire son nom d'un arbre fruitier qui pousse en abondance sur les terres du village. Les Zarma donnent le nom de Dârey à cet arbre (son nom scientifique est *Zizuphus mauritiana*) d'où le nom du village, Dârey. Mais la version qui nous semble vraisemblable, c'est la première car selon la tradition locale, le village serait fondé par un chasseur Golé du nom de Bagaza. Et généralement, les chasseurs s'installent là où le gibier est abondant. Bagaza vient de Gao, il s'est installé d'abord à Kiota Nazamné avec les membres de sa famille et ses esclaves puis à Tombo Kossomboli avant de s'installer sur le site de Dârey. Selon cette même tradition, le choix de ce site s'explique par l'abondance du gibier dans la zone à cette époque. En effet, selon Adamou Seybou, les Peul dirigés par Hamma Tombo Kaïna avaient trouvé le chasseur et sa famille sur place et, les deux communautés cohabitaient pacifiquement, chacune avec son dirigeant. Les Peul faisaient paître tranquillement leurs animaux à côté des chasseurs qui s'adonnaient eux aussi à leur activité principale c'est-à-dire la chasse. Et quand Sambo était revenu, Hamma Tombo lui remit le pouvoir du village peul de Dârey.

2 - Louloudji, village situé à une dizaine de kilomètres au Nord-ouest de l'actuel Birni N'Gaouré. Il tire son nom du fait qu'à l'époque, les populations de ce village à cause des moustiques et des fauves construisaient

la tradition locale, il a eu ce surnom à la suite d'une histoire rocambolesque qui s'est déroulée dans le village de Louloudji au moment où Boubacar était jeune 'talibé'. En effet, Alfa Sambo, son père était un *alim* très respecté par les populations du Dallol. Chaque année, au moment des récoltes, les paysans prélevaient leur 'Zakat ¹' sur la récolte qu'ils donnaient en aumône à cet érudit. Et, ce sont les 'talibé' du maître qui allaient de village en village percevoir la 'zakat'. Tous les élèves s'acquittaient de cette tâche à l'exception de Boubacar Louloudji.

Exaspérés par le comportement de Boubacar, ils exigèrent une année qu'il fasse partie de la délégation car avant tout, c'est sa mère la première bénéficiaire du mil qu'ils vont apporter. Le maître ayant senti la détermination de ses élèves de ne pas consentir à aller prendre le mil sans la compagnie de son fils, ordonna à celui-ci de les suivre. Mais avant leur départ, il recommanda à ses élèves de ne pas trop charger Boubacar d'un poids au-dessus de ses forces. Ils acceptèrent mais arrivés dans le village de Louloudji, ils firent le contraire de ce que leur avait recommandé leur maître :

« Au moment des récoltes, comme à l'accoutumé, 'Alfa Sambo envoya ses élèves dans le Dallol afin d'y percevoir la dîme de mil auprès des cultivateurs qui la lui donnaient chaque année. Avant le départ des élèves pour cette mission, Alfa leur recommanda de ne pas trop charger son fils Boubakar. Arrivé au village de Loudoudji où les élèves devaient charger le mil, Boubakar les supplia de l'aider à prendre sa charge. Les élèves, jaloux de ses succès à l'école, ne voulurent pas lui venir en aide. Ils l'abandonnèrent seul à Loudoudji. Boubakar par miracle parvint, tout seul, à prendre le chargement et vint à Darey avant ses camarades qui l'avaient abandonné.

A son arrivée, son père lui demanda les nouvelles de ses camarades. Boubacar lui raconta, alors tout ce qui s'était passé à Loudoudji. Alfa Sambo cacha Boubakar [J. Quant aux élèves qui étaient venus d'ailleurs bien après Boubakar, ils semblaient ignorer tout de lui et ils se contentèrent, tout simplement de dire que celui-ci était allé s'amuser dans le village et que depuis trois jours, ils ne l'avaient plus revu. Sur ce, Alfa Sambo, afin de les démentir et aussi pour prouver tout ce qu'il savait d'eux, sortit de sa cachette Boubakar dont la présence étonna

leurs cases au dessus des hangars. Louloudji est le pluriel du mot peul, 'Loudou', qui signifie, case au dessus d'un hangar. Les Zarma le surnomment Louloudji car selon eux, Boubacar est né dans le village de Louloudji.

1 - Zakat : il s'agit ici, de la dîme sur les récoltes. En effet, après les récoltes au-delà de 30 bottes, les paysans musulmans prélèvent une dîme sur les récoltes (1 botte sur 10 bottes) qu'ils remettent au *modibbo* du village ou de la zone.

tous les élèves qui crièrent ‘‘Ah ! Voilà Boubacar de Loudoudjé. A partir de ce jour, Boubacar fut qualifié de saint et surnommé ‘‘ Loudoudji’’ » (Hama, 1969(a) : 26- 27).

A partir de cet incident Sambo, décida de ne plus laisser son fils suivre les ‘‘talibé’’ et ordonna à Boubacar de conduire les chèvres au pâturage. Un jour qu’il conduisait ses bêtes, il vit venir à lui une autruche qui, de ses ailes, le frappa sur le visage. Ayant très mal aux yeux, il courut jusqu’au village où il entra dans leur concession. Son père alla le rejoindre à l’intérieur de la maison et lui demanda ce qui n’allait pas. L’enfant raconta à son père toute l’histoire. Sambo se mit aussitôt à prier Dieu pour qu’il rende la vue à son enfant mais en vain. Boubou Hama rapporte les mots de désespoir de Boubacar Louloudji en ces termes : « *Ne continue pas de demander à Dieu de me rendre la vue. Je vois dans le ciel, quelque chose que peut être tu ne vois pas* » (Hama, 1969(a) : 29). Au moment où cet incident arriva, Sambo avait 22 ans de règne et Boubacar n’avait que 12 ans. Malgré son handicap, il resta un élève brillant car bien qu’aveugle, il lisait tous les livres que son père lui présentait. C’est surtout cette intelligence exceptionnelle de cet élève qui, malgré son infirmité savait lire et écrire qui poussa la population à croire à son génie et à le considérer comme un faiseur de miracle. Il ya lieu de se poser la question : Comment à une époque où il n’y avait pas le braille, un aveugle parvenait – il à lire des documents ?

Boubacar continua ses études et un jour, il demanda à son père le nom du village créé par son grand père et exprima son désir d’aller vivre sur le site. Quant il eut atteint l’âge de 17 ans, son père fit venir les habitants du village, les Zarma qui habitaient l’ancien site de Garouré et les informa du désir de son fils. Ils manifestèrent leur inquiétude car selon eux l’endroit est hanté. Mais malgré l’inquiétude des Zarma, Sambo et les habitants de Dârey quittèrent le village pour s’installer à Garouré sur insistance de Boubacar Louloudji. Beidi Boubacar rapporte :

« Arrivé sur les lieux, Boubacar dit aux zarma ceci: ‘ ‘ comme l’ancien site du village est hanté, nous allons nous installer devant à coté du baobab rouge. Les zarmas et les peuls acceptèrent. Ils allèrent tous construire leurs cases près du baobab rouge. Et ils nommèrent le village de Kotchirey. C’était là que vécut Alfa Sambo pendant 14 ans jusqu’ à sa mort » (Hama Beidi, 2003 : 39).

b- La formation religieuse

Boubacar Louloudji est le fils d’Alfa Sambo et de Korga. Dès le jeune âge, il entra à l’école coranique de son père avec les autres jeunes du village et ceux des villages environnants. D’après la tradition locale, il fut le ‘ ‘talibé’’, le plus brillant de l’école de son père. Très tôt, il devint dans le pays, très populaire à cause de son intelligence mais aussi de ses ambitions politiques démesurées. Après l’étude du Coran et de quelques hadiths, il quitta son village natal pour approfondir son savoir notamment dans le Gobir. Selon Saka Balogun, il fréquenta plusieurs écoles coraniques et aurait même eu des contacts avec Shaykh Ousmane Dan Fodio lors de ses différents périple :

« Abu Bakr Luduje succed as a leader, inhering the growing influence and fame of his family. Abu Bakr himself, before this time, had been moving from one place to another, as a student, learning from his learned friends. It is probable he had made some contacted with the Fulani malems of Gobir, including Uthman on possibly studied under the during this period. When Abu Bakr settled at Birni Ngaure, his political influence grow remarkably » (Saka, 1970 : 111).

Traduction : [Aboubacar Louloudji a réussi en tant que chef à rehausser l’influence grandissante et la célébrité de sa famille. Boubacar lui-même, avant cette période voyageait d’un endroit à un autre, étant jeune élève, pour apprendre auprès des aînés lettrés musulmans. Il est probable qu’il eut pris contact avec les *oulémas* peul du Gobir y compris Ousmane sous lequel il aurait beaucoup appris pendant cette période. Quand Boubacar se fut installé à Birni N’Gaouré, son influence politique s’était véritablement accrue]. C’est surtout avec le Jihad d’Ousmane Dan Fodio que cet érudit va devenir un personnage influent et va marquer d’une manière durable l’histoire de l’Ouest du Niger en général et du *Dallol* en particulier. C’est un homme doué d’une intelligence remarquable, ambitieux

et difficile de caractère. Ses ambitions démesurées vont malheureusement plonger le *Boboye* dans la violence.

III- La dérive totalitaire de Boubacar Louloudji

1- Les démêlés entre l'homme et les Zarma : les causes du conflit

Le centre d'études islamiques de Garouré est l'un des plus importants centres de l'Ouest du Niger créé par Boubacar Louloudji : « *Birni Ngaure become the most extensive and powerful emirate, west of Gwandou. It was also the first to be established in zaberma area. The founder of the emirate was a Fulani Malam, Abu Bakr Luduje* » (Balogun, 1970: 110). Traduction : [Birni N'Gaouré était devenu l'émirat le plus vaste et le plus important à l'Ouest de Gwandou. Il était aussi le premier émirat en zone zarma. Le fondateur de l'émirat était un marabout peul, Abou Bakr Loudouji]. A la mort de Sambo, les Zarma déjà témoins du comportement capricieux de son fils, n'eurent pas confiance en Boubacar. Ils quittèrent le village de Kotchirey : un groupe se dirigea à Karra, un autre à Karma et un troisième à Tchérindji¹. Il faut noter à ce niveau qu'avant l'avènement de Boubacar Louloudji, ses parents s'étaient comportés en véritable *modibbo* et n'avaient d'autres occupations que l'enseignement coranique. Ils jouissaient d'une grande notoriété dans le *Dallol* à cause de leurs comportements exemplaires comme le souligne Saka Balogun : « *The founder of the emirate was a fulani Malam, Abu Bakr Luduje. Before him; two members of his family had been connected with the area and had acquired some influence as malams among zabermawa* » (Balogun, 1970 : 110). Traduction : [Le fondateur de l'émirat était un marabout peul, Boubacar Louloudji. Avant lui, deux membres de sa famille, en tant que marabouts avaient de l'influence parmi les Zarma].

1 - Tchérindji, village situé à 5 kilomètres au nord de la ville actuelle de Birni sur la route de Kiota. Ce village tire son nom d'une herbe qui pousse en abondance dans cette zone, le "*bourgou*" (*Echinochloa stagnina*). En effet, les Zarma et les Peul donnent le nom de "*Tchérindji*" à la botte de cette herbe. Et, comme on trouve les bottes de cette herbe en quantité dans ce village, il prit alors le nom de Tchérindji.

Après la mort de son père *Alfa Sambo*, Boubacar quitta Kotchirey pour créer Garouré, le Birni N’Gaouré actuel. En tant qu’*alim*, il ouvrit une école coranique et fit construire une mosquée de vendredi. Cette école était fréquentée à la fois par les jeunes peul et zarma (parmi ses élèves, il est important de souligner un nom, Daouda Bougaran, qui sera plus tard à la tête de la coalition armée contre son ancien maître). Le *Dallol* connut la paix pendant plusieurs années car Boubacar Louloudji jusque là se comportait en véritable éducateur. Les Zarma le considéraient comme un saint. Mais, ce climat de paix se détériora au début du XIX^e siècle avec le déclenchement du Jihad par le Shaykh Ousmane Dan Fodio. Ce qui entraîna des bouleversements politiques profonds dans le *Dallol*. Ce mouvement religieux fera tâche d’huile dans tout le Soudan central au XIX^e siècle. Et dans l’Ouest du Niger, parmi les fondateurs des centres d’études islamiques, c’est Boubacar Louloudji seul qui prit faits et causes pour ce mouvement. Il saisit l’occasion pour mener une véritable politique expansionniste dans le *Dallol*. Comme l’avait souligné Kimba Idrissa, il voulait transformer « *une autorité morale en une sujétion politique* » (Idrissa, 1994 : 177). L’autorité religieuse du *Dallol* sera ainsi érigée en un véritable pouvoir politique oppresseur. Cette nouvelle donne politique va provoquer la colère des Zarma de l’Est, alliés du Kabi et de l’Aréwa. L’islam, qui devrait être le ciment de l’unité entre les deux principales communautés de cette zone, sera utilisé comme une arme par l’érudit pour asservir le groupe des sédentaires. Parlant du règne de celui-ci après l’avènement du Jihad, Soumana Harouna le considère comme « *l’autorité la plus étouffante que les sujets de Garure aient jamais connue* » (Harouna, 1985 : 57).

C’est un incident dramatique au bord d’un puits entre un jeune sédentaire et un jeune nomade de Karra, qui va servir de prétexte à Boubacar Louloudji pour lancer sa campagne politique expansionniste dans le *Dallol* :

« *Généralement dans le Dallol, quand un jeune se marie, il passe la journée chez son ami. Les jeunes zarma quand ils reçoivent des jeunes mariés viennent chez les*

peul chercher un mouton ou le vau d'une vache qu'ils vont égorger pour leur hôte. C'est ainsi qu'un Zarma vint trouver un Peul au bord d'un puits et lui demanda de lui donner une vache qu'il va égorger pour son hôte. Le jeune peul lui dit de choisir au sein du troupeau et de tuer la vache qui lui plait sauf une (il s'agit d'une vache Malle, très grasse, habbanaye¹). Mais, le jeune zarma fit la sourde oreille et tua la vache du peul. Ce dernier mécontent prit à son tour sa lance et tua le Zarma »².

Pour sauver sa vie, le Peul courut pour informer Boubacar Louloudji qui le cacha à l'intérieur de sa concession. Les Zarma poursuivirent ses pas jusqu'à l'entrée de la concession de l'érudit et dirent : « *Nous poursuivons un gibier et il est rentré dans votre concession. Il faut le faire sortir pour qu'il réponde de ses actes* »³. Il les calma et leur promit de régler le différend conformément à la shari'a. La tradition locale et plusieurs auteurs confirment cette version de Siddo Sayoma :

« It was a dispute between a zaberma young man and a fulani hardsman which soon developed into a tribal warfare between the two ethnic groups of the combatants. The dispute which arose over a cow led to the death of the zaberma young man when the fulani herdman struck him with his spear. When a group of zaberma failed in their attempt to track down the fulani killer, they accepted an offer of arbitration made by Luludje and dispersed the zaberma were to be deceived.....» (Balogun, 1970: 111).

Traduction : [C'était une dispute entre un jeune zarma et un berger peul qui s'était vite transformée en conflit tribal entre les combattants des deux groupes ethniques de la région. La dispute dont une vache était la cause avait abouti à la mort du jeune zarma quand le jeune berger à l'aide d'une lance lui assena le coup fatal. Comme le groupe de jeunes zarma n'arrivait pas à trouver le peul assassin, ils acceptèrent une offre d'arbitrage de la part de Louloudji. Quand les jeunes zarma s'étaient dispersés, ils avaient été trahis].

Il voudrait tendre un guet-apens aux Zarma en les calmant et en leur demandant de retourner chez eux puis de revenir le lundi suivant pour que le différend soit

1- Habbanaye : c'est une promesse de don que les Peul font généralement à des parents ou amis. Elle consiste à prendre l'engagement de donner le vau d'une vache bien ciblée à un parent quand celle-ci mettra bas. Pour les Peul, c'est une parole d'honneur qu'un noble est tenu de respecter.

2 - Archives sonores de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma réalisé par Diouldé Laya le 23/04/1969.

3 - Archives sonores de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma réalisé par Diouldé Laya le 23/04/1969.

jugé conformément à la loi coranique dans la mosquée, en présence des parents des deux protagonistes. Mais, c'était juste une ruse pour les tromper car en réalité il voudrait gagner du temps. En effet, avant le départ des sédentaires, il leur disait ceci : « *Vous venez avec tous les parents de la victime et l'agresseur aussi doit venir avec tous ses parents* »¹. Après leur départ, il informa sa communauté de son intention d'entreprendre le Jihad et qu'il commencera avec eux. Boubacar convoqua alors les Peul et leur demanda de venir en grand nombre et bien armés, le lundi. Ils arrivèrent les premiers et se cachèrent dans la mosquée avec leurs armes. Le lundi matin comme convenu, les membres de l'autre communauté vinrent en grand nombre (300 guerriers) devant la mosquée où chacun voulait entrer avec ses armes. Le *modibbo* leur demanda de ne pas rentrer dans l'édifice avec des armes car selon lui, il est interdit d'entrer dans la maison de Dieu, armé. Les sédentaires qui ne se doutaient de rien et qui avaient confiance en lui avaient accepté de déposer les armes. Entre-temps, les Peul bien armés étaient embusqués dans la mosquée. Selon Siddo Sayoma : « *Quand les Zarma désarmés rentrèrent dans la mosquée, les Peul surgirent avec leurs armes, les ligotèrent et les massacrèrent, leurs cadavres furent jetés dans une grotte non loin de Birni qui porte depuis ce jour, le nom amato*² »³.

Ce carnage gratuit montre toute la cruauté de l'homme. Non content d'avoir massacré des innocents musulmans car ils ont accepté volontairement de se soumettre à la sentence du Saint- Livre, le Coran, Boubacar Louloudji décida à partir de ce jour d'entreprendre une véritable politique expansionniste à laquelle il attribua le nom de Jihad. Il devint alors après ce carnage plus autoritaire à l'égard de ce groupe. Ainsi, au nom de la lutte contre les "infidèles", cette communauté sera victime d'exactions les plus ignobles de la part d'un

1 - Archives sonores de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma réalisé par Diouldé Laya le 23/04/1969.

2 - Amato : Nom d'une grotte située à 1,5 km au sud de Garouré. Amato est un mot zarma qui signifie, "que la grotte se remplisse".

3 - Archives sonores de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma réalisé par Diouldé Laya le 23 /04/1969.

leader religieux, censé la protéger. Mais comme le souligne Boubou Hama, la plupart des acteurs du Jihad ont profité de ce mouvement religieux pour assouvir des fins politiques :

« On ne peut guère douter que le Cheikh ait été lui-même un homme très religieux et qu'il prenait ses recommandations au sérieux. Pourtant, beaucoup de ses partisans furent malheureusement de simples aventuriers et la religion leur servait simplement à cacher leur soif de puissance. Quand venait le moment du pillage, ils dépouillaient sans différence musulman et païen » (Hama, 1967 : 74).

Boubacar Louloudji fait malheureusement partie de cette catégorie de partisans opportunistes car on ne peut pas mener des exactions sur des populations déjà converties à l'islam, au nom de cette religion. Même les populations du *Dallol* qui ne se sont pas converties ne constituent pas une menace pour la religion de Mahomed. Seules des raisons politiques peuvent justifier les actes aussi graves posés par un leader religieux.

Selon Hama Beidi Boubacar :

« Boubacar Loudoudji a pris goût au pouvoir, il voulait alors asservir les Zarma, mais il n'avait pas de prétexte valable et leur nombre le faisait peur. En effet, les Zarma sont trois fois plus nombreux que les Peul. Déclarer la guerre à une communauté aussi nombreuse sans raison valable serait un acte suicidaire pour cet alim. Et, le Jihad constitue le plus beau cadeau offert par Shaykh Ousmane Dan Fodio au modibbo du Dallol. L'incident qui déboucha sur la mort du jeune zarma est une belle occasion saisie par Boubacar Loudoudji pour réduire la capacité de nuisance des Zarma. En massacrant 300 guerriers zarma et en jetant leurs corps dans une grotte, il veut affecter psychologiquement cette communauté. Il a minutieusement préparé la guerre, alors que les Zarma ne sont pas bien prêts à faire la guerre. Profitant de l'impréparation de ce groupe et de l'effet de surprise, Boubacar Loudoudji va conquérir plusieurs villages zarma au nom du Jihad disait-il alors que les mobiles sont purement politiques »¹.

Après le charnier d' 'Amato', Boubacar informa officiellement en présence des Peul qu'il a pris la décision de déclarer la guerre aux Zarma. Cette nouvelle attitude de Boubacar Louloudji va malheureusement plonger le *Dallol* dans la violence.

1- Entretien avec Hama Beidi Boubacar le 16/01/11 à Birni N'Gaouré.

2- Le déroulement du conflit

Voulant imposer sa domination sur toute l'étendue du *Dallol*, Boubacar Louloudji va déclarer la guerre aux Zarma. Selon la tradition locale rapportée par Boubacar Hama Beidi, ce sont les mauvais conseillers de l'érudit qui sont à la base de la brouille entre les sédentaires et le *modibbo Dallol* :

« Pendant 30 ans, le *Dallol* connut la paix. Après, Boubacar eut des mauvais conseillers qui le brouillèrent avec les gens de son royaume. Ceux qui étaient en désaccord avec lui furent vendus dans les pays étrangers. Boubacar et les siens multiplièrent les exactions contre les Zarma pendant longtemps » (Hama Beidi, 2003 : 53).

Sans nier en bloc le rôle joué par les conseillers de Boubacar Louloudji dans la détérioration du climat politique dans le *Boboye*, il faut surtout souligner que le *modibbo Dallol* est une personnalité capricieuse, aux ambitions politiques démesurées. Les différentes péripéties lors de son exil, nous donnent d'amples informations sur la vraie nature de l'homme. Même hors de son pays, il n'a pas cessé ses agissements contraires aux principes de l'islam.

Mettant en avant ses ambitions politiques, il va multiplier les exactions contre les Zarma. Il donna l'ordre à des jeunes peul d'aller chercher un cheval rouge qui se trouvait à Karra. Selon la tradition locale, tout celui qui monterait sur ce cheval pour entreprendre des conquêtes deviendrait maître du *Dallol*. Selon cette même source, l'érudit quoique aveugle monta sur ce cheval, brûla le village de Karra puis ce fut successivement, et en 15 jours, le tour des villages de Djodéli, Korankassa, Gorzoré, Guillaré, Alfabéri, Zouzou- Saney, Bombéri... Il y a lieu à ce niveau de se poser des questions : comment un aveugle qui même en marchant est tiré par un guide, peut-il monter avec tant d'adresse sur un cheval et brûlé en un temps record autant de villages ? Comment un *alim* qui a déclenché le Jihad contre les "mauvais musulmans" peut-il croire à cette histoire de cheval rouge ? Il s'agit d'une tentative d'explication d'une guerre dont les mobiles sont surtout politiques. Quand

les Zarma de Kiota lui demandèrent : « *Pourquoi brûles-tu tant de villages* »? Il leur répondit ceci : « *Il y a deux choses qui, quand elles viennent à manquer dans un pays, il devient ingouvernable : le pouvoir et la religion ; et c'est par le feu qu'on les impose* »¹.

Mais selon la plupart de nos informateurs, le souverain est surtout intéressé par les terres du *Dallol*, et a utilisé la religion comme prétexte pour mener une guerre d'expansion :

« *La cause principale du conflit, c'est le contrôle des terres du Boboye. On ne peut pas à mon avis mener le Jihad contre des populations qui se sont converties et qui font les cinq prières quotidiennes. Son règne fut un véritable calvaire pour les populations zarma car il est trop capricieux. Il interdisait par exemple aux femmes zarma de poser la marmite après la tombée du soleil car la fumée du feu le dérange, disait-il. Bref, je ne peux pas vous raconter tous ses caprices mais retenez seulement que la cause principale du conflit, c'est le foncier* »².

Après ses premières expéditions couronnées de succès, Boubacar Louloudji craignant une éventuelle incursion de ses ennemis, jugea utile de fortifier sa ville de Garouré. Il décida de la construction d'un mur et, pour ce faire exigea la contribution des populations du *Dallol*. Il répartit le travail entre les différentes communautés. Comme lors de la construction de la mosquée, Boubacar fit appel aux gens de Kafi (Dosso) et c'est *Farakoy*, le dirigeant du village qui traça le plan du "*Birni*" sur le sol. Boubacar divisa le travail entre les différents villages. La construction de ce mur fut l'occasion saisie par lui pour torturer moralement les populations du *Dallol*, particulièrement les Zarma et les Maouri. En effet, chaque soir, Boubacar se rendait sur le chantier pour constater lui-même l'évolution des travaux. Mais chaque fois qu'il y arrivait, quelle que soit la qualité du travail abattu, il disait toujours la même chose en fulfuldé: « "*Wodai*", autrement dit "*ce n'est pas bon*". Et, il obligeait les gens à recommencer le travail » (Hama, 1969(a) : 30). Ce cynisme de Boubacar Louloudji dura 3 ans et, un jour, le groupe Maouri à l'intérieur duquel se trouve Bonkano Bamey, décida de mettre fin à ce comportement insupportable de *modibbo Dallol*. Fidèle à ses habitudes, un soir, il se rendit sur le chantier et répéta le

1- Archives sonores de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma réalisé par Diouldé Laya le 23/04/69.

2 - Entretien avec Mayaki Bonkano le 13/09/11 à Tchérindji.

même refrain en fulfuldé : ‘*Wodai*’. Exaspéré par cette attitude de Boubacar Louloudji, le chef Maouri rétorqua en ces termes : ‘*Wodi, Wodai, Wodata*’ qui signifie : ‘*c’est bon*’, ‘*ce n’est pas bon*’, ‘*ce ne serait jamais bon*’! (Hama, 1969(a) : 31). Et le chef ordonna à tout son groupe d’abandonner le travail. Ces mots courageux prononcés par Bonkano Bamey firent une forte impression sur tous les autres travailleurs. Ces derniers qui attendaient depuis fort longtemps la délivrance, cessèrent aussitôt le travail et regagnèrent leurs villages. Ce fut, le début de la révolte des Maouri et des Zarma contre la dictature de cet *alim*.

Outre la torture morale, il imposait de lourds tributs aux sédentaires. Il vendait même des hommes libres comme esclaves et n’hésitait pas à déposer tout souverain zarma qui ose le défier. C’est à cause de ce comportement contraire aux principes de l’islam que « *les principautés de Doso, de Dancandu, de Damana, et Yéni saluèrent de vive voix le geste de Bonkano. Elles assurèrent leur soutien indéfectible à l’audacieux* » (Harouna, 1985 : 58). La nouvelle coalition Zarma- Maouri était décidée à mettre fin à ce règne de terreur de l’érudit. Mais, elle voulait éviter tout désaccord avec les autorités de Gwandou. Pour montrer sa bonne foi et son attachement à l’islam, avant d’engager la guerre, elle envoya une délégation auprès d’Abdoulaye Fodio pour l’informer du comportement de Boubacar Louloudji. Une attitude qu’elle juge contraire aux prescriptions de l’islam : persécutions des musulmans, vente d’hommes libres comme esclaves... : « *Zabermawa and fulani traditions on the rule of Luduje agree on the fact of the oppressive nature of the administration. Many Zabermawa, Muslims and non- Muslims alike were captured and sold into slavery* » (Balogun, 1970 : 170). Traduction : [Les traditions zarma et peul à propos du règne de Louloudji sont unanimes sur le caractère agressif de l’administration. Plusieurs Zarma musulmans et non musulmans ont été capturés et vendus comme esclaves]. Il faut signaler à ce niveau que dès le début du Jihad, Shaykh Ousmane Dan

Fodio, ayant constaté les velléités expansionnistes de Boubacar Louloudji, le rappela à l'ordre : « *J'ai appris ce que tu as fait. J'ai appris que tu as brûlé des villages. Désormais, suivant la voie de la religion, tu dois d'abord proposer l'Islam aux gens. C'est seulement, quand ils refuseront que tu pourras et devras leur faire la guerre* » (Hama, 1969 (a) : 40).

IV- La prise de Garouré et l'exil de Boubacar Louloudji

1- La prise de Garouré

Malgré les conseils du Shaykh, dans les faits, il fit fi et se mit à persécuter des peuples déjà convertis à l'islam. C'est pourquoi, la coalition a bon espoir que sa cause sera entendue par les autorités religieuses de Gwandou. Après avoir reçu les représentants de la coalition, Abdoulaye envoya une lettre à Boubacar pour lui demander de cesser de tels comportements. Mais, celui-ci au mépris du respect de la hiérarchie continua à gouverner le *Dallol* avec une main de fer. Les Zarma envoyèrent une seconde fois leurs représentants à Gwandou pour se plaindre de son comportement. L'Emir de cet Etat autorisa, Bougaran, ancien élève de Boubacar et chef de la délégation qui a séjourné dans la capitale de l'émirat à combattre son maître car ses pratiques sont contraires à la religion. De retour, celui-ci apporta la bonne nouvelle à ses partisans : Abdoulaye Dan Fodio nous autorise à chasser Boubacar Louloudji du *Dallol*. Bougaran se retire à Gorou- Bankassam¹ pour préparer le combat. Informé par un de ses partisans qu'une guerre se préparait contre lui, Boubacar demanda de faire sortir les femmes et les enfants de Garouré et de les amener du côté de Kafi². Abdoulaye conseilla à Bougaran d'engager les hostilités un jeudi matin. Et, c'est durant cette journée que l'assaut fut donné contre le Birni du *Lamido*. Les Peul essayèrent de résister à l'assaut mais en vain :

1 - Gorou- Bankassam, village situé à une cinquantaine de kilomètres à l'Est de Dosso ; le fondateur est un sudié du nom de Bankassam. Ce dernier choisit un koris (Gorou en zarma) comme site pour le village qu'il créa d'où le nom Gorou- Bankassam autrement dit, le koris de Bankassam.

2 - Kafi est un ancien centre d'études islamiques. Ses autorités entretiennent des relations cordiales avec celles du *Dallol*.

« Hama Bugaraan, un descendant de Buyaki, établi à Nikki, entreprit de rassembler les mécontents Zarma dont notamment Sorkoyzé, un prétendant évincé de la chefferie de Kiota et Gani Koda, Zarmakoy de Doso. L'armée zarma prit Garure qu'elle brûla et Bubakar Ludduji s'enfuit vers le Gwandu » (Gado, 1980 : 204).

Boubacar prit la fuite avec sa suite mais il sera poursuivi par les Zarma jusqu'au pied d'une colline sur laquelle, il parvint à monter. Bougaran demanda à ses hommes de ne plus le poursuivre et de lui laisser la vie sauve. Les Zarma ont chassé ainsi, Boubacar du Dallol : *« De 1808 à 1831, les zarma débarrassés de la domination des peul du Dallol retrouvent leur indépendance » (Rothiot, 1984 : 60).*

2- L'exil de Boubacar Louloudji

Après la chute de Garouré, commence la longue errance du souverain du *Dallol* hors de son pays. Plusieurs péripéties vont le conduire dans diverses localités. Il se rendit avec sa suite d'abord dans le Sud du *Dallol* à Kouassi. Dans cette localité, il livra bataille contre un redoutable guerrier, Gourou- Goungouno. Il le vainquit et le mit à mort. Il continua son chemin vers Gwandou où il sera accueilli hors de la ville par Abdoulaye Fodio en personne. Mais malgré l'hospitalité dont il fut l'objet, Boubacar ne remercia pas l'émir, au contraire, il lui fit part de son amertume car il le considère comme étant responsable de sa déchéance :

« Tu as prié pour les Zarma pour que je sois chassé et pour que Birni N'Garure devienne des ruines où seules les pintades pourront venir tranquillement pondre leurs œufs ? Quant à moi, je ne souhaite pas la destruction de Gandou, seulement, j'espère que les bûcherons de ce village, seront dorénavant accompagnés par des cavaliers chaque fois qu'ils partiront chercher du bois » (Hama, 1969 (a) : 33).

D'après la tradition locale Boubacar refusa l'invitation d'Abdoulaye qui, pourtant ordonna à sa suite de l'héberger dans la ville de Gwandou. Il se rendit à Fouda où il sera rejoint par

sa famille et une partie de ses sujets qui s'étaient réfugiés à Kafi lors du siège de Garouré par les Zarma.

La défaite n'a pas apporté un changement qualitatif dans l'attitude de Boubacar Louloudji. Partout où il passe, il se comporte en étranger insupportable. C'est ainsi qu'après Fouda, il s'est rendu à Sokoto où il sera accueilli hors de la ville par Shaykh Ousmane Dan Fodio en personne. Il l'a hébergé dans sa ville. Mais très tôt, Boubacar va devenir un hôte encombrant :

« Le lendemain, Ousmane fit beaucoup de cadeaux à Boubacar Loûdoûdji. Avec tout cela Boubacar était devenu insupportable, car il avait ordonné à ses gens de s'emparer des animaux qui y passeraient pour le marché et de les tuer. Ainsi ils faisaient comme avait dit le maître. Les gens de Sokoto, malgré leur patience partirent se plaindre chez Ousmane Dan Fodio. Celui-ci réunit tous les habitants de Sokoto pour leur dire qu'il ferait partir son étranger. Au cours de la réunion, il dit que Boubacar n'était pas un marabout mais un roi, et que le roi ne fait que piller ses sujets. Après 3 mois, Ousmane Dan Fodio supplia Boubacar d'aller à Wourno voir son fils Attiku. Ainsi Boubacar Loûdoûdji partit avec tout son monde. Il demeura à Wourno pendant deux mois. Et là aussi, il recommença ce qu'il faisait à Sokoto » (Hama Beidi, 2003 : 61-62).

A Wourno aussi, la population sera obligée de trouver une astuce pour le faire partir. De ce village, il s'est rendu successivement dans les localités suivantes : Dioguirma, Kaodié, Nikki (dans le Borgou), Samsoro, Toura, ... puis à Botou. Mais partout où il passe, Boubacar s'est montré insupportable et les populations ont dû trouver un stratagème pour le faire partir (voir manuscrit en annexe).

A Botou, il sera bien accueilli par le souverain de cette localité, Niantiamiri Biga. Avant son départ, le leader de cette ville, bien que fervent adepte de la religion traditionnelle a donné ses trois (3) filles en aumône à Boubacar Louloudji qui a procédé au partage :

« Lorsqu'il arriva à Botou, Boubacar reçut un accueil chaleureux de la part du roi. Il vit avec ses gens à Botou pendant trois mois. Le roi de Botou donna ses trois filles en aumône à Boubacar Loûdoûdji. Ce dernier partagea les deux filles entre Aboulhassane et Aboulwafa. Il prit lui-même la troisième fille, après avoir reçu, en plus, des bœufs et des captifs » (Hama Beidi, 2003 : 67).

Selon la tradition locale, il est resté trois mois à Botou et deux ans à Malleyel. Il a quitté ensuite Botou pour ce dernier village. C'est dans cette localité qu'il a appris qu'Alfa Mahamane Diobbo se trouve à Gaoudel et il est allé le rejoindre. Les deux *ouléma* sont restés ensemble trois mois durant dans ce village. Puis, ils vont quitter Gaoudel pour Larba.-Birno où Mahaman Diobbo a voulu rester mais les princes se sont opposés, craignant son influence, d'où cette fameuse chanson ‘‘Kolle¹ –Larba-Birno ma Koli Alfaga ga, zankay ma koli Talibey ga ...²’’, littéralement cette expression signifie : ‘‘ Kolle de Larba- Birno craint le maître et le suit de près et les enfants aussi craignent les ‘‘ talibé’’ et les suivent de près’’. Leçon bien apprise, les sages du village suivent de près les faits et gestes du religieux et les enfants du village à leur tour surveillent les ‘‘ talibé’’, parce que l'influence de l'érudit dans la zone est telle que les princes ont eu peur de l'héberger. Après ce refus, les deux *ouléma* ont quitté Larba-Birno, ils ont transité par Kaporé, un village de Bittinkodji avant d'arriver à Neni-Goungou. Sur cette île très tôt, la nouvelle de la présence de deux saints se propagea rapidement jusqu'au Zarmaganda et sur toute la rive droite du fleuve. Les populations de ces contrées vont affluer à Neni en y apportant des biens aux saints. Mais là aussi, Boubacar Louloudji ne va pas tarder à décevoir ces personnes animées de bonne volonté. Boubou Hama nous donne d'amples informations sur le mauvais comportement de cet érudit sur l'île :

« Mais Boubacar, allant dans le sens de ses habitudes, se mit à tuer les bœufs et les ânes qui transportaient tous ces biens à Neni. Quand les animaux venaient du Zarmaganda, il les vendait sur la rive Gourma du fleuve et, quand ils provenaient de cette rive du Niger, il les bazarrait au Zarmaganda. Les gens finirent par se méfier de l'île de Neni et de Boubacar Loudoudji. Ils n'allèrent plus le voir. Quand ils le pouvaient, ils allaient rendre visite à Alfa Mahamane Diobbo. Celui-ci leur disait toujours :

- Allez apporter vos présents au marabout du Dallol, Boubacar Loudoudji.

A cette invitation, les gens répondirent :

- Nous ne pouvons pas apporter nos présents au méchant marabout du Dallol »
(Hama, 1969(a) : 54).

1 -Kolle est le nom du guerrier de Larba qui est farouchement opposé à l'installation de Mahaman Diobbo dans son village.

2 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé à Niamey le 11/11/07.

Ce passage de Boubou Hama montre bien à suffisance l'ingratitude du *modibbo Dallol*. En effet, malgré l'hospitalité dont il fut l'objet de la part des populations de Neni et de ses environs, Boubacar Louloudji refusa de mettre fin à ses caprices. C'est ainsi qu'il s'en prit aux biens des populations qui avaient pourtant accepté volontairement de venir en aide à des hommes de Dieu. A notre niveau, ce comportement nous pousse à nous poser un certain nombre de questions : Est- ce sa cécité précoce qui le pousse à être aussi méchant ? Ou ses ambitions politiques démesurées ?

Le comportement de Boubacar et la brouille entre *Alfa Mahaman Diobbo* et les Peul de Bittinkodji, poussèrent les deux saints à quitter Neni pour Goudel. Dans ce village, Mahamane Diobbo fut bien accueilli par la population locale. Après avoir séjourné à Goudel, les deux *ouléma* et leurs suites quittèrent cette localité pour Say. Boubacar Louloudji resta à Say deux ans durant. Entre- temps, la paix semble revenue dans le *Dallol*. Il exprima son désir de retourner vivre sur sa terre natale. Il demanda à Mahaman Diobbo d'intercéder auprès des Zarma pour que ces derniers le laissent revenir dans son pays et promit de se tenir tranquille. Ce qui rassura cette communauté qui par respect pour l'érudit, autorisa son retour dans le *Dallol*. Mais avant de quitter, il promit à Mahamane Diobbo qu'il viendrait faire la prière chaque vendredi à Say. Boubacar Loudoudji quitta ainsi la cité religieuse pour Tondifou¹ à la périphérie du *Dallol*. Il séjourna quatre ans durant dans ce village où il forait un puits. Si nous tenons compte de la date de la création de la cité de Mahamane Diobbo (1825), Boubacar serait arrivé à Tondifou vers fin 1827 et le début de 1828². Et comme il l'avait promis, il venait chaque vendredi faire sa prière à Say. Un jour, il invita Mahamane Diobbo à visiter le *Dallol*, le pays d'où il fut chassé. L'érudit trouva le site très intéressant et encouragea Boubacar à regagner en paix sur sa terre natale.

1 - Tondifou, village du canton de Kirtachi situé 79 kilomètres de Birni N'Gaouré.

2 - En effet, selon la tradition et les recoupements que nous avons eu à faire, Say serait fondé vers 1825. Et, Boubacar Louloudji vécut deux ans durant à Say avant d'aller à Tondifou. On peut donc situer le départ pour Tondifou vers la fin de 1827 et le début de 1828.

Grâce à la médiation de Mahaman Diobbo, religieux bien connu et très respecté dans tout l'Ouest du Niger, Boubacar Louloudji et les siens avaient été réinstallés dans le *Dallol*. L'érudit de Say avait accompagné Boubacar dans son pays natal. Il fonda ainsi une nouvelle capitale, Tamkalla vers 1832-1833. Par rapport à l'origine de ce nom, Boubacar Hama Beidi donne la version suivante :

*« Lorsqu'ils atteignirent la falaise occidentale du Dallol, Boubacar Loûdoûdji demanda de descendre les bagages. Il dit à son ami Alfa Mahamane Diobbo de regarder le Dallol. Celui-ci trouva ce pays très beau et l'admira. Ensuite Boubacar Loûdoûdji lui dit : ''tu vois, c'est de l'eau qui ne tue pas, ne noie pas. Ce n'est pas comme l'eau du fleuve''. Après, Mahamane Diobbo dit à son ami : ''Pourquoi ne veux-tu pas aller à Birnin Garouré ? Il lui répondit : ''C'est ici **tami-kala**, j'ai tout enroulé. C'est le centre de la **dîna** tandis que Birnin Garouré, c'est la royauté dont le feu ne s'éteindra jamais'' » (Hama Beidi, 2003 : 73).*

Pour montrer sa bonne foi, il envoya une lettre pour s'excuser auprès de Mohamed Bello et d'Abdoulaye Fodio. Il leur assura de sa volonté de vivre désormais dans le *Dallol* en paix. Convaincu cette fois-ci de la sincérité de Boubacar, Abdoulaye envoya un médiateur, son fils Mohamed, pour réconcilier les Zarma et les Peul. Mais, avant son arrivée, les Zarma paniqués par ce retour inattendu de Boubacar Louloudji avaient déjà préparé la guerre. C'est à Kiota, que Mohamed Abdoulaye va livrer bataille contre la coalition zarma qui sera vaincue. Au cours de ce combat, Bougaran sera tué. Après cette victoire, le *Dallol* connut de nouveau la paix. Boubacar vécut sept mois durant à Tamkalla avant de rendre l'âme au cours de l'année 1832-1833. Mais avant de mourir, il prit soin de désigner son successeur afin d'éviter les querelles de succession qui sont en général à la base du déclin des Etats. Pour éviter d'éventuelles contestations, il procéda à un tirage au sort. Boubacar Hama Beidi nous donne plus de détails sur ce mode de scrutin :

« Un jour Boubacar, sentant sa mort prochaine appela ses 15 fils adultes capables de prétendre au trône de Tamkalla : '' Je ne vous laisserai pas dans l'embarras après ma mort, je vous ferai un tirage au sort''. Il inscrit sur 15 bouts de papiers les professions auxquelles pouvaient prétendre ses fils : chefferie, marabout, berger, cultivateur, guerrier... Il mit les papiers dans un panier avec une ouverture juste pour une main. Il agita le panier pour bien mélanger les papiers.

Ensuite, il invita chacun à y introduire sa main et à prendre un seul papier. Chacun en prenait un, le regardait, puis le mettait dans sa poche. Boubacar Loudoudji invita chacun à lire son bout de papier. Ensuite, il dit à ses enfants : “ Le tout puissant a donné à Aboulhassane la chefferie, à Aboulwafa¹ le titre d’Imam. Que chacun se contente de ce dont Dieu lui a donné et reconnaisse sa place dans sa famille ” » (Hama Beidi, 2003 : 81).

Quelques jours après, Boubacar rendit l’âme à Tamkalla suite à une piqûre d’un scorpion :
« *Boubacar vécut sept mois à Tamkalla et rendit l’âme suite à la piqûre d’un scorpion* »
(Hama, 1969 (a) : 67).

V- L’œuvre religieuse de Boubacar Louloudji : la création des centres d’études secondaires

La tentative de Boubacar Louloudji de mener une guerre d’expansion a malheureusement plongé le *Dallol* dans la violence. Cette agression va creuser le fossé entre celui-ci et les Zarma. Ces derniers hésitent à envoyer leurs enfants à l’école d’un maître “méchant”. Malgré ce contexte de crise, Boubacar initia la création des centres d’études islamiques secondaires dans le *Boboye*.

1- Le centre d’études islamiques secondaire de Birniyel de Mamadi Diobbo (1823-1837)

Comme son père Sambo et son grand père Ali Anna, Boubacar ouvrit une école coranique fréquentée à la fois par des jeunes peul et des jeunes zarma parmi lesquels, Bougaran qui conduisit la coalition qui le chassa du pouvoir. En dehors de son école, il installa des *modibbo* un peu partout dans le *Boboye* afin que ces derniers l’aident à

1 - Selon la tradition locale, Aboulhassane et Aboulwafa sont nés la même nuit de mères différentes. Aboulwafa naquit vers 9h du soir et Aboulhassane ne vint au monde que bien plus tard, le matin de bonne heure, presque à l’heure de la prière. Mais, ce sont les parents d’Adama Kouré, la mère d’Aboulhassane qui vinrent annoncer les premiers la naissance de celui-ci. Boubacar décida de nommer l’enfant Aboulhassane. On vint ensuite, après la prière du matin, lui annoncer la naissance du fils de sa femme Dioko. On lui dit même que l’enfant naquit dès le début de la nuit, vers 9h du soir. Mais, sa bénédiction était déjà allée au fils de sa femme Adama Kouré, né bien après celui de Dioko. L’enfant de celle-ci fut appelé Aboulwafa. La tradition lie la chance d’Aboulhassane à cette bénédiction.

propager l'islam dans cette zone. Parmi ceux-ci, l'un des plus célèbres reste incontestablement Mamadi Diobbo, fondateur de la cité religieuse de Birniyel¹. C'est un lettré musulman venu de Tendirma (Macina). Il appartient à la famille des Peul Silloubé². Il voulait effectuer un pèlerinage à la Mecque mais arrivé dans le *Boboye* au début de l'année 1833, la fatigue et le poids de l'âge (62 ans) l'obligèrent à renoncer à son projet. Il fit alors escale à Tamkalla où il fut bien accueilli par Boubacar Louloudji. Ce dernier apprécia les hautes qualités intellectuelles de son hôte et lui demanda de rester pour l'aider dans la *Diina* :

« Boubacar Louloudji indiqua un site non loin de Tamkalla sur lequel Mamadi Diobbo et sa suite s'installèrent. C'est ainsi que Mamadi fonda la cité religieuse de Birniyel. Il ouvrit une école coranique que fréquentaient ses enfants et ceux des villages environnants. Parmi ses enfants le plus brillant reste indubitablement Toukour Mamadi. Après la mort de cet érudit en 1837, c'est le grand frère de Toukour, Sidikou qui prit le pouvoir. Sidikou Mamadi (1837- 1866), succéda à son père en 1837 et poursuivit son œuvre. Mais c'est surtout avec Toukour Mamadi (1866- 1901) que l'on assista à une intense activité religieuse à Birniyel avec l'ouverture de plusieurs écoles coraniques dans le village »³.

Selon la tradition locale, il y avait une véritable ferveur religieuse dans le village surtout sous le règne de Toukour Mamadi. Mais avec la chute de Tamkalla, le village avait disparu car les populations s'étaient dispersées :

« Une bonne partie s'était réfugiée dans le Sourguey c'est-à-dire l'Imanan. Après le retour de la paix, la population de Birniyel avec Mamadi Toukour à leur tête revint occuper le site de leur ancien village. De la fondation du centre jusqu'en 1901, c'était la Qadriya qui était en vogue dans ce village et ses environs. La Tidjaniya sera introduite à Birniyel sous le règne d'Ibrahim Sidikou (1901- 1946). Le Shaykh Hanafi de Fandou Bali- Bali par exemple fit ses études coraniques dans ce centre »⁴.

1- Birniyel : village situé à quelques 15 kilomètres de Margou. Birniyel signifie en peul, petite forteresse. Birniyel et Dionkoto étaient en fait deux sites défensifs créés par les autorités de Garouré pour surveiller et contrecarrer les mouvements des cavaliers du Kabi.

2- Les Silloubé sont des Sarakollés d'origine.

3 - Entretien avec Ismaila Amadou paysan à Birniyel le 09/10/2011.

4 - Entretien avec Oumarou Amadou imam de la mosquée de Birniyel le 09/10/2011.

2- Le centre de Garbou¹

Le village fut créé vers 1833 par Ali Tchanga, un peul originaire de Famaké (Macina). Il appartient à la famille des Peul Sidibé. Ali Tchanga y était venu avec sa famille et quelques lettrés musulmans. Contrairement à la plupart des Peul qui avaient pour activité principale l'élevage, il s'est singularisé par la pratique de la chasse. De sa fondation jusqu'à la période coloniale, Garbou avait toujours fourni aux *Lamido* du *Boboye*, les meilleurs archers de la zone. Ce village et Dionkoto étaient des forteresses construites sur la voie qu'emprunte généralement l'armée du Kabi pour attaquer le *Boboye*. C'étaient des sites défensifs qui servaient en même temps de remparts. Depuis la chute de Garouré, les *Lamido* du *Boboye* et leurs successeurs ne vivaient plus au même endroit, afin d'éviter le problème de relève car en cas d'attaque si le *Lamido* et son *Yerima* étaient tués, il y aurait une période de flottement du pouvoir aux conséquences incalculables. Le *yerima* est le remplaçant du souverain en cas d'absence. Il est aussi l'héritier du trône en cas de décès du souverain : « *Il jouit du pouvoir de donner des ordres à tous les dignitaires au nom du chef* » (Beidi Hama, 2003 : 173). C'est ainsi qu'Aboulhassane installa, Aboulwafa, le futur héritier du trône de Tamkalla à Garbou. Il ouvrit une école dans ce village et enseignait les enfants de ce village et ceux des villages environnants. Jusqu'au règne de *Lamido* Soumana, les *yerima* du trône du *Boboye* avaient toujours été installés à Garbou. Ainsi, les souverains Aboulwafa, Sita et Soumana avaient comme *yerima*, Bayéro, Beidi et Sita. Et tous ces suppléants avaient résidé à Garbou. C'est Soumana qui mit fin à cette pratique en envoyant son remplaçant à Falmey. Selon Garba Zoumari :

« *De sa création à nos jours, dix chefs se sont succédé sur le trône de Garbou, il s'agit de : Ali Tchanga (1833- 1865), Hama Foulan (1865- 1897), Amadou Ali (1897- 1915), Boubacar Bouro (8 mois), Baaba Wala (1915- 1954), Sambo Hama (1954- 1972), Boubé Zika, Salou Sambo, Manou Salou, Amadou Salou et Garba Salou depuis 1980* »².

1 - Garbou, c'est le nom du village d'origine de son fondateur, Ali Tchanga.

2 -Entretien avec Garba Zoumari paysan à Garbou le 09/10/2011.

3–Le centre de Boumba¹

A la différence des deux autres villages, Boumba n'est pas fondé par un Peul. C'est un village fondé par un Goubé nommé Bilan. Son père, Kada, venu de Loga séjourna à Gobéri, à Tiguey puis à Patchiga où il mourut :

« Après la mort de Kada, son fils Bilan quitta Patchiga et vint fonder Boumba. Après la mort de Bilan Kada, c'est Souley Kada qui accéda au pouvoir puis ce fut le tour de Sidikou Kada, Guittizé- Baaba, Bonkano Souley, Sidikou Souley, Koukou Bilan, Yayé Koda Souley, Seyni Sidikou, Adamou Seyni, Adamou Sidikou, Abdoulaye Moumouni (souverain actuel) »².

Il faut souligner ici que Kada fut un grand *alim*. Il fit ses études coraniques au Macina. Il avait ouvert une école coranique à Boumba fréquentée par les enfants de ce village et ceux des villages environnants :

« Tous les souverains qui se sont succédé sur le trône de Boumba, de sa création jusqu'aujourd'hui sont des lettrés musulmans à l'exception de Yayé Souley Koda. Ce dernier n'a étudié que la moitié du Coran avant d'être enrôlé comme tirailleur parmi les troupes françaises à la guerre de 1914- 1918. Il n'a donc pas eu la chance de poursuivre ses études coraniques »³.

Selon la tradition locale, le village est resté jusqu'à nos jours un centre d'études islamiques disposant de plusieurs douddales : *« A l'époque chaque quartier disposait d'un douddale et Boumba était l'un des rares villages disposant d'un Coran écrit à la main offert par les autorités de Gwandou. Mais, l'installation de l'administration française a ralenti l'activité religieuse dans ce village »⁴.* Selon les dignitaires de ce village, le Coran dont il est question est actuellement disponible dans les archives de la cour. Nous n'avons

1 - Boumba : Il y a deux versions sur la signification de Boumba. Selon la première, Boumba tire son nom d'une plante épineuse appelée *Goumbi* (*Acacia ataxacantha*) en Zarma qui était très abondante sur le site, donc Boumba tire son nom de la déformation de *Goumbi*. Selon la deuxième version, après la création du village, il y eut une grande famine qui décima tout le troupeau du village. Et les gens se plaignaient de cette situation en disant en zarma : *« wa si no kala day gumba. »* autrement dit : *« il n'y a pas de lait, il ne reste que la boule sans lait. »* d'où l'origine de Boumba.

2 - Entretien avec Abdou Saley paysan à Boumba le 09/10/2011.

3 - Entretien avec Idrissa Daouda paysan à Boumba le 09/10/2011.

4 - Entretien avec Djibrilla Omar imam de la grande mosquée de Boumba le le 09/10/2011.

malheureusement pas eu la chance de le voir et de le filmer car le Gardien détenant les clés de la chambre dans laquelle se trouve le document est absent lors de notre séjour dans le village.

Boubacar Louloudji est un personnage controversé qui a marqué de façon durable, l'histoire du *Dallol Bosso*. Petit fils d'Ali Anna, il a réussi au début comme ses parents à réunir autour de lui les enfants issus des deux importantes communautés (zarma et peul) du *Dallol*. Mais avec le déclenchement du Jihad, Boubacar "changea de fusil d'épaule" et se mit au nom de ce mouvement religieux à agresser des villages zarma. Ce comportement d'un leader religieux contraire aux principes de l'islam va pousser cette communauté à la révolte : c'est le début des violences dans le *Dallol*. Ses successeurs ont-ils réussi à ramener une paix durable dans cette vallée fertile ?

Photo n° 1 : La tombe de Boubacar Louloudji à Tamkalla



Photo prise à Tamkalla le 08/09/2011

Chapitre V : L'œuvre d'Abouhassane, fils et successeur de Boubacar Louloudji

Après la mort de Boubacar Louloudji et les violences connues sous son règne, l'espoir était permis de croire à une accalmie dans le *Dallol*. Mais, ses successeurs assoiffés de pouvoir allaient commettre les mêmes erreurs que lui, plongeant ainsi cette zone dans un cycle infernal de violences.

I- Le règne d'Abouhassane (1833- 1866)

Il est le successeur de son père. Comme ce dernier, il a eu un début de règne paisible mais la fin de son régime sera caractérisée par la reprise des hostilités dans le *Boboye*.

1- Le choix de l'homme

Après la mort de Boubacar Louloudji, son fils, Abouhassane désigné comme successeur par son père suite à un tirage au sort, le remplaça. Il s'empressa d'informer les autorités de Gwandou de sa prise du pouvoir. Abdoulaye l'invita chez lui, Abouhassane raconta toute la procédure à l'émir qui fut rassuré. Après le départ de son hôte, il informa *amir al moumine* de Sokoto (le commandeur des croyants), Mohamed Bello qui, à son tour, envoya des émissaires auprès de l'émir de Gwandou, Abdoulaye pour lui dire ceci :

« *Ousmane Dan Fodio*¹ nous charge de te dire de conseiller Abulhasane dans le sens de la modération. Il nous charge de dire d'aller toi-même à Tamkalla et d'y réunir peul et zarma pour les conseiller de s'entendre comme les enfants d'un même père et d'une même mère dans la foi de l'islam, et d'avoir, le plus tôt possible, à cesser entre eux des guerres inutiles et sanglantes » (Hama, 1969(a) : 70).

Après avoir lu la lettre de Mohamed Bello, Abdoulaye se rendit à Tamkalla où il réunit les deux communautés. Les Zarma acceptèrent de s'entendre avec les Peul au nom de l'islam,

1 - Il s'agit plutôt de Mohamed Bello car Ousmane Dan Fodio est décédé bien avant l'accession d'Abouhassane au pouvoir.

leur religion commune. Avant de quitter le *Dallol*, il demanda aux populations de construire un ‘‘*Birni*’’ pour protéger la ville contre les assauts éventuels des ennemis. Il traça lui-même le plan du mur d’enceinte de la ville et consacra Aboulhassane ‘‘*Lamido*’’(ce titre est plus politique que religieux). Il lui délimita son territoire (bordure Est du *Dallol- Maouri* du côté de Gwandou, Sansané- Haoussa à l’Ouest, Tounfalis au nord et Tanda du côté du Dendi) et lui dit ceci avant de retourner à Gwandou :

« *Lamido- zarma, Aboulhassane, la paix est là, devant toi. Si tu commandes avec sagesse ou tu gouvernes mal, sache que chacun de tes gestes est pesé par Dieu devant lequel tu es responsable de toi- même et de tout un pays. Quand tes sujets viennent te voir, rends-leur la justice, suivant la loi du Coran, selon les coutumes islamiques. S’ils sont assez nombreux et qu’ils en manifestent le désir, donnez-leur le chef de leur choix. Si parmi les villages qui dépendent de ton état certains arrivent à la désunion entre eux ou à la révolte contre toi, ne leur fais pas la guerre avant de me prévenir* » (Hama, 1964-1969 : 71).

Il faut noter à ce niveau que Boubacar Louloudji est le premier à porter ce titre de *Lamido- zarma*. Son père, Sambo et son grand père, Ali Anna ne se sont pas intéressés au pouvoir temporel. Ils ont vécu comme des leaders religieux. Ils ont œuvré surtout pour la propagation de l’islam dans la zone. C’est Boubacar Louloudji avec ses ambitions politiques démesurées qui va chercher à se faire introniser *Lamido- zarma*. Ce changement de titre est intervenu après la construction du ‘‘*Birni*’’ de Garouré :

« *Quand l’enceinte fut achevée, Boubakar écrivit à Ousmane Dan Fodio pour lui dire qu’il s’était réconcilié avec les gens du Boboye. Ceux- ci dit –il, répondirent nombreux à mon appel. Ils accoururent à Garouré où ils construisirent une enceinte pour protéger la ville. Ousman Dan Fodio envoya, à la suite de la lettre de Boubakar, des émissaires pour le couronner ‘‘*Lamido- zarma*’’* » (Hama, 1969 (a) : 41).

Lamido- zarma signifie, souverain du Zarma en peul. Bien que peul, il porte ce titre car il se trouve à la tête d’une zone peuplée majoritairement par des Zarma. En plus, il ambitionne d’étendre son pouvoir hégémonique sur cette communauté. Après la mort de Boubacar Louloudji, son fils Aboulhassane s’est rendu aussi à Gwandou pour chercher le

soutien d'Abdoulaye afin qu'il soit nommé '*Lamido-zarma*'. C'est ce qui justifie le déplacement de l'émir de Gwandou dans le *Boboye*. Après ses sages conseils, Abdoulaye est retourné à Gwandou avec l'espoir que le *Dallol* connaîtra désormais la paix. La présence massive des *Zarma* au cours de cette réunion prouve si besoin est, qu'ils entretiennent des relations cordiales avec les autorités de Gwandou. En atteste, le voyage de Bougaran dans cet Etat pour informer les autorités du comportement déviationniste de *Lamido* et l'avis favorable qu'il reçut pour chasser Boubacar Louloudji du *Dallol*.

Les *Zarma* étaient restés des années durant tranquilles jusqu'au moment où Aboulhassane adopta un comportement dictatorial et commença à opprimer ses sujets. La paix dans le *Dallol* dépend en réalité du comportement des érudits placés à la tête du centre d'études islamiques du *Boboye*. Si ces religieux avaient des problèmes avec une partie de leurs sujets, c'est parce qu'ils avaient oublié qu'ils étaient avant tout des porteurs du message divin. Et en tant que tels, ils devaient être des *Lamido* justes et équitables. Ils s'étaient malheureusement laissés influencer par leur entourage et s'étaient comportés comme des tyrans au milieu d'une communauté composée majoritairement par des gens plus ou moins avertis sur les questions religieuses. Ce sont ces comportements des souverains contraires à la religion de l'islam qui étaient à la base de leurs démêlés avec les *Zarma* de l'Est. En effet, les seuls moments d'accalmie étaient ceux au cours desquels les *Lamido Dallol* ne s'étaient pas écartés des principes religieux et s'étaient adonnés pacifiquement à la diffusion du savoir religieux dans leur zone.

2-La reprise des hostilités dans le *Dallol*

Après le départ d'Abdoulaye, la paix fut de courte durée dans le *Dallol* car deux (2) ans plus tard, une crise éclata. En effet, la population du village de Bengou, dans le Dendi refusa de payer l'impôt : le '*koumsou*'. Aboulhassane, conformément aux conseils

d'Abdoulaye Fodio, ne livra pas directement bataille à ce village. Il envoya d'abord un message aux gens de Bengou, pour les convaincre de payer l'impôt mais ceux-ci refusèrent. Il informa aussitôt Abdoulaye qui l'assura de son soutien et lui donna rendez-vous à Dioundou :

« Le Lamido Zarma envoya une lettre pour mettre au courant Abdoulaye Dan Fodio qui lui répondit de le rejoindre à Dioundou. Ils s'y rencontrèrent, chacun avec sa troupe, pour donner une correction aux habitants de Bengou. C'était un jeudi soir. Ils passèrent la nuit à Dioundou. Le vendredi après la prière, ils montèrent sur leurs chevaux et se dirigèrent vers Bengou. Les habitants de Bengou, ayant appris leur arrivée à Dioundou, quittèrent leur village. Le Sultan de Gandou et le Lamido Zarma trouvèrent un village vide, aucune âme n'y vivait. Ils apprirent que tous les guerriers s'étaient réunis à Tanda. Et ils se dirigèrent vers Tanda (...). Un combat très violent s'engagea entre les Peuls et les Zarmas. Ces derniers, acculés par leurs ennemis au fleuve, firent appel à leurs frères de Karimama qui les firent traverser le fleuve. Ainsi ils se mirent sur la rive droite. Les Peuls mirent le feu au village de Tanda. A la poursuite des Zarmas, ils longèrent le fleuve jusqu'à Kouassi où ils s'arrêtèrent » (Hama Beidi, 2003 : 89 - 90).

Après cette bataille, Abdoulaye retourna à Gwandou et mourut peu de temps après. Aboulhassane envoya une lettre de condoléances à sa famille. Il fut remplacé à la tête de Gwandou par son fils Mohamed. Dans le *Dallol*, la paix semble revenir mais pour quelques années. En effet, un Peul maltraité à Botou et désireux de se venger, vint après avoir retrouvé la liberté trouver Aboulhassane. Il lui fit comprendre (en exagérant les faits bien sûr) que les Gourmantché sont les pires ennemis de l'islam car pratiquant le '*Shirk*¹ de façon cruelle. Il lui décrit les pratiques occultes des populations de Botou : *« J'ai vu là où, vraiment, on est infidèle ! Cet endroit, ce village, c'est Botu. Dans ce village, les habitants ont emmuré vivant, un homme dans une statue en banco et c'est derrière le 'tooru*²*' , qu'ils font leurs prières » (Hama, 1964-1969 : 78). Irrité par ces propos du Peul, Aboulhassane chercha à vérifier les faits. Il écrivit à Boubacar Alfa Mahaman Diobbo pour lui demander son avis sur ces pratiques ancestrales qui avaient cours à Botou. Boubacar répondit à Aboulhassane en ces termes : « Je ne sais pas beaucoup de choses sur le chef de*

1 - Shirk : Associationnisme c'est-à-dire le mélange des croyances ancestrales et de l'islam.

2 . Tooru : C'est une divinité de la religion traditionnelle.

Botou. Je sais qu'il est très généreux et qu'il donne et fait l'aumône aux musulmans. Mais seulement, je sais qu'il ne fait pas la prière, qu'il n'est pas musulman » (Hama, 1964-1969 : 78).

Mais, le Peul maltraité, la rage au cœur et non content de cette réponse de Boubacar Alfa Mahaman Diobbo, se rendit lui-même à Gwandou pour raconter l'histoire à Mohamed Abdoulaye. Ce dernier se rendit aussitôt à Tamkalla et demanda à Aboulhassane de le suivre pour qu'ils aillent ensemble mener la guerre sainte contre le village de Botou. Arrivés à Diongoré, non loin de Say, les deux hommes firent appel à Boubacar Alfa Mahamane Diobbo. Ce dernier, se conformant à la philosophie politique de son père (la non violence), leur répondit en ces termes : « *Vous allez livrer combat à un homme qui n'est pas musulman certes, mais qui leur donne et qui leur fait sans cesse l'aumône, beaucoup de bien » (Hama, 1964- 1969 : 80). Même Aboulhasane ne voulait du tout pas de cette guerre :*

« Aboulhassane allait à cette guerre à contrecœur, il avait épousé une des sœurs du chef de Botou. De Diogoré les troupes de Gandou et de Tamkala se dirigèrent Botou. Le combat s'engagea. Comme les gens de Tamkala allèrent mollement dans cette ville, le gros du travail fut laissé aux troupes du Gandou. Les Gourmantchés résistèrent héroïquement, les Peuls se replièrent sur Kirtachi » (Hama Beidi, 2003 : 99).

Il faut souligner à ce niveau que la plainte du Peul n'est que la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. La communauté gourmantché est restée fermement attachée à ses croyances ancestrales et a refusé de se laisser pénétrer par l'islam. Ce refus de se convertir à la religion de Mohamed, irritent les autorités de Gwandou qui cherchent le moindre prétexte pour livrer bataille contre cette communauté. La plainte du Peul est une belle occasion offerte à Mohamed Abdoulaye.

Ce fut un échec pour la coalition. Après ce fiasco, Mohamed Abdoulaye retourna à Gwandou et Aboulhassane regagna Tamkalla. La paix continua de régner dans le *Boboye*

car les dirigeants des régions exerçaient leurs fonctions conformément à leurs prérogatives. Seules les affaires litigieuses les plus graves qu'ils n'avaient pas pu trancher étaient transmises au " *Lamido* " du *Dallol*. Si ce dernier n'arrivait pas à son tour à trancher, il transmettait le litige au sultan de Gwandou qui tranchait en dernier ressort. Le *Boboye* connut ainsi la paix et les populations vaquèrent normalement à leurs occupations. Mais, un incident grave intervenu dans le Zigi fit monter la tension. En effet, un chef zarma Seyni Kâdi commit l'adultère dans le village de Gassé- Béri. L'affaire fut portée devant Aboulhassane qui trancha :

« Voyez d'après la loi du Coran, l'acte que vient d'accomplir Seyni Kâdi mérite la mort. Maintenant qu'il encoure cette peine, par mesure de clémence, je vais le déporter de son village. Je vais l'assigner en résidence forcée dans un autre coin de mon royaume ; ce sera là sa punition, la peine de prison que son acte, avec beaucoup d'indulgence, appelle, c'est un strict minimum. De Bankadé, Aboulhassane déporta Seyni Kâdi à Pullo¹, à l'Ouest de Tamkalla »².

Ainsi, l'acte ignoble de Seyni Kâdi ne fut pas jugé conformément au Coran car le " *Lamido* ", voudrait éviter une sentence lourde qui pourrait occasionner un soulèvement des Zarma. Mais malgré cette indulgence d'Aboulhassane, certains membres de ce groupe se montrèrent farouchement hostiles à cette sentence. Il avait certainement pressenti le danger et il l'avait évité de justesse. Deux ans après, les incidents se multiplièrent non seulement entre les deux communautés du *Dallol* mais aussi entre Zarma eux-mêmes. Mais le *Lamido* parvenait malgré tout, à régler à l'amiable ces litiges.

Mais comme son père, cette accalmie fit naître chez Aboulhassane, une certaine folie de grandeur. Il perdit ainsi sa lucidité d'avant et s'érigea en véritable dictateur. Il se

1- Pullo signifie en fulfuldé peul, le premier site du village est situé à l'Ouest de Margou. Le village actuel est situé entre les villages de Kodo et de Kanaré.

2 -Archives sonores de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma le 23/04/1969.

présenta aux yeux de ses sujets comme étant l'homme réunissant toutes les qualités (le plus intelligent, le plus instruit, le plus brave, le plus beau¹...) :

« Je vous réunis pour me 'vanter'. Dans le pays zarma, personne n'a commandé avec autant d'honneur et de bonheur que moi. Il y a 27 ans que je commande ce pays dans la paix. Je me vante de cela. Tout jeune encore, j'ai 30 enfants. Je me vante de cela aussi. Sans ma responsabilité de chef, je peux prouver au pays zarma, que dans celui-ci, je suis le plus instruit. C'est pour moi un sujet de vanité. C'est encore ma qualité de sultan qui m'empêche de prouver que dans le zarma, je suis l'homme le plus brave. C'est là pour moi une occasion de satisfaction personnelle. C'est toujours mon état de sultan qui m'interdit de prouver que dans le zarma, je suis l'homme le plus beau » (Hama, 1969 (a) : 85-86).

Se sentant très puissant, Aboulhassane oublia les sages conseils d'Abdoulaye Fodio et se comporta en "Lamido" absolu: *« In zaberma, Abu al-Hasan continued military operation against the zaberma which he completed in 1848/9. He than gave the zaberma a treatment which was strictly not legally proper in the context of the Islamic law, even to conquered people»* (Alkali, 1969: 191). Traduction : [Dans la zone zarma Aboulhassane a continué ses opérations militaires contre les Zarma entre 1848 et 1849. Puis il fit subir aux Zarma un traitement qui était contraire à la loi islamique, même un peuple conquis ne devait pas être soumis à une telle torture]. Pire, il laissa ses enfants maltraiter les paisibles populations du *Boboye*. Le centre d'études islamiques tomba ainsi dans l'arbitraire et le désordre. Les Zarma de l'Est ressentirent vivement cette injustice contraire aux lois islamiques et s'organisèrent en conséquence afin de freiner cette dérive totalitaire.

II- La chute de Tamkalla et la succession d'Aboulhassane

1- La chute de Tamkalla

Pour dénouer la situation, les Zarma de l'Est font appel à Daouda, le fils de Bougaran. Ce dernier se rendit à Argoungou, pour solliciter l'appui militaire du Kabi.

1 - Pour plus de détails sur l'attitude nouvelle d'Aboulhassane, voir les ouvrages de Boubou Hama, Histoire traditionnelle des Peul du Dallol Boboye et de Boubacar Hama Beidi, Histoire traditionnelle des Peul du Dallol Bosso.

Mais à Gwandou une fausse nouvelle circulait dans la ville accusant le Zarmakoye de Dosso, Kossam, d'être le cerveau de cette conspiration. Mohamed ne put se contenir devant une nouvelle aussi grave. Il ne prit même pas le soin de vérifier l'information à la source. Convaincu que Zarmakoye venait de signer une alliance avec le pire de ses ennemis, Kabi, Mohamed Bello mobilisa une armée pour attaquer la ville de Dosso : « *Il y eut quiproquo ; les Peul de Gando crurent que c'était Kossam, le roi de Dosso, qui avait demandé l'aide de leur ennemi mortel, contre leur protégé Aboulhassane. Les Peul de Gando décidèrent d'apporter la guerre à Dosso* » (Hama, 1969 (a) : 87). Malgré toutes les explications fournies par Aboulhassane pour dissuader Mohamed à renoncer à son projet, celui-ci attaqua cette ville qui selon lui a renié la religion. Cette guerre menée contre Dosso par l'armée de Gwandou avait été interprétée par les Zarma comme étant une stratégie d'Aboulhassane visant à les affaiblir. Elle encouragea aussi, les *Wangaari* à sceller une alliance solide avec le Kabi : « *Events connected with the defeat of Dosso were to create conditions which prompted the 1849 alliance* » (Alkali, 1969 : 188). Traduction : [Les évènements liés à la défaite de Dosso ont abouti à l'alliance de 1849]. Les Zarma de l'Est, irrités par le comportement du *Lamido Boboye*, ont décidé de se révolter contre lui.

Mais ce qui va surtout faire monter la tension dans le *Dallol*, c'est le comportement des enfants d'Aboulhassane. Ces derniers sont devenus incontrôlables et rendent la vie difficile aux populations de la zone. Ils ont multiplié les abus et les exactions contre les populations :

« Nous avons vu comment Aboulhassane, grisé par le pouvoir, se départit de la voie droite du Coran et comment aussi il lâcha la bride de l'arbitraire à ses fils. Et c'était de ce côté qu'allait lui venir le premier pavé lancé dans sa mare de tranquillité. En effet, les enfants du prince enlevèrent par la force la vache d'une femme peul, Halimatou, du village de Korankassa. Celle-ci supplia en vain les fils d'Aboulhassane de lui rendre sa vache. Enfin n'en pouvant plus elle alla jusqu'à Tamkalla trouver Aboulhassane. Elle dit tout son malheur au monarque. Celui-ci l'écouta d'une oreille distraite puis, il dit :

- *Ces choses regardent les enfants. Je ne peux pas m'occuper d'une affaire des enfants. Retourne chez eux et arrange-toi pour qu'ils rendent ta vache.*

Halimatou retourna encore chez les fils d'Aboulhassane. Ce fut en vain. On la renvoya par un refus hautain. Furieuse, Halimatou retourna de nouveau chez Aboulhassane. [...].

Malgré les pleurs et les supplications d'Halimatou, Aboulhassane, par cruauté, ne voulut pas s'intéresser à ce cas flagrant d'injustice qui réclamait la vengeance de Dieu. Excédée, Halimatou s'adressa de toute sa foi et de tout son cœur directement à Dieu, au-delà des hommes, d'Aboulhassane et de ses fils » (Hama, 1969 (a) : 89 - 90).

Elle pria ainsi, Dieu afin qu'il punisse Aboulhassane et, la prière de cette pauvre femme fut exaucée par le Seigneur. En effet, le comportement des enfants d'Aboulhassane fit monter la tension même au sein de sa communauté. Ainsi, un Peul du village de Windé, Zakara, témoin de la scène pathétique, se rendit lui-même à Argoungou pour informer le chef de la coalition zarma, Daouda du comportement insupportable adopté par *Lamido* et ses fils. Et, ce comportement l'avait rendu impopulaire même au sein de sa propre communauté. L'émissaire eut alors, un argument de taille pour convaincre le *Sarkin* Kabi, Nabamé de la nécessité de l'aider mais aussi des chances qu'ils avaient de remporter la victoire à cause de l'impopularité d'Aboulhassane. Et d'ailleurs, il était arrivé au moment opportun dans le Kabi. En effet, les autorités de cet Etat cherchaient aussi à mettre fin au pouvoir hégémonique peul de Gwandou. Ainsi, se constitua au cours de l'année 1849-1850, la coalition qui porte le nom Nabamé qui est composée des éléments du Kabi, des Zarma de l'Est, du Dendi et de l'Arewa: «*The Nabame alliance is perhaps the most important single event in the 19th century history of Kebbi. The objective of the alliance was to eliminate Fulani control in the region of the component states, and in the case of Kebbi to regain the independence lost.* » (Alkali, 1969 : 230 - 231). Traduction: [L'alliance Nabamé est peut-être, le seul événement le plus important dans l'histoire du Kabi au XIX^e siècle. L'objectif de l'alliance était de mettre fin à l'hégémonie peul dans la région et permettre au Kabi de retrouver son indépendance perdue]. Cette alliance marque un tournant décisif dans l'histoire du *Boboye* car elle va permettre au Kabi d'instaurer son hégémonie sur les territoires contrôlés par les Zarma de l'Est.

Au même moment où cette alliance se nouait entre les Zarma de l'Est, le Dendi, le Kabi et l'Aréwa, un autre guerrier commença à faire ses preuves dans le *Dallol*, il s'agit d'Issa Korombé. Ce dernier est revenu dans son village après un long exil. Il sera très vite populaire dans la région en faisant preuve de bravoure et de finesse au cours des combats qu'il engagea contre les Touareg. Il sut ainsi contenir les assauts de ces derniers et rejoignit la coalition Zarma appuyée par l'armée du Kabi pour combattre Aboulhassane. Il tint ces propos devant les résistants :

« Je suis entré de la brousse et je reviens à présent. Et quiconque revient de la brousse à la suite de telles conditions, se donne un but précis. Que tous les hommes libres vivant ici dans le Kabbi, et se reconnaissant enfants de Untel et Untel se préparent ; nous allons reprendre notre boboï, puisque l'on ne peut vivre éternellement chez autrui » (Laya, 1976 : 47- 49).

Issa intégra ainsi la troupe de Daouda qui bénéficie désormais du soutien des Kabbawa et des Arawa. La coalition forte de ce soutien prépare la reconquête du *Dallol* :

« Les Zarma se tournèrent ensuite vers l'autre camp ennemi. Pour ce faire, les chefs militaires se réunirent à Fada Zéno près de Doso où ils attendaient l'armée du Kabi. Les alliés firent mouvement vers Tamkalla. Le Lamido de Tamkalla avisé prit l'initiative de se rendre à Kala où il espérait prendre de vitesse ses ennemis. Ces derniers s'étaient cette fois-ci, démarqués de leur itinéraire habituel. Auparavant, les zarma et leurs alliés attaquaient les Peul de Kala¹. Cette fois-ci, après l'étape de Kwara-Zeno, ils descendirent directement à Tamkalla. Quand le Lamido Abul Hassan se rendit compte qu'il avait fait un faux calcul, il dépêcha un messenger, Sagaidou à Tamkalla. Dans son message, il ordonna à son représentant de déclarer Tamkalla 'ville ouverte'. Mais le messenger fit le contraire à sa tête et engagea cinq mille hommes dans la bataille. Isa Korombe et ses alliés infligèrent une défaite cuisante à l'armée ennemie » (Harouna, 1985 : 64-65).

Quelle triste fin pour le *Lamido* Aboulhassane qui a réussi au début de son règne à instaurer un climat de paix dans le *Dallol*. C'est surtout son comportement déviationniste et les lourdes fautes commises par ses enfants qui l'ont rendu impopulaire vers la fin de son règne et ont permis à la coalition d'avoir le dessus. Les autorités de Gwandou, préoccupées par la situation du Kabi n'ont malheureusement pas pu apporter un appui

1 - Kala, village situé sur le tronçon Birni- Kiota à quelques 20 kilomètres de Birni.

militaire à Aboulhassane dont la capitale Tamkalla fut mise à sac par la coalition en 1854.

Barth décrit l'état lamentable de la ville lors de son second passage, c'est-à-dire en 1855 :

« *The town of Tamkala, which gives great celebrity to this region, had suffered considerably during the revolution of zabérma ; and in the bulky crops of native corn (which were just ripe) had not hid the greater part of the town from view, it would most probably have presented even a more diladated appearence ; for not only was the wall which surrounded the place in a great state of decay, but even the house of the governor himself was reduced almost to a heap of ruins* » (Barth, 1965 : 538).

Traduction: [La ville de Tamkalla qui donne une grande célébrité à cette région, avait notoirement souffert de la révolution zarma. Ainsi, les cultures abondantes de maïs local (qui venait juste d'être mûr) n'obstruait en rien la vue de cette ville, mieux lui offrait l'aspect d'une ville saccagée car, non seulement les murs qui entouraient la place étaient dans un état de ruines totales, mais aussi, même la maison du chef était réduite presque en gravats]. Cette destruction de Tamkalla, la capitale du centre d'études islamiques du *Boboye* par la coalition, a considérablement affecté l'influence de Gwandou dans cette partie : « *By the year 1854 the independance of Kebbi had been archieved. Fulani political influence in the region had been completely eliminated* » (Alkali, 1969: 250). Traduction : [A partir de 1854, l'indépendance du Kabi avait été acquise. L'influence politique peul dans la région avait été complètement jugulée].

Mais, conformément aux recommandations de Boubacar Louloudji qui conseilla sa descendance de se réfugier sur l'île de Bikim¹, la famille quitta le *Boboye* pour s'installer provisoirement dans cette localité. Une seconde fois, le centre d'études islamiques du *Dallol* connut une période de troubles au cours de laquelle les Peul perdirent le pouvoir et la famille dirigeante contrainte à s'exiler. Boubou Hama souligne cette triste fin des « *Lamido* » du *Dallol*:

1- Bikim est une île située sur la rive droite du fleuve dans le parc national du «W» à l'Ouest de Boumba et au nord de la Mékrou. C'est une île difficile d'accès à cause de l'abondance des arbres mais aussi des bras du fleuve de la Mékrou.

« Mais, ce qui est caractéristique dans le Dallol, c'est le pouvoir, basé sur la morale du Coran. Nous y voyons les princes prospérer quand ils ont respecté cette morale, et succomber et punis, quand ils sont tombés dans l'arbitraire et l'injustice. Chacun de leurs actes, chacune de leurs actions sont appréciés sous l'angle de la justice permanente de Dieu » (Hama, 1969(a) : 94).

Cette analyse faite de l'auteur sur l'évolution de la situation politique dans le *Dallol* est pertinente. En effet, Ali Anna et Sambo ont vécu en paix dans cette zone parce qu'ils se sont conformés à la morale du Coran. Mais, Boubacar Louloudji et son fils Aboulhasane ont tous eu une fin de règne douloureuse à cause du non respect de cette morale. Le premier fut contraint à l'exil ; quant au second, il eut une fin tragique car il trouva la mort à Kollo. L'évolution politique du centre d'études islamiques de Garouré est différente de celle de Say qui a connu la stabilité depuis sa création jusqu'à l'arrivée des troupes de conquête coloniale. Ce qui a permis à ce centre de rayonner dans tout l'Ouest du Niger et même au-delà. En effet, si Say a connu une telle stabilité, c'est grâce au comportement exemplaire de Mahaman Diobbo et de ses successeurs, qui ont opté pour la cohabitation pacifique en développant une culture de paix et de tolérance entre les habitants.

2- Les successeurs d'Aboulhassane

Après Aboulhassane, ses successeurs ne vont pas véritablement régner sur le *Dallol*. Tafa, enfant choyé par son père est déjà tristement célèbre dans le *Boboye* à cause de son comportement insupportable à l'égard des populations de cette zone. Nous pouvons affirmer sans risque de nous tromper qu'il est en grande partie responsable du malheur qui frappa son père. Sans consulter ses oncles, Tafa¹ s'empare du pouvoir et s'érige en maître absolu. Il s'installe à Kollo et affiche un mépris total non seulement à l'égard de ses sujets mais aussi à l'égard des autres membres de sa famille. Cette attitude du nouveau dirigeant

1 - Tafa n'a normalement pas droit au trône car selon les témoignages que nous avons recueillis à Birni, il a tiré l'imamat lors du tirage au sort organisé par son père peu avant son décès. Et, Boubacar conseilla vivement à ses enfants de respecter le sort que Dieu a réservé à chacun d'eux.

pousse les membres de sa famille à quitter Kollo pour se réfugier sur l'île de Bikim. Véritable dictateur, il n'épargne personne même pas ses propres frères. Ainsi, il n'hésite pas à humilier publiquement son frère, Bayéro :

« Un jour, Tafa partit à Kouré. Dans cette ville, il acheta du mil mais, n'ayant pas d'argent pour le payer, il se saisit sans façon de la jument que montait son frère, Bayoro. Il offrit cette jument en paiement du mil qu'il venait d'acheter. Non content de cette attitude indélicate à l'égard de son frère, il le mit à pied et l'obligea à trotter devant son cheval. Ainsi de Kouré à Kollo, tout le monde vit Bayoro trotter devant le cheval de son frère Tafa, nouveau Lamido- Zarma du Boboye. Bayoro n'était pas content du traitement qui lui fut infligé. Il en fit part à Kollo à ses autres frères qu'il ne fallait pas l'étaler au grand jour » (Hama, 1969 (a) : 97).

Photo n°2 : La tombe de Yakubu Nabame, souverain du Kabi, autour duquel se constitua, la fameuse coalition qui porte son nom et qui mit en déroute les Peul.



La tombe de Yakubu Nabame à Argoungou.

Photo prise à Kanta Meseum à Argoungou le 17/08/10

Les Zarma de l'Est, très inquiets par la reconstitution du pouvoir peul à Kollo décident de tendre un guet-apens à Tafa :

« C'est un habitant de Bassi, Modi, ami intime de Tafa que Daoudou choisit pour qu'il conduise le nouveau Lamido dans son piège. Modi vint à Kollo et dit à tafa : ' tu es maintenant un Amirou, il faut faire le tour de ton territoire car tous les Zarma ne sont pas contre vous''. Tafa demanda parmi les membres de sa famille ceux qui vont l'accompagner dans sa tournée. Ils refusèrent tous de l'accompagner et prièrent même Tafa de ne pas effectuer la tournée. Malgré le refus des siens de l'accompagner, Tafa prit l'imprudente décision d'effectuer la tournée car il a confiance en Modi. Devant le refus de Tafa et sentant le danger qu'il courait, Bayéro et les autres frères de Tafa quittèrent Kollo pour se réfugier à Bikim. Peu de temps après, Tafa sera pris au piège à Gorou- Koumassi et tué »¹.

La capitale du *Dallol* sera transférée sur l'île où Amadou Koursounani, oncle d'Aboulwafa accéda provisoirement au trône (la tradition locale reste muette sur la durée de son règne). Il fit appel à Aboulwafa réfugié à Dioguirma. Celui-ci se rendit aussitôt à Bikim et prit le pouvoir. Mais, le non respect des règles de succession ne plut pas à Bayéro qui quitta le lieu : *« Bayéro Aboulhassane n'était content, car il voulait en toute occasion l'application stricte de la coutume. Il commença à faire des exactions et Aboulwafa, indigné de cette attitude, l'appela et le gronda. Fâché, Bayéro Aboulhassane décida de partir »* (Hama Beidi, 2003 : 123). Il alla ainsi, en aventure dans l'espoir de trouver le pouvoir mystique mais aussi, l'appui militaire nécessaire pour combattre les Zarma et reconquérir le *Dallol* :

« Bayoro se rendit à Wanzarba auprès de la Kassay, prêtresse supérieure des Soninké. Bayoro vécut pendant deux ans auprès de cette femme. Chaque mois, celle-ci lui donnait à téter un de ses seins. Un jour, la Kassay fit venir Bayoro et lui dit : 'Maintenant, tu peux partir, je t'ai donné tous les secrets que je possède » (Hama, 1969 (a) : 102 - 103).

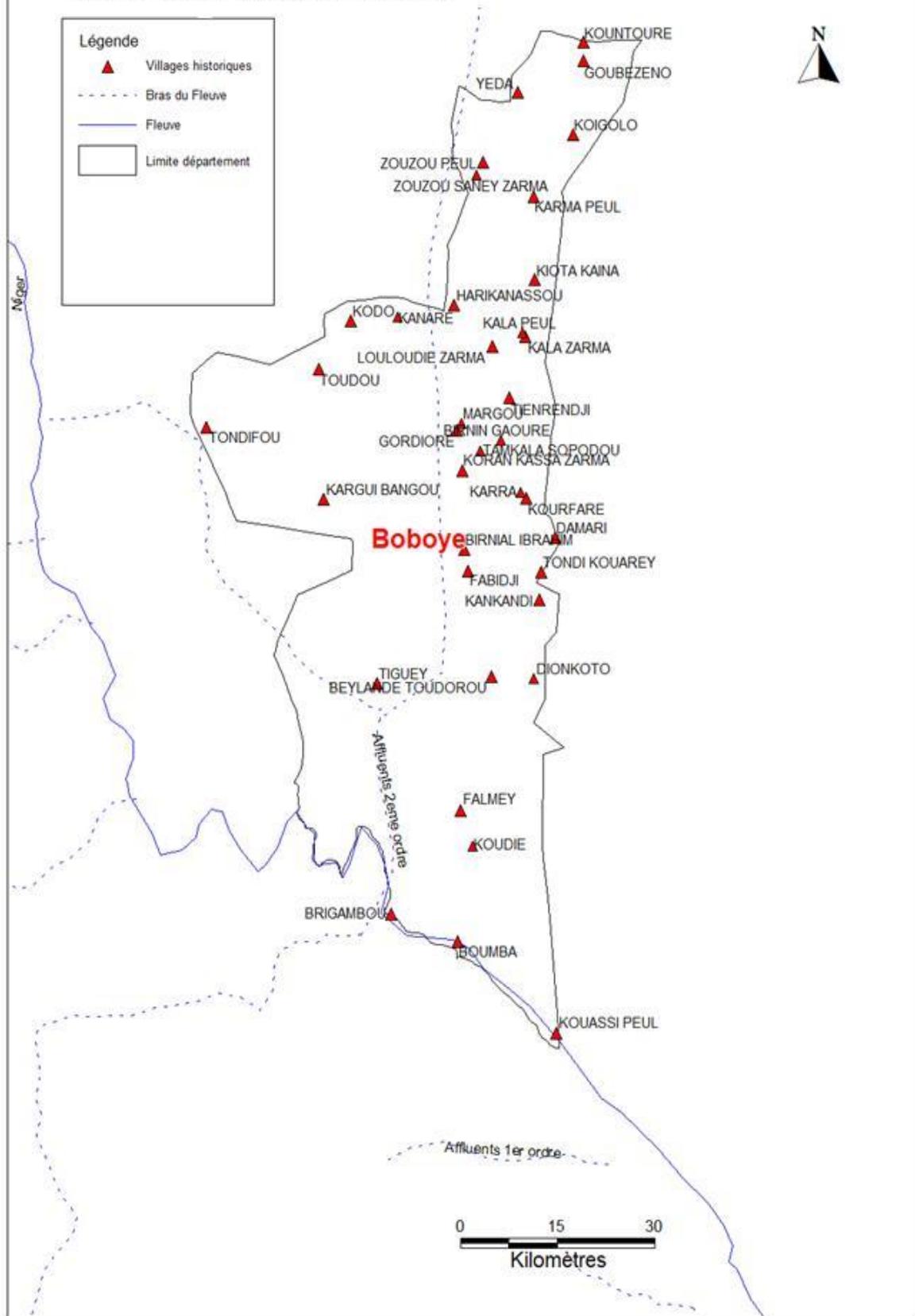
Sur l'île de Bikim, Aboulwafa mourut après sept (7) ans de règne. Puis ce furent Seydou Diaré, Dadi et Soumana dit Baba Sidi qui régnèrent respectivement neuf (9) et treize ans :

1 - Sonothèque de l'IRSH : entretien avec Siddo Sayoma le 23/04/1969.

« Après le départ de Bayéro, Aboulwafa vivait heureux pendant sept ans. Il mourut à Bikim. Seydou Diaré le remplaça. Il suivit le chemin de son prédécesseur : il était aussi un marabout. Il régna pendant neuf ans. Après sa mort, Dadi fut nommé roi à Bikim. Il régna pendant trois ans. Il s'inspira de l'exemple d'Aboulwafa. C'était l'époque où le Dallol vivait l'ère des marabouts. Son successeur fut Soumana dit Baba Sadi. Il vécut comme ses prédécesseurs » (Hama Beidi, 2003 : 125).

Il faut à ce niveau souligner qu'après Aboulhassane, les Peul ont véritablement perdu le pouvoir dans le *Dallol*. Au cours de la période qui suit et qu'on peut qualifier de période intermédiaire, les descendants de Boubacar Louloudji tentent tant bien que mal de conserver l'unité de la famille et un semblant de pouvoir dont l'autorité ne s'exerce que sur l'île de Bikim. D'ailleurs, après Tafa les autres *Lamido* ont surtout régné en chefs religieux et non en chefs politiques. Ils ont consacré leur temps de règne à l'enseignement religieux sur cette île. Ils ont œuvré pour le rayonnement de la religion musulmane mais dans un espace limité. Ce flottement du pouvoir prendra fin avec le retour de Bayéro Aboulhassane dans le *Dallol*.

Carte n°4 : Principaux villages historiques du Boboye



Cette carte permet de situer les villages qui ont joué un rôle important dans l'histoire du centre d'études islamiques de Birni N'Gaouré. Il s'agit de : Tamkalla (capitale de ce centre de 1833 à 1854), de Tondifou (village dans lequel Boubacar Louloudji a séjourné deux ans après son retour dans le *Dallol*), de Boumba (la bataille sanglante de 1896 a eu lieu dans cette localité), de Birnial (Birniyel), un centre d'études islamiques secondaire du *Boboye* etc.

Chapitre VI : Le rétablissement du pouvoir peul dans le *Dallol*

Après la chute de Tamkalla en 1854, les Peul ont véritablement perdu le pouvoir dans le *Dallol*. La capitale de ce centre sera transférée à Kollo puis à Bikim. Déçu par la défaite sanglante des siens et désireux de se venger, Bayéro quitta cette dernière localité pour chercher les secrets de la guerre. Ce chapitre abordera son exil, son retour triomphal dans son pays natal ainsi que l'organisation politique et administrative du centre d'études islamiques du *Dallol*.

I- La reconquête du *Dallol* par Bayéro Aboulhassane

1- L'exil de Bayéro

Bayéro est né à Tamkalla, d'Aboulhassane son père et de Hassia¹, sa mère. Il fit ses études coraniques dans l'école de son père, à Tamkalla. Après la prise de la capitale du *Boboye* par les Zarma, il vécut un moment à Kollo. Mais le comportement du nouveau *Lamido*, Tafa, l'incita à quitter cette localité avec ses autres frères pour s'installer sur l'île de Bikim. Meurtri par la défaite et les dissensions au sein de sa propre famille, désireux surtout de se venger, Bayéro Aboulhassane prit le chemin de l'exil. En quittant ce village, il n'avait qu'un souci principal : comment procéder pour reconquérir le *Dallol* perdu ? Suivant les conseils du souverain de Dantchandou, Bayéro comprit qu'il ne pouvait remporter cette bataille, si lui-même n'arrivait pas à acquérir les secrets de la guerre. Il se rendit à cet effet dans plusieurs localités à la recherche de ces derniers. Ainsi, de cette île, il se rendit à Diongoré, à Dantchandou- Sillankey, à Torodi, à Karma, à Guessé puis à Wanzarbé, fief des Soninké². Dans ce village, Bayéro y demeura deux ans durant. Il profita de son séjour à Wanzarbé pour s'initier aux secrets de la guerre auprès de la prêtresse du

1 - Hassia est une zarma, c'est une femme *kallé* du village de Guessé dans le Zarmaganda.

2 - Soninké : Ce sont les détenteurs de la magie *Sojey*.

village, Kassai. Il y a lieu à ce niveau de se poser des questions : Est – ce que l’homme religieux qui a le pouvoir ou qui cherche le pouvoir est le même que le simple religieux prêcheur ? Comment un érudit qui se bat pour l’instauration d’un islam extirpé de toutes les survivances des croyances ancestrales peut – il se permettre de chercher les secrets de la guerre chez une prêtresse de la religion traditionnelle ? La réponse à ces questions se trouve dans le comportement de Bayéro qui est prêt à tout pour reconquérir le trône de ses ancêtres. Après Wanzarbé, il se rendit chez les Kounta du Mali puis se fixa dans le Yaga¹ où il fut très mal accueilli par la population. Son frère, Abdou le rejoignit dans cette localité :

« Bayéro vint s’installer à Séba dans le Yaga sans donner des explications aux habitants intrigués et pendant deux ans, il ne pouvait trouver une parcelle pour construire. Chaque fois qu’il sollicitait un bout de terre, on lui disait :’’ si tu veux une parcelle pour construire ta case, pourquoi as- tu abandonné la terre de ton père ? Retourne chez toi. ‘Bayéro supporta quand même toutes les tracasseries des gens de Séba » (Hama Beidi, 2003 : 129).

Devant l’hostilité des Peul de Yaga à l’égard de Bayéro et de son frère, les deux étrangers firent preuve de bravoure pour amener les populations à les accepter comme des siens. L’occasion leur fut offerte par des guerriers Mossi qui, un jour, attaquèrent Séba, la capitale et vainquirent les Peul. Ils enlevèrent tous les bœufs de la ville. Alertés, Bayéro et son frère Abdou se lancèrent à la poursuite des guerriers mossi et les vainquirent :

« Ayant appris la nouvelle, Bayoro scella son cheval, le monta et se lança, seul, à la poursuite des Mossi. Il les rattrapa. Il engagea le combat contre eux après avoir traversé une rivière mais il y fut projeté avec violence dans le lit de la rivière où il eut les mains déchirées et la figure meurtrie. Dans cette position il avait perdu connaissance et était à la merci de ses ennemis. Mais, Abdou eut vent du départ de Bayoro. Il le suivit à la trace et il le trouva juste au moment où il tombait dans la rivière. Il le souleva, lava ses blessures, mais il ne perdit pas son temps. Il se lança à la poursuite des Mossi avec encore plus de vigueur que Bayoro. Les cavaliers Mossi eurent peur. Ils se sauvèrent en laissant le troupeau de bœufs entre les mains d’Abdou. Celui- ci ramena à Séba son frère Bayoro, pantelant de sang, et le troupeau au complet » (Hama, 1969(a) : 104 -105).

1 - Yaga est une ville située actuellement au Burkina-Faso.

Cette victoire surprise des deux frères face à de redoutables guerriers poussa les populations de Yaga à changer d'attitude à leur égard. D'ailleurs, le roi, très content de l'exploit des deux frères, leur donna en mariage deux de ses filles : « *Le roi de Yaga fut stupéfait devant le courage des deux frères. Il donna à Bayoro sa fille Ayssa et à Abdou, son autre fille, Fatima* » (Hama, 1969 (a) : 105). Ainsi, les deux frères furent hébergés comme des héros à Séba. Bayéro profita de ce nouveau climat favorable pour faire venir sa famille. Même des Peul et des Zarma se joignirent à sa famille pour s'installer à Yaga : « *Bayoro devint dans le Yaga un guerrier de premier plan. Il y fut rejoint par des Zarma et des Peul* » (Hama, 1969 (a) : 105).

2- La rencontre entre Bayéro et les Foutanké

Vers la fin du siècle débute la conquête coloniale en Afrique occidentale. Le roi du Djoloff, Ali Bori N'Diaye révolté contre les français, sera chassé de son royaume par les troupes du colonel Dodds. Ce dernier prit la capitale du Djoloff, Yang- Yang, le 24 mai 1890, obligeant ainsi le souverain à s'enfuir pour se réfugier au Nioro, dans le Macina. Ahmadou Sékou reçut le fugitif du Djoloff. Mais, le Macina sera à son tour attaqué par les colonnes françaises d'Archinard. Le Nioro sera pris en janvier 1891. Ahmadou Sékou ne s'avoue pas vaincu. Tout en se repliant sur le Hombori, il continue de harceler les français. A partir de 1893, Ahmadou Sékou et Ali Bori N'Diaye prirent la fuite vers l'Est pour chercher refuge à Sokoto. Après avoir transité par Dori, les fugitifs arrivèrent dans le Yaga. Comme le dit un adage populaire : « *Le malheur des uns fait le bonheur des autres* ». En effet, pour Bayéro, l'arrivée des troupes des deux rois, équipées d'armes modernes constituent un "don de Dieu", une occasion à ne pas rater pour prendre sa revanche sur les Zarma.

Après avoir sympathisé avec les nouveaux arrivants, il prit tout son temps pour leur expliquer les mobiles de son exil et son désir de reconquérir la terre de ses ancêtres. Les Foutanké comprirent l'enjeu et décidèrent de lui apporter tout leur soutien. Ainsi, Bayéro et ses alliés quittèrent Yaga et vinrent s'installer à Lontia¹. Le séjour dans la localité de Say est confirmé par les traditions locales mais aussi par plusieurs auteurs parmi lesquels, Lem :

« Un ultime épisode de la lutte des colonnes françaises contre Ahmadou se situe dans la région de Say, qui fut, en 1893, le lieu de refuge temporaire du chef toucouleur. Battu par Archinard, chassé de Ségou et de Nioro, réfugié dans le Macina, après avoir essayé vainement un retour offensif, ayant dû s'enfuir successivement à Hombori, puis à Dori, Ahmadou arriva jusqu'à Say : traversant le Niger il alla s'installer plus au Nord à Dounga, entre Say et Niamey. Quelques années plus tard il devait quitter le pays et aller se fixer dans la province de Sokoto où il mourut obscurément, en 1898 » (Lem, 1943 : 62).

Connaissant la force de frappe de la coalition zarma, Bayéro voulut réunir toutes les chances de son côté. Il alla ainsi à Kounari, à Dantchandou puis à Kirtachi, solliciter l'appui militaire des souverains de ces différentes localités. De Lontia, les Foutanké commencèrent leurs expéditions contre les villages de Tondo, de Tchérindji, de Kouda-Gandé... Aussitôt, la nouvelle du retour de Bayéro circula dans le *Dallol*. Ce retour fit monter la tension dans cette zone. Commence alors une nouvelle période de troubles avec son cortège de malheurs. Après ces premières expéditions punitives couronnées de succès, l'armée de la coalition se retira à Lontia pour préparer minutieusement leur plan de guerre contre les Zarma.

1 - Lontia, village situé actuellement à cinq kilomètres de la ville de Say sur la route principale, Niamey- Say. Hourst évoque la présence des Foutanké lors de son passage en 1896 dans son ouvrage, intitulé, *Sur le Niger et au pays des Touareg*, 1898.

II- La bataille de Boumba

1- La défaite des Zarma

Bayéro et ses alliés, après avoir peaufiné leur stratégie de guerre, traversèrent le fleuve et brûlèrent plusieurs villages sur leur passage. La stratégie de la coalition consiste à priver les sédentaires de leur principal soutien, le Kabi en attaquant et en détruisant cet Etat au préalable. Mais avant d'atteindre le Kabi, les Zarma se lancèrent à la poursuite de la coalition. Le combat décisif eut lieu à l'embouchure du *Dallol- Bosso*, à Boumba : l'armée d'Issa Korombé se trouvait du côté du fleuve et celle de la coalition vers le plateau. C'est l'un des combats les plus meurtriers de l'histoire du *Boboye*. Le souvenir de ce combat est resté très vif dans les traditions locales. Il prit le nom de '*Boumba hané*¹'. Il opposa la coalition zarma à celle des Foutanké. Ce fut un combat meurtrier au cours duquel les sédentaires perdirent 3000 guerriers : « *La bataille de Bumba fut la plus sanglante de toute l'histoire du Zarmatarey car Bumba hané, « le jour de Bumba », coucha 3.000 Wangaari zarma et parmi eux les plus farouches, les plus indomptables et les plus implacables guerriers vétérans de la « reconquista » zarma* » (Gado, 1980 : 266). Issa Korombé, le grand guerrier, fut tué au cours du combat : « *Le colosse de la guerre, Issa Korombé, fut tué d'une balle tirée par Marou Koumbel du Fouta* » (Hama, 1969 : 109). Cette défaite de la coalition (zarma- kabbawa et arawa), malgré l'importance des effectifs de son armée était certainement due au fait que les Foutanké étaient techniquement mieux équipés car disposant d'armes à feu alors que les coalisés n'avaient que des armes traditionnelles : « *Deux souverains détrônés : Amadou Chékou chassé du Macina et Ali- Bori ex- roi du Diolof, à la tête de 2000 ou 3000 guerriers fanatiques, armés de fusils et bien entraînés par quinze années de lutte contre nos troupes, arrivèrent sur les bords du Niger* » (Périé et

1 - Boumba hané ou Boumba Alamisso : Le jour de Boumba ou le jeudi de Boumba car la bataille eut lieu un jeudi.

Sellier : 1057). Bayéro, grâce à l'appui de cette armée bien entraînée et équipée de fusils a infligé une lourde défaite à la coalition (Zarma- Kabbawa et Arawa) à Boumba.

2- Le Dallol après la défaite des Zarma

Après cette défaite, les sédentaires se replièrent à Dosso qui sera vaillamment défendu par le Zarmakoye Attikou, successeur d'Alfa Atta, tué au cours du combat. Devant la forte résistance des rescapés de Boumba à Dosso et à Koygolo, la coalition des Foutanké abandonna la zone en 1897 et essaya de rejoindre Sokoto. Ne pouvant passer par le Sud car le Dendi et le Kabi défendent la cause des Zarma, la coalition contourna ces zones en remontant au Nord pour redescendre et passer à l'Est de Dogondoutchi et atteindre ainsi Sokoto. En traversant le Kourfey, la coalition tomba dans un guet-apens, une bonne partie de la troupe fut massacrée. Au même moment, l'arrivée des français est annoncée, obligeant ainsi la coalition à se disperser et à chercher à regagner précipitamment Sokoto. Fourage Gérard décrit les difficultés auxquelles les Foutanké furent confrontés après la défaite de Boumba :

« Certes les forces rassemblées par le Zarmakoi Alfa Atta de Dosso et confiées au chef de guerre (Wonkoi) Issa Korombé subissent une sanglante défaite à Bumba en 1896 ; mais les toucouleurs ne parviennent pas à prendre Koigolo ni à s'ouvrir une route vers l'est car le Zarmakoi Attiku et le wonkoi Moussa ont su cristalliser les résistances, rassembler de nouvelles troupes et reprendre l'initiative. C'est finalement vers le nord et à travers le Kurfeye que les toucouleurs, réduits en nombre par des échecs subis à Bonkougou dans l'Imanan et à Filingue, réussissent à se frayer un passage vers Sokoto » (Fourage, 1899 - 1911 : 264- 265).

D'après plusieurs sources, Ali Bori N'Diaye n'a pas pu atteindre Sokoto. Il serait mort à Lougou (Doutchi) selon certaines versions et à Koudourou (Nigeria) selon d'autres. Quant à Ahmadou, il sera reçu par l'Emir de Sokoto qui l'installa dans la province du Zamfara où il mourut l'année suivante en 1898. Bayéro s'établit momentanément dans le Taghazar à Sandiré jusqu'à l'occupation de la région de

Dosso par l'administration coloniale. Ayant déjà toutes les informations sur la force de frappe de cette dernière, il envoya une lettre de soumission au chef de poste de Dosso en 1899. Quelques jours plus tard, il effectua une visite pour rencontrer les autorités coloniales de Dosso :

« L'objet du déplacement était de demander l'autorisation de s'établir à Tamkalla. Ce qui fut accordée contre versement d'un lourd tribut. Par contre la demande d'implantation à Garbu et Gawa (sur la route de Karimama) fut refusée, du moins momentanément afin de ménager la susceptibilité des Zarma qui n'appréciaient pas ce retour des peul disait-on » (Idrissa, 1981 : 102).

Mais, l'administration coloniale va procéder plus tard à la délimitation des territoires revenant à chacun des souverains protagonistes. Ainsi, Zarmakoye eut le Nord et l'Est du *Dallol* et Bayéro, l'Ouest et le Sud, c'est-à-dire le Bas- *Dallol* et les régions comprises entre le Niger et le *Dallol- Bosso*. Ce qui permit aux fugitifs de regagner le bercail et à Bayéro de retrouver le trône de ses ancêtres.

III- L'organisation politique et administrative du centre d'études islamiques de Birni N'Gaouré

1- L'organisation politique

S'agissant de l'organisation politique, les autorités du *Dallol* se sont beaucoup inspirées du modèle de Sokoto. A la tête du centre se trouve le chef temporel et spirituel qui porte le titre de *Modibbo*. Mais rappelons- le, depuis l'avènement de Boubacar Louloudji, ce titre fut remplacé par celui de *Lamido- zarma*. La dévolution du pouvoir est héréditaire : le *Lamido* est choisi parmi les descendants d'Ali Anna, fondateur du centre d'études islamiques de Garouré et la succession se faisait de frère à frère selon le droit d'aînesse. Les représentants de Sokoto assistent à l'intronisation du nouveau souverain :

« Après son élection, le conseil dépêche une délégation, au commandeur des Croyants. Celui- ci envoie l'Emir de Gandou qui vient couronner le nouveau chef. Il vient avec les vêtements blancs pour le nouveau chef, une gandourah, un turban

et un burnous. C'est un représentant de Say qui est chargé de revêtir le nouveau chef. Puis le nouveau chef, assis sur une peau de mouton blanche, se lève, s'avance vers l'Emir et place les mains dans les siennes en signe d'hommage. Après le reste de la population vient lui rendre hommage. Au même moment on tape le tambour de guerre, annonçant des événements » (Hama Beidi, 2003 : 167).

Le *Lamido* dirige la prière et conduit la guerre sainte, assisté par les chefs de villages et de quartiers. Avant l'avènement du Jihad, Ali Anna et Sambo avaient régné comme des chefs religieux. Ils n'avaient pas de dignitaire pour les assister : « *Jadis, le chef portait le titre de Mòdibbo Dallol. Il n'avait pas de dignitaires qui l'assistaient* » (Beidi Hama, 2003 : 163). Ces religieux étaient très respectés et leurs décisions s'imposaient à tous. Mais, le Jihad aura pour conséquences dans le *Dallol*, un changement de titre. Ainsi, *modibbo Dallol* sera remplacé par *Lamido-zarma*. Selon Saka Balogun, dans les centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger, les deux personnages importants de la cour sont le *cadi* et l'*imam*. C'est au niveau du centre d'études islamiques de Birni N'Gaouré seulement qu'on rencontre un troisième dignitaire, le *Majidadi* : « *Apart from Birni Ngaure which constantly appointed the Majidadi before its Capital was sacked in c. 1854, all the other emirates West of Gwandu appointed only the Qadi and the Imam* » (Balogun, 1970 : 263). Traduction : [En dehors de Birni N'Gaouré qui a constamment nommé le *Majidadi* avant le saccage de sa capitale en 1854, tous les autres émirats de l'Ouest de Gwandou ne nomment que le *Cadi* et l'*Imam*]. Le *Majidadi*, c'est un mot d'origine haoussa qui signifie littéralement l'homme satisfait, il est chargé des relations extérieures. Il est choisi parmi les fils de la sœur du souverain.

Dans tous les centres d'études islamiques, la composition de la cour n'a pas connu de changement majeur avant la période coloniale. C'est au cours de cette époque que certains souverains ont commencé à nommer les dignitaires de la cour selon le modèle des cours haoussa. C'est le cas par exemple de Birni N'Gaouré où c'est le successeur de

Bayéro, Beïdhi, qui va nommer plusieurs dignitaires en s'inspirant de la composition de la cour de Gwandou :

« *Le blanc à son arrivée leur demanda : "Qui vous avez élu ? C'est bien Beïdhi, n'est-ce pas ?" La majorité déclara : "Oui c'est lui que nous voulons"...* Le blanc remit un écrit qui faisant de lui le *Lâmido*. Un nouveau règne commença. Une fois revêtu de ses habits, le chef nomme des dignitaires de la cour suivant les traditions du Haoussa » (Hama Beidi, 2003, 169).

C'est ainsi que des titres comme *Mayaki*, *Lawan- Putchi*, *Waziri*, *Mayfada*... feront leur apparition :

- *Mayaki* qui signifie en haoussa chef de guerre ;
- *Lawan- Putchi* qui est le chef de la cavalerie ;
- *Waziri* : Ce titre est décerné à un fils de la sœur du chef sans droit à la chefferie. Il remplit la charge de conseiller ;
- *Mayfâda* : En haoussa "le chef du conseil", il est chargé du protocole. Il est chargé notamment de distribuer de la cola aux dignitaires en conseil.

2- L'organisation administrative

Jadis, le *modibbo Dallol* était le chef de l'administration. Les délibérations avaient lieu dans la mosquée. Il nommait les chefs de quartiers et de villages. Chaque dirigeant administrait les populations placées sous sa tutelle. Les villages étaient regroupés en secteurs. A la tête de chaque secteur se trouvait un dirigeant qui était chargé de transmettre les ordres de *Lamido*. Selon Boubacar Hama Beidi : « *Les chefs portaient toujours le titre de hôrêdjo. Après la guerre sainte, on plaça à la tête de chaque groupe un chef diom wuro, issu de la grande famille de migration. Et ces groupes devinrent des villages* » (Hama Beidi, 2003 : 163).

Conclusion de la deuxième partie

Le centre d'études islamiques de Birni N'Gaouré était un modèle de réussite à ses débuts à cause de la politique d'apaisement et de rassemblement menée par les pères fondateurs (Ali Anna et Sambo). Ces derniers ont surtout mis l'accent sur l'enseignement religieux dans la paix. Mais avec l'avènement de Boubacar Louloudji, ce centre va basculer dans la violence et, depuis lors les heurts sont fréquents dans le *Boboye* avec tout un cortège de malheurs. C'est l'ambition démesurée de ce chef religieux qui voulait contrôler toutes les terres du *Dallol* qui va mettre le feu aux poudres. Ses successeurs vont poursuivre sa politique totalitaire, ce qui va envenimer la tension dans la zone et fera de cette dernière l'un des plus grands foyers d'insécurité de l'Ouest du Niger.

Photo n° 3: Issa Ko à Boumba



La bataille de Boumba eut lieu sur ce terrain en 1896. Le chef de Guerre zarma, Issa Korombé fut tué au cours de cette bataille sous ce baobab à droite (dès lors l'arbre prit le nom d'Issa Ko).

Photo prise à Boumba le 09/10/11.

**TROISIEME PARTIE : LE CENTRE D'ETUDES ISLAMIQUES DE
SAY**

Le XIX^e siècle, marque un tournant dans l'histoire de l'islamisation de l'Ouest du Niger. Le Jihad d'Ousmane Dan Fodio aura des répercussions sur l'ensemble de la zone et on assistera à l'émergence de deux principaux centres d'études islamiques et de plusieurs centres secondaires qui vont jouer un rôle important dans la propagation de l'islam dans l'Ouest du Niger. Parmi ces centres d'études islamiques, Say reste incontestablement le plus important. L'histoire de ce centre est liée à celle d'un homme, son fondateur : *Alfa* Mahamane Diobbo. Cet *alim*, originaire du Macina fonda au début du XIX^e siècle, la cité religieuse de Say. Grâce à sa culture islamique et à son sens profond de justice et d'équité, il va rapidement faire de cette ville un grand centre d'études islamiques dont l'influence s'étend dans tout l'espace allant du Dendi à Gao.

Dans cette partie, nous allons à travers l'étude de ce centre d'études islamiques montrer comment le fondateur de Say qui s'est installé dans cette ville après la chute de Garouré a pu réussir à faire de ce centre, un pôle d'attraction et un important foyer de diffusion du savoir islamique dans l'Ouest du Niger. Nous tenterons également dans cette partie de traiter de l'évolution de ce centre d'études islamiques sous la direction des successeurs d'*Alfa* Mahaman Diobbo jusqu'à la création du poste de Say en 1897, qui marque le début de la conquête coloniale au Niger.

Chapitre VII : Historique du centre d'études islamiques de Say

Dans l'espace nigérien, le XIX^e siècle est marqué par le renouveau islamique de Shaykh Ousmane Dan Fodio. Parmi les centres d'études islamiques créés dans l'Ouest du Niger à la faveur de cette révolution, Say reste incontestablement le plus important.

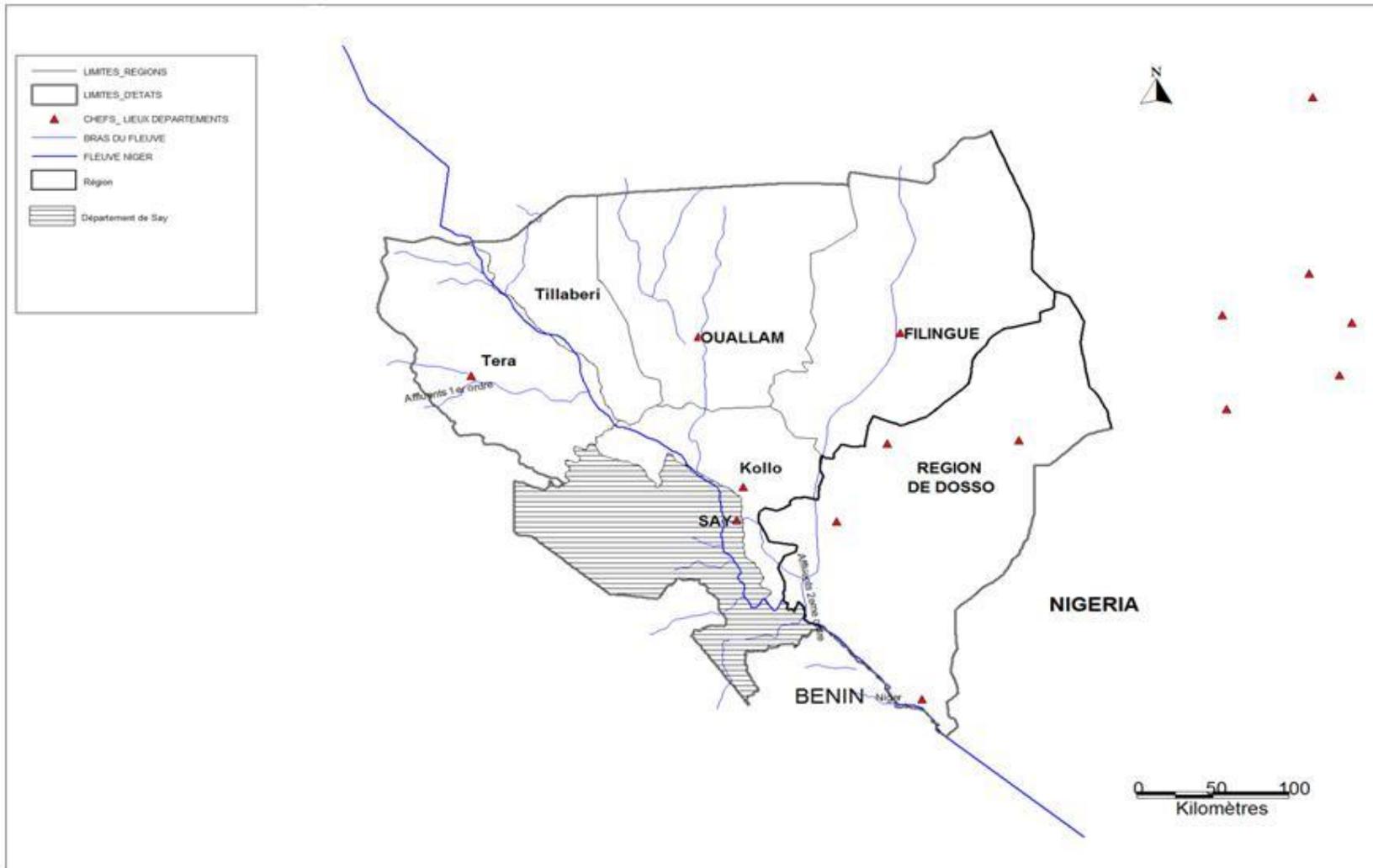
Contrairement à la plupart des grands *oulémas* de son époque qui étaient contraints (à cause du refus des populations de pratiquer un islam pur), d'entreprendre le Jihad pour répandre l'islam, Mahaman Diobbo opta pour une adhésion à la religion de Mohamed par la persuasion et le consentement volontaire du fidèle. Cette attitude non violente, fait la singularité de ce '*Wali*' surtout pendant ce siècle dominé par des guerres. Il fit de Say un véritable havre de paix, un carrefour du point de vue islamique et des échanges commerciaux. Mais, malgré cet important rôle historique qu'il a joué, il y a peu d'écrits sur l'histoire de ce centre. C'est pourquoi nous avons proposé d'étudier ce dernier. Ville créée par cet érudit, Say est le centre d'études islamiques le plus important de l'Ouest du Niger au XIX^e siècle. Ce n'est pas un hasard si l'administration coloniale y construisit en 1959, la première medersa de la colonie du Niger. Ce n'est non plus par hasard si cette cité a été choisie pour abriter depuis le 15 janvier 1987, l'Université Islamique financée par l'Organisation de la Conférence Islamique (O.C.I). Un rôle historique aussi important joué par Say, sur le plan religieux mérite qu'on s'y attarde.

I – L'installation de Mahaman Diobbo à Say

1- Situation géographique et humaine

La ville de Say est actuellement chef lieu d'un département. Cette entité administrative est située à l'extrême Sud-ouest du pays entre les latitudes 12° et 13°30'. Le département couvre une superficie de 13 501 km².

Carte n° 6 : Localisation de Say dans l'Ouest du Niger



La population est composée de Peul (42%), de Zarma-Sonèy (22%), de Gourmantché (22%), de Haoussa¹... Une seule voie relie la ville de Say au reste du pays. Il s'agit de la route Niamey-Say, qui continue au-delà de cette ville vers Tamou et jusqu'au Parc National du W (important site touristique de l'Ouest du Niger). Située au bord du fleuve, Say a été pendant longtemps une ville carrefour :

« Pour tous les royaumes qui ont vu le jour dans cette région du Niger, le fleuve a toujours constitué une artère vitale. Son contrôle devient alors plus qu'un impératif, parce qu'un cours d'eau en lui-même est souvent une voie de circulation, dont les techniques de transport appliquées de pont de rupture de charge, combinées à une confluence ou un carrefour routier, constituent une position urbaine particulièrement importante. Aussi, la ville de Say², qui était le représentant spirituel du Sultanat de Sokoto, permettait à ce dernier le contrôle effectif de cette région » (Sajo, 1982 : 9).

Après la chute de Tamkalla en 1854, les voies de la rive gauche du fleuve sont passées sous le contrôle de la coalition Zarma – Kabi, Say devient dès lors le représentant de Gwandou dans tout l'Ouest du Niger. Ce rôle politique aura un impact positif sur les activités économiques faisant ainsi, de cette ville, un carrefour sur le plan commercial.

2- Le départ de Mahaman Diobbo de son pays natal

Selon la tradition locale, *Alfa* Mahaman Diobbo a quitté le Macina pour accomplir une "mission" (*Dontoni*) que Dieu lui a recommandée. Selon cette tradition, c'est à l'âge de 39 ans que l'esprit de sainteté lui aurait été révélé dans sa grotte appelée Diobbo. A partir de ce moment, il eut pour mission de prêcher pour répandre l'islam. Cette version cherche à donner une origine mystérieuse à la mission religieuse. Elle assimile Mahamane Diobbo au prophète Mohamed. Mais, la version la plus répandue sur ce déplacement est celle d'Alzouma Bazi Cissé :

«Le fait qu'il ait quitté son village pour la région de Gao, c'est parce qu'il avait une sœur qui vivait à Gabéro (village situé non loin de Gao) avec son mari. Cette

¹ -BCR : Recensement général de la population et de l'habitat 2001.

² - Il s'agit d'un usage détourné de termes, c'est plutôt le dirigeant du centre d'études islamiques de Say qui est le représentant spirituel de Sokoto dans la zone.

sœur était restée longtemps dans ce village sans donner de ses nouvelles. Inquiété par ce silence, Alfa Mahaman Diobbo avait décidé de la rejoindre pour voir ce qui n'allait pas. Mais, sa sœur serait morte bien avant son arrivée dans le village. A partir de là, il décida de continuer son chemin. Aujourd'hui, encore, il y a des gens de Gabéro qui chantent des chants religieux de Mahaman Diobbo. S'agissant de son itinéraire, après Gabéro, il séjourna à Gao puis à Larba.-Birno où il voulait rester mais les Sonay se sont opposés. Après ce refus, il quitta ce village, il transita par Kaporé, un village de Bittinkodji avant d'atterrir à Neni-Goungou...»¹.

Au niveau des sources écrites, il y a plusieurs versions. La première est celle des auteurs comme Urvoy (1936) et Lem (1943) qui pensent qu'il aurait quitté son village natal pour effectuer un pèlerinage à la Mecque mais qu'arrivé à Neni, le poids de l'âge l'obligea à renoncer à ce voyage. La seconde version est soutenue par Kimba Idrissa qui retrace un itinéraire presque identique à celui de la tradition orale :

«Vers la fin du 18^e siècle, devenu grand marabout, il entreprend des prédications dans la zone Sonay de Kokoro et du Gorouol autour du village de Bangutara, Larba, Tirga, dans le Dargol autour de Sinder où il rencontra le marabout connu sous le nom de Issoufou Sinder. Très vite son audience s'élargit et fit de nombreux disciples parmi les Sonay, les Kurtay, les Wogo, les Zarma et les Peul qui reconnurent sa sainteté. De nombreux éléments de ces groupes le suivirent dans ses déplacements. Empruntant la voie du fleuve, il fit de courts séjours à Gudel, Kaporé (dans le Lamordé), puis se fixa pour une dizaine d'années dans l'île de Neni (près de Niamey) » (Idrissa, 1981 : 44 - 45).

Son séjour sur cette île serait le plus long des différentes étapes (7 ans pour certains, 10 ans pour d'autres). A Neni, très vite la renommée du saint gagna le Zarmaganda et toute la rive Gourma. De ces deux régions, les aumônes et les dîmes des fidèles affluèrent sur l'île. Déjà beaucoup de fidèles ayant eu écho de ce grand érudit étaient venus lui prêter allégeance et se convertir volontairement à l'islam. En effet, dans cette localité, Alfa Mahaman Diobbo fit la connaissance d'importantes personnalités religieuses parmi lesquelles :

- Alfa Sorry Beldo Hooré, un érudit peul avec lequel Mahaman Diobbo échangeait des expériences dans le domaine du savoir religieux. Il était à l'époque le lettré

2 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé le 11/11/07 à Niamey.

musulman le plus influent du Bittinkodji : « *Mohaman Diobo fut l'hôte à Neny, d'un marabout influent pour l'époque, Alfa Sori, dont le tombeau longtemps vénéré, se trouve encore au village de Tirga* » (Lem, 1943 : 67).

- Boubacar Loudoudji : après sa défaite face aux Zarma et après plusieurs péripéties l'ayant reconduit à Foudou, à l'Est de Gwandou puis à Sokoto, à Wournou, il parcourut le Bargou puis arriva à la Tapoa. C'est dans cette région du Liptako-Gourma qu'il eut vent de la présence de Mahaman Diobbo dans le pays soney ; il alla alors le rejoindre à Gaoudel selon certaines sources et à Neni selon d'autres.

- Alfa Adamou, ancêtre des Zooran¹ du quartier Zooronay de Say. Selon la tradition de sa famille, il est originaire de Bounza (Nigeria) et est issu d'une famille de lettrés musulmans. Même dans sa ville natale, leur quartier porte le nom « Zooronawa ». Selon Abdoulsalam Soumaila, petit frère de feu Oumarou Soumaila (ancien président de l'Association Islamique du Niger) et descendant d'Alfa Adamou :

« Les raisons du départ de cet alim de Bounza sont liées à un différend qu'il a eu avec le Sultan de l'époque. En effet, ce dernier lui a confié le poste d'Alkali de la ville mais il a décliné l'offre. Il n'a pas accepté ce poste parce que c'est un religieux respecté et aimé par la population. Il craignait en occupant ce poste de commettre des erreurs en tranchant des différends et d'être mal vu par la communauté. Mais ce refus irrita le Sultan. Après cette brouille, il décida d'aller approfondir ses connaissances religieuses au Macina. A son retour au pays, il aurait appris la présence de Mahaman Diobbo à Neni et décida alors de lui rendre visite. Après les salutations d'usage, Alfa Adamou aurait fait comprendre à Mahaman Diobbo qu'il désirerait rester à ses côtés pour l'aider dans sa tâche. L'érudit rassura son étranger en lui faisant comprendre son projet de quitter l'île de Neni pour s'installer quelque part en aval. L'érudit et son hôte s'installeront plus tard sur l'île qui portera le nom de Say. C'est pourquoi le quartier Zooronay est l'un des plus anciens quartiers de la ville de Say »².

Il faut signaler que c'est après la mort de Sorry Beldo Hooré que les relations entre Alfa Mahaman Diobbo et la population de Lamordé se sont détériorées. En effet, les habitants de cette localité ont beaucoup d'estime pour Sorry Beldo Hooré. Ce dernier est

¹ - Le zooran est issu d'un père d'origine servile et d'une mère libre.

²- Entretien avec Abdoulsalam Soumaila à Say le 12/12/07.

un grand lettré musulman originaire de Bittinkodji, très respecté du fait de son savoir, de son attitude mais aussi de son ascendance. Il est issu de la famille aristocratique de cette principauté car sa mère est une princesse de Lamordé. Selon Alio Mahaman, il est la plus importante personnalité religieuse de la zone : «*When the Jihad started, the most important personality on the right bank of the River Niger was Alfa Sorry Beldo Hore, installed at Tirga*» (Mahaman, 1997:120). Autrement dit: [Quand le Jihad avait commencé; la personnalité la plus importante sur la rive droite du fleuve Niger était *Alfa Sorry Beldo Hooré*, installé à Tirga].

3- Le départ de Neni et l'installation à Say

Selon la tradition locale, l'affluence des gens sur l'île de Neni et la renommée de l'érudit inquiétèrent les princes de Lamordé. Le décès de Sorry Beldo Hooré constitua une occasion belle que les autorités politiques du Bittinkodji n'hésitèrent pas à saisir. Pour décourager Mahaman Diobbo et l'inciter à quitter leurs terres, elles capturèrent deux de ses *talibé*. Ils avaient été vendus par la suite comme esclaves sur un marché de la place. Ayant appris la nouvelle, il se rendit à Lamordé pour réclamer ses *talibé* mais en vain. Cet acte l'affligea et il décida alors de quitter l'île. Il traversa le fleuve pour s'installer à Goudel, village situé en face du lieu de départ sur la rive gauche. Il fut chaleureusement accueilli par la population de ce village. Mais avant de quitter Neni, il invoqua Dieu afin qu'il vengeât ses *talibé*. Quelques jours après son départ, des guerriers touareg attaquèrent le village de Lamordé qui fut pillé et saccagé. A Goudel, Mahaman Diobbo prit une femme de nom de Gomni avec laquelle il eut trois garçons et deux filles. Moulaye Hassane traite de son séjour à Goudel :

«Lors de cette étape, Diobbo aurait épousé la fille du chef de Goudel, dénommée Gomni ; de leur union naquirent cinq enfants dont deux filles : Ramatoullaye et Rakitoullaye et trois garçons : Abdul- Wahabi, Mamoudou et Abdoul Wahidou. Le

premier et le troisième de ses fils succédèrent plus tard à la chefferie de Saayi»
(Moulaye, 1995 : 30).

Le séjour d'Alfa Mahaman Diobbo à Goudel a été confirmé par tous nos interlocuteurs interrogés sur place dans ce village. Selon Seydou Hamidou, chef du quartier Yantala haut :

« Mahaman Diobbo après avoir quitté Neni est arrivé à Goudel où il fut chaleureusement accueilli par le souverain de ce village. Il était resté dans le quartier Koudai au bord du fleuve. Son séjour à Goudel n'a pas été long mais avant de quitter, il épousa une des filles du souverain, du nom de Gomni. C'est Alfa Mahaman Diobbo qui traça la fondation de la plus vieille mosquée de ce quartier...»¹.

Après un séjour relativement court à Goudel, l'érudit et sa suite quittèrent ce village. Embarqués dans des pirogues, ils descendirent le fleuve jusqu'au niveau de l'île qui portera plus tard le nom de Say. Par rapport à l'origine de ce nom, nous avons plusieurs versions :

- La Première version, c'est celle du calebassier de Boubou Hama :

« Boubacar Loudoudji, demanda à Alfa Mahaman Diobbo de lui apporter le fruit plein d'un calebassier. Il pratiqua un trou à la calebasse pleine. Par ce trou, il la vida et en fit une gourde. Dans celle-ci, il mit un talisman écrit en arabe. Il dit alors à Mahaman Diobbo :

** Mettons cette gourde dans l'eau du Niger : laissons-là, librement, suivre le courant, partout où elle s'arrêtera, ce sera là que se trouvera notre bonheur. Ce sera, encore, l'indication de l'emplacement où nous construirons la résidence définitive, où nous ferons éclater la lumière de la foi et de la connaissance. Les deux marabouts suivirent la marche de la gourde. Les deux hommes continuèrent leur chemin, toujours, ils suivirent la gourde magique. Celle-ci finit par s'accrocher à un "Kundu" (l'herbe aquatique du fleuve) ; Cette herbe donne le "Burgu" dont on nourrit les chevaux) au large de l'île sur laquelle est bâtie la ville actuelle de Say. Ce fut Mahaman Diobbo qui vit le premier la gourde. Il dit à Boubacar :*

** Voilà notre "chose" que nous avons mise à l'eau à Neni. Elle est accrochée au "Kundu", devant nous là-bas. Boubacar comme surpris cria : Saayi- Saayi !*

Puis revenant de sa surprise, il continua de dire en peul :

** Saayi- Saayi! Doo woni saayi! Saayorde diina ! (ouverture – ouverture c'est ici l'ouverture- le centre bouillonnant de la diina, c'est-à-dire de l'Islam et de la connaissance).*

1 - Entretien avec Seybou Hamidou le 22/11/07 à Niamey.

* *C'est là que nous construirons, c'est là que tu allumeras le feu de ton auréole qui attirera toutes les populations de la rive droite du Niger. Les deux marabouts firent accoster leurs pirogues. Ils ordonnèrent à leurs hommes de débroussailler l'île à laquelle Boubacar donne le nom de Saayi d'où Say» (Hama, 1969(a) : 54-56).*

- La deuxième version rapportée aussi par Boubou Hama donne une autre «variante» de la signification de ce nom. Selon cette version, les deux *ouléma* étaient arrivés au niveau de Say sous un orage. A la fin de l'orage, Mahaman Diobbo dit à Boubacar : *«Younde Saayi, (l'orage s'est dissipé). Après cet orage, les deux amis arrêterent alors là, leur long exode. Ils appelaient l'endroit Saayi d'où Say »* (Hama, 1969 :57).

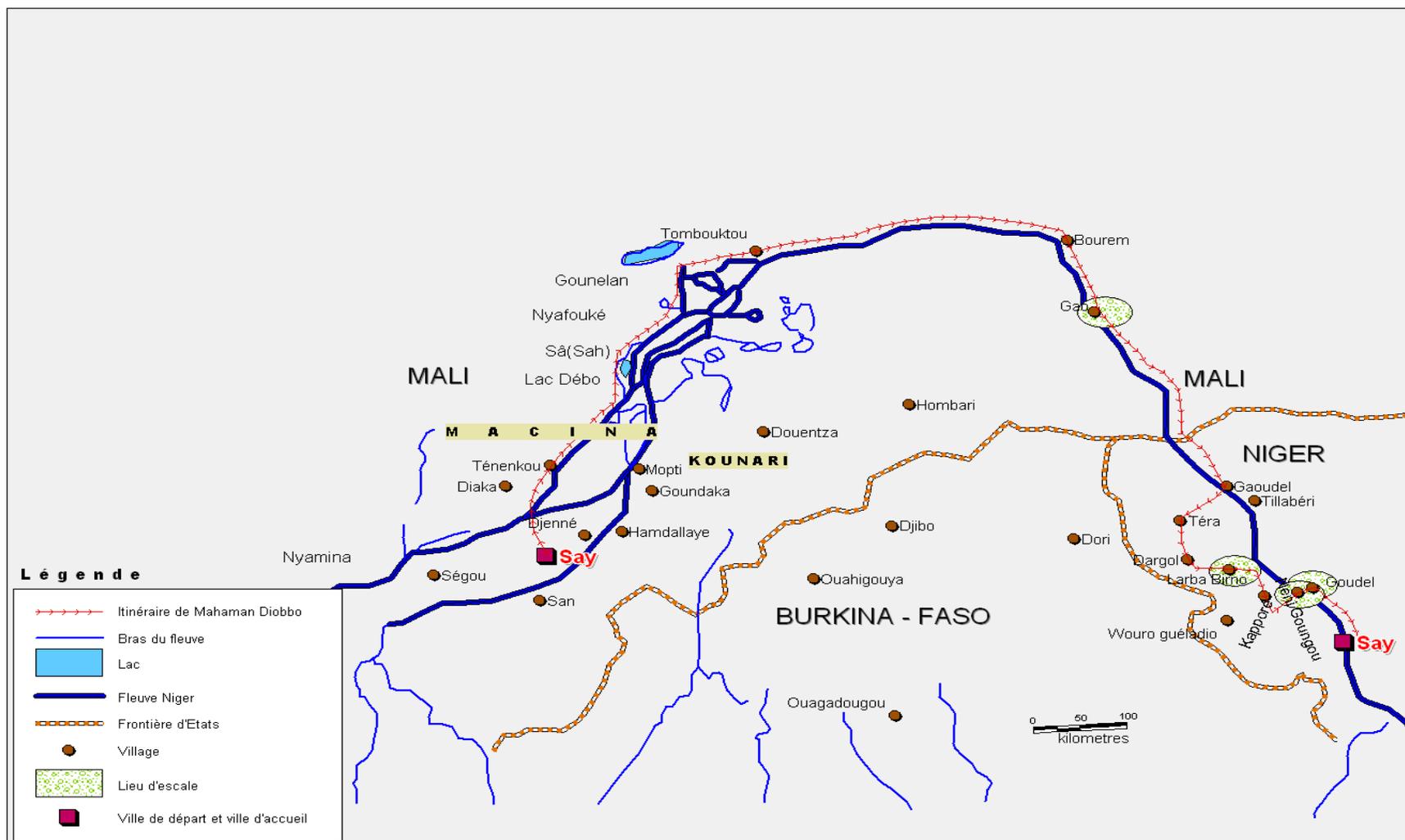
- La troisième version, avance que le nom Say dérive de l'arabe 'Cha'a ou chance. Ainsi ' cha'a ' devient Say. En effet, 'Saaya' en Zarma et 'Saa'a' en peul, signifie chance et sont empruntés à l'arabe.

- Selon la tradition locale, il quitta le Macina (Mali actuel) au début du XIX^e siècle, séjourna successivement à Ouadalan (canton d'Arbiden- cercle de Dori), Larba-Birno (Dargol), Kapporé, Digué, Neni-Goungou et Goudel avant de s'installer définitivement vers 1825 sur l'île de Say où il trouva un pêcheur du nom de Albarka Toka. Les premiers mots qui sortirent de sa bouche furent : 'Saayi doo wooni saaye diina' ; (ce lieu s'appelle Say et sera le point du départ du rayonnement de l'islam). Et depuis lors Say, devient la plaque tournante de l'érudition pour des milliers de disciples et lettrés musulmans, un pôle d'attraction politique, social, religieux et économique.

- Enfin, sur la carte de l'itinéraire suivi par Mahaman Diobbo, on voit une ville au Sud-est du Macina, non loin de Djenné, qui porte le nom de Say. L'existence de cette ville dans le pays d'origine de l'érudit, nous laisse supposer que Say doit être une répétition du nom de la ville natale de cet *alim*. En effet, la plupart des auteurs confirment que ce dernier est originaire du Macina. Leurs versions, l'itinéraire suivi par cet érudit et le fait que nous ayons plusieurs exemples dans la sous région : Nikki (Niger) et Nikki (Benin), Bodinga

(Niger) et Bodinga (Nigeria), Kounari (Niger) et Kounari (Mali)..., nous pousse à soutenir la thèse selon laquelle, Say est le nom de la ville natale de Mahaman Diobbo.

Carte N°7: Itinéraire de Mahaman Diobbo



L'histoire de la gourde magique, indiquant les sites d'accueil aux populations qui émigrent est très ancienne. On la retrouve dans les traditions orales de plusieurs localités de l'Ouest du Niger : N'Dounga- Saney, Bittinkodji, Sinder..... Quelle est sa signification exacte ? D'après *Alkali Amadou Tidjani* : « *Il s'agit d'une gourde dans laquelle un lettré musulman fait des incantations afin que Dieu fasse pour le groupe en déplacement, le choix du site propice à l'épanouissement de la communauté. Et généralement, ce choix s'avère le meilleur* »¹. Mais à notre avis comme la référence à la thèse orientale, il s'agit là d'un moyen pour les nouveaux arrivants de donner un certain pouvoir magico- religieux à leur autorité.

II- La date de la création de la ville de Say et l'occupation du site

1- La date de la création de la ville

Trois dates sont avancées pour situer la création de la ville de Say. Selon Maikoréma Zakari, Say serait fondé vers 1812 (Zakari, 2007: 96). Boubou Hama (1967) et Diouldé Laya (1991) avancent la date de 1816. Balogun avance aussi la même date : « *He probably settled permanently at Say about 1816* » (Balogun, 1970: 115). Traduction : [Il s'est probablement installé à Say de manière définitive vers 1816]. Selon Lem et la tradition locale, Say serait fondé vers 1825 : « *En 1825, Diobo descendant le fleuve avec sa suite de talibé s'arrêta en face de Say, qui lui parut une région fertile* » (Lem, 1943 : 67). Taillebourg² et Moulaye Hassane donnent également l'année 1825, comme date de la fondation de la ville de Say : « *Après avoir séjourné à Neeny et à Goudel, séjour dont la durée n'est pas précisée, Diobbo et son entourage continuèrent de descendre le courant en pirogue. Ils arrivèrent un soir de 1242/1825 à hauteur de l'île qui allait abriter Saayi* » (Hassane, 1995 : 30).

1- Entretien avec *Alkali Amadou Tidjani* à N'Dounga le 01/04/11.

2 - Archives des Etudes Nigériennes n° 16 (IRSH) : Historique du cercle de Say par Taillebourg, 1912, p. 11.

Les recoupements des évènements qui ont marqué les relations entre Say et ses voisins, nous poussent à soutenir la version selon laquelle cette ville serait fondé en 1825 car selon la plupart de nos informateurs, Mahaman Diobbo a vécu neuf années seulement dans cette cité avant de rendre l'âme. Son fils, Boubacar a accédé au pouvoir en 1835 (Hassane, 1995 : 80). Les différentes sources que nous avons recueillies indiquent que Guéladio a trouvé Mahaman Diobbo au pouvoir : « *Après sa reconversion à l'islamisme par le marabout de Say, celui-ci réclama à Guéladjo, en plus des cadeaux rituels, son magnifique cheval. Le nouveau converti, hautin refusa de se séparer de son coursier. Alfa Maman Diobbo ne lui tint pas grief* » (Dionmansy, 1959 : 6). L'érudit de Say selon la même source serait mort, un (1) an après l'installation de Guéladio sur le site d'accueil (1834). Selon Loyzance, il serait arrivé vers 1834 et aurait trouvé l'érudit de Say au pouvoir :

« *Lorsqu'en 1820 Galadio, chef de Kounari, eut été définitivement vaincu par Sekou Hamadou, qui s'était emparé du commandement du Macina, il partit avec la plupart de ses gens dans le Liptako, puis vers 1834 résolut de se rendre auprès d'Ousman Dan Fodio, chef de Sokoto. Il se mit donc en route sur Say, et y rencontra le marabout Mohaman Diobbo. Ce dernier au nom de Abdoulaye, chef de Gwandou, lui remit la région jadis occupée par les Foulmanganis. Galadio fit venir les gens de la fraction qui se trouvaient encore à Dori et fonda l'actuel village de Gueladio* »¹.

Mais, selon Balogun, le Kounari serait fondé vers 1833: « *Like the other emirates, Kunari was established about 1833 by entering into an agreement with Gwandu* » (Balogun, 1970: 119- 120). Traduction: [Comme les autres émirats, Kounari avait été établi vers 1833 avec l'accord de Gwandou]. Si Mahaman Diobbo était décédé au cours de l'année 1834, après avoir vécu neuf (9) durant à Say, il serait arrivé dans cette localité vers 1825. Certains évènements ayant marqué l'histoire du *Dallol*, nous permettent de retenir cette date. L'exil de Boubacar Louloudji par exemple d'après la tradition locale a

1 - ANN- 16-1-1 : Notes sur Peuls et Goumantchés de la région de Say, 1919, p. 8.

duré plus de dix ans (13 ou 14 ans). La prise de Garouré selon Soumana Harouna (1985) date de 1811. Il aurait rejoint Mahaman Diobbo à Gaoudel vers 1814. Les deux érudits ont vécu ensemble deux ans à Larba – Birno. Ils ont quitté cette localité vers 1817 pour s'installer à Neni :

« *De Botou, Boubacar Loudoudji se rendit à Mallèle d'où il gagna 'Gaoudel' (Tillabéry) où il contacta Alfa Mahaman dont il entendit parler depuis Niki. A 'Gaoudel', il demeura 3 mois environ avec Alfa Diobbo. Boubacar proposa de continuer, avec lui, son voyage vers l'Est. Ainsi, de Gaoudel, les deux hommes vinrent dans le canton de Dargol, où ils s'installèrent dans le village de Larba-Birno. Pendant les deux années de leur séjour à Larba, les deux marabouts essayèrent vainement d'islamiser les Songhay de cette région (). La 'non islamisation' des Songhay et leurs pillages fréquents obligèrent les marabouts à quitter Larba-Birno. Ils continuèrent toujours à l'Est jusqu'à 'NENI' » (Hama, 1969 (a) : 34).*

Après avoir séjourné sept (7) ou dix ans (10) ans durant à Neni, ils quittèrent cette île pour s'installer à Say au début de l'année 1825. A Say, Boubacar Louloudji ne resta que deux (2) ans durant. Il quitta cette ville vers 1827, pour s'installer à Tondifou où il était resté quatre (4) ans avant de créer Tamkalla dans le *Dallol*. Si on retient la date 1825, comme celle de la création de la ville de Say, Tamkalla serait fondé vers 1832. Cette date est vraisemblable car après recoupement des sources, Boubacar Louloudji aurait quitté Tondifou vers 1831 pour Tamkalla au cours de l'année suivante vers 1832. Il n'avait vécu que sept (7) mois seulement dans cette ville car il mourut au cours de la même année. Tous les témoignages que nous avons recueillis dans le *Dallol* affirment qu'Aboulhassane a accédé au pouvoir quelques mois après la mort de son père, en 1833.

2- L'occupation du site

Say est une île située sur la rive droite du fleuve Niger à 54 kilomètres de Niamey, dans une zone basse où un bras du fleuve coupe la ville de la terre ferme pendant la période de crue. Pendant l'étiage, ce bras du fleuve se transforme en véritable marécage. C'est sur

une partie de ce bras qu'est réalisé l'aménagement hydro- agricole actuel de Say. Avant l'arrivée de Mahaman Diobbo, la zone était habitée par les populations Gourmantché. Mais, les quelques maigres renseignements que nous avons reçus à ce sujet ne nous permettent pas de dater avec exactitude leur installation dans la zone. Selon A. Loyzance : « Ils se seraient installés dans la première moitié du 16^e siècle. Ces Gourmantchés ont été repoussés vers le Sud-ouest actuel par les peuls Bittinkobés lors de leur installation »¹. Tous les auteurs qui ont traité la question du peuplement de la zone affirment l'antériorité de la présence des Gourmantché dans cette partie de l'Ouest Niger. Selon Saka Balogun, cette communauté a précédé tous les autres groupes ethniques vivant dans cette zone:

« Available evidence strongly suggests that the Gurmawa inhabited, before the other ethnic groups, most of the area now populated by the Cengawa, Songayawa, Arawa, Kurfawa and Zabarmawa in the Dendi region of Nigeria, the south-western part of the Niger Republic and the South-eastern extreme of upper Volta. When the Gurmawa occupied the area is not known. It is certain, however, that by the sixteenth century or even before, they were already scattered in small groups all over the area » (Balogun, 1970 : 27).

Traduction: [Des preuves disponibles appuient fortement la thèse selon laquelle, les Gourmantché auraient habité bien avant les autres groupes ethniques, la plupart des zones peuplées de nos jours par les Tchangawa, les Sohey, les Arawa, les Kourfayawa, les Zarma, dans les régions Dendi du Nigeria, la partie Sud- Ouest de la République du Niger et l'extrême Sud- Ouest de la Haute- Volta. La période pendant laquelle les Gourmantché ont occupé cette zone demeure inconnue. Il est cependant, certain que dès le XVI^e siècle, ou même avant, ils étaient éparpillés en petits groupes dans toute la zone]. Il est donc incontestable que les Goumantché sont les premiers occupants de la région mais, ni la documentation disponible, ni les enquêtes que nous avons menées sur le terrain ne nous ont permis de préciser la date exacte de leur arrivée dans cette zone. Ce qui est sûr, avant l'arrivée de Mahaman Diobbo à Say, les Gourmantché avaient déjà été refoulés plus à

1- ANN --16.1-1. Notes sur les peuls et les gourmantchés de Say par A.Loyzance, SD, p. 1.

l'Ouest par les Peul Bittinkoobé : « *Ces Bitinkobé, déjà fervents adeptes de l'Islam, plus nombreux, plus forts, imposèrent leur religion et exercèrent pendant longtemps une lutte implacable contre les populations fétichistes locales rebelles à l'Islam* » (Lem, 1943 : 59).

Selon la tradition locale de Say, à son arrivée sur le site, Mahaman Diobbo n'a trouvé qu'un pêcheur du nom d'Albarka Toka et sa famille. Après avoir accosté sur l'île, l'érudit et sa suite débroussaillèrent l'endroit et commencèrent la construction de leurs maisons. Pour certains, c'est le souverain de Jangoré qui autorisa le religieux à s'installer sur l'île ; pour d'autres celui de Lontia. Dans tous les cas, les populations des deux villages appartiennent à la même famille. Après avoir fini de débroussailler, Mahaman Diobbo et ses disciples s'installèrent d'abord au bord du fleuve où il fit construire la première mosquée de la ville de Say, à quelques mètres de la rive du fleuve. Cette mosquée se trouve actuellement au quartier Bolonguièye de Say. Il faut noter au passage qu'elle a été plusieurs fois reprise. Quant à Boubacar Louloudji, il s'installa un peu plus loin du fleuve. L'emplacement du *modibbo Dallol* s'appelle Jama'aré (c'est sur ce site que se trouve le quartier actuel de Modibadjé) à côté du quartier Zooronay, créé par *Alfa Adamou*. L'emplacement initial du quartier Modibadjé se trouvait à côté de la grande mosquée actuelle de Say. C'est l'administration coloniale qui procéda au déplacement de certains quartiers de la ville pour s'y installer.

Peu après son installation au bord du fleuve, divers groupes ethniques venus surtout de l'Ouest s'installèrent à côté de cet érudit. Devant l'afflux des nouveaux venus, Mahaman Diobbo dut leur céder la place pour s'installer plus à l'Ouest sur le site actuel de Faada-Béri. C'est là qu'il commença l'édification de la deuxième mosquée de Say dont la construction ne sera effective que sous le règne de son fils et successeur, Boubacar. Elle est actuellement la mosquée principale de la ville de Say. Ainsi, les quartiers de la ville se multiplièrent. Avec l'afflux des gens, outre les quartiers principaux créés par les trois

ouléma : Faada-Béri par Mahaman Diobbo, Jama'aré par Boubacar Louloudji, Zooronay par Alfa Adamou viennent s'ajouter ceux créés par les populations des différentes communautés qui ont rejoint l'érudit : Bolonguèye, Goungo-Bon, Bonféba, Barma-Goura.

Le lettré musulman s'est installé d'abord au bord du fleuve. Après l'abandon de cet endroit par Mahaman Diobbo, son pirogier, Oussou et sa famille y élirent domicile. Ainsi, fut créé le quartier Bolonguèye. Quant à Goungo-Bon, il est créé par une partie de l'équipe qui a suivi le lettré musulman jusqu'à Say. C'est un quartier peuplé en majorité de Kourté. Il compte également en son sein des Wogo et des Zarma-Soney. *Goungo-Bon* est un nom composé de '*Goungou*' signifie en zarma 'l'île' et '*Bon*', signifie 'dessus' donc *Goungo-Bon* signifie 'sur l'île'. Il faut signaler que le site initial de ce quartier se trouvait derrière la préfecture actuelle de Say. Bonfeba est créé par des Peul Sillantché mais il n'existe plus de nos jours. Ce groupe a quitté Say pour s'installer dans le *Dallo-Bosso*. Barma-Goura, prolongement sud de Say, est créé par Barma, un guerrier originaire de Hondobon ; village situé à 5 kilomètres de Gothey sur la route de Téra. Ce quartier aussi a disparu parce que devant le refus de l'érudit de faire la guerre, Barma est retourné dans son village natal car c'est un guerrier qui n'a d'autres activités que celle-ci. L'ensemble de ces quartiers forme le premier village de Say qui deviendra très tôt une ville à cause de l'afflux des gens, du développement des activités agro- pastorales et commerciales. C'est pourquoi, après l'installation de Mahaman Diobbo à Say, plusieurs communautés vont venir s'installer à côté du vénérable *alim*.

III- Mahaman Diobbo : l'homme, l'environnement social et intellectuel

Ce lettré musulman originaire du Macina va marquer l'histoire de l'Ouest du Niger grâce à son option pour un islam tolérant et un mode d'islamisation par la voie pacifique.

1- L'origine sociale de Mahaman Diobbo

On ne saurait parler de Say sans évoquer le nom du vénérable *alim*, du nom de Mahaman Diobbo. Selon la tradition locale, cet intellectuel musulman soufi de la confrérie « Qadriya », serait d'origine arabe. Son père, Boubacar Salihou et sa mère Ramatoulaye auraient quitté leur ville natale, Sardadine (à côté de Médine) à la suite d'une sécheresse vers le XVII^{ème} siècle pour venir en Afrique. Après avoir traversé la Syrie, le Maroc, l'Algérie, la famille s'installa dans la région du Macina (Mali actuel) où son père trouva la mort. Il serait né dans cette localité. Il faut signaler à ce niveau, que cette référence à l'origine orientale des communautés musulmanes dans l'espace nigérien n'est pas spécifique à la famille de l'érudit de Say. En effet, presque toutes les grandes familles musulmanes d'Afrique ont conservé dans leurs traditions, cette version qui fait venir le fondateur d'Orient. Cette thèse vise à donner un cachet de légitimité à sa mission.

Mais, en réalité, *Alfa* Mahaman Diobbo est un peul originaire du Macina. Son père s'appelle Boubacar et Salihou est le nom de son grand père. Diobbo est « *son surnom, en référence à la colline où il se retirait pour ses invocations nocturnes (wird)* » (Hassane, 1995 : 15). Il aurait quitté cette région dans la seconde moitié du XVIII^e siècle pour effectuer son pèlerinage à la Mecque selon certaines sources, et pour d'autres pour accomplir une mission, « *dontoni* » en zarma. Il séjourna dans plusieurs localités (Gao, Dori, Larba- Birno, Neni.....), avant de s'installer définitivement à Say.

2- Les versions des différents auteurs sur ses origines.

Au niveau des sources écrites, les versions pour situer l'origine de Mahaman Diobbo restent vagues et contradictoires. Yves Urvory (1936) dans son ouvrage, écrivait ces quelques lignes sur l'origine du fondateur de Say : « *La ville fut fondée dans les dernières années du XVII^{ème} siècle par Alfa Mahaman Diobbo c'était un marabout*

originnaire du Macina ; où il vivait avec sa famille» (Urvoy, 1936 :75). La période qu'il avance ne se justifie pas car tous les auteurs sont unanimes à reconnaître que la ville de Say fut fondée au début du XIX^e siècle et non à la fin du XVII^e siècle. Dans la monographie de Say de 1915 (anonyme), Mahaman Diobbo est présenté comme un Peul originnaire du Fouta Djalon. Le capitaine Salaman quant à lui, le présente comme un Peul originnaire du Sénégal :

«Vers la fin du 18^e siècle , une partie de la famille de Dem que l'on peut considérer comme la famille royale du Fouta , quitte les rives du Sénégal avec une famille nombreuse : Arrivée à Say, la caravane s'y arrête et une partie s'était installée définitivement sous le commandement de Mahaman Diobbo : ce dernier prit vite de l'influence, marabout lettré, il acquit aussitôt dans le pays la réputation d'un homme sage et prudent. Dans ce pays où la religion musulmane était d'importation récente, l'arrivée d'un vrai marabout, homme de bon conseil, connaissant le Coran et sachant l'interpréter, fut événement. Mahaman Diobbo laissa accréditer la légende qui disait qu'il était un chérif: les chérifs appartiennent à la descendance de Fatima ; la fille préférée de Mohammed »¹.

Le capitaine Salaman non plus ne lève le voile sur l'origine de l'érudit. Les auteurs nigériens qui ont écrit sur l'histoire de Say comme Boubou Hama, Moulaye Hassane, n'ont pas tracé l'arbre généalogique de Mahaman Diobo même si la plupart reconnaissent qu'il est originnaire du Macina.

Une autre version sur l'origine de l'*alim*, est celle de Mahaman Alio qui écrivait ceci: « *Alfa Mahaman Jobbo said to have been born at Bamba ; Koro-Gounga or Jenne the traditions are very vague on this Diobbo matter* » (Mahaman, 1997 :113). Traduction : [On dit qu'*Alfa Mahaman Diobbo* est né à Bamba; à Koro- Goungou ou à Djenné. Les traditions restent vagues en tout ce qui concerne Diobbo]. Quant à kimba Idrissa; il donne la version suivante dans son ouvrage : « *Mahaman Diobo ; fils de Boubacar Peulh originnaire de Macina ; naquit à Bamba près de Gao...* » (Idrissa, 1981 ; 45). Moulaye Hassane souligne cette confusion autour des origines de Mahaman Diobbo en ces termes :

1- ANN - 15.1-2. Notice sur le cercle Djerma et historique du cercle par le Capitaine Salaman, 1903-1904, P. 1.

«Plusieurs lieux de naissance sont rapportés : Bamba pour certains, Kooro-Goungou (île sur le fleuve non loin de Gao) pour d'autres ou Djenné... Quant à sa date de naissance, elle n'est mentionnée nulle part, les indications approximatives que nous avons pu trouver la situent à la fin du 18^{ème} siècle..» (Hassane, 1995 : 16).

Ces propos de Moulaye Hassane résument tout sur l'état des connaissances sur la question. L'analyse des différentes versions et des traditions recueillies sur place ainsi que l'itinéraire suivi par cet érudit permettent d'affirmer sans risque de nous tromper que Mahaman Diobbo est originaire du Macina (Mali actuel) :

«J'ai rencontré un député originaire du Macina lors d'une de nos missions parlementaire à Bamako, un Cissé qui a exprimé le désir d'avoir un entretien privé avec moi. Lors de notre conversation, il m'a posé des questions sur mes origines. C'est à travers mes réponses qu'il a pu identifier la famille à laquelle j'appartiens. Il m'a confirmé que les descendants des frères et cousins de Mahaman Diobbo sont vivants et qu'ils forment une grande famille. Il m'a indiqué le nom du quartier qu'ils habitent et m'a invité par la même occasion à leur rendre visite. Je lui ai promis de m'y rendre mais malheureusement plusieurs contraintes m'ont empêché d'effectuer le déplacement »¹.

Mahaman Diobbo est originaire du Macina comme le soulignent la plupart des auteurs et serait né à Say (Mali actuel) comme l'indique la carte de son itinéraire.

Avant d'entamer nos recherches sur le terrain, nous étions confiant quant à l'existence de documents écrits sur l'histoire du centre d'études islamiques de Say vu sa renommée dans notre zone d'étude. Mais, ce qui nous a surtout surpris une fois sur le terrain, c'est le manque de manuscrits dans cette ville. Pourtant au XIX^e siècle, d'après certains témoins et certains explorateurs comme Toutée, Gironcourt, cette ville comptait un nombre significatif de lettrés musulmans de haut niveau. Normalement, il devait y avoir une masse critique de documents en langue arabe. Lors de nos entretiens, tous nos interlocuteurs ont confirmé l'existence de ces écrits dans le temps mais selon eux, ils ont tous disparu. Selon Soumana Nouhou : *« Il y avait le Tarikh de Say, écrit par Alfa Mahaman Diobbo lui-même. Et dans ce document, il y avait l'histoire de sa famille. Mais*

1 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite le 01/08/12 à Niamey.

par suite de négligence de la part de nos parents, ce tarikh a disparu »¹. Cette version a été confirmée par Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite et ancien député national ainsi que plusieurs *oulémas* que nous avons interrogés sur place.

3–La construction du personnage

Mahaman Diobbo aurait été d’abord formé dans l’école coranique de son père, Boubacar. Après ses études auprès de celui-ci, il quitta le Macina pour Gao afin de parfaire ses connaissances religieuses. Par rapport à son intelligence, nous avons recueilli plusieurs témoignages parmi lesquels celui d’Abdoulsalam Soumaila, petit fils d’Alfa Adamou, compagnon de Mahaman Diobbo :

« D’après ce que mon père m’a rapporté, lui aussi tient cette information de ses parents, Mahaman Diobbo était très brillant. Il a eu à le démontrer lors de sa rencontre avec Sorry Beldo Hooré, l’un des plus remarquables Alfa de la zone avant l’avènement du Jihad. Pour tester son niveau, cet érudit l’a soumis à plusieurs épreuves (lecture et commentaire de documents religieux) et il a pu surmonter ce test en lisant et en commentant avec une certaine aisance tous les documents qui lui ont été soumis »².

Pour approfondir ses connaissances, il quitta son village natal pour Gao, rappelons- le, un des grands centres d’études islamiques de la région à l’époque :

« Il quitta son village natal, semble- t- il, pour Gao où il se fixa un certain temps peut – être pour approfondir ses études, car il est de tradition en Afrique sud-saharienne que le disciple, une fois entamée la lecture du Coran, change de maître et même de village. Il part à la recherche d’autres expériences lui permettant d’acquérir des méthodes diverses. Cette tradition lui facilite également l’acquisition des connaissances aussi bien religieuses que sociales » (Hassane, 1995 : 17).

1- Entretien avec Soumana Nouhou à Say le 23/10/07.

2 - Entretien avec Abdoulsalam Soumaila, Imam de la mosquée de Zooronay à Say le 12/12/2007.

Mais, la tradition locale reste muette sur les noms des maîtres qui l'ont formé après son père. Selon Moulaye Hassane, le nom d'un seul enseignant a été retenu, il s'agit d'*Alfa* Bandjagouri qui serait originaire de Tirga (Hassane, 1995 : 16).

4- Mahaman Diobbo, apôtre de la non violence

Mahaman Diobbo est issu d'une famille de lettrés musulmans du Macina. Parmi les membres de sa famille, son père reste incontestablement celui qui a eu une grande influence sur le personnage :

« Mahaman Diobbo tient en grande partie son pacifisme de son père. Ce dernier est un partisan de la non violence. Il a enseigné à son fils dès son jeune âge ses vertus. Malgré ses qualités intellectuelles exceptionnelles, Mahaman Diobbo était calme et moins bouillonnant que les jeunes talibé de son âge. Pour son père, un bon alim est celui qui évite la bagarre, les 'on dit' bref tous les comportements négatifs que Dieu stigmatise dans le Coran »¹.

Imbu des théories pacifistes de son père, Mahaman Diobbo va quitter le Macina pour un long périple qui va le conduire dans plusieurs localités avant son installation définitive à Say.

Au cours de ces différentes escales, il a rencontré plusieurs érudits (Tondo Djalley, *Alfa* Lamine, Sorry Beldo Hooré, *Alfa* Adamou, Boubacar Louloudji...). Tous ces lettrés musulmans ne se sont pas directement impliqués dans le Jihad, excepté Boubacar Louloudji. La différence de caractère entre l'*alim* de Say et ce dernier poussa les populations de Neni à qualifier le premier d'*Alfa Gouma*, c'est-à-dire le marabout discret et le second *Alfa Hotta* qui signifie, le marabout chaud.

Tondo Djalley et son compagnon *Alfa* Lamine sont partisans de la non violence. C'est pour fuir la violence qu'ils quittèrent leur terre natale, Bourra pour s'installer sur l'île de Sinder. Sorry Beldo Hooré est le fondateur du centre d'études islamiques secondaire de

1 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite le 01/08/12 à Niamey.

Tirga. De son vrai nom Boureima Boukari, il doit son surnom à sa bonté. Sorry Beldo Hooré signifie un chanceux, en un mot quelqu'un de bien. Selon les témoignages recueillis à Tirga et à Say, c'est lui qui a initié Mahaman Diobbo à la Qadriya. Quant à *Alfa* Adamou, il est l'ancêtre des habitants du quartier Zooronay de Say. Il est connu grâce à son profond attachement à la paix. Son arrière petit fils (l'ancien président de l'Association Islamique du Niger), feu *Alfa* Oumarou Soumaila a surtout brillé dans ce pays à cause de son profond attachement à un islam tolérant. Tous ces érudits que Mahaman Diobbo a rencontrés et avec lesquels il a échangé ont contribué à la construction du personnage. Ils l'ont renforcé dans son élan pacifiste faisant ainsi de cet *alim*, un véritable apôtre de la non violence.

IV- L'organisation du centre d'études islamiques

1- L'installation de l'érudit à Say

Selon Séré De Rivières, Say avait pris de l'importance bien avant l'arrivée de Mahaman Diobbo sur le site : « *Say avait toujours eu une importance politique. Askia Mohamed (XV^e siècle) en avait fait le chef lieu administratif de la région, en y installant une garnison militaire.* » (Séré De Rivières 1965 : 92). Cette version n'est soutenue par aucun autre auteur et tous les informateurs que nous avons interrogés à Say et dans les villages environnants affirment n'avoir jamais entendu parler de l'existence de cette garnison. L'auteur a dû certainement confondre la ville de Say située dans l'Ouest du Niger à celle qui porte le même nom et qui est située au sud de Mopti (Mali actuel) qui a probablement joué ce rôle.

Avant l'arrivée du saint homme à Say, le site était très peu connu des populations de l'Ouest du Niger. Mais, avec l'installation de Mahaman Diobbo sur l'île, sa sainteté ainsi que son sens élevé de justice et d'équité vont attirer de nombreuses populations : le site

devient, en peu de temps, le foyer intellectuel et commercial le plus important de l'Ouest du Niger. Il faut signaler à ce niveau que les terres de Say appartenaient au chef de Lontia¹.

Selon Alzouma Bazi Cissé :

« Alfaga après sa brouille avec les Bittinkobé de Lamordé va quitter l'île de Neni pour s'installer à Goudel où il sera chaleureusement accueilli par le souverain de ce village. C'est de cette localité qu'il a envoyé des émissaires auprès du dirigeant de village de Lontia afin qu'il accepte son installation ainsi que celle de sa suite sur les terres de Say. Le souverain de Lontia a accepté avec plaisir l'arrivée d'un érudit sur ses terres. Comme on le constate, ce sont les autorités de Lontia qui ont placé Mahaman Diobbo sur leurs terres et non celles Gwandou. D'ailleurs celui-ci n'a jamais cherché à se faire nommer Amirou par Gwandou »².

Contrairement à la plupart des grands intellectuels musulmans de son époque qui étaient contraints d'entreprendre le Jihad pour répandre l'islam, Mahaman Diobbo opta pour une adhésion à l'islam par la persuasion et le consentement volontaire du fidèle. Cette attitude pacifiste fait la singularité de ce lettré musulman surtout pendant ce siècle dominé par des guerres. Il fit de Say un véritable havre de paix, un carrefour sur le plan religieux et commercial. La ville devient ainsi le centre d'études islamiques le plus important de l'Ouest du Niger.

2- Les institutions du centre d'études islamiques de Say

a- L'organisation religieuse

Alfa Mahaman Diobbo transforma la cité en un véritable carrefour sur le plan religieux. Malgré les crises du XIX^e siècle, il opta pour un islam tolérant, car pour cet *alim*, la foi étant avant tout une affaire de cœur, le prêche est certainement un moyen plus efficace (que la sagaie) pour amener les gens à l'islam. Son profond attachement à un islam tolérant, il l'exprime dans cet extrait tiré du poème 1 (Uruufaba) de notre corpus en ses vers 100 à 110 :

1 - Lontia : Village à cinq (5) kilomètres de Say sur la route principale, Niamey- Say.

2 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite à Niamey le 01/08/12.

kuba tamgam Bamba kayri ¹	Ukuba combattit et défie Bamba
Bamba banda Gulbi kayri	Après Bamba Goulbi tomba
Gulbi banda Koyri kayri	Après Goulbi Koyri tomba
Koyri banda Jaaja kayri	Après Koyri Jaaja tomba
Diina yulwa Ukuba zamana	Et la foi prospéra du temps d'Ukuba
Ukuba banda fatara foka	Après Ukuba vint une période
Fuutu cindo zammana na ika	Certains du Fouta apostasièrent
Melle cindo zammana na ika	Certains de Melle apostasièrent
Gibla cindo zammana na ika	Certains de Gibla apostasièrent
Diina ra ihun Ukuba banda	La religion relâcha après Ukuba ²

La première strophe montre les succès fulgurants d'une armée islamique conduite par Uqba Ibn Nâfi' dans le cadre d'une conquête ; une véritable collection de victoires. Par contre, la seconde strophe est d'un tout autre ton : l'apostasie massive est tout aussi rapide que la conversion, sitôt que la contrainte cessa. Ce qui aboutit à un relâchement total de la religion. Ce chant religieux justifie l'option du fondateur de Say pour une conversion volontaire du fidèle. Selon Alzouma Bazi Cissé :

« Si Mahaman opta pour la conversion volontaire, ce n'était point faute de moyens de faire la guerre. Des guerriers lui ont plusieurs fois proposé de constituer une armée à son service (qui pour diffuser l'islam, qui par appât de butin). Mais, jamais il ne les accepta. L'île de Barma Goura, située à quelques kilomètres en aval de Say, porte le nom d'un chef de guerre (Barma), originaire de Hondobon (canton du Kourté actuel) ; il suivit longtemps Alfa Mahaman Diobbo espérant le convaincre de l'utilité de son art. De guerre lasse, il capitula et quitta Say. Des chefs de guerre de Dantchandou, Kotaatchi, Dar Esalam auraient aussi fait, en vain, des propositions similaires à l'érudit de Say »³.

1-Chant religieux composé par Alfa Mahaman Diobbo et recueilli par Diouldé Laya auprès d'Alfa Agano en 1968.

2 - Ukuba : Il s'agit du conquérant arabe Uqba Ibn Nâfi' al-Fihri qui a entrepris une expédition en 666 dans le Fezzan(Libye) puis dans le Kawar (Niger).

3 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite à Niamey le 01/08/12.

En fait, la lecture d'un seul de ses poèmes suffirait à convaincre le lecteur du profond respect que Mahaman Diobbo avait pour toute forme de vie, humaine, animale ou végétale.

La ville de Say est avant tout une cité religieuse, son organisation aussi a une base religieuse. Le fondateur du centre n'a jamais voulu porter le titre d'*Amirou* et il s'est toujours fait appeler "*Modibbo*" qui signifie littéralement marabout. Mais, comme tout groupement humain suppose une organisation, Mahaman Diobbo a mis en avant la religion pour organiser sa communauté. Il est chef religieux, gardien de la foi islamique. Il dirige lui-même les prières et veille au respect des règles de l'islam sur l'ensemble du territoire. Il nomma un suppléant en la personne de Hama Hamsou, qui dirigeait la prière en cas d'empêchement du grand *alim*. *Alfa* Mahaman Diobbo est aidé dans sa tâche religieuse par les imams de quartiers et les grands *oulémas* de la ville. Ces derniers ont toujours été consultés par l'érudit afin qu'ils donnent leur avis sur les questions d'intérêt général. On distingue ainsi les dignitaires religieux suivants au niveau de la cour :

« Depuis sa fondation, jusqu'à la mort du père fondateur, Say donnait l'image d'un foyer d'acquisition et de diffusion du savoir, géré par un groupe collégial de personnalités religieuses. Ce groupe était dirigé par Diobbo, homme saint et inspiré. Ce dernier présidait en personne le conseil et désignait les responsables de la structure étatique qui, constituée de trois instances principales, était de conception très simple :

*A son sommet se trouvait, l'imam des imams en la personne de Diobbo, qui déléguait son autorité à d'autres personnalités religieuses assumant le fonctionnement réel de tel ou tel secteur. Lui-même gérait les questions à caractère politique et diplomatique essentiellement les réconciliations entre les hommes, les groupes et les régions proches ou lointaines. Il conférait également le rattachement initiatique selon le rituel de la confrérie (*Qâdirîya*) dont il était le représentant dans cette région » (Hassane, 1995 : 72 – 74).*

Après ce grand imam des imams, il y a le *cadî* nommé par Mahaman Diobbo. Il est chargé de faire appliquer la loi musulmane (*Shari'a*) en accord avec un Conseil constitué de grands lettrés, spécialistes en jurisprudence musulmane de rite malikite. Dans le souci de maintenir la cohésion sociale, l'autorité religieuse de Say a fait cultiver l'esprit

de tolérance et a impliqué les sages des différentes communautés vivant dans cette localité dans la gestion des affaires politiques et juridiques. Ainsi, quand un différend éclate entre deux membres d'une communauté, les sages ont le devoir de trouver une solution consensuelle. Ils procéderont à l'interpellation des deux individus et leur demanderont d'exposer chacun sa version. Ils font tout pour rapprocher les points de vue afin de mettre fin à ce différend. Mais, si les parties campent sur leur position, les sages feront appel au dirigeant du groupement ou du village. A défaut d'une solution, l'affaire est portée devant le cadî. Ce dernier juge les actes les moins importants chez lui dans sa 'zaura¹'. Mais, les actes graves et ceux n'ayant pas fait l'objet d'un compromis, sont jugés à la mosquée principale en présence du grand imam. C'est une audience qui se fait en présence des parents des personnes qui seront jugées :

« Le présumé coupable fait le lavage de purification puis les ablutions. On procède à une dernière consultation pour faire comprendre aux parents la gravité de l'acte que leur enfant veut poser et s'ils sont prêts à l'assumer. Si un des parents s'oppose, il sera chargé de faire réparation en payant immédiatement ou en fixant un délai d'un commun accord avec les juges, délai qu'il est sensé respecter. En revanche, si les parents sont d'accord, il jurera de la façon suivante :

*«Da ay ga taari
-Irkoy may lali, Alkuraana,
-Ma'ga massi'ibey
-Kan hunu weyne huney,
- Wala weyne kaney,
- Da azawa kambe,
-Da dandi Kambe,
Ma kan ay bon »*

*«Si je mens
-Que notre seigneur me maudisse au nom du Coran,
-Que les calamités venant du levant,
-Du couchant du soleil,
- Du nord et du sud,
Me tombent dessus ! » (Moulaye, 1995 :76).*

Selon la croyance populaire, même si l'auteur d'un tel acte était innocent, il ne s'en sortirait pas indemne. C'est pourquoi les gens dans la plupart des cas préféreraient payer les

1 - Zaura signifie vestibule en langue française.

réparations plutôt que de laisser leurs enfants poser un acte aussi grave. Outre son rôle de juge, le cadi dirigeait les cérémonies religieuses de mariage, de baptême. C'est lui qui présidait aussi aux funérailles lors des décès. Il était chargé de réconcilier également les couples en cas de différend, mais il ne prononçait jamais de divorce, car ceci était du ressort du grand imam des imams. Comme on le constate, le cadi jouait un rôle important dans la communauté, c'est pourquoi, il est le deuxième personnage après le grand imam.

La troisième personnalité est l'imam désigné aussi par le fondateur du centre d'études islamiques de Say :

« Il dirige les prières quotidiennes à la mosquée principale, s'il le peut, ainsi que la prière hebdomadaire (Salat al Gumma) et celles des deux fêtes annuelles (Ramadan et adhâ). Il reste à la disposition des fidèles qui lui soumettent leurs questions éventuelles, aussi bien sociales que religieuses » (Hassane, 1995 : 79).

Pour faire de Say un véritable foyer d'acquisition et de diffusion du savoir religieux, il a ouvert des écoles coraniques "douddales" dans les quartiers de la ville de Say. Dans ces écoles coraniques, les jeunes "talibé" (écoliers) apprennent à lire le Coran mais aussi à écrire. Il s'agit non seulement des enfants de la ville de Say mais aussi de ceux venus du territoire Kourté, du Soñey, du pays Wogo, de Boumba...L'activité religieuse était surtout intense pendant la saison sèche. Pendant cette période les parents, cultivateurs pour la plupart, confient les enfants aux *oulémas*, qui profitent de cette longue saison pour venir à Say approfondir leurs connaissances. Les quartiers de la ville rivalisaient dans la ferveur religieuse pendant cette période :

« Il y a même eu des écoles coraniques dirigées par des femmes où on enseignait les jeunes filles et les femmes âgées. Les oulémas quant à eux, étaient formés dans la cour de la grande mosquée. Cette cour était une grande école où les lettrés musulmans venaient échanger leurs connaissances car il y avait plusieurs niveaux d'enseignement. En effet, les oulémas étaient divisés en plusieurs groupes. Et, ils étaient orientés dans les groupes en fonction de leur niveau et de leur spécialité. Cette organisation permet non seulement aux érudits d'approfondir leurs connaissances mais aussi d'échanger sur des questions religieuses importantes. Ainsi, grâce à son talent, Alfa Mahaman Diobbo fit de Say, le centre islamique le plus important de l'Ouest du Niger. En dehors de l'aspect religieux, ces rencontres

entre érudits permettent de tisser des relations ; donc de développer la solidarité au sein de la communauté »¹.

Dans la cour de la grande mosquée, il y avait un hangar et des arbres, les groupes d'*ouléma* étudiaient tantôt sous le hangar tantôt sous les arbres.

Ce qui fait la particularité du centre d'études islamiques de Say, c'est l'attachement des autorités aux valeurs islamiques. Le symbole du pouvoir est une «peau de prière» (peau de mouton), ceci pour rappeler la mission religieuse de cette ville. En plus, les descendants de Mahaman Diobbo qui se sont succédé au trône après sa mort portent tous le titre de «*Alfaizé*» (terme Zarma-Soñey qui signifie fils du marabout). Ce nom est choisi par l'érudite avant sa mort en vue de pérenniser l'essence religieuse de sa cité. Ce titre est pédagogique car il veut que ses successeurs gardent en mémoire, l'origine de leur autorité qui se veut avant tout l'incarnation d'un pouvoir religieux. Par conséquent, ils doivent se comporter en véritables défenseurs de l'islam.

b-L'organisation économique

Say est avant tout un centre d'études islamiques qui n'a ni armée, ni police. L'administration du pays est différente de celle des Etats centralisés. Une telle organisation se contente de peu de ressources. En effet, *Alfa* Mahaman Diobbo est une personnalité religieuse, désintéressée par le bien matériel. Durant les neuf (9) années qu'il a vécu à Say, il n'a institué ni taxe, ni impôt. Il a simplement désigné un de ses compagnons (la tradition locale reste muette sur son nom) pour surveiller le marché et le fleuve dans l'unique but de sécuriser la ville contre les pillards et de veiller à ce que les marchands vendent leurs articles aux clients conformément aux règles de l'islam. Les

1 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite à Niamey le 16/12/10.

ressources du centre d'études islamiques au temps de Mahaman Diobbo sont constituées essentiellement par les dons, l'aumône légale ... :

« Celles- ci provenaient essentiellement de l'aumône légale que prélevait la population de la cité et de ses environs après les récoltes composées de mil, riz ; maïs, sorgho, et de fruits de cueillette. On ajoute à ces ressources les aumônes provenant du commerce, les produits d'importation : coton, sel, dattes, cola, métaux précieux, etc... » (Hassane, 1995 : 80 – 81).

Compte tenu de la personnalité du fondateur de la ville de Say, les présents venaient de tous côtés. Et, comme *Alfa* Mahaman Diobbo est un pieux qui craint de commettre l'injustice, il a toujours chargé l'imam en la personne de Hama Hamsou de procéder à la répartition des présents. Ces quelques vers extraits du chant¹ de notre corpus (vers 125 à 135), nous donnent plus d'informations sur sa personnalité :

«Iri si te koy sonku tooŋe Nous ne serons pas souverain afin d'éviter l'injustice»

Iri si ciiti sonku tooŋe Nous ne serons pas juge afin d'éviter les abus»

Iri si bolnay sonke tooŋe Nous ne serons pas marchand afin d'éviter les provocations»

Iri heri fay sonke tooŋe Nous ne partagerons pas de bien afin d'éviter les
provocations»

Sai fa waazu iri ma tuba ¹» Uniquement les prêches nous conduisant à la soumission à
Dieu».

(Traduction Idrissa, 1981 : 46).

Mahaman Diobbo n'a jamais, selon la tradition locale, touché aux biens destinés à la communauté :

« Mahaman Diobbo a toujours vécu du fruit de son travail. Il se nourrissait du lait de ses chèvres et d'autres biens qu'il recevait de la vente des cordes qu'il confectionnait. Parfois, il reçoit des présents des souverains de la région qu'il

1 - Sonothèque de l'IRSH : Chant recueilli par Diouldé Laya auprès d'*Alfa* Agano en 1968.

partage avec sa communauté. Détenteur du pouvoir spirituel, Alfa Mahaman Diobbo distribue aussi les terres à la population de Say. Et, chaque fois qu'une nouvelle vague de migration arrive dans cette ville, il indique au leader du groupe l'endroit où sa communauté doit s'installer ainsi que la portion de terres qu'elle peut exploiter. Ainsi, à cause de cette attitude exemplaire de cet intellectuel musulman, le nombre de nouveaux venus se multiplia, transformant ainsi le village de Say en une ville carrefour »¹.

Il faut rappeler à ce niveau que l'autorité à Say fut d'abord une autorité religieuse avant de devenir politique. En tant qu'autorité religieuse, elle n'a pas de notabilités aux fonctions précises comme il en existe dans les grandes entités politiques ou même au niveau de certaines principautés. Il n'y avait donc pas d'institutions socio-politiques et administratives. En effet, à sa création, Say était un lieu d'apprentissage du Coran et des préceptes de l'islam. La vie de la cité et les questions religieuses étaient gérées par le groupe d'*ouléma*, réuni autour d'*Alfa Mahaman Diobbo*. Toutes les questions concernant la vie de la cité sont réglées après une large consultation entre les différents membres du groupe. A la tête de ce groupe se trouve l'imam des imams, Mahaman Diobbo. Ce dernier s'est toujours comporté comme un chef religieux et n'a jamais cherché à exercer une autorité politique. Mais, comme toute organisation humaine suppose une autorité, Mahaman Diobbo, personnage sage et respecté est le chef spirituel et a délégué une partie des ses pouvoirs à ses compagnons. L'une des personnalités importantes du groupe est l'imam Hama Hamsou, un modibadjé, homme de confiance du fondateur de la ville de Say. Ce dernier a surtout convaincu par sa piété et son exemplarité. C'est avec l'afflux des gens que le fondateur de la ville décida d'organiser la cité sur une base religieuse.

1-Entretien avec Alzouma Bazi Cissé à Niamey le 13/11/07.

3 - Mahaman Diobbo, homme de paix et médiateur

Il doit sa renommée à sa foi mais aussi à son comportement. Le succès de son œuvre s'explique surtout par la politique de l'exemple. En effet, pour répandre la religion musulmane Mahaman Diobbo, religieux profondément pacifiste opta pour une adhésion volontaire du fidèle à l'islam. Cette attitude pacifiste fait la singularité de l'homme surtout pendant ce siècle dominé par des guerres. Très tôt, sa renommée va se répandre de part et d'autre du fleuve Niger : de Gao au Dendi et du Gourma au Zarmatarey et même au pays haoussa :

« Il est à peu près certain que Say avant sa décadence actuelle était le principal centre commercial du Moyen Niger. Toutes les caravanes venant du Nord- Est, du Nord et de l'Est s'y donnaient rendez- vous pour se rendre à Sansané Mango et Salaga ; Say était en outre un gros centre religieux où une grande quantité de musulmans venaient faire pèlerinage au tombeau de Mohaman Diogbo grand père du chef actuel, dont la réputation de grand marabout et de saint homme s'était répandue jusqu'au-delà de Gao »¹.

Et, des populations venaient d'horizons divers à Say pour chercher des conseils, pour régler des litiges mais aussi pour solliciter la médiation du saint homme pour mettre fin à des différends les opposant à d'autres communautés. A ce niveau, nous pouvons signaler trois exemples de médiation menée par cet *alim* et qui ont toutes été couronnées de succès.

- Le premier cas concerne, les Wogo de Bourra. Lors de son passage dans le pays soñey, il a trouvé les Wogo dans une situation très difficile. Ces populations font constamment face à des incursions des pillards touareg. Il a promis à leur *Alfa*, Tondo de lui trouver un site où lui et sa suite seront à l'abri des incursions de ces pillards. Les îles paraissent aux yeux de Mahaman Diobbo des lieux sûrs car isolées par l'eau, elles permettent à la population de vivre tranquillement et de vaquer à ses occupations. Mais, comme les îles situées non loin de Tillabéri appartiennent à *Amirou* Kourté, il a d'abord

¹ - IRSH, Historique du cercle de Say, BRO 189, p. 9.

écrit à ce dernier pour lui demander l'autorisation de laisser les Wogo de Bourra exploiter les terres de Sinder. *Amirou* Siddo Yoro dit Tolakoy, accepta la proposition de l'érudit mais à condition que cette communauté paie la dîme sur la terre. Cette version est rapportée par le capitaine Salaman : « *Peu après le nommé Tondo, chef d'une fraction d'Ouagobés de Gao et le Marabout AMADOU LAMINE vinrent saluer le chef de Say et lui demander un terrain pour lui et les siens. ALPHA MOHAMAN s'adressa à Tolakoy. Ce dernier l'autorisa à habiter les îles de Sinder* »¹. C'est donc l'intervention de Mahaman Diobbo qui a permis aux Wogo de s'installer sur les îles et de créer le centre d'études islamiques secondaire de Sinder. Si *Amirou* Kourté a répondu favorablement à la lettre de l'érudit, c'est certainement grâce à sa sainteté :

« C'est en tout cas au début du XIX^e siècle, du fait de la pression touarègue, que Tondo Jelley a dirigé la migration de Bourra (où se trouvait à l'époque l'ensemble du groupe) à Sinder d'une partie des wogo, en ralliant sur son parcours divers groupes Kado, Sorko, ou autres et s'est installé au Nord de Tillabéry entre les deux chefferies kourtey grâce à l'intervention du célèbre marabout de Say Alfa Mahaman Jobbo » (Olivier Sardan De, 1982 : 392).

Comme on le constate, c'est par l'action de Mahaman Diobbo, homme de Dieu très respecté dans la zone que Tondo et sa suite ont été autorisés à s'installer sur l'île.

- Le deuxième cas concerne les Wogo de Sinder. En effet, sous le règne d'Oumarou Djibrilla, la principauté connut une crise politique grave. A l'origine de cette crise, un différend qui opposa *Amirou* à son cadî, Ranié. Ce dernier cachait les présents qu'il recevait lors de ses tournées à l'intérieur du centre d'études islamiques pour rendre des jugements au nom du souverain de Sinder. Mais, toutes les tractations de ce dernier pour ramener le cadî à la raison se sont avérées vaines. Ce qui poussa le leader du centre à le limoger :

« Ce limogeage va provoquer la colère des Kourté, propriétaires des terres de l'île de Sinder car la mère du cadî est une princesse Kourté de Sansané- Haoussa. Ils

1 - ANN- 15- 1- 2 : Notice sur le cercle du Djerma et Historique du cercle par le capitaine Salaman 1903-1909, p. 10.

vont exproprier les terres des Wogo mais grâce à la médiation de Mahaman Diobbo, ils ont accepté de les restituer aux populations de Sinder »¹.

- Le troisième cas concerne Boubacar Louloudji. Après la prise de Garouré en 1811 par les Zarma, le *Lamido Dallol* était contraint de s'exiler. Après avoir transité dans plusieurs localités, il va rejoindre Mahaman Diobbo dans le pays soñey à Gaoudel. Les deux *Alfa* vont faire le reste du trajet ensemble. Après la création de Say, Boubacar va rester dans cette ville deux ans durant. Un jour, il a exprimé son désir de retourner dans son pays natal. Mais, les Zarma sont là et l'attendent de pieds fermes :

« Pour éviter que son retour provoque des heurts, Boubacar Louloudji a demandé à Mahaman Diobbo, homme de paix, influent et respecté par toutes les communautés de l'Ouest du Niger, d'entreprendre une médiation afin que les Zarma acceptent son retour dans le Dallol. Alfa Mahaman Diobbo décide d'entreprendre la médiation, mais à condition que Boubacar Louloudji accepte aussi de rester tranquille après son retour dans son pays natal. Malgré tous les actes posés par cet alim dans le Boboye, les Zarma par respect à l'érudit l'ont autorisé à y revenir. Et comme promis, il n'a plus posé d'actes allant dans le sens de la remise en cause du compromis trouvé par Alfa Mahaman Diobbo »².

On retrouve cette version dans la monographie de Say :

« Les Djerma s'allièrent au Kabbi et les Peulhs furent chassés de tout le Dallol Bosso et du Fogha. Ils durent se réfugier sur le Gourma à Say et à Néné. Sur l'intervention de Mohaman Diobo chef de Say, les Peulhs furent cependant autorisés à passer sur la rive gauche. Ils s'installèrent à Tiamkalla où ils résidèrent pendant 30 ans en paix »³.

C'est avec le fils et successeur de Boubacar Louloudji, Aboulhassane que les hostilités vont reprendre dans le *Dallol*. Mahaman Diobbo est en effet, un homme de paix dont l'influence s'exerce sur la zone allant de Gao au Dendi. Autour de cet érudit, se sont rassemblées des populations d'origines diverses (Zarma, Soñey, Wogo, Peul...) liées uniquement par la foi musulmane. La tolérance et la paix que *l'alim* a su cultiver entre les habitants de Say ont fait de ce centre d'études islamiques, un lieu de cohabitation

1 - Version recueillie dans le *Tarikh Sinder* folio 33.

2 - Entretien avec Boubacar Hama Beidi le 09/10/11 à Birni N'Gaouré.

3 - ANN- 15-1-1 : Monographie du cercle du Djerma 1901, P. 88.

pacifique, ce qui a permis une large diffusion du savoir religieux dans sa zone d'influence. Ce succès de Mahaman Diobbo, dans un contexte marqué par des crises s'explique par son option pour la non violence. Alors que le *Dallol* est plongé dans des crises, il a réussi à faire de Say un havre de paix, ce qui fait de lui l'érudit le plus influent et le plus respecté dans l'Ouest du Niger.

Chapitre VIII : L'œuvre littéraire et philosophique de Mahaman Diobbo

On ne peut pas comprendre le succès de l'homme sans se référer à sa pensée politique et religieuse. Une pensée qu'il exprime à travers une vingtaine de chants religieux qu'il a composés en zarma (alors qu'il est peul) depuis le début du XIX^e siècle et qui nous sont parvenus grâce à une chaîne de transmission. Composés pour la plupart entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle par Mahaman Diobbo, ces chants nous sont parvenus grâce à *Alfa Agano*¹. Malheureusement, les dernières générations n'ont pas pu garder ce patrimoine afin de le transmettre aux générations suivantes. C'est le lieu de remercier Diouldé Laya qui, en 1968 a recueilli ces chants (sur instruction du Président de l'Assemblée Nationale de l'époque, Boubou Hama) auprès du vieux Agano, le dernier de la lignée des érudits à avoir mémorisé ces chants.

Il affirme avoir appris une cinquantaine de chants mais avec l'âge, il a oublié la plupart. La bande disponible à la sonothèque de l'IRSH compte vingt trois (23) chants dont deux composés par Boubacar dit Modibo, fils et successeur de Mahaman Diobbo, il s'agit du : chant 1 (*Uruufaba* : appel au secours), chant 2 (*Alciyooma zaaro* : le jour du Jugement Dernier), chant 3 (*Wa mooru ibiliisa* : éloignez- vous de Satan), chant 4 (*Diina fayda* : les bienfaits de la foi), chant 5 (*Wa toone nan* : gardez – vous de nuire à autrui) chant 6 (*Hunde- beerey* : l'orgueil), chant 7 (*Tuubi fayda* : bienfaits du repentir), chant 8 (Muhammadu : Mohamed), chant 9 (Beeney nda gandey : les cieux et les terres), chant 10 (Boori fannu : les bonnes œuvres), chant 11 (Woy nda aru futey : les femmes et les hommes de mauvais caractères), chant 12 (Muumuni woyey : les croyantes), chant 13

1 - *Alfa Agano*, de son vrai nom Abdoulbâki Koureyssiyou, Agano est le petit fils d'*Alfa Adamou*, un des compagnons de Mahamane Diobbo et ancêtre des habitants du quartier Zooronay de Say. La descendance d'*Alfa Adamou* a compté des noms d'illustres hommes en matière de culture islamique, parmi lesquels nous pouvons citer *Alfa Soumaila* (frère aîné de Agano), feu *Alfa Oumarou Soumaila*, fils du précédent, neveu et gendre de Agano (ancien président de l'Association Islamique du Niger). Agano est donc un digne descendant de cette lignée d'érudits de la ville de Say. Il est décédé en 1979 à l'âge de 88 ans.

(Meehaw : le jeûne), chant 14 (Tooŋe kow : le provocateur), chant 15 (Saaray : la tombe)... Ces chants religieux composés par Alfa Mahaman Diobbo sont des poèmes qui présentent une extrême richesse sur le plan esthétique et thématique.

Ils sont appelés ‘‘Caw dooni¹’’ en zarma et ont en général, un trait commun : inciter les croyants à la méditation et les amener sur la voie de l’islam. Le chant religieux a en effet le pouvoir de créer un univers de détachement, de recueillement, de spiritualité. Il incite les fidèles à bannir des comportements incompatibles avec l’islam (l’orgueil et la vanité) et à suivre l’exemple du prophète Mohamed. Fait frappant, ces chants sont destinés à la communauté et non à des individus. Ils constituent un moyen d’éducation islamique car ils sont chantés dans des circonstances précises : cérémonies de mariages, réunions des marabouts, les vendredis, recherche de pitance par les *talibé*... Selon Soumana Abdourahamane :

« C’est au prêche, et rien que cela, qu’Alfa Mahaman Diobbo consacra sa vie. Outre le « douddale », il utilisa d’autres moyens comme ces chants qu’il composait et chantait à l’occasion des rassemblements. Il les faisait apprendre aussi à ses disciples qui les chantaient devant les concessions en quête de leurs repas. Par ce procédé, l’érudit multipliait aussi sa voix et assurait la répétition quotidienne de ces chants à la devanture de la plupart des concessions »².

I- Les chants religieux

1- L’importance de la poésie dans la culture islamique

a. La place de la poésie en Arabie au temps du prophète

La poésie a joué un rôle important dans la diffusion de l’islam. Le Coran constitue en lui-même un véritable phénomène poétique dont la révélation a fait grand effet dans une Arabie fière de sa poésie. Et, c’est d’abord par la beauté de sa forme et l’harmonie de son rythme qu’il s’est imposé comme miracle. Selon Simozrag et Goasguen, le verbe coranique est apparu à un moment où la poésie est en vogue dans le monde arabe :

1 - Caw dooni signifie chanson religieuse en zarma.

2 - Entretien avec Soumana Abdourahamane, Chargé des affaires culturelles à l’ambassade des Etats- Unis le 05/12/2009 à Niamey.

« A l'âge d'or de l'éloquence arabe où la langue atteignit l'apogée de sa pureté et de sa force où les titres d'honneur étaient décernés solennellement aux poètes et aux orateurs dans les concours annuels, il a suffi de l'apparition du verbe coranique pour que l'amour acharné de la poésie et de la prose fut bouleversé, de même que les sept poèmes dorés et suspendus sur le temple d'Al- Ka'ba furent descendus. Dès lors, toutes les âmes durent se prêter à cette merveille de l'expression arabe » (Simozrag et Goasguen T2, 1999 : 105).

La beauté convaincante du verbe coranique contribua ainsi à rallier de nombreuses personnes dont Omar Ibn Al Kattab, second calife de l'islam ou encore Ka'ab Ben Zouhayr, auteur du fameux poème « Al burda » dédié au prophète et marquant la conversion de son auteur à l'islam. Le fait que dès les débuts de l'expansion de l'islam, le prophète se soit entouré de poètes célèbres (Hassan Ibn Thabit, Ka' ab Ben Malik, Abda Allah Ben Rawâha...), témoigne de l'importance de la poésie dans la religion de Mahomed. Tous ces poètes ont mis leur art au service exclusif de la foi. La poésie devient ainsi, un auxiliaire indispensable pour la diffusion du message islamique. Les agents propagateurs de l'islam vont apporter cet art dans les régions du monde touchées par cette religion.

b- La place de la poésie en Afrique musulmane

En Afrique musulmane aussi, cet art a été largement utilisé par les *oulémas*, ce qui a permis un développement de la poésie d'inspiration islamique sur le continent. En islam, il appartient à chaque leader d'une communauté islamique, d'ordonner ce qui est licite et d'interdire ce qui est illicite, d'ordonner le bien et d'interdire le mal :

« Dans les écrits de ces intellectuels, ainsi que dans leurs sermons et leur propagande, l'on décèle des ingrédients du langage politique de l'islam. Ce langage, lorsqu'il fait écho à des aspirations d'émancipation, peut mobiliser de vastes secteurs de la population. Parmi les concepts mobilisateurs de l'action politique, figure l'obligation de faire la commanderie du bien et l'interdiction du mal (al-amr bi 'l- ma' ruf wa al- nahy an al- munkar » (Kane, 2003 : 30).

Pour faire passer le message divin dans une société où la majorité ne sait ni lire ni écrire, les *oulémas* font recours à la poésie. Chantée dans la langue du terroir, elle permet

d'atteindre toutes les couches de la société. C'est un moyen d'éducation efficace d'autant plus que son langage est simple et facile à assimiler.

Au XIX^e siècle avec le Jihad d'Ousman Dan Fodio de la confrérie Qadriya, on assiste au développement d'une littérature (surtout la poésie) d'inspiration islamique. Parmi les auteurs, on peut citer : le Shaykh lui même, son frère Abdoulaye, sa fille Nana Asmaou, Mallam Janeidou... Dans la sphère d'influence du califat de Sokoto, des érudits locaux ont également utilisé la poésie comme moyen de diffusion de l'islam. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer Mahaman Diobbo, auteur d'une vingtaine de poèmes. Au XX^e siècle, la Qadriya sera supplantée par la Tidjania au Niger. Cette confrérie va donner à la chanson religieuse plus d'éclat. La fête de l'anniversaire de la naissance du prophète Mohamed (Muludh), organisée chaque année à Kiota est l'occasion choisie par les Zakhirou¹ pour exposer leurs talents. Ceci prouve que la chanson religieuse fait partie de la culture islamique et joue un rôle moteur dans la diffusion de la religion de Mahomed.

2- La place de la poésie dans le centre d'études islamiques de Say

Malgré l'importance de ce centre, nous n'avons pas eu de manuscrits dans cette localité. Les témoignages recueillis à Say et ses environs confirment l'existence des manuscrits qui ont malheureusement disparu à cause des mauvaises conditions de conservation des documents dans la ville :

« Les manuscrits de la ville de Say étaient conservés dans une maison située à l'intérieur du palais. Mais, cette pièce présente un trou au niveau du toit. Une année, il y a eu des pluies diluviennes et l'eau passait par ce trou pour se déverser dans le récipient qui n'était malheureusement pas couvert. C'est l'odeur nauséabonde qui se dégageait du canari qui avait alerté les locataires du palais. Quand ces derniers étaient arrivés au niveau du récipient, le constat était amer : tous les documents s'y trouvant avaient été réduits en bouillie. C'est ainsi que nous avons perdu ces manuscrits »².

1 - Zakhirou : Ce sont des disciples des Shaykh qui ont mémorisé les chansons religieuses.

2 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite à Niamey, le 01/08/2012.

Selon d'autres informateurs, ils ont été rongés par des termites. Les chants religieux constituent un patrimoine historique important qui a pu être conservé et transmis de génération en génération. Ces poèmes ont été composés par Mahaman Diobbo dans des circonstances précises :

a – Les chants d'assistance morale

Quand la communauté fait face à une épreuve, il compose un chant pour l'exhorter à accepter cette difficulté comme émanant de Dieu. Le chant '*Uruufaba*', par exemple, a été composé sur l'île de Neni suite à une terrible sécheresse. Il s'agit là d'une invocation pour demander la clémence de Dieu, nous pouvons à titre d'exemple retenir quelques vers de ce poème (chant 1 : Vers 5 à 20) :

Ay ga urru, faabakow ku	J'appelle au secours, le secoureur tarde
Faaba tamba wakti yoŋ ku	Au secours ! C'est assez d'attente
Gaahamey beri jinde yoŋ ku	Les corps se sont amaigris et les cous allongés
Borciney koy tuuri yoŋ ku	Les nobles sont réduits à ramasser du bois
10 Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte- nous secours!
Faaba tamba almaney ben	Secours – nous vite, le bétail est décimé
Haw koyey naŋ zama haw ben	Les bergers n'en sont plus, faute de troupeau
Barikarey go kaaru heri ben	Voici les cavaliers mais, point de monture
Iri ga jirbi farmi mana ben	On est contraint à dormir en saison de culture
15 Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte – nous secours!
Wande kooga kurŋe na fay	L'époux a divorcé l'épouse maigre
Kurŋe kooga wande na a fay	L'épouse a divorcé l'époux maigre
Bagna laala na nga koy fay	Le mauvais esclave a renié son maître

Zamana diina mo na koy fay Et les gens, se sont écartés de la voie de Dieu

20 Ya Ilahi, urru faaba O Seigneur, porte – nous secours!

Dans ces vers, Mahaman Diobbo décrit une sécheresse qui a sévi à Neni pendant qu'il y était. Pour montrer l'ampleur de la calamité, l'auteur décrit l'état du cheptel décimé. Bien plus qu'une perte matérielle, ceci constitue un drame pour une communauté d'éleveurs. Il invoque Dieu pour conjurer ce malheur.

b- Les chants de méditation

Nous avons aussi des chants composés par Mahaman Diobbo dans le but de ramener les gens sur le droit chemin de Dieu. A un certain moment, il a eu à constater des comportements incompatibles avec l'islam (port d'amulettes par les enfants au cou ou à la hanche) dans la ville, il a aussi composé des chants pour inciter les gens à les bannir. Les vers suivants du chant 2 de notre corpus interpellent les croyants (*Alciyooma zaaro* ou le Jour du Jugement Dernier) :

Ya muumuney woro kulu	O croyants!
Wa tun iri ma tuubi ka naan	Repentons- nous et cessons
Zunuubi kayney i beerey	Les péchés grands et petits
Kaη iri na goy hasara	Qui ternissent nos bonnes œuvres

Mais, dans la plupart des cas, ces chants portent sur des rites islamiques, ils constituent un moyen d'éducation religieuse en même temps, ils interpellent les fidèles à se conformer aux principes de l'islam, à bannir l'orgueil, la vanité et à respecter tous les êtres vivants. Les chants religieux visent à éduquer la communauté. Par rapport à l'authenticité

de ces chants, nos informateurs affirment que Mahaman Diobbo est sans aucun doute leur auteur :

« D'abord ce n'est pas du zarma courant et les formes canoniques du sonɛy de Gao et de Tombouctou contenues dans ces chants prouvent si besoin est qu'ils ne viennent pas de Sokoto et qu'ils ont été bel et bien produits par Mahaman Diobbo. Cet accent sonɛy prédominant dans les chants n'est du tout pas étonnant quand l'on sait que l'auteur a séjourné une vingtaine d'années en pays sonɛy notamment à Gao (Mali actuel et à Larba (Téra/Niger), avant de se fixer à Say. Si ces chants provenaient de Sokoto, les mots haoussa ou peul seraient prédominants, ce qui n'est le cas »¹.

Selon Soumana Abdourahamane, l'adoption de la langue zarma pour diffuser le message divin par un érudit peul a été mal interprétée par les Bittinkoobé :

« L'adoption de cette langue par Alfa Mahaman Diobbo dans le seul but de diffuser le message islamique fut d'ailleurs la cause de l'hostilité des Peul de Lamordé à son égard, lors de son escale à Neni. C'était, pour eux, une aliénation d'autant plus intolérable qu'elle venait d'une autorité morale. Leur hostilité devint alors tellement vive qu'ils en sont arrivés à enlever et à vendre comme captifs deux des disciples de Mahaman Diobbo. Dans le chant 1 de notre corpus « Uruufaba », ce dernier avait fait allusion aux comportements des gens de Lamordé (chant 1 : vers 120 à 125) qu'il juge tout à fait incompatible avec une foi sincère. Car, pour lui il n'y a que la foi qui compte. S'il avait quitté le Macina natal, c'est pour contribuer à la diffusion de l'islam. Et pour atteindre cet objectif il était prêt à adopter tout comportement, culturel ou autre ; pourvu que le message passât. Pour lui toute langue comme toute autre spécificité ethnique ou même raciale n'est que moyen dont meilleur usage ne pourrait en être fait qu'en matière de culte. Car, devant Dieu il n'y a d'identités autres que croyant ou non- croyant »².

Le chant *Hunde- beerey* ou *l'orgueil* (chant 7) de notre corpus s'adresse en premier lieu à un des fils de Mahaman Diobbo. « *Abdoulwahidou qui ne respecte du tout pas son demi-frère, Boubacar dit modibbo malgré ses qualités intellectuelles certaines. Il se fait très orgueilleux vis-à-vis de son demi-frère. Ce qui n'est du tout pas du goût de leur père qui aime tant ce dernier* »³. Nous avons à titre d'exemple, ces quelques vers de ce chant :

1 Entretien avec Diouldé Laya, sociologue à la retraite à Niamey le 31 /07/12.

2 - Entretien avec Soumana Abdourahamane, Chargé des Affaires Culturelles à l'ambassade des Etats- Unis à Niamey le 05/12/ 09.

3 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite à Niamey le 01/08/12.

Hunde- beerey nga no ay ga hoy dooni wo ra C'est l'orgueil que je pourfendrai dans ce
chant

Da i ma tuubi kala i ma du alciyoma Ceux qui s'en repentent jouiront au Jour
Dernier

Ya bunay, ma hundi ye ganda Koy se O mon enfant, fais- toi humble devant le
Seigneur

Hunde – beeray si di nga Koy alcioyooma Car l'orgueil ne mènera point à Dieu au Jour
Dernier

Ya bunay, si dokoray ni nayze follon O mon enfant, ne déconsidère pas tes proches
Dokorayka ga tun suba baabu daama Qui déconsidère les gens se trouvera, Demain,
embarrassé

Ya bunay, si hortu mo hundi kulu ga O mon enfant, ne sois pas méchant envers les
Tous les êtres

Hundi horta ga tun suba baabu jirma L'âme méchante sera ressuscité Demain sans
honneur

Tous les témoignages que nous avons recueillis sont concordants et présentent Mahaman Diobbo comme le véritable auteur de ces chants religieux.

A un moment où nos sociétés sont secouées par des violences (conflits fonciers principalement), nous pensons que la diffusion de la chanson islamique permet d'atténuer la survenance des conflits au Niger. Comme le souligne si bien Diallo Boubacar, coordonnateur du (RIESCA), dans son discours d'ouverture de la cérémonie du premier festival de la chanson islamique pour la paix au Niger : « *Même si des violences inexplicables surviennent dans nos Etats qui, sont pourtant musulmans, il existe des mécanismes qui, s'ils sont utilisés, peuvent contribuer à prévenir ces conflits. Les chansons*

islamiques font partie des mécanismes disponibles »¹. Il faut souligner à ce niveau que ces chants sont des poèmes. Et, leur composition sous forme de poèmes n'est pas du tout étonnant. En effet, le Coran rappelle - le constitue en lui-même un véritable phénomène poétique dont la révélation fit grand effet dans une Arabie fière de sa poésie.

3- La chaîne de transmission des chants religieux

Alfa Agano a appris les chants auprès de son cousin, *Hamma Kâto* :

*« C'est auprès de son cousin Hamma Kâto (surnommé Mâzou- Baaba) qu'Alfa Agano apprit ces chants religieux (après ses études coraniques). A noter que ce cousin est plus âgé qu'Agano. Hamma Kâto a ainsi connu les enfants d'Alfa Mahaman Diobbo. C'est d'ailleurs de Modibo qu'il tient ces chants. Agano lui-même est de la troisième génération sur l'arbre généalogique de Say, son grand père étant l'un des compagnons du fondateur de Say »*².

Il faut à ce niveau saluer *Alfa Agano*, qui malgré le poids de l'âge et son infirmité, fut le « berger » de ces chants religieux à la conservation desquels, il consacra toute sa vie. En effet, non voyant de sa naissance, il avait eu à mémoriser le Coran. Ce qui prouve le mérite de cet homme qui devait par la suite mémoriser ces chants qu'il déclamait à des occasions régulières : apparition du croissant lunaire marquant le début du jeûne, fête de l'Achoura célébrée le 10 du mois d'Al Muharram (premier mois de l'année musulmane)..... Il les déclamait aussi sur demande, ce qui donnait lieu à des veillées dans les familles qui l'invitaient. Ces invitations dépassaient d'ailleurs les limites de Say : « *Agano dit avoir été dans de nombreuses localités où ces chants sont très appréciés* »³.

Très attaché à ce riche patrimoine légué par ses parents, cet érudit a durant toute sa vie lutté pour que la jeune génération s'intéresse à ces chants mais en vain. Cette inquiétude d'Agano est fondée car quelques années après sa mort, aucun *Alfa* de la ville de

1 - Le Sahel n° 7895 du 22 mars 2010, p. 10.

2 - Entretien avec Soumana Abdourahamane, Chargé des Affaires Culturelles à l'ambassade des Etats- Unis le 05/12/09 à Niamey.

3 - Entretien avec Soumana Abdourahamane, Chargé des Affaires Culturelles à l'ambassade des Etats- Unis le 05/12/09 à Niamey.

Say ne sait chanter ces chants. Tout ce patrimoine allait disparaître n'eût été l'engagement d'un homme, Diouldé Laya qui a eu l'ingénieuse idée d'enregistrer ces chants en 1968 avant la mort d'Alfa Agano. Ils sont actuellement disponibles à la sonothèque de l'IRSH mais, l'état de conservation de la bande sur laquelle 23 chants ont été enregistrés laisse à désirer ; d'où la nécessité de doter ce département de moyens financiers adéquats afin de mettre tout ce patrimoine à l'abri des intempéries. La conservation de ce patrimoine est d'autant plus nécessaire surtout que les détenteurs des informations ne sont plus de ce monde.

II- La portée des chants religieux

1- Le chant religieux comme outil de conversion

La poésie occupe une place de choix dans ce qu'on peut appeler la bibliothèque islamique en Afrique de l'Ouest. Tous les grands leaders du Jihad Al – Hajj Omar, Ousman Dan Fodio, Sékou Amadou... étaient des grands poètes. Elle était un moyen de communication par lequel les grands intellectuels débattaient des questions politiques, religieuses et philosophiques. Les poèmes d'Ousman Dan Fodio sont récités par les *talibé* en arabe ou en haoussa même aujourd'hui. Les chants religieux présentent un intérêt certain dans les sociétés islamiques. Dans un milieu où la majorité de la population ne sait ni lire ni écrire, ils constituent un moyen efficace d'éducation :

« Le caractère du milieu socio- culturel, essentiellement marqué par l'oralité, réduit l'accès à la connaissance livresque. C'est pourquoi les lettrés recourent à la tradition orale comme support de vulgarisation du savoir religieux pour la majorité des croyants qui ne savent ni lire ni écrire. Une place de choix revient à la poésie religieuse chantée en différentes langues du terroir en raison de son avantage éducatif ludique » (Hassane, 1995 : 520).

Les chants religieux ont un aspect pédagogique car chantés dans la langue du terroir, l'objectif visé est la recherche de l'adhésion de l'auditeur à l'islam avec pour but ultime

son salut. Pour ce faire, le contenu des chants est minutieusement préparé car l'auteur doit concevoir un récit qui fortifie l'âme et qui interpelle l'esprit. C'est ainsi que la plupart des chants religieux tournent autour de la mort et l'intensité avec laquelle elle est annoncée ne laisse personne indifférente. En dehors de la mort, plusieurs aspects de la vie courante sont abordés. Il est important pour tout musulman de connaître l'importance du *Zikr*. Pour s'en convaincre faisons recours aux versets du saint Coran : « *Souvenez-vous d'Allah, assis ou couchés* » (Sourate 4 An- Nisa V, 103). Une autre sourate : « *C'est bien dans le Zikr d'Allâh que les cœurs trouvent la quiétude* » (Sourate 13 Ar- Rad V, 28). Les sourates du Coran qui soulignent les vertus du *Zikr* sont nombreuses d'où l'importance de la collecte des œuvres déjà connues. Ces chants contiennent des leçons de sagesse et des invocations qui incitent à la ferveur et à la défense de la religion.

2- La portée littéraire des chants religieux

Sur le plan littéraire, ces chants religieux sont tous des poèmes en vers avec des rimes régulières. Les limites des strophes sont claires avec une richesse exceptionnelle sur le plan rythmique, avec des figures de style. Le penchant de l'érudit de Say pour la poésie s'explique aisément quand on sait le rôle que celle-ci a joué dans la révélation. Avant cette dernière, la poésie était en vogue en Arabie. Les chants religieux constituent la preuve que Mahaman Diobbo est un *alim* ayant eu une large culture islamique. C'est un moyen indispensable pour la propagation de toute religion car ils facilitent et rendent agréable l'assimilation. Pour le cas de l'islam, la chanson religieuse constitue un support d'autant plus authentique, en ce sens que le saint Coran a d'abord frappé les esprits et les âmes par sa perfection poétique. Il est donc normal que les chants religieux fleurissent dans toutes les communautés musulmanes. L'esthétique contenue dans ces chants n'est qu'un moyen au service d'une cause, rappelons- le, la recherche de l'adhésion du destinataire à l'islam.

Le corpus présente une variété de textes : du narratif, du descriptif, de l'explicatif... Le chant intitulé « *Al Ciyoma Zaaro* » (« le Jour du Rassemblement » par exemple est un texte narratif. L'auteur y fait le récit, tel que prévu par les textes religieux, de ce jour exceptionnel : « Jour du Jugement Dernier », « Jour des Comptes », « Jour du Rassemblement, « Jour de la pesée » etc... Les terminologies sont nombreuses pour désigner ce jour redouté des âmes, car elles y rendront compte de toutes leurs œuvres, bonnes ou mauvaises. Un autre aspect qui montre la richesse de ces chants sur le plan littéraire, c'est la gravité du ton dans la plupart des textes. Cette caractéristique s'explique par les thèmes dont le plus dominant est celui de la mort. Celle-ci est en effet, le thème central de plusieurs textes. Et à chaque fois, il est fait des récits et des descriptions tous affligeant les uns et les autres. Cette gravité du ton vise à toucher la sensibilité du fidèle afin de l'amener à méditer profondément sur ce « Jour des Comptes ». L'auteur dans ces trois vers du chant 2 (49 -51), nous donne une idée des conditions dans lesquelles les âmes seront ressuscitées :

Boro Kulu kaṅ ga tun suba ra	Tous les ressuscités en ce Jour
Bankaray a si afo ga	Ils Seront tous sans le moindre habit
Gaa- Koonu, ce- koonu	Corps nu, pieds nus.

La poésie islamique se caractérise par sa finesse esthétique. L'art islamique en général a suscité partout où il est diffusé de vives admirations. A Say, les chants religieux constituent un riche patrimoine légué par *Alfa Mahaman Diobbo*. Malheureusement, de nos jours peu d'intérêt est accordé à ces chants comme l'attestent les conditions dans lesquelles ils sont conservés à la sonothèque de L'IRSH. Le magnétophone dont dispose le service tombe régulièrement en panne. Raison pour laquelle nous avons passé des mois avant de

pouvoir écouter tous ces chants religieux. Pire, à Say, nous n'avons rencontré aucun *Alfa* capable de réciter ne serait-ce qu'une strophe de ces chants. Nous nous sommes même rendu dans la famille d'*Alfa* Agano à Zooronay où Abdoulsalam Soumaila, imam du quartier et descendant de cet érudit nous a clairement dit ceci : « *Jeune homme ne perds ton temps à chercher dans cette ville, celui qui sait chanter les chants légués par Alfaga et Modibo*¹. *Le dernier Alfa de la ville à les mémoriser est Agano et, il est décédé depuis longtemps* ». Ces propos d'imam Abdoulsalam Soumaila, prouvent l'urgence qu'il y a pour les chercheurs à collecter le plus rapidement possible les informations sur notre passé auprès des détenteurs encore vivants de la tradition orale. Si Diouldé Laya n'avait pas eu l'intelligence d'enregistrer ces chants auprès du dernier de la lignée à les avoir mémorisés, ce serait tout un pan de l'histoire de notre pays qui aurait disparu. A la question de savoir si ces chants ont réellement été composés par Mahaman Diobbo, Abdoulsalam Soumaila a répondu :

*« Ces chants ont été effectivement composés par Alfaga et Modibo car chaque chant à une histoire c'est-à-dire nous savons le lieu et les circonstances dans lesquelles il a été composé. Le chant urufaaba de Mahaman Diobbo a été composé sur l'île de Neni suite à une terrible sécheresse »*².

3 - La portée philosophique des chants religieux

Sur le plan philosophique, les chants religieux ont une portée réelle. Il s'agit de chants d'assistance morale aux membres de la communauté mais aussi, d'un constant rappel au devoir (la soumission à Dieu). En effet, l'adoration de Dieu est précédée de la connaissance divine. Sans connaissance *d'Allah*, il n'y a pas d'adoration. Et, ces chants développent des thèmes importants tels que, la soumission à Dieu, la sincérité dans les actes de dévotion, l'humilité, la solidarité, l'endurance, l'amour du travail..... Tous ces thèmes développés visent l'éducation des individus car la qualité de tout groupe humain est

1 - *Alfaga*: il s'agit de Mahaman Diobbo et Modibo, c'est son fils et successeur, Boubacar.

2 - Entretien avec Abdoulsalam Soumaila imam de la mosquée de Zooronay à Say le 12/12/07.

fonction des individualités qui la composent. La formation des individus pour qu'ils comprennent leur religion afin de bien faire l'adoration est un devoir pour tout 'alim'.

L'adoration de Dieu est en effet, clairement énoncée dans le Coran : « *Je n'ai créé les djinns et les hommes que pour qu'ils m'adorent* » (Coran, 51/56).

Selon Soumana Abdourahamane :

« La composition de ces chants est liée à la fonction même de l'érudit de Say. En effet, dans cette ville on ne dit pas "qui est assis sur le trône ?" Mais "qui est assis sur la peau ?" Le pouvoir est symbolisé à Say par une peau de prière, ce qui montre que le souverain est avant tout un leader religieux, un guide. En tant que tel, il doit avoir des qualités intellectuelles et morales. Il doit être humble, disponible, accessible aux gens, être à l'écoute de son peuple qu'il doit orienter sur le droit chemin... Contrairement à certaines pratiques auxquelles on assiste de nos jours chez certains religieux, Mahaman Diobbo n'a jamais accepté que les gens aillent cultiver ses champs. Il a œuvré toute sa vie pour amener les membres de sa communauté à comprendre et aimer leur religion. Et, la composition des chants religieux rentre dans ce cadre »¹.

Dans les textes apparaît une variété de traits de caractères dont deux nous semblent essentiels : le travail et la modération.

a- L'exhortation du fidèle au travail

Pour Alfa Mahaman Diobbo, la paresse est un défaut que tout bon musulman doit combattre par l'amour du travail. C'est pourquoi ce dernier est un sujet constant dans la plupart des chants religieux. Il est présenté comme une exigence pour tout être humain jouissant de ses facultés physiques et mentales. Le travail constitue en effet un acte de dévotion à Dieu. Et, c'est par lui également que l'homme acquiert son autonomie, son indépendance et même sa notoriété. Dans ses chants, l'auteur exhorte l'auditoire non seulement à l'effort physique mais aussi à l'effort intellectuel et spirituel. Le travail physique est surtout évoqué à travers l'exploitation de la terre, synonyme d'efforts physiques et surtout d'activité licite. Nous avons un exemple dans le chant 4, vers 41 à 44 :

1 - Entretien avec Soumana Abdourahamane, Chargé des Affaires Culturelles à l'ambassade des Etats- Unis le 05/12/09 à Niamey.

« Da ni si ba ma jaase	Si tu veux éviter le déshonneur
Ganji ho ka hense	Défriche les terres
Day ma far hunay se	Cultive- les pour ta subsistance
Lambu daḡ ka fayda	Aie (aussi) un jardin pour ton bien »

Le premier vers de la strophe montre le caractère valorisant du travail de la terre pour l'homme. Il est la condition de son honneur, car le travail assure l'indépendance. L'idée du défrichage dans le second vers, vise à créer des conditions optimales de l'accès à la propriété foncière ; car un morceau de terre pris en bail expose l'exploitant aux humeurs du bailleur. Les deux derniers vers de la strophe précisent la mise en valeur des terres recommandées par l'auteur qui distingue deux types de cultures : la culture de subsistance et le jardin. Ici, il faut noter la haute vision de ce lettré musulman, car le jardin constitue un palliatif pour le travailleur et le met à l'abri des caprices du climat. En effet, en cas de sécheresse, le jardin peut lui assurer le complément indispensable à sa survie. Ainsi, le travail physique envisagé par l'auteur assure une indépendance à la fois foncière, alimentaire et économique. Ce qui met l'individu à l'abri de préoccupations préjudiciables à la concentration, au retour sur soi ; le travail physique crée ainsi les conditions propices au travail intellectuel et spirituel. Dans ce contexte, Abu- Obaïd a entendu Abu Horaïra s'exprimer ainsi : *L'Envoyé de Dieu a dit : « Aller chercher une charge de bois et la rapporter sur son dos vaut mieux pour chacun de vous que de demander quelque chose à quelqu'un, qu'il vous donne cette chose ou qu'il vous la refuse »* (El- Bokhâri, 1984 : 11).

Le travail intellectuel et spirituel est un prolongement logique du travail agricole. Dans les chants religieux, le rapport est très étroit entre activités physiques, intellectuelles

et spirituelles. Toujours dans le chant 4, vers 13 à 16, l'auteur utilise une image pour inciter les gens au travail car c'est un acte de piété :

« Ay ga saabu koy din Je rends grâce à Dieu
Kaŋ na diina fari di Qui fit de la religion un champ
Annabey na dumi di Les prophètes ont apporté les semences
Hay wa дума ka fayda Semez donc pour avoir les bienfaits »

Cette métaphore du champ confirme l'idée que tout travail licite est d'abord un acte de foi voué à Dieu. Ensuite, le rapprochement établi entre le champ et la religion signifie que les bienfaits sont au bout de l'effort. Autant on ne tire de profit d'un champ qu'après l'avoir travaillé, autant la foi ne profite à l'homme que s'il œuvre dans ce sens, avec tout ce que cela signifie d'efforts. La valeur de la métaphore est ici de donner aux auditeurs une image expressive la plus proche de leur réalité pour les convaincre de la nécessité d'un effort soutenu pour mériter le salut.

b- L'exhortation du fidèle à la modération

L'islam est une religion qui a toujours prôné la modération en toute chose et contrairement à l'image véhiculée par une certaine opinion en Occident selon laquelle l'islam est une religion d'intolérance et d'extrémisme. L'islam tel qu'enseigné par le prophète Mohamed est une religion universelle dont le message transcende le temps et l'espace et qui propose aux hommes un ordre social régi par les lois divines, sources de bonheur pour l'humanité. Tout musulman qui se conforme au Message du prophète ne saurait être excentrique ni « extrémiste ». Toutes les biographies du prophète attestent de son humilité et de sa modération. Dans le corpus, plusieurs chants exhortent à la

modération en insistant sur trois domaines : le déplacement, le propos et l'alimentation.

Exemple : Chant 11, vers 41 à 44 :

« <i>Dira- dira</i> ma kayna	Sois sobre en déplacement
Ni <i>senni</i> mo ma kayna	Sois sobre en propos
Ni <i>ɲaari</i> mo ma kayni	Sois sobre en alimentation
Day ni tuubi fayda	Et tu en auras les bienfaits.

La modération prônée par l'auteur dans les déplacements est précisée dans les vers 45 à 52 du même chant :

« Kala ni Jingarey do	Ne va qu'à la mosquée
Wala ni hayni fari do	Ou à ton champ de mil
Wala ni haabu kali do	Ou à ton jardin de coton
Day ni tuubi fayda	Et tu en auras les bienfaits.

Wala ma koy jihaadi ¹	Ou bien fais le Jihad
Wala janaa- za koy yoŋ	Ou va à un enterrement
Wala ni ñayze fo yoŋ	Ou saluer les tiens
Day ni tuubi fayda	Et tu en auras les bienfaits »

Comme on le constate, ce sont les déplacements dits méritoires que l'auteur met en exergue. En cela, l'auteur de ce chant, Mahaman Diobbo, est un exemple pour avoir

¹ Jihaadi : Ici, le mot Jihad désigne toute action accomplie pour raffermir sa foi. Contrairement aux idées réductrices, Jihad ne signifie pas exclusivement guerre au sens militaire du terme. Dans ce contexte précis, il inclut des voyages d'études ou de diffusion de l'islam, l'assistance apportée aux nécessiteux, les réalisations d'ouvrages d'intérêt collectif (mosquées, puits.....).

parcouru une bonne partie du territoire du Mali actuel et de l'Ouest du Niger (voir carte de l'itinéraire) dans cette mission, sans jamais user de violence !

L'auteur incite les gens à la modération dans le propos. La langue est en effet, un organe susceptible de grande nuisance à autrui. Et, le prophète a souvent attiré l'attention des musulmans sur cet aspect ainsi que le rapporte ce hadith : « *Le vrai musulman est celui dont aucun autre n'a à redouter ni la main ni la langue* ». Aussi, la modération dans le propos est une recommandation sans cesse rappelée dans la plupart de ces chants.

Exemple de ce chant vers 33 à 40 :

« Da ni si ba ma kaaru	Si tu ne veux pas enfourcher
Taari bari ka zooru	Le mensonge, rétif à la bride
Day ni deene zooru	Alors retiens ta langue
Senni ga ka fayda	Pas trop de propos, pour ton bien

Da ni si ba ma kawla	Si tu veux éviter l'ingérence
Day ma mooro kiila	Ne te mêle pas aux « on dit »
Senni boobo kaala	Et de beaucoup de propos d'autrui
Hin ni me ka fayda	Retiens ta langue à propos »

L'image du cheval, un animal naturellement fougueux, que l'auteur évoque ici, c'est pour étayer la capacité de nuisance de la langue. Cela signifie qu'il faut nécessairement dompter sa langue, savoir la retenir pour ne pas en souffrir, tout comme le cavalier tire sur la bride pour ne pas subir la fougue de sa monture, l'homme doit tout faire pour bien contrôler sa langue. Dans la seconde strophe, nous avons des détails sur quelques nuisances de la langue. Comme le dit le proverbe haoussa : « *La langue est comme une hache, il faut*

savoir la contrôler ». Et, plusieurs hadiths s'insurgent contre les nuisances de la langue car elles peuvent compromettre nos mérites. D'ailleurs ne nous enseigne-t-on pas qu'on doit remuer sept fois la langue avant de parler ?

En plus de la langue, l'auteur nous incite à la modération dans l'alimentation. Pour vivre, l'homme doit manger mais il est dangereux d'en faire une fin. Même dans les contes populaires, la gourmandise est toujours stigmatisée. Ces quelques vers montrent l'antinomie entre la foi et la gourmandise :

« Albora kaŋ a senni kulu	L'homme qui n'a de cesse de se plaindre
Ce nga gaasu nga tu mana to	De ne pas avoir assez à manger
Abine si fari goy ibaada ra	Il n'aura pas cultivé suivant la foi
Farka buzugu nga gunde ra	Son ventre recouvre une panse d'âne »

Ici, la gourmandise est présentée comme un défaut qui altère la dignité de l'être comme le montre le rapprochement établi entre l'homme gourmand et l'âne. En définitive, la modération prônée par *Alfa* Mahaman Diobbo dans le déplacement, le propos, l'alimentation entre dans le Jihad, c'est-à-dire l'effort sur soi.

4- La portée sociale des chants religieux

Mahaman Diobbo serait mort vers 1834 après avoir fait de Say, l'un des centres intellectuels les plus importants de l'Ouest du Niger. La chanson islamique était en vogue au XIX^e siècle dans tous les centres religieux de l'espace nigérien. Shaykh Ousmane Dan Fodio avait composé plusieurs chants religieux parmi lesquels, le chant intitulé *Gimmul SEKHOU OTHMANO* (en annexe). Ce chant dédié à Dieu montre l'importance de la chanson au XIX^e siècle dans l'éducation religieuse des hommes. Les chants visent à

toucher les cœurs des fidèles afin de les amener à craindre Dieu et à se repentir sincèrement. Dans un milieu où la majorité de la population ne sait ni lire ni écrire, le chant religieux, rappelons – le, est le meilleur moyen pour faire passer directement le message de Dieu.

Sur le plan intellectuel, les chants religieux mettent l'accent sur la culture de l'esprit. Les exhortations à la quête du savoir y sont nombreuses et très explicites. Exemple du chant 12 de notre corpus, vers 35 à 40 :

« Da ni ban ka boona ni neeseiji ma tin	Si tu te préoccupes de la Pesée de tes œuvres
Ma goy fannu taaci a mayka ma ma	Oeuvres quatre choses à l'intention du gardien de la balance

Ma koy hã ni bayray, ma goy nda gumo	Cherche le savoir et fais-en usage
Ma naŋ ni da ma boori takey se gumo	Aie de bonnes intentions pour tes semblables

Ma naŋ ni da ma boori ni goy yoŋ kuna	Aie des bonnes intentions dans tout ce que tu œuvres
---------------------------------------	---

Ni zaahiri ni baatini, si te yaasima »	Extérieurement comme intérieurement ; ne sois pas mécréant »
--	---

Ce chant d'*Alfa* Mahamane Diobbo intitulé les « bonnes œuvres » a été entièrement consacré aux actes méritoires. Dans cet extrait, le savoir est mis en avant parmi les quatre qualités susceptibles de peser positivement en faveur de l'homme le jour du Jugement Dernier. L'auteur insiste et encourage les gens à la quête du savoir, surtout le savoir utile.

En apprenant aux auditeurs les actes méritoires, ce chant est d'un apport important pour la culture d'esprit. Le savoir permet à l'homme d'assumer son destin en tant qu'individu et en tant que fidèle d'une religion vis-à-vis de laquelle il a des responsabilités. De nombreux versets du Saint Coran insistent sur l'importance du savoir. Le premier verset révélé au prophète l'invite à la lecture donc à la recherche du savoir, il s'agit de la sourate AL-ALAQ (L'ADHERENCE) : Coran sourate 96.

Le succès de Mahaman Dobbo est surtout lié à son comportement d'homme de paix et de médiateur infatigable. Il a aussi un sens profond de justice et d'équité. Il a réussi à faire de Say, un havre de paix, ce qui va attirer des populations venues d'horizons divers faisant ainsi de cette ville, un carrefour sur le plan religieux et commercial. Say devient ainsi, le plus grand centre d'études islamiques de l'Ouest du Niger au XIX^e siècle. Mahaman Diobbo est un érudit qui a marqué l'espace allant du Dendi à Gao par son aura :

« Bien entendu le projet de voyage à la Mecque fut abandonné, Mohaman Diogbo déjà vieux et fatigué n'aurait jamais pu arriver jusqu'à la ville sainte, du reste il avait atteint son but, la religion de l'Islam s'étendait dans toute la vallée du Moyen- Niger et son pouvoir personnel s'étendait sur toutes les régions qu'il avait traversées »¹.

Son penchant pour le chant s'explique par le fait qu'il constitue un auxiliaire indispensable car il facilite la diffusion de la religion et rend agréable son assimilation. Son chant sur le Jugement Dernier pénètre l'âme et interpelle l'esprit. Le chant est un moyen d'éducation religieuse efficace utilisé par cet érudit pour atteindre la grande masse. L'idée d'enseigner la religion par le chant procède d'un tact pédagogique évident car partout au monde, le chant est destiné au peuple et c'est pourquoi le fond et la forme sont minutieusement étudiés afin de le mettre à la disposition de l'auditoire. Ceci pour donner au message toutes les chances de se fixer. Auteur de plusieurs poèmes qui présentent de remarquables qualités esthétiques, Mahaman Diobbo est incontestablement un intellectuel compte tenu

1 - Archives des Etudes Nigériennes n° 16 (IRSH) : Historique du cercle de Say par Taillebourg, 1912, p. 12.

de la qualité de sa production. Son succès s'explique par son attachement à un islam tolérant qu'il exprime à travers ses chants religieux.

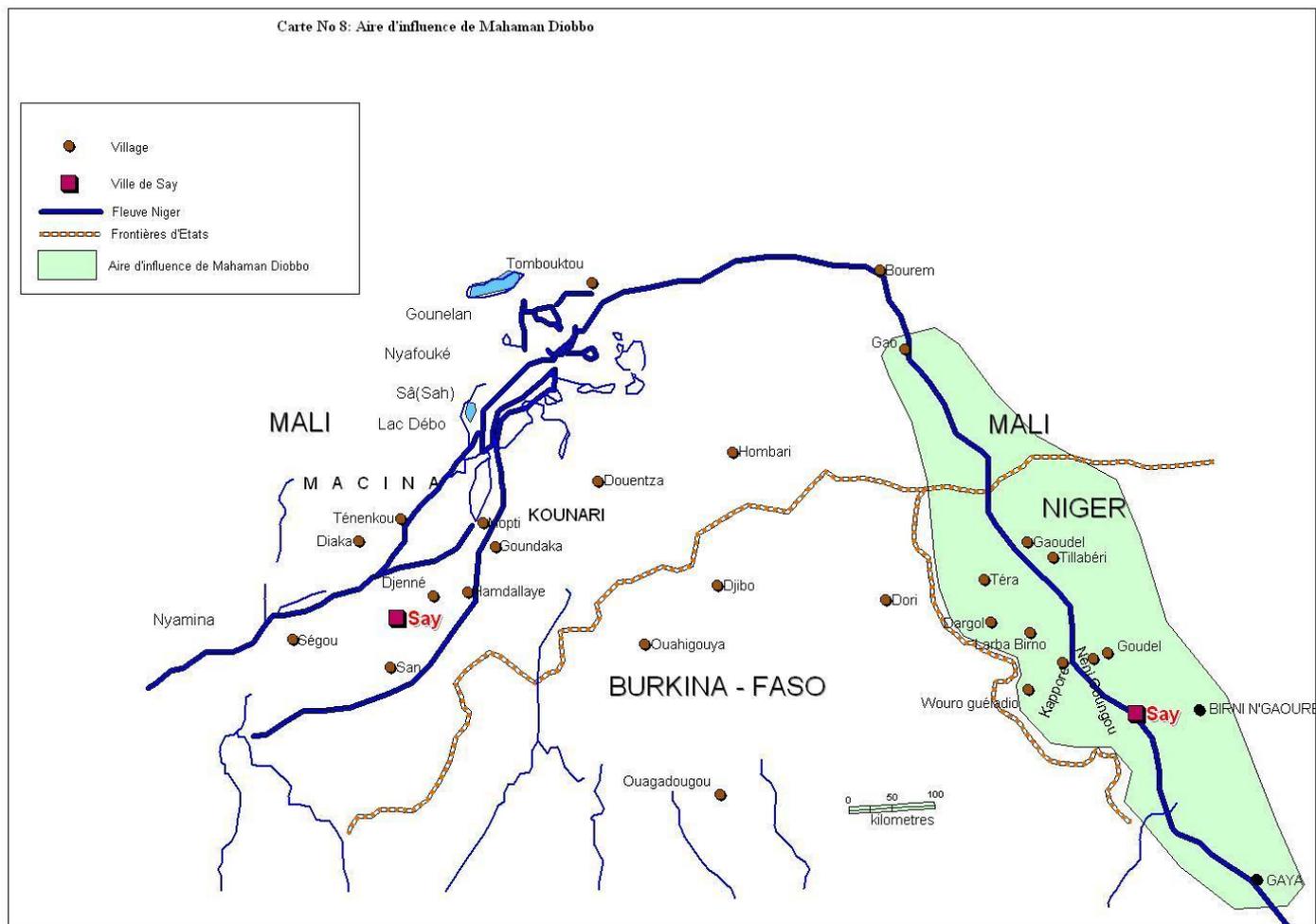
Ce qui fait la singularité de Mahaman Diobbo, c'est son option pour la non violence dans un contexte marqué surtout par des conflits armés. Le refus de faire la guerre a fait sa renommée au niveau des populations essoufflées par les conflits. Son succès s'explique aussi par les médiations qu'il a menées et son sens profond de justice et d'équité. Il a réussi à faire de Say, le plus grand centre d'études islamiques de l'Ouest nigérien au XIX^e siècle. Nous pensons que si l'œuvre de cet *alim* a eu du succès, c'est à cause de son option pour la non violence. Même ceux qui ont opté pour le Jihad, sur le terrain, le bilan est mitigé.

Contrairement à ses contemporains, Mahaman Diobbo n'a pas laissé d'écrit mais, il a légué des textes oraux qui sont des poèmes. Ces derniers appelés *Caw dooni* (Chants religieux) en zarma sont des traités sur la vie du musulman dans sa cité. Tous ses poèmes interpellent le fidèle à préparer sa vie dans l'au-delà : ils montrent au musulman comment se comporter dans la société, le chemin à suivre pour avoir le Salut... Son penchant pour la poésie s'explique par le fait tous les grands acteurs du Jihad l'ont utilisée comme principal moyen d'éducation et de moralisation de la société. En plus, la poésie chantée dans la langue du terroir est facile à retenir même pour les illettrés. Son chant sur le Jugement Dernier pénètre l'âme et interpelle l'esprit. Le chant est un moyen d'éducation religieuse efficace utilisé par cet érudit pour atteindre la grande masse.

Mahaman Diobbo n'a certes pas laissé d'écrits mais, pour nous l'intellectualisme n'est pas forcément lié à l'écrit, c'est une réflexion sur le monde. Le fait qu'il soit l'auteur de textes oraux qui sont de véritables traités sur la vie du musulman fait de lui un intellectuel. Le fait aussi qu'il ait opté pour la non violence comme mode de conversion des fidèles, nous confirme la hauteur de vue de l'auteur. Et, nous le classons dans la

catégorie d'intellectuels que Kane (Kane, 2003) qualifie d'« intellectuels non europhones ».

Carte N° 8 : Aire d'influence de Mahaman Diobbo



Chapitre IX : L'œuvre des successeurs d'Alfa Mahaman Diobbo

Après la mort de l'*alim* vers 1834, ses fils vont le succéder. Ils vont essayer de maintenir tant bien que mal le rayonnement de Say sur le plan religieux et économique. Mais en 1897, interviendra la période coloniale et Say tombera ainsi en décadence. Ce chapitre abordera l'œuvre des successeurs de Mahaman Diobbo, les rapports entre Say et le monde musulman, le rôle joué par ce centre dans l'islamisation des populations de l'Ouest du Niger.

I- Le successeur d'Alfa Mahaman Diobbo

Parmi ses successeurs, Boubacar est présenté comme celui qui a les mêmes traits de caractères que son père. Selon la tradition locale, ce sont ses qualités morales et intellectuelles évidentes qui ont poussé l'érudit à porter son choix sur lui et non sur son grand frère, Sidi.

1-Le choix de Boubacar

Malgré l'entente cordiale au sein du cercle des *oulémas*, Mahaman Diobbo n'a pas laissé au groupe collégial (groupe d'érudits) formé autour de lui, la latitude de choisir par consensus son successeur après sa mort. Au niveau de sa famille même, il a porté son choix non pas sur son fils aîné, Sidi mais sur son petit frère, Boubacar. Sentant ses forces l'abandonner, il a envoyé l'aîné de ses fils à Sokoto avec un message contenu dans une enveloppe scellée. Dans ce message, il informe les autorités de Gwandou qu'il a porté son choix sur son fils Boubacar dit Modibo pour le succéder et leur demande par conséquent d'entériner ce choix. Alors que d'habitude, tous les sujets qui engagent la vie de la cité

sont débattus et traités par le groupe collégial et les solutions trouvées ont toujours été consensuelles. Cette anticipation pour désigner son successeur ne procède-t-elle pas d'une volonté de conservation du pouvoir au seul profit de sa famille ?

Comme à Sokoto et dans tous les grands centres religieux, les dirigeants se sont arrangés à léguer le pouvoir à leurs descendants. Mahaman Diobbo n'a pas échappé à cette logique. Il a empêché à son fils aîné de le succéder. Pourtant, c'est lui qu'il a envoyé à Sokoto pour apporter la lettre :

« Sentant ses forces l'abandonner, Alfa Mahamane Diobbo envoya son fils aîné Sidi Alpha Mahamane Diobbo avec un message officiel à Sokoto cacheté et scellé. Sidi qui ne pensait qu'à remplacer son père au pied levé, s'est précipité à Yaouri (Nigeria) en pirogue. De Yaouri, il prit des chevaux jusqu'à Sokoto. Arrivé à Sokoto, il remit le message officiel au Sultan qui était en même temps le suzerain du royaume de Say. Après lecture du Message, le Commandeur des croyants, Sultan de Sokoto, aurait dit à Sidi : « Restes ici, je vais dans un village, à mon retour, je te donnerai la réponse » (Cissé, 2001 : 24).

Les autorités de Sokoto dépêchèrent aussitôt des émissaires mais ces derniers n'avaient pas trouvé Mahamane Diobbo en vie. Ils assistèrent à l'enterrement de ce dernier et lirent devant l'assistance le message désignant Boubacar comme successeur. Après l'intronisation de Boubacar, Sidi fut remercié par l'émir de Sokoto qui l'invita à rentrer à Say. De retour dans cette localité, il apprit la nouvelle et s'indigna en soupirant : « *Je ne reconnaitrais jamais un tel pouvoir* ». Il quitta alors la cour pour créer sa propre cour qui deviendra à la longue un quartier :

« Sidi de retour a appris la nouvelle, surpris, il soupira et dit en Djerma : « Aï si sapé assé » cela veut dire littéralement : « Je ne soutiendrai pas Modibo¹ ». Il refusa donc de le reconnaître comme roi de Say. Immédiatement après la décision prise par Sidi, ses captifs se sont rendus à FADA² pour défaire toutes les paillotes et ils sont venus construire un véritable village là où était assis Sidi. Un mois après ces événements le roi Modibo demanda à sa cour : « Qui a perçu Sidi ? » Un courtisan lui répondit : « Sidi s'est installé au bord du fleuve où il règne sur un petit FADA ». Modibo rétorqua : « Que Dieu fasse qu'il en soit ainsi. Que ce soit effectivement un petit FADA ». Voilà la raison pour laquelle, il existe deux Fadas à

1 - Modibo : C'est le surnom de Boubacar.

2 - Fada, c'est le quartier dans lequel réside le souverain qui dirige la principauté de Say. En Haoussa Fada, c'est le singulier, au pluriel, c'est Fadodi. Au lieu de deux Fadas, c'est plutôt deux Fadodi.

Say : Fada- Beyri où règne le roi de Say, et Fada Kaina, notre quartier où règne les descendants de Sidi » (Cissé, 2001 : 24).

L'auteur exagère quand il assimile Say à un royaume. Ce centre d'études islamiques n'est ni un royaume ni un émirat, c'est une entité socio- politique à la tête de laquelle se trouve un leader religieux qui porte le titre d'*Alfaizé* (après la mort du fondateur). Il faut souligner à ce niveau qu'il est un descendant de Sidi et selon lui, c'est le penchant de son grand père pour la guerre qui constitue la principale raison pour laquelle Mahaman Diobbo ne l'a pas choisi comme successeur :

« Son fils aîné, Sidi, bien qu'étant lettré en arabe était surtout un guerrier farouche, intrépide, vaillant, téméraire et réputé invincible sur les champs de bataille. Aussi le « Wali¹ » nourrissait- il quelques appréhensions pour la propagation de l'islam dans sa région. Car contrairement à la « Jihad islamique » plus ou moins en vogue à ce moment là, il souhaitait une adhésion à l'islam par la persuasion et le consentement volontaire du fidèle » (Cissé, 2001 : 21).

Nous ne savons pas d'où est- ce que l'auteur tire toutes ces qualités guerrières qu'il attribue à son grand père car Say est avant tout, un centre de propagation de l'islam qui ni armée ni police. En plus, Say n'a jamais fait la guerre. Comment un homme issu d'un tel milieu peut – il devenir un grand guerrier ?

Selon les descendants de Boubacar, si le fondateur de la ville de Say a porté son choix sur leur grand père, c'est parce qu'il remplit les conditions pour diriger un centre d'études islamiques. Sur ce plan, tous les témoignages concernant Boubacar concordent quant à l'identité de caractère entre son père et lui. Il est aussi présenté comme un *Wali* par la population de Say.

2- L'œuvre de Boubacar (1834-1860)

Il est généralement considéré comme celui qui a véritablement régné sur le centre d'études islamiques de Say car son père, Mahaman Diobbo n'a jamais voulu du titre

1 - Wali : Il s'agit de Mahaman Diobbo. Contrairement à la tradition populaire, le wali n'est pas un faiseur de miracle mais un saint.

d'Amirou et n'a pas cherché à se faire investir par les autorités de Gwandou. Sa seule préoccupation était sa mission religieuse, tâche à laquelle, il avait consacré toute sa vie. Pendant les vingt six ans (26 ans) qu'il passa à la tête de Say, Boubacar contribua à augmenter la réputation de ce centre. Il multiplia le nombre d'écoles coraniques et fit de Say, un foyer d'attraction très important. Comme son père, Boubacar fut un pacifiste qui a convaincu par l'exemple. Selon *Alfaizé* Amadou Issa Cissé, chef de canton actuel de Say :

« Alfa Mahaman Diobbo n'a jamais régné sur cette cité, il a certes exercé son pouvoir spirituel et son magistère moral car tout comme Ousmane Dan Fodio, Alfa Mahaman Diobbo n'était pas un chef, mais un guide. C'est son fils, Boubacar qui commença à régner sur Say avec le titre de 'Alfaizé' et ce, 26 ans durant »¹.

Et d'après de nombreux témoignages Boubacar était un 'Wali', à l'image de son père. En effet, il va faire de Say une plaque tournante de l'érudition pour les milliers de disciples et *d'ouléma*, un pôle d'attraction politique, social et religieux. Sur le plan politique, son œuvre se caractérise surtout par le raffermissement des liens entre Say et Sokoto d'une part et Say et Gwandou d'autre part. Malgré ce poids politique, Boubacar est resté attaché à la ligne de conduite de son père, la non violence. En effet, quand Mohamed Abdoulaye (fils d'Abdoulaye Dan Fodio) a sollicité son aide pour combattre les Goumantché de Botou, Boubacar refusa. Boubou Hama rapporte cette désapprobation :

« Voulant livrer bataille aux gourmantchés de Botou, Hamadou Abdoulaye et Aboulhassane fils de Boubacar Loudoudji firent appel à Boubacar Alpha Mahaman Diobbo, roi de Say. Ils mirent celui-ci au courant de leurs intentions. Comme les gens de Say ne faisaient jamais la guerre, Boubacar Mahaman Diobbo dit à ses amis :

-Vous allez livrer combat à un homme qui n'est pas musulman certes, mais qui leur donne des cadeaux et qui fait sans cesse de l'aumône, beaucoup de bien. Après cette remarque, Boubacar Mahaman Diobbo regagna Say. Aboulhassane était fort mal en point. Il n'alla à cette guerre qu'à contre cœur. De Diongoré, Hamadou Abdoulaye et Aboulhassane conduisirent leurs armées devant Botou » (Hama, 1969 (a) : 79 - 80).

Ces propos montrent la hauteur de vue de Boubacar, qui tient à suivre la ligne de conduite de son père. En effet, ce dernier disait toujours ceci ; *"Ay si boro ŋwa, boro si ay*

55- Entretien avec *Alfaizé* Amadou Issa Cissé à Say, le 12/12/07.

ɣwa" autrement dit : " je n'agresse personne et personne n'ose m'agresser". Et, Modibo étant toujours à ses cotés, imita l'exemple de son père sur tous les plans.

Sur le plan religieux, Modibo a maintenu et a renforcé l'enseignement religieux dans le centre d'études islamiques de Say :

« Modibo fut un homme d'une grande culture islamique. En dehors des écoles coraniques créées par son père, il a ouvert plusieurs autres écoles à Say et dans les villages se trouvant dans sa sphère d'influence. Il va chercher à se faire introniser Amirou par les autorités de Gwandou. C'est sous son règne que le poids politique de Say a été renforcé. Avec la chute de Tamkalla, ce centre d'études islamiques est devenu le représentant de Gwandou dans l'Ouest du Niger. Ce rôle politique dévolu à cette ville a renforcé les activités religieuses et économiques. Comme son père, il a rédigé plusieurs chants religieux parmi lesquels fooma (vanité), Muhammadu (le prophète), Muumuni Woyey (les croyantes)... C'est sous règne que Say est devenu véritablement un carrefour sur le plan religieux et économique »¹.

Comme sous le règne de son père, on distingue trois niveaux d'enseignement que Boubacar va renforcer : le niveau élémentaire, le niveau complémentaire et le niveau formation des formateurs. Le niveau élémentaire, c'est le premier niveau qui va de l'initiation à la mémorisation. La première étape de ce niveau consiste à enseigner l'alphabet arabe aux *talibé* :

« Pour résoudre le problème de l'identification des lettres, l'enseignant fait appel à la langue maternelle de l'élève, haoussa, peul-e, songay-zarma ou autre et se réfère parfois à des objets ou des images présents dans l'environnement quotidien de celui-ci. Ainsi, chaque lettre aura une description propre qui la caractérise » (Moulaye, 1995 : 97).

Après ce niveau élémentaire qui consiste à identifier les lettres, à lire, à écrire et à mémoriser le Coran, l'élève passe au niveau complémentaire où il étudie des manuels de théologie, de jurisprudence musulmane, de grammaire arabe. Après, il a le choix de rentrer dans son village pour ouvrir une école ou d'intégrer le troisième niveau, celui de la formation des formateurs : *« Ce niveau se trouve dans la cour de la grande mosquée et est*

1 - Entretien avec Sita Akilou, paysan à Say le 23/10/2007.

dirigé par l'imam des imams. C'est le stade d'approfondissement des connaissances religieuses »¹.

En dehors de ces trois niveaux, il existe, un niveau informel, les cercles de causeries pour approfondir ses connaissances :

« Parallèlement à cet enseignement structuré qui est l'apprentissage du Coran, il existe un autre mode d'enseignement plus informel. Nous voulons parler des cercles de causeries traditionnelles.

Les cercles de causeries ne sont pas à proprement parler des lieux d'enseignement mais, animés par des personnes instruites en matière de sciences religieuses. Ces cercles jouent un rôle fort important dans la transmission d'un certain savoir religieux puisqu'ils permettent à beaucoup d'acquérir des éclaircissements sur certains points qui leur étaient restés obscurs » (Moulaye, 1995 : 120).

Parmi ces niveaux d'enseignement, le cours élémentaire est le plus fréquenté. Généralement, la plupart des *talibé* ne dépassent pas ce niveau car ils fréquentent ces écoles pour apprendre juste quelques versets indispensables à la prière. Ce sont les élèves issus de familles de lettrés musulmans qui vont jusqu'au niveau supérieur parce que le savoir permet à cette époque d'accéder aux plus hautes fonctions. Sous le règne de Boubacar tous les stades étaient très actifs. Il y avait une véritable ferveur religieuse dans la ville à cette époque. :

« Boubacar s'était surtout attelé durant son règne à faire rayonner la ville de Say sur le plan religieux. Pendant la saison sèche, les talibé venaient des villages environnants de Say (Torodi, Lontia, Diongoré...), mais aussi des contrées lointaines telles que le pays Sonèy, Wogo, le Zarmaganda... En dehors des élèves, plusieurs maîtres s'y rendaient pour approfondir leurs connaissances. Say était devenu, un véritable pôle d'attraction sur le plan religieux »².

Après Boubacar, ses successeurs vont s'efforcer à maintenir cette ferveur religieuse.

Ces trois niveaux, on les retrouve presque dans tous les centres d'études islamiques en Afrique. Mais dans des grands foyers religieux (Sokoto, Gao...), il y a des grandes écoles pour l'étude des sciences annexes : philologie, philosophie, l'astrologie, mathématiques, sciences secrètes...

1 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite à Niamey le 16/12/2010

2- Entretien avec Sita Akilou, paysan à Say le 23/10/2007.

II- Les successeurs de Boubacar

1-Le choix d'Abdourahamane (1860 -1872)

Après le décès de Boubacar *Alfa* Mahaman Diobbo, le conseil des *oulémas* de la ville de Say choisit son frère, Abdourahamane pour le remplacer. Il régna sur Say de 1860 à 1872. Comme son prédécesseur, son intronisation se déroula en présence des représentants de Sokoto et de Gwandou. Cette présence entérine le choix du souverain par le conseil des *oulémas* et apporte la bénédiction du calife de Sokoto et de l'émir de Gwandou. Il faut signaler à ce niveau que, même si le dirigeant est toujours choisi au sein de la famille de Mahaman Diobbo, des critères sont définis pour accéder au trône. Il s'agit surtout du critère religieux qui met en avant à la fois les capacités intellectuelles mais aussi les qualités morales des candidats. En effet, pour diriger un centre d'études islamiques comme Say, il faut un homme qui a non seulement une large culture islamique mais aussi qui est moralement irréprochable. Abdourahamane est jugé apte par le conseil des *oulémas* à assumer une telle charge. Selon la tradition locale, durant ses douze années de règne, il n'a pas failli à la mission qu'on lui a confiée. Il s'est efforcé de garder l'image de marque de la cité religieuse, afin que Say puisse continuer à jouer son rôle sur le plan religieux et économique :

« Abdourahamane n'est pas un Wali comme ses prédécesseurs. Mais, c'est un érudit ayant des connaissances approfondies dans les sciences religieuses. Il a maintenu et renforcé tous les niveaux d'enseignements et Say a conservé son statut de carrefour religieux jusqu'à la fin de son règne. Ses successeurs vont essayer tant bien que mal de conserver cet acquis mais l'installation de l'administration coloniale va entraîner le déclin de centre d'études islamiques »¹.

1 - Entretien avec Soumana Nouhou, directeur de la radio Liptako de Say le 23/10/2007.

2- Les autres *Alfaizé* et le début de la fin d'une époque

Avant l'installation de l'administration coloniale, tous les souverains qui se sont succédé à la tête du centre d'études islamiques ont été choisis par le conseil des *oulémas* de la ville. Ce conseil composé par les imams des différents quartiers de Say a toujours été guidé par le souci majeur de choisir parmi les descendants d'*Alfa* Mahaman Diobbo un dirigeant capable de poursuivre la mission religieuse du fondateur de la ville, de maintenir l'équilibre sociale et de faire régner la paix sur l'ensemble du territoire.

C'est ainsi que, les "*Alfaizé*" qui se sont succédé sur le trône de Say depuis Abdourahamane jusqu'à l'installation de l'administration coloniale ont été choisis par le conseil en fonction des critères précités. Ce sont :

- Moulaye *Alfa* Mahaman Diobbo (1872-1874).
- Abdoulwahidou *Alfa* Mahaman Diobbo (1874-1880).
- Salifou *Alfa* Mahaman Diobbo (1880-1887).
- Amadou Satourou Modibo (1887-1895).

Au début de la pénétration coloniale française, Say fut occupé sans conquête sous le règne d'Amadou Satourou Modibo, petit fils de Mahaman Diobbo. Say fut érigé en cercle autonome en 1902. Le premier poste de Say a été inauguré par le lieutenant Pelletier en 1897. Ce dernier, dès son arrivée fixa son campement sur l'île de Talibiya (à quelques 5 kilomètres au sud de Say). Quelques années plus tard, l'administration coloniale abandonna l'île pour s'installer à l'actuel emplacement de la préfecture. C'est ainsi que, des quartiers comme Goungo-Bon, Bonfeba, Modibadjé seront déplacés et le terrain sera occupé par l'administration coloniale. En 1902, Say devient un cercle autonome rattaché au Dahomey (Benin actuel). Le décret du 28 décembre 1926, rattache au Niger les

territoires qui constituaient le cercle de Say et l'ancienne subdivision de Téra. Le cercle de Say fut supprimé le 30 novembre 1927 et devint alors subdivision de Niamey.

Avec l'implantation de l'administration coloniale, la chaîne initiatique est rompue, les déplacements des lettrés musulmans sont contrôlés. Avec l'institution de l'enseignement de type européen, les enfants de la ville et surtout les descendants des souverains sont envoyés à l'école coloniale et, le temps consacré à l'étude du Coran a été considérablement réduit. Par conséquent, les jeunes n'ont pas le niveau de leurs aînés et Say amorça ainsi son déclin en tant que centre d'études islamiques. Et les populations n'ont plus en mémoire que le passé glorieux de la ville. En plus, ce sont les échanges qui font la richesse d'une culture. En freinant le mouvement des *oulémas*, l'administration coloniale mit fin au rayonnement du centre d'études islamiques de Say :

«Les marabouts de Say étaient en rapport avec ceux de Sokoto, correspondant par l'intermédiaire de divers émissaires talibé, marabouts itinérants ou simples colporteurs caravaniers sur les questions religieuses. Il semble que leur instruction religieuse ait été assez élevée. Cependant leur enseignement n'était qu'un enseignement de premier degré et leurs talibés les plus doués allaient continuer et compléter leurs études, soit à Gao pour les études littéraires, soit à Zinder, pour les études exégétiques. A l'arrivée des français, ces relations cessèrent et la décadence qui devait frapper Say au point de vue commercial devait aussi l'atteindre au point de vue religieux» (Marty Paul, rapporté par Idrissa, 1987, vol4 : 455).

Cette régression de l'influence religieuse et des activités d'enseignement des grands centres intellectuels n'était pas uniquement perceptible à Say, on note la même tendance au niveau de tous les grands centres d'études islamiques de la colonie du Niger. Selon Marty Paul : *«La conséquence majeure de la politique coloniale résidait dans ces faits. En limitant l'influence des marabouts à leur canton de résidence, l'administration brisait en même temps l'audience des plus grands d'entre eux » (Marty Paul, rapporté par Idrissa, 1987, vol4 : 456).* Cette situation suscita cette remarque de la part de Kimba Idrissa : *« Les échanges culturels et scientifiques, moteurs essentiels de l'accroissement des connaissances, par la même occasion baissèrent, portant préjudice à l'enseignement*

supérieur et à la recherche » (Idrissa, 1987, vol4 : 456). Comme on le constate, la colonisation porta un coup dur aux activités religieuses dans le centre d'études islamiques de Say qui amorça ainsi son déclin.

III- Les rapports entre Say et le monde musulman

1- Les rapports entre Say, Gwandou et Sokoto

Gwandou: *«The word Gwandu is a derivation from the Hausa word 'Gandu' which originally means a royal farmland inhabited by (farms) slaves. The village now called Gwandu initially belonged to Kanta the great Sarkin Kebbi. In this farmland, an overseer (Sarkin gandu) was appointed to supervise the activities of the gandu and his village gradually grew into a sizeable settlement»* (Magaji, 1986: 12).

Traduction: [Le mot Gwandou dérive du mot haoussa 'Gandu' qui signifie à l'origine un domaine royal, habité et mis en valeur par des esclaves. Le village qui s'appelle maintenant Gwandou appartenait initialement au grand Sarkin Kanta de Kabi. Dans ces champs, un surveillant (Sarkin gandu) avait été nommé pour superviser les activités sur le domaine et ce village peu à peu était devenu un centre important]. Ce fut le fondateur de l'Etat du Kabi, Kanta qui initia la création de villages d'esclaves pour mettre en valeur et à son profit, les réserves de terres fertiles de son territoire. Plus tard, des Peul attirés par la fertilité des sols sont venus s'installer à côté de ce village d'esclaves. Après la conquête de Birni -N'Kabi par les jihadistes, Shaykh Ousmane Dan Fodio implanta une base militaire dans le village. C'est un site stratégique qui permet de maintenir l'influence du Shaykh dans la zone mais aussi de contenir les assauts des Gobirawa, des Touareg mais aussi des Kabbawa. Quelques années plus tard, Gwandou sera érigé en base militaire et administrative de la partie Ouest du Califat suite à la division de cet état en deux par Ousmane Dan Fodio après la chute d'Alkalawa : *« After the capture of Alkalawa, the shehu gave all the country west of Gwandu to Abdullah and all the east to Bello »* (Hiskett, 1963: 16). Traduction: [Après la chute d'Alkalawa, le Shaykh a donné toute la partie Ouest de

Gwandou à Abdoulaye et toute la partie Est à Bello]. Selon Saka Balogun, cette division est intervenue en 1812: « *Earlier in 1812, the Shaikh had divided the Caliphate into spheres of influence under the supervision of his most senior lieutenants. Abdullah was given territories west of Sokoto while Muhammed Bello was assigned the Eastern emirates* » (Saka Balogun, 1970: 103). Traduction: [Très tôt, en 1812, le Shaykh avait divisé le Califat en plusieurs sphères d'influence sous la supervision de ses plus anciens lieutenants. Les territoires à l'Ouest de Sokoto revinrent à Abdoulaye tandis que Mohammed Bello se vit assigner les émirats de la partie Est]. En réalité, le Shaykh a divisé l'Etat en quatre parties : l'Est échoit à son fils Mohamed Bello, l'Ouest à son frère Abdoulaye Dan Fodio, le Nord à Ali Jedo, le responsable des opérations militaires et le Sud à ses deux Abdoulsalam et Boukari (Balogun, 1974 : 405).

Le Shaykh, compte tenu de l'immensité de l'empire a probablement procédé à ce partage afin de permettre une meilleure organisation militaire et administrative de Sokoto. Mais, cette division ne signifie pas le retrait total du Shaykh de la vie politique, il resta tout de même responsable de l'appareil militaire et administratif de l'Etat jusqu'à sa mort en avril 1817. C'est après la mort du Shaykh et la querelle de succession qui s'en est suivie entre Abdoulaye et son neveu Bello que Gwandou est érigé en entité autonome comme le souligne Saka Balogun : « *He returned to his base of Bodinga disappointed. It was from this year Abdullah began to control western section of the Caliphate without reference to Sokoto* » (Balogun, 1970 : 107- 108). Traduction : [Il retourna dans sa base de Bodinga très déçu. Ce fut à partir de cette année là qu'Abdoulaye commença à contrôler la section Ouest du Califat sans tenir compte de Sokoto]. Mais, les deux émirs vont se réconcilier plus tard surtout après la bataille de Kalambaina au cours de laquelle, Mohamed Bello apporta son appui militaire à son oncle pour mettre en déroute la coalition du Zamfara- Kabbawa-Arawa et Dendawa :

« *The military success of Kalambaina restored an atmosphere of understanding between the rulers. Abdullah now recognized Bello as the caliph and swore allegiance to him accordingly. The Amir al-Mu'minin, in turn, confirmed the appointment of Abdullah as the Emir of Gwandou* » (Balogun, 1970 : 166).

Traduction : [Le succès militaire de Kalambaina restaura une atmosphère de compréhension entre les dirigeants. Abdoulaye, ensuite reconnu Bello comme le Calife et lui voua allégeance comme il se doit. Quant à Amir Al Mumin, il confirma à son tour, la désignation d'Abdoulaye comme émir de Gwandou]. Même si juridiquement, cet émirat est une dépendance de Sokoto, il n'en demeure pas moins qu'il jouit d'une large autonomie à cause de la personnalité de son leader qui a joué un rôle important dans les différentes opérations militaires qui ont abouti à la formation de l'Empire de Sokoto : « *The Emir of Gwandu, after his appointment, was free to, and did take his executive decisions and carried them out without reference to Sokoto* » (Balogun, 1970 : 341). Traduction : [L'Emir de Gwandou, après sa désignation était libre de prendre les décisions et il les faisait exécuter sans se référer à Sokoto].

L'Etat de Gwandou était bien connu dans l'Ouest du Niger car il y a plusieurs territoires de cette zone qui reconnaissent sa suzeraineté (Say, Birni- N'Gaouré, N'Dounga, le Namari, (Kouré), Goudel, Boubon, Lamordé, Dargol, Téra, le Liptako, le pays Kourté et Sinder) pour son influence religieuse qui s'étendait jusqu'à Gao. Selon Saka Balogun, les *Lamido* ou *Amirou*, placés à la tête de ces territoires jouissent d'une autonomie de gestion: « *For most of the nineteenth century, the running of the emirates of Gwandu, Birni Ngaure, Say, Torodi, Bittinkogi, Kunari, Yaga and Liptako was seen mainly as the responsibility of their respective Emirs* » (Balogun, 1970 : 262). Traduction : [Pendant presque tout le XIX^e siècle, la gestion des émirats de Gwandou, Birni-Gaouré, Say, Torodi, Bittinkodji, Kounari, Yaga et Liptako étaient considérés comme étant sous la responsabilité de leurs émirs respectifs].

Selon cet auteur, toutes les entités socio- politiques qui avaient reçu l'étendard du Jihad à Sokoto sont des émirats : « *Each of the Jihad leaders in the various localities which eventually came under Gwandu administration obtained a flag, the symbol of Caliphal authority to establish an emirate* » (Balogun, 1970 : 375- 376). Traduction: [Chacun des dirigeants des diverses localités qui sont sous la tutelle de Gwandou a reçu l'étendard, le symbole de l'autorité Califale d'établir un émirat]. S'agissant des centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger, il est exagéré de les qualifier d'émirats. Ce sont plutôt des entités socio- politiques à la tête desquelles se trouvent des leaders religieux. Ces entités n'ont pas la dimension et ne disposent pas non plus toutes les institutions d'un émirat. Le simple fait d'avoir l'étendard ne peut pas faire d'eux des émirats.

Les autorités de ces centres, envoient à la fin de chaque année à celles de Gwandou des présents en guise de reconnaissance. En cas de difficultés, elles sollicitent l'appui militaire de l'armée de cet Etat. Il faut souligner à ce niveau que, la défaite du Kabi a été un facteur déterminant dans l'émergence de Gwandou tant qu'émirat : « *The successful defeat of Kebbi, enabled the Muslims to move from Sabon Birni in Zamfara Kingdom to Gwandu town in Kebbi. It was this continuous muslim trek to Gwandu that made possible the establishment of a more permanent settlement in the area* » (Maigari, 1988: 15). Traduction: [La défaite cuisante de Kabi a permis aux musulmans d'avancer de Sabon-Birni du royaume de Zamfara à Gwandou, ville au Kabi. C'était cette perpétuelle excursion musulmane sur Gwandou qui a rendu possible leur installation définitive dans la zone]. La création de cet émirat ne vise qu'à assurer une meilleure administration d'un Califat devenu très vaste. Mais, la mission des leaders du Jihad reste la même : répandre l'islam à travers l'éducation religieuse des *Sarakouna*, des juges, des *oulémas* en un mot de toute la communauté. Boubou Hama fournit plus d'informations sur les relations entre Gwandou et ses dépendances de l'Ouest :

«L'importance de Gwandu réside dans ses rapports plus ou moins tenus avec les Zarma et les peuls du Dallol, de Say, de Lamordé et de Torodi. Le royaume de Téra allait chercher le turban vert à Sokoto. Rapidement, cet état ne devint plus que purement théorique et d'ordre spirituel maintenu, d'ailleurs par le relais très souple du saint de Say, Alfa Mahaman Diobbo, répondant d'Abdoulaye Dan Fodio dans le "Boboye", chez les Zarma et les sonɗay du fleuve, du Dendi, du Bargou, de Téra et de Kokoro» (Hama ,1967 : 160).

Say entretenait des relations privilégiées avec Gwandou. Dans l'Ouest du Niger, ce centre d'études islamiques grâce à sa position géographique, permettait aux autorités de Gwandou de contrôler les voies du fleuve (surtout celles de la rive droite). Après la chute de Tamkalla en 1854, les principales voies d'accès au fleuve sur la rive gauche passaient sous le contrôle des Zarma, alliés du Kabi. Les autorités de Say devinrent alors, les représentants de Gwandou dans toute la zone :

« The sack of Tamkala exterminated the emirate. The control of the former territory of Tamkala in a large and strategic section of Dendi enabled the Kebbi alliance to blockade the surviving emirates of Gwandu in Gurma country. This blockade succeeded in making passage and communications between Gwandu and these emirates generally very difficult. It was this difficulty that compelled Gwandu to delegate her supervisory authority to Say as already noted. The result was Gwandu ceased to exercise effective control over the surviving emirates West of its capital from about 1860 » (Balogun, 1970 : 430).

Traduction : [La mise à sac de Tamkalla mit fin à l'existence de l'émirat. Le contrôle de l'ancien territoire de Tamkalla dans une section importante et stratégique du Dendi permit à l'alliance Kabi le blocus des émirats survivants de Gwandou dans le Gourma. Ce blocus avait rendu difficile le passage et les communications entre ces émirats et Gwandou. C'est cette difficulté qui avait contraint Gwandou à déléguer ses pouvoirs de surveillance à Say. Le résultat, ce que Gwandou avait cessé d'exercer un contrôle effectif sur ces émirats de l'Ouest à partir de sa capitale autour de 1860].

A partir de cette date, seules les autorités de Say étaient intronisées par cet émirat. *Alfaizé* de Say intronisait à son tour, les autres *Amirou* de la région : N'Dounga, Karma, Larmordé, Birni N'Gaouré. Le rôle de représentant de cet Etat avait renforcé l'influence

religieuse de Say dans l'Ouest du Niger. Les relations entre Say et cet Gwandou s'étaient surtout raffermies sous le règne de Boubacar. Selon *Alfaizé* Amadou Issa Cissé, chef de canton de Say :

«Alfa Mahaman Diobbo a tout simplement régné en tant que chef religieux et n'a pas cherché à être sous la coupe directe de Sokoto. Toutefois, il a entretenu de bonnes relations avec cet Etat grâce à l'échange de correspondances. C'est avec le fils et successeur, de Mahaman Diobbo, Boubacar nommé comme représentant du Gwandou dans l'Ouest du Niger que les liens entre Say et cet Etat vont se renforcer davantage »¹.

Balogun Saka confirme les propos de l'honorable chef de canton en ces termes:

« Modibo, the son and first successor of Jobo is generally regarded as the first Emir of Say. Wide-spread traditions maintain that, although there was understanding between Muhammad Jobo and Gwandu, Jobo lived and died as a religious leader, not as a ruler. Say traditions itself asserts that Modibo was the first appointed Emir of Say » (Balogun, 1970 : 116).

Traduction : [Modibo, fils et premier successeur de Diobbo est considéré comme le premier Emir de Say. Des traditions très répandues soutiennent que, bien qu'il eût une compréhension mutuelle entre Diobbo et Gwandou, celui-ci vécut et mourut à Say comme un chef religieux, mais pas comme un souverain. La tradition à Say, elle-même affirme que Modibo était le premier Emir désigné de Say].

La plupart des ouvrages qui ont abordé la question tout comme la tradition locale confirment la version selon laquelle, Mahaman Diobbo n'a pas cherché à être sous la coupe de Sokoto :

« Bien qu'au moment de son installation à Say vers 1812, cette localité était déjà sous la juridiction de Gwandu, Alfa Mahamman Jobbo se garda de se faire nommer amir par les autorités musulmanes de cette localité, il préféra se consacrer essentiellement à son travail de propagation d'un islam pur qui se fit exclusivement de manière pacifique... » (Zakari, 2007 : 96).

1 -Entretien avec *Alfaizé* Amadou Issa Cissé, chef de canton de Say le 12/12/07.

Tous les témoignages que nous avons recueillis à Say confirment cette version. Gwandou même ne s'est affirmé comme émirat à part entière qu'après la mort d'Ousmane Dan Fodio, comme le souligne Balogun : «*Gwandu emerged as a distinctive and separate Emirate in the Sokoto caliphate after the death of Shaikh Uthman Dan Fodio in 1817*» (Balogun, 1967 : 278). Traduction : [Gwandou a émergé comme un émirat distinct et séparé de Sokoto après la mort de Shaykh Ousmane Dan Fodio en 1817]. Les relations entre Gwandou et Say vont surtout se renforcer sous le règne de Boubacar. C'est ce dernier qui ira chercher le drapeau et il s'est fait nommer en même temps représentant de l'émirat à l'Ouest du Niger. Le poids politique de Say dans la zone va devenir important après la chute de Tamkalla en 1854. Say va ainsi prendre la relève de Gwandou dans cette zone. Depuis lors, c'est l'émir de Gwandou qui intronise le souverain de Say qui, à son tour intronise les autres *Amirou* de l'Ouest du Niger qui sont sous la tutelle de Gwandou. Selon Lem :

« *jusqu'en 1912, date où cette coutume fut abolie pour des raisons politiques par l'administrateur Taillebourg, les chefs du canton de Say, successeurs de Mohaman Diobo, recevaient à leur nomination l'investiture du chef de Gandou et eux-mêmes donnaient par délégation l'investiture, au nom de ce chef nigérien, à tous les nouveaux chefs de cantons et de villages soumis à leur influence »* (Lem, 1943 : 68).

Saka Balogun confirme cette influence politique de Say dans la zone :

« *What is particullary significant about Say is the widespread fame which Muhammad Jobo gave the emirate. This fame made it possible for Say to enjoy a king of hegemony over all the other emirates west of Gwandu, especially after the Kebbawa led a succesful resistance movement against Gwandu from the middle of the nineteenth century »*

Traduction : [Ce qui est significatif à propos de Say, c'est la renommée que Mahaman Diobbo a donnée à l'émirat. Cette notoriété a permis à Say d'avoir l'hégémonie sur les autres émirats de l'Ouest de Gwandou, surtout après la résistance victorieuse des Kabbawa au milieu du XIX^e siècle]. Ainsi, par délégation de pouvoir les autorités de Say intronisent les souverains des autres centres d'études islamiques : « *La cérémonie d'investiture, qui*

consistait dans la remise d'un turban, et qui très probablement continua à s'exercer à l'insu des autorités françaises, donnait une véritable consécration religieuse aux nouveaux élus » (Lem, 1943 : 69).

Avant la dévolution de ce pouvoir politique à Say, après la mort d'un souverain, les autorités du centre d'études islamiques envoyaient un émissaire à Gwandou pour informer l'émir. Ce dernier envoyait son représentant avec des cadeaux (un boubou, un manteau, un turban pour superviser la cérémonie d'investiture :

« Once the candidate had been chosen Gwandou was again informed and requested to send the traditional insignia of office, a garment (riga), a cloak (al- kibba) and turban (rawani). A representative of Emir of Gwandou, the Magajin Gari for most of the time, went to the emirate with the various articles and other gifts to install the Emir » (Balogun, 1970: 376 – 377).

Traduction: [Une fois que le candidat est désigné, Gwandou est de nouveau informé et sollicité pour envoyer les traditionnels insignes de l'émirat, un boubou (riga), un manteau (al- kibba) et d'un turban (rawani). Le représentant de l'émir, le Magajin Gari pour la plupart du temps, est chargé de se rendre dans l'émirat avec divers articles et d'autres cadeaux pour introniser l'émir]. Sous le règne de Boubacar, Say sera désigné représentant de Gwandou dans la zone et aura le privilège d'introniser les souverains.

Après la mort de Boubacar, ses successeurs continuèrent son œuvre de consolidation des relations entre Say et Sokoto d'une part et, Say et Gwandou d'autre part. La présence de Sarkin Musulmi de Sokoto et celle de l'émir de Gwandou lors de l'intronisation de l'actuel chef de canton, constitue la meilleure preuve de la perpétuation des relations qui remontent à près de deux siècles.

2- Les rapports entre Say et le reste du monde musulman

Centre d'études islamiques par excellence, Say avait entretenu des relations cordiales avec les grands centres religieux de la région mais aussi ceux des pays voisins

(Mali et Nigeria notamment). Il s'agit surtout d'échanges de haut niveau entre les *oulémas* de Say et ceux venant d'horizons divers comme le souligne Lem dans ce passage :

« *Les marabouts de Say étaient en rapport avec ceux du Sokoto, de Gao, de Dori et du Liptako, correspondant par l'intermédiaire de divers talibés, marabouts itinérants ou simples colporteurs et caravaniers, sur des questions religieuses et politiques. Il semble que leur instruction religieuse ait été assez relevée* » (Lem, 1943 : 71).

Au XIX^e siècle, Say était un centre d'études islamiques très important dont l'influence s'étendait du Dendi à Gao rappelons- le. L'importance de ce centre explique l'arrivée massive des gens venant d'horizons divers pour s'y installer. En plus, les *oulémas* de l'Ouest du Niger qui viennent pour la plupart approfondir leurs connaissances dans la cité religieuse, on note aussi, l'arrivée des populations issues des communautés zarma et peul pour solliciter des prières : « *The role of a meeting place which Say began to play was also facilitated by the fame of its founder. Many Fulani and Zabarmawa alike, travelled to Say to seek the prayers of the pious and mystic Jobo* » (Balogun, 1970 : 116). Traduction: [Le rôle de carrefour que Say a commencé à jouer a également été facilité par la renommée de son fondateur. Beaucoup de Peul et Zabarmawa se rendent à Say pour chercher les prières du pieux et mystique Jobo].

Le mois de Ramadan constitue, le moment favorable pour intensifier les activités religieuses car durant ce mois, les *oulémas* de Say, organisent le *tafsir*¹. Cette importance sur le plan religieux, Say le doit surtout à la personnalité de son fondateur, *Alfa Mahaman Diobbo*. Selon Lem, l'action religieuse de ce dernier a été couronnée de succès, ce qui a permis à Say de rayonner dans la zone et même au-delà :

« *Sans avoir été à la Mecque, le marabout peulh avait admirablement rempli un tel rôle. Il avait réussi à créer un foyer religieux rayonnant sur toute la vallée du Moyen- Niger. Il avait étendu son pouvoir spirituel personnel sur toutes les régions traversées depuis son départ de Gao* » (Lem, 1943 : 68).

1- Tafsir : C'est la lecture et le commentaire du Coran.

En dehors de la mission religieuse conduite avec succès, Alfa Mahaman Diobbo est aussi un juge et un grand médiateur. Selon Sita Akilou : «*En dehors des échanges sur le plan religieux, beaucoup de gens viennent d'horizons divers pour soumettre leurs litiges au jugement du souverain de Say à cause de son sens élevé de justice et d'équité* »¹.

Say, en plus de Gwandou entretient des relations privilégiées avec Gao. Barth nous informe sur le voyage de Boubacar dans la région:

« I had already been informed in Gando that A'bu' Bakr, two years previously, had navigated the river with a small flotilla of boats, upward as Gagho or Go'go', the ancient Capital of Songhay, and collected tribute from the Fulbe or Fellani settled near the place, but that he had been prevented by the threatening attitude of the Tawarek from penetrating any farther. In consequence of this expedition on the river, made in open baots which where continually filing with water, the governor was suffering very severely from rheumatism, and was scarcely able to move » (Barth, 1965 : 178).

Traduction : [J'avais déjà été informé à Gwandou qu'Aboubacar, deux ans auparavant, avait navigué difficilement sur le fleuve avec une petite flottille à la hauteur de Gao ou Go'go', l'ancienne capitale du Songey, et recouvra des tributs auprès des Fulbé ou Fulani installés non loin de la place, mais qu'il avait été empêché par l'attitude menaçante des Touareg de pénétrer plus loin. La conséquence de cette expédition effectuée sur le fleuve, dans une embarcation à ciel ouvert qui reçoit de façon continue les eaux des vagues, le gouverneur était sévèrement atteint de rhumatisme et était à peine capable de se déplacer]. Après la mort de Mahaman Diobbo, beaucoup de fidèles de passage ont fait escale à Say pour visiter la tombe du saint.

1 - Entretien avec Sita Akilou à Say le 23/10/07.

IV- Contribution de Say à l'islamisation de l'Ouest nigérien

1- Say, centre politique

Malgré les crises du XIX^e siècle, Say qui n'a ni armée, ni police, exerce une influence sur une grande partie de l'Ouest du Niger. La paix qui règne sur l'île, sa position géographique stratégique et l'attitude de Mahaman Diobbo ont largement contribué à augmenter sa renommée. D'abord, bien avant son arrivée à Say, il était déjà bien connu dans la zone du moyen Niger grâce à ses nombreuses escales tout au long de son itinéraire. Et, au fur et à mesure qu'il avançait vers Say, sa renommée grandissait. A propos de sa renommée, Boubé Gado écrivait ceci :

« Alfa Mahaman Jobbo fut un de ces lettrés migrants que la renommée « d'homme de Dieu » précédait le long de leurs nombreuses étapes. Sarakollé pour les uns, peul pour les autres, son appartenance ethnique a été reléguée à l'arrière plan par sa personnalité et une érudition reconnue de longue date aux Africains soudanais du clan des Cissé. A ces qualités exceptionnelles s'était ajouté un sens pointilleux de l'équité et du travail personnel qui le mettait au-dessus des autres modibo (moadib?) et alpha de son temps. L'envergure du personnage allait servir Say qui devient rapidement le centre économique le plus important entre le pays haoussa et la boucle du Niger en même temps qu'il s'affirmait comme le foyer intellectuel reliant les centres religieux de Jenné, Gao et Tombouctou à l'ouest et ceux de Sokoto et wurno à l'est » (Gado, 1980 : 197).

Le rayonnement de Say s'explique par sa position géographique mais également par le comportement des différentes autorités religieuses qui se sont succédé à la tête de ce centre d'études islamiques avant la pénétration coloniale. Selon Alzouma Bazi Cissé :

« Contrairement à certains centres islamiques où on organise une fête religieuse (il fait allusion au Muludh, organisé à Kiota), à Say, les religieux n'organisent pas de cérémonies de ce genre. Les gens arrivent dans cette ville uniquement à cause de sa renommée sur le plan religieux. Et tous les nouveaux venus y sont chaleureusement accueillis et leur sécurité est garantie... »¹.

Le comportement exemplaire du fondateur de la ville et de ses successeurs et surtout leur attachement à un islam strictement pacifique fondé sur une conversion volontaire, va

1 -Entretien avec Alzouma Bazi Cissé à Niamey le 20/11/ 07.

faire de Say un havre de paix qui attirera des peuples d'origines diverses et lui conférera un caractère sacré. Il faut noter à ce niveau que le XIX^e siècle est une période d'insécurité à cause des différentes guerres qui ont émaillé cette époque. Les populations essoufflées par les conflits n'aspirent qu'à la paix. Et, la cité de Say est l'une des plus paisibles de l'Ouest nigérien, c'est pourquoi, elle attire des gens venus d'horizons divers. L'attitude d'*Alfa Mahaman Diobbo* explique le fait que les habitants de Say l'aient surnommé, rappelons- le '*Alfa Gouma*', ce qui veut dire 'le marabout discret'. Say a ainsi brillé grâce à sa fonction religieuse et la paix y régnait jusqu'à l'arrivée des troupes de conquête coloniale qui vont démanteler cette organisation mise en place par le fondateur du centre d'études islamiques.

2- Say, centre économique et nœud caravanier

Say occupe une position géographique stratégique sur le fleuve Niger. Et, c'est grâce à sa position de carrefour qu'elle deviendra aussitôt après sa création, un centre économique important et un nœud caravanier. Il faut signaler que c'est surtout sous le règne de Boubacar, fils et successeur d'*Alfa Mahaman Diobbo*, qu'une organisation économique digne de ce nom verra le jour. Outre l'aumône et les dons provenant d'horizons divers, il institua des taxes et impôts. Bénéficiant d'un charisme à l'image de son père, il fit de Say pendant ses 26 ans de règne (1834-1860), un véritable carrefour sur le plan religieux et économique. La ville va continuer à jouer ce rôle après la mort de Boubacar.

Le poids économique de Say s'explique par sa position géographique. En effet, la ville est située au bord du fleuve entre Yaouri et Gao d'une part et entre le Zarmatarey et le Gourma d'autre part. Cette position géographique fit de cette ville un des marchés les plus actifs de l'Ouest du Niger :

« Le fait que Say soit au bord du fleuve, entre Yaouri (Nigeria actuel) et Gao fait d'elle non seulement un passage obligé car à l'époque, le fleuve constituait la principale voie de transport de marchandises mais aussi un point d'escale. En plus, on vendait un peu de tout des tissus en coton, des céréales, de la cola, des animaux, des chaussures »¹.

Lem souligne l'importance de la position géographique stratégique du site de Say :

« Il est vraisemblable que Say, outre son importance religieuse, était aussi un des principaux centres de transit commercial du Moyen Niger, situé sur un des points de passage du fleuve où les gués sont les plus faciles et les plus fréquentés. Toutes les caravanes venant du nord, du Nord-est et de l'est, de l'Azaoua, de l'Aïr et du Damergou, devaient y passer pour se rendre à Sansanne Mango, dans le nord du Togo, et à Salaga, en Gold Coast » (Lem, 1943 : 64).

Le fleuve, principale voie de navigation, permet de relier Say à Gao et au Dendi puis Say au pays haoussa par le Kabi. On peut également emprunter les voies terrestres comme celle qui permet de relier le Zarmatarey au Gourma : route Kodo- Say-Tchantchargou. Une autre route permet de relier le centre d'études islamiques au pays haoussa, c'est celle du *Boboye* qui passe par le Dendi (Boumba) puis le Kabi. En effet, avant sa décadence, Say était le principal centre commercial du Moyen Niger. Cette importance économique soulignée par Lem, apparaît encore sous la plume de Diouldé Sajo :

« En effet, pendant plus d'un demi- siècle, Say est le centre commercial du moyen Niger. Toutes les caravanes venant du nord et de l'est s'arrêtent ici avant de continuer leur route vers Sansané Mongo (nord de la République de Togo) pour chercher de la kola et certains articles d'importation comme les tissus, la quincaillerie..... Le marché de la ville acquiert une certaine importance. C'est le lieu privilégié d'approvisionnement d'esclaves, troupeaux, mil, etc » (Sajo, 1982 : 21).

Comme on le constate, la position géographique de la ville est un atout indéniable qui a permis à Say de rayonner au XIX^e siècle, non seulement sur le plan religieux mais aussi sur le plan économique. Selon la tradition locale sous le règne de Boubacar (1834-

1- Entretien collectif à Say le 10/10/07.

1860), l'importance était telle qu'il s'y tenait tous les jours un marché à Say. Les produits échangés sur ce marché étaient très variés. Il s'agit de l'or, des esclaves, de la cola, des chevaux, du natron... Ce commerce était florissant à cause non seulement de la position géographique stratégique du site mais, aussi à cause de la paix qui y régnait. Comme l'ont souligné Boubé Gado et Diouldé Laya :

« Say devint ainsi, grâce à sa situation privilégiée, le centre économique le plus important entre le pays haoussa et la boucle du Niger '' en même temps qu'il s'affirmait comme le foyer intellectuel reliant le centre de Djenné, Gao, Tombouctou à l'ouest, à ceux de Sokoto ou Wourno à l'est » (Gado et Laya : 14).

A cause de sa position géographique stratégique, Say fut érigée en capitale politique et religieuse du Moyen Niger par les autorités de Gwandou rappelons – le, après la chute de Tamkalla en 1854. Avec ce nouveau statut, on assiste à une intensification du commerce entre Say et le pays haoussa qui portait sur les produits suivants : la cola, les pagens noirs et les tissus. Barth souligne la présence de ces commerçants haoussa lors de son passage à Say en 1855 :

« The market was in many respects better provided than an our outward journey but with this advantage was coupled the great disadvantage to me personally that, a large troop of hausa traders having recently arrived and richly supplied the market with the manufactures of that region... » (Barth, 1965 : 535).

Traduction : [Le marché était, à bien d'égards que lors de nos voyages passés, mais pour moi, personnellement, ce grand avantage est couplé d'un inconvénient ; celui de voir ces derniers temps de nombreuses troupes de commerçants haoussa envahir le marché avec des produits richement manufacturés de cette région].

Say entretenait des relations commerciales avec le Borgou (Nord Benin) qui lui fournissait surtout de l'antimoine. La ville recevait aussi des produits provenant du Nord Togo et du Nord Ghana. En dehors des produits, il y avait aussi des esclaves même si la tradition locale minimise la portée de ce commerce. Le centre d'études islamiques de Say

dispose également d'importantes potentialités agricoles et pastorales qui attirent les commerçants venus d'autres horizons. Selon Hassane Baka :

« L'agriculture a connu une importance particulière dans cette région, en raison de l'abondance de la main-d'œuvre servile que les populations peul possédaient. Donc à quelques exceptions près, chaque famille peul avait ses (ou son) esclaves qui lui assuraient une production agricole régulière. Certains étaient occupés dans l'élevage » (Baka, 1992 : 91- 92).

Toutefois le développement de ces échanges sera entravé par le climat d'insécurité qui sévit dans l'Ouest du Niger notamment le conflit armé dans le *Dallol*. Et, c'est la colonisation française qui va donner le coup de grâce et Say perdit ainsi son poids économique comme le souligne si bien Lem :

« L'occupation française détourna une partie de ces courants commerciaux ; le passage de plusieurs colonnes, notamment celle de Voulet- Chanoine, apporta la perturbation dans le pays. Les conséquences furent la dispersion des habitants, l'arrêt des transactions commerciales, d'où s'en suivit au point de vue économique une décadence assez rapide de Say, qui n'est plus aujourd'hui qu'une quelconque bourgade nigérienne n'ayant d'autre importance que sa fonction administrative » (Lem, 1943 : 1943).

Le nom du village de Diongoré situé sur la route de la Tapoa rappelle le rôle que cette ville a joué sur le plan économique par le passé: *« Le nom du village de Diongoré, non loin de Say, prouve que la ville de Say était une zone de transit pour les commerçants Haoussa. Le nom de ce village est d'origine Haoussa, un Zongo Foulanisé sous l'appellation de Zongoré, d'où Diongoré »* (Hama, 1968 : 323).

Say va continuer à jouer pleinement ce rôle sous les règnes d'*Alfa* Mahaman Diobbo et de ses fils Boubacar et Abdourahamane. Bien avant l'arrivée des Blancs, la ville a amorcé son déclin tant sur le plan religieux qu'économique. Les derniers *Alfaizé* n'ont pas l'envergure de leurs prédécesseurs. On assiste ainsi, à un ralentissement des activités religieuses et économiques mais aussi à une diminution progressive de la population de la ville. En effet, le marché qui est quotidien va devenir hebdomadaire. Petit à petit, on assiste

au départ d'une bonne partie de la population qui va créer des villages tout autour de Say. La colonisation portera le coup de grâce et Say cessera de jouer son rôle de foyer intellectuel et économique de l'Ouest nigérien et tombe ainsi en décadence.

3– Say, centre de diffusion de l'islam

a. Say, terre d'accueil

Au XIX^e siècle, à cause de l'insécurité qui régnait dans la zone, Say, havre de paix était devenue un pôle d'attraction. C'est pourquoi, elle devient rapidement sous l'influence de Mahaman Diobbo, le centre d'études islamiques le plus important de l'Ouest du Niger.

Raulin souligne cette importance de Say en ces termes :

«Alfa Mahaman Diobbo jouissant d'un admirable charisme acquis grâce à son intégrité morale et à son attachement à un islam strictement pacifique fondé sur une conversion volontaire, va faire de Say un havre de sécurité, qui attirera des peuples d'origines diverses et lui confèrera un caractère sacré, de nombreux fidèles du soudan central l'ont visité en tant que lieu saint » (Raulin, cité par Moulaye, 1995 : 65).

Selon la tradition locale, s'il n'a pas entrepris le Jihad comme la plupart des musulmans de son temps, ce n'était point faute de moyens de faire la guerre :

« Des guerriers lui ont plusieurs fois proposé de constituer une armée à son service (qui pour diffuser l'islam, qui par appât du butin). Mais jamais il ne les accepta. L'île de Barma-Goura, située à quelques kilomètres en aval de Say, porte le nom d'un chef de guerre (Barma), originaire de Hondobon (village situé à 5km de Gothey sur la route de Téra). Il suivit longtemps Alfa Mahaman Diobbo, espérant le convaincre de l'utilité de son art. Devant le refus catégorique de cet érudit pacifiste, il quitta Say pour regagner son village natal. D'autres chefs de guerre de Dantchandou, Kotatchi, auraient aussi fait, en vain des propositions similaires à Mahaman Diobbo. Mais, l'érudit de Say déclina l'offre de ces guerriers car pour lui, Say reste et demeure, un centre d'études islamiques, il n'a donc pas besoin de constituer une armée pour sa sécurité »¹.

1 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé à Niamey le 20/11/ 07.

Balogun souligne le caractère pacifique de ce centre: « *Apart from Say, which did not send military expeditions of its own, the emirs of all the Zabarma and Gurma emirates or their close relatives commanded their forces in battle* » (Balogun, 1970 : 277). Traduction : [A l'exception de Say qui n'envoie pas des expéditions militaires personnelles, les émirs de tous les émirats zarma et gourma ou ceux qui leur sont proches envoyaient leurs forces en guerre]. Ce comportement du fondateur de Say eut un écho favorable dans la zone, et c'est ainsi que des populations d'origines diverses (Zarma, Sonje, Kourté, Wogo...) sont venues s'installer dans cette ville. Quand la population de la cité a considérablement augmenté, Alfa Mahaman Diobbo désigna de nouveaux sites sur lesquels de nouvelles vagues de populations se sont installées et ont créé de nouveaux villages aux environs de Say. Ainsi, des villages comme Bogha, Dokimana, Sidi-Koira, Dabiel, Alloré, Dagaré, Dalwey... virent le jour. C'est surtout la religion qui attira ce beau monde à Say. En plus de l'influence religieuse, le centre d'études islamiques est aussi une terre d'asile pour les populations essoufflées par des guerres. En effet, les populations serviles qui ont fui les villages de leurs maîtres, arrivées à Say, ont toutes les chances de retrouver leur liberté. Plusieurs cas, nous ont été cités lors de nos enquêtes. A titre d'exemple nous avons cette version rapportée par Alzouma Bazi Cissé :

« Des Bellah de Bankilaré, lors d'une incursion dans le Bittinkodji, ont profité de la proximité de la cité religieuse pour fuir et se réfugier à Say. Arrivés dans cette ville, Mahaman Diobbo leur a dit de ne pas s'inquiéter, à partir de ce jour là, ils étaient libres. Le chef guerrier Wanzeidou a envoyé des émissaires à Say pour réclamer ses esclaves. Mais, l'érudit a dit aux émissaires que les Bellah font désormais partie de sa famille et qu'il ne va pas les lui livrer. Après avoir insisté mais en vain, le guerrier Wanzeidou rebroussa chemin. Alfa Mahaman a indiqué un site à côté d'Alloré aux Bellah. Ces derniers créèrent leur village au bord d'une mare d'où son nom "Fetobellaabe" (mot peul qui signifie la mare des Bellah) »¹.

L'arrivée massive de nouvelles vagues de migrations a fait de Say, une véritable ville cosmopolite. Comme a eu à le souligner le chef de canton de Say :

1 -Entretien avec Alzouma Bazi cissé, infirmier à la retraite à Niamey le 20/11/07.

« *Au temps de sa splendeur, Barth disait que la ville de Say dut compter jusqu'à 30 000 habitants. Elle devint un centre d'attraction pour les vagues de migrations de populations d'origines diverses* » (Barth, rapporté par le chef de canton de Say in Sahel Dimanche n° 1254 du septembre 2007, p10). Avec trente mille (30000) habitants, Say était un gros centre car près de deux siècles après, la ville de Say et les villages environnants de la commune ne comptent que 35 021 habitants selon le recensement général de la population et de l'habitat de 2001. Ce chiffre est avancé par plusieurs informateurs qui citent Barth comme référence. Mais, l'ouvrage de cet auteur que nous avons consulté donne une autre version :

« *J'arrivai donc à Saï, où un logement me fut donné aussitôt après ma visite au gouverneur; mais ce logement, étroit et mesquin, ne répondait nullement à mon désir []. L'intérieur de la ville, qu'entoure une muraille de terre peu élevée, n'est guère habité, les maisons se trouvant dispersées tout autour; le nombre des habitants peut être d'environ 8000* » (Barth, 1861 tome₃ : 258).

Nous ne savons pas d'où est-ce que nos informateurs tirent ce chiffre. Mais, même avec 8000 habitants, Say était au XIX^e siècle, une ville non moins importante.

b- Say, un important centre d'enseignement

Dès son installation à Say, Alfa Mahaman Diobbo et les érudits qui l'accompagnent ont ouvert des écoles coraniques dans tous les quartiers de la ville. Dans ces écoles, sont éduqués non seulement les enfants de la cité et des villages voisins, mais aussi ceux venant du pays soñey, Kourté, Wogo.... Cette formation se fait autour des 'douddales' (grand feu autour duquel étudient les *talibé* la nuit). Pendant la saison sèche, la ville de Say grouille de monde. Des enfants venus d'horizons divers avec leurs maîtres s'installent dans cette ville pour apprendre le savoir religieux. Jusqu'à une période récente, la plupart des jeunes *talibé* de l'Ouest du Niger ont suivi leur formation de base à Say. Il faut rappeler qu'il y a

trois niveaux de formation : le niveau élémentaire, le niveau complémentaire et le niveau formation des formateurs. A ce propos, voici un témoignage de l'imam Idrissa Boubacar:

« Les maîtres qui nous ont formés affirment avoir fait leurs études coraniques à Say. L'exemple que je connais le plus est celui de mon grand frère qui a fait ses études coraniques à Say avant de les poursuivre au Nigeria. Il a étudié autour du même "doudale" que feu Oumarou Soumaila, ancien président de l'Association Islamique du Niger ; c'est le père de ce dernier qui les a enseignés »¹.

Selon tous les témoignages recueillis à Say, à l'époque la population n'avait que deux activités principales : le travail des champs et la lecture du Coran. Il y avait même une sorte de concurrence entre les différents quartiers de la ville.

En dehors des écoles coraniques tenues par les *oulémas* des quartiers dans lesquelles sont formés des jeunes originaires de Say mais aussi de contrées voisines et lointaines. Il y a aussi un niveau supérieur où sont formés les maîtres. Selon Alzouma Bazi Cissé :

«La plupart des érudits de l'Ouest-nigérien étaient à l'époque formés à Say jusqu'à un certain niveau. Quelques autres vont parfaire leurs connaissances soit au Nigeria, soit au Macina. Mais dans la plupart des cas, ils restent à Say car il y a toute une organisation mise en place par Alfa Mahaman Diobbo : C'était une sorte "d'école" supérieure où les gens venaient apprendre, parce qu'il y avait plusieurs niveaux d'enseignement. Les maîtres étaient organisés en plusieurs groupes. Chaque groupe est tenu par un maître spécialiste d'une branche et qui aide les oulémas à parfaire leurs connaissances dans ce domaine. Et, si l'érudite a atteint un certain niveau, il peut changer de groupe pour se spécialiser encore dans une autre branche »².

Il faut signaler que les lettrés musulmans formés à Say, pour élargir la chaîne de transmission du savoir religieux, de retour dans leurs villages respectifs, ouvrent à leur tour des écoles coraniques. C'est ainsi que la religion de Mohamed va se propager progressivement pour couvrir une bonne partie de l'Ouest du Niger.

1 - Entretien avec imam Idrissa Boubacar à Bongoula le 4/11/07.

2 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé, infirmier à la retraite à Niamey le 20/11/07.

4- La réaction de Say face à la colonisation

Say, centre d'études islamiques important ne s'est pas soulevé contre la pénétration coloniale. Par contre au cours de nos enquêtes sur place, certains témoignages incitent à en donner une autre version. Ainsi, Alzouma Bazi Cissé soutient que Say a bel et bien résisté à la pénétration coloniale mais de manière pacifique :

« En fait, il y a toujours eu une autre interprétation de cette réaction. La vérité, c'est que bien avant l'arrivée des Blancs, un détachement de la troupe du prince fugitif devant les troupes d'Archinard à savoir Amadou de Ségou, a séjourné à Say trois mois durant. La mission de ce détachement, c'est de convaincre Alfaizé de Say pour qu'il fuit avec eux. Ainsi, ils vont se réfugier à Sokoto et organiser à nouveau la résistance. Alfaizé a décliné l'offre et a juré de ne jamais quitter la ville de ses ancêtres quel qu'en soit le prix. Mais, le chef de la mission a fait comprendre au souverain de Say qu'il ne pourra pas résister car les Blancs sont lourdement armés. Selon l'émissaire, même Amadou qui dispose d'une armée a été battu à plus forte raison Say qui n'en dispose pas. Mais, Alfaizé campe toujours sur sa position initiale. Devant son refus catégorique, le détachement quitta la ville. Au sein du conseil des ouléma, il y a eu deux tendances :

-La première est celle qui soutient Alfaizé qui campe sur sa position et qui se dit décider à défendre Say.

-L'autre tendance, a opté pour la négociation. C'est celle-ci qui est majoritaire.

En fait, comme ils l'ont fait un peu partout en Afrique, les Européens ont trompé les dignitaires de Say en leur faisant croire qu'ils sont simplement de passage. Ces propos ont rassuré le deuxième camp qui a fait pression sur le chef afin qu'il accepte de négocier. Mis en minorité, il s'exécuta mais à la condition que les Français ne mettent pas pieds à l'intérieur de la ville sainte. Informés, ceux-ci ont donné leur accord de principe et le traité fut signé à 5 kilomètres au sud de la ville de Say sur l'île de Talibiya »¹.

Les autorités de Say interdirent l'entrée de la ville au lieutenant de Vaisseau Hourst qui se réfugia sur l'île de Talibiya et fonda fort Archinard : *« En 1896, la mission du Lieutenant de Vaisseau, Hourst, descend le fleuve depuis Kulikoro. Le 7 avril l'entrée de la ville de Say lui est interdite. Le fleuve baisse, la mission se réfugie dans une île en amont de Haynikiray. Elle y fonde "Fort Archinard" où elle reste cinq mois »².* Les Français restèrent sur cette île quelques années avant de transférer le poste à Say. On peut dire que la mission envoyée par Amadou, le souverain déchu du Macina a beaucoup influencé

1 - Entretien avec Alzouma Bazi Cissé à Niamey le 13/11/07.

2 - ANN- 15-1-6 : Le cercle du Djerma par Michel Sellier 1800 – 1900 « Reconnaissances ». Mars 1947- Mars 1948, p. 4.

l'attitude de la population de la cité religieuse à l'égard des Français. Ces événements sont intervenus sous le règne d'Amadou Satourou. Et, l'hostilité de ce dernier à l'égard des troupes coloniales est largement développée par Hourst dans son ouvrage intitulé, *Sur le Niger et au pays des Touaregs*. La résistance de Say était en fait une résistance passive. En effet, les autorités de Say n'ont pas pris des armes contre le pouvoir colonial. Mais, elles ont manifesté leur hostilité à l'égard du système par l'adoption d'un certain nombre de comportements tels que le refus d'envoyer leurs enfants à l'école comme le souligne Lem :

« Il est à remarquer qu'aucun de ces marabouts ne parle le français et qu'aucun de leurs enfants ne fréquente l'école française... Leurs connaissances en matière de culture occidentale sont donc nulles. Ce refus de se laisser pénétrer par notre influence et notre culture est un témoignage entre tant d'autres de l'hostilité générale des milieux musulmans d'Afrique noire à l'égard de la colonisation européenne » (Lem, 1943 : 73).

Après l'installation des français à Say, on assiste donc à une régression considérable du niveau des *oulémas* même si le nombre de musulmans reste très élevé comme l'atteste ce témoignage du commandant du cercle de Say : *« Dans le cercle de Say plus des 9/10^e de la population sont musulmanes ; mais sans fanatisme apparent »*¹. En effet dans la région de Say, seuls les Gourmantché sont restés attachés à la religion traditionnelle et sont demeurés réfractaires à l'islam. La surveillance stricte des marabouts et l'interdiction de voyager sans autorisation imposée par l'administration coloniale vont faire baisser considérablement le niveau des *oulémas*. Un autre témoignage confirme cette version : *« Une enquête menée sur place, en 1932, montrait de manière évidente l'affaiblissement des études musulmanes dans un centre dont l'influence religieuse avait été autrefois si active »* (Lem, 1943 : 71). Comme on le constate, l'administration coloniale

1 -ANN- 1.E.10- 34- Colonie du Niger : rapport politique annuel, p. 15.

a malheureusement freiné un processus enclenché depuis le début du XIX^e siècle, occasionnant ainsi une baisse considérable du niveau des érudits.

Conclusion de la troisième partie

Ville créée au cours de la première moitié du XIX^e siècle (vers 1825) par *Alfa Mahaman Diobbo*, Say est devenue en peu de temps, le centre d'études islamiques le plus important de l'Ouest du Niger. Un tel succès dans une entreprise religieuse en un temps aussi court est un fait rare, sinon rarissime. Il faut reconnaître que ce succès est en grande partie lié à la personnalité du fondateur de la ville qui, dans un contexte de crise, a su par son comportement exemplaire et son option pour la non violence, attirer de nombreux fidèles vers Say. Désintéressé par le bien matériel, Mahaman Diobbo est un lettré musulman ayant un sens profond de justice et d'équité. En optant pour la conversion volontaire du fidèle, il fit du coup de Say, un havre de paix, ce qui va pousser des milliers de fidèles fuyant l'insécurité à venir s'y installer :

« Say, fondée par le célèbre marabout peul Alfa Mahaman Diobbo, adossée aux chefferies peules de Ouro- Guéladjo et Torodi, a été au XIX^e siècle le principal centre d'islamisation du Niger occidental. La réputation d'Alfa Mahaman Diobbo s'étendait dans le pays Songhay – Zarma, de Téra au Zarmaganda, d'Ayorou à Dosso, les marabouts qu'il avait formés, peuls, zarma, songhay, touaregs, sillonnaient la région. C'était de préférence à lui qu'on avait recours pour l'intronisation des nouveaux chefs ; son arbitrage politique était souvent sollicité ; les tributs, hommages, dîmes et dons affluaient à Say » (Sardan Olivier De, 1982 : 24).

**QUATRIEME PARTIE : LES CENTRES D'ETUDES ISLAMIQUES
SECONDAIRES ET ETAT DE L'ISLAMISATION DE LA ZONE A LA FIN DU
XIX^e SIECLE**

**QUATRIEME PARTIE : Les centres d'études islamiques secondaires et état de
l'islamisation dans la zone à la fin du XIX^e siècle**

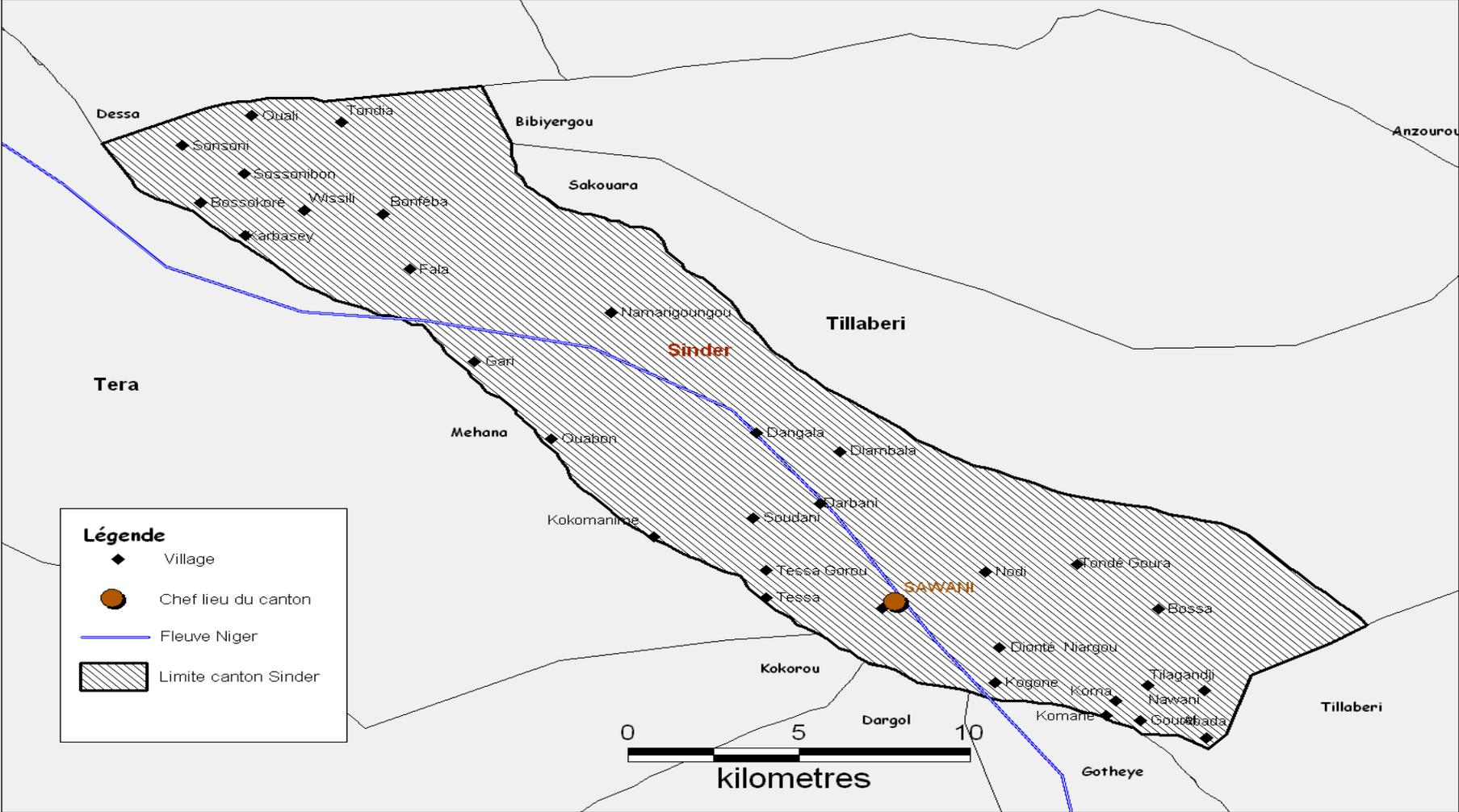
Ils sont appelés centres d'études islamiques secondaires parce qu'ils sont tous dans la sphère d'influence de Say et ont entretenu des relations cordiales avec ce centre. Cette partie est consacrée à l'étude de ces centres. Elle fait aussi le point sur l'état de l'islamisation dans notre zone d'étude à la fin du XIX^e siècle. Dans le premier chapitre, il s'agit de montrer comment, Tondo blessé au cours d'un combat sera conduit par un érudit touareg dans sa famille. Ce saint homme va le soigner et l'inscrire dans l'école coranique qu'il dirige. Devenu *Alfa*, Tondo va quitter Bourra, son village natal pour créer un centre d'études islamiques sur une île du fleuve Niger à Sinder. Ce centre créé par cet *alim* deviendra en peu de temps, l'un des centres d'études islamiques les plus importants de la région de Tillabéri. Sinder va briller tout au long du XIX^e Siècle et, jusqu'à une période récente, il compte un nombre important de lettrés musulmans.

Les deux chapitres suivants traitent des centres d'études islamiques secondaires de Tirga, Goudel et Kounari. Ce dernier est un centre militaire que Hamboy, fils et successeur de Guéladio va transformer en centre d'études islamiques. Le troisième et dernier chapitre dresse un bilan de la situation de l'islam dans notre zone d'étude à la fin du XIX^e siècle.

Chapitre X : Le centre d'études islamiques de Sinder

Dans l'Ouest du Niger, le XIX^e siècle se caractérise par une insécurité quasi-permanente : « *Jusqu'au XIX^e siècle, cette région reste marquée par des mouvements de population liés aux transformations inhérentes à la chute du Songhay d'une part et de l'autre à l'anarchie dans le Dallol et à l'expansion du Califat de Sokoto* » (AHN, 2006 : 249). Les Wogo de Bourra harcelés par les Touareg vont quitter cette localité pour s'installer sur l'île de Sinder. Ce site stratégique situé sur le fleuve Niger a été choisi par Tondo Djalley, leur souverain. Il s'agit dans ce chapitre d'aborder l'histoire du peuplement de l'île, l'œuvre de Tondo Djalley et celle de ses successeurs.

Carte N° 9 : Localisation du Canton de Sinder



I- Les origines du fondateur du centre d'études islamiques de Sinder

1- Histoire du peuplement selon la tradition orale

Selon la tradition orale, le canton de Sinder aujourd'hui devenu commune rurale serait fondé vers 1813 par un *alim* du nom de Tondo Djalley. Originaire du Mali, ce dernier et sa suite auraient quitté Bourra afin d'échapper aux exactions exercées par les Touareg. C'est ainsi qu'ils naviguèrent sur le fleuve en suivant une gourde. C'est cette dernière qui devrait leur indiquer le site idéal où ils pourraient rester et s'épanouir sans courir de danger. Après une longue traversée, Tondo et sa suite finirent par s'arrêter non loin de Tillabéri sur l'île qui porte depuis lors le nom de Sinder¹. L'important au niveau de ce centre d'études islamiques, c'est que son histoire se trouve consignée à l'écrit dans un manuscrit rédigé par un érudit local au début du XX^e siècle et reproduit en 1986 par son petit fils, Djibo Sounakoye.

2 – Le Tarikh de Sinder

C'est un manuscrit qui rapporte l'histoire de ce centre d'études islamiques. Il comporte après la page de garde un titre en arabe : "*Khutuwatu Ahli Sinder*" qui signifie "les traces de l'histoire de Sinder". Ce manuscrit a été découvert en mai 2009, à Sawani par une équipe de recherche du département des manuscrits arabes et ajami (MARA) sous la conduite de docteur Seyni Moumouni qui a entrepris un projet de prospection, d'acquisition et de valorisation des manuscrits arabes et ajami au Niger. Dans le département de Tillabéri, elle s'est rendue dans plusieurs localités : Darbani, Neni, Sinder etc... Elle a eu au cours de cette mission à collecter plusieurs manuscrits dont celui de Sinder. A Sawani, chef lieu de la commune rurale, l'équipe de recherche a été reçue par la famille de l'ancien imam et cadi de la localité, feu Elhadji Oumarou Issifi. Le manuscrit en

1 - Sinder : Selon la tradition locale, quand Tondo et sa suite arrivèrent sur l'île, ils trouvèrent sur place l'hospitalité d'une famille Gourmantché avec à sa tête le nommé Sinader. Sinder serait donc la déformation du nom de Sinader.

question fut découvert dans la bibliothèque privée du petit fils de ce dernier, Sounakoye Djibrilla.

Le « *Tarikh Sinder* » est rédigé en langue arabe en 1986 par Sounakoye Djibrilla et est composé de 63 folios. C'est un *alim* du village de Sawani, capitale de la commune rurale. Il est né vers 1942 dans une famille sonèy dans la commune rurale de Sinder. Il fit ses premières études coraniques auprès de son grand père, Oumarou Issifi Halîl à Sawani. Il partit ensuite approfondir ses connaissances à Zaria au Nigeria. Il passa une bonne partie de sa vie dans cet Etat avant de décider de rentrer à Sawani pendant le règne de l'actuel chef de canton, Ibrahim Djingarey. Grand passionné de l'histoire, Sounakoye Djibrilla fréquenta les cours de plusieurs chefs traditionnels de la région. Ce fut donc auprès d'*Amirou* Elhadji Ibrahim Djingarey (actuel chef de canton) et de son entourage qu'il recueillit l'essentiel des informations sur l'histoire de l'île. Devenu aveugle à l'âge de soixante ans, il meurt à l'âge de 66 ans, en juin 2009 à Sawani.

Le *tarikh* commence par un *basmala* et le nom du premier auteur Elhadji Oumarou Issifi Halîl. Plus connu sous le nom d'*Alfa* Issifi Sinder, ce dernier est l'un des célèbres *ouléma* de ce centre d'études islamiques. C'est au sein de sa famille que les autorités de Sinder ont de tout temps choisi le Cadi. Selon des sources concordantes, c'est *Alfa* Issifi qui accompagna Gironcourt lors de sa mission de collecte de manuscrits dans le moyen Niger en 1912. Ce fut un éminent érudit qui fut le maître de plusieurs lettrés musulmans de la zone parmi lesquels Dodo, le père de feu Oumarou Soumaila (ancien président de l'Association Islamique du Niger). En son temps, les apprenants venaient de tous les horizons (Gao, Tombouctou, Dori, Say, Birni.....) pour approfondir leurs connaissances religieuses à Sinder. Elhadji Oumarou Issifi avait une bibliothèque privée dans laquelle les manuscrits furent rangés dans des cantines. Mais, la bibliothèque était fermée peu après

son décès au cours des années 60. Quand la bibliothèque fut ouverte des années plus tard, la plupart des documents furent endommagés.

Les feuilles du *tarikh* sont paginées, mais le texte ne comporte pas de ponctuation. Le manuscrit traite de l'histoire des populations de Sinder depuis leur terre de départ (Bourra) jusqu'à leur terre d'accueil (Sinder). Le corps du texte comporte des médaillons sous forme de séparateur dans lesquels sont écrits les noms des différents *Amirou* qui se sont succédé sur le trône de Sinder. Il traite aussi des rapports entre les différentes communautés vivant dans cette commune et ses environs. On y trouve également la généalogie des différentes personnalités politiques et religieuses de l'île de Sinder. Le manuscrit est un document historique écrit par un *alim* de la localité à la fin du XX^e siècle, ce qui prouve que Sinder fut un centre d'études islamiques. En effet, l'œuvre de Sounakoye Djibrilla est le prolongement naturel de la production d'une chaîne ininterrompue de savants. C'est d'ailleurs à cause de sa richesse que l'équipe de l'IRSH a proposé le manuscrit à l'Institut Afro- Arabe de Rabat pour son édition. L'Institut a accepté cette proposition et le "*Tarikh Sinder*" serait actuellement en cours d'édition. C'est le lieu de saluer cette initiative de l'IRSH car quelques mois après cette mission, Sounakoye Djibrilla a rendu l'âme à Sawani. Ce sont les chercheurs du MARA qui ont mis ce manuscrit à notre disposition.

3- Synthèse de l'histoire du peuplement selon le *Tarikh* de Sinder

Le *Tarikh* décrit l'histoire des populations de ce village depuis leur départ de cette localité jusqu'à leur installation définitive sur les îles de Sinder. Cette migration est conduite par Tondo Djalley. Ce dernier est issu d'une famille très attachée aux croyances ancestrales. Blessé au cours d'un combat ayant opposé l'armée de sa principauté à celle d'un campement touareg, il sera recueilli par un érudit. Il va ainsi apprendre le Coran

auprès de son tuteur. Devenu *Alfa*, Tondo a exprimé le désir de retourner vivre parmi les siens dans son village natal.

Face à l'insécurité et l'hostilité de ses oncles à l'égard de l'islam, il va quitter Bourra à la recherche d'un site d'accueil plus paisible où il pourra s'adonner à l'enseignement et à la diffusion de l'islam. Suivant les conseils d'*Alfa* Mahaman Diobbo, Tondo et sa suite vont s'installer sur les îles de Sinder. Pour éviter tout problème avec les Kourté, il a sollicité son intervention pour qu'il intercède auprès de leur *Amirou*. Ce dernier a répondu favorablement à la requête de l'érudit de Say. Il a donné toutes les terres situées à l'Est de Sinder aux Wogo et la partie Est est mise en bail. Les populations peuvent exploiter cet espace moyennant le paiement d'une dîme annuelle. On retrouve cette version dans la monographie du capitaine Buck sur le cercle de Tillabéri :

« Les Wogos sont les derniers arrivés dans le cercle il y a une centaine d'années, venant de Gao, à la suite de leur chef Tondo DYELLE. Refoulés par les Courtèyes déjà installés dans les îles, ils se rendirent à Say et demandèrent l'intervention de Mahamane Diobbo, à la suite de laquelle ils purent s'établir à Sinder Bourra d'où ils rayonnèrent. A l'heure actuelle, ils habitent les îles situées au Nord de Fouley jusqu'à Garokoyré (canton de Dessa) »¹.

Cette version est également confirmée dans une notice sur le cercle du Djerma, rédigée par le capitaine Salaman : *« Peu après le nommé Tondo, chef d'une fraction d'Ouagobés et le marabout Amadou Lamine vinrent saluer le chef de Say et lui demander un terrain pour lui et les siens. Alpha Mohaman s'adressa à Tolakoy². Ce dernier l'autorisa à habiter les îles de Sinder »³.*

Après leur installation sur les terres de Sinder, Tondo et ses compagnons vont ouvrir des écoles coraniques pour enseigner les enfants des différentes familles qui ont migré avec lui. Il est resté au pouvoir pendant 17 ans (1813- 1830). Ses successeurs vont poursuivre son œuvre jusqu'à l'installation de l'administration coloniale. Après

1 - ANN- 1E7 – 23 : Monographie du cercle de Tillabéry par le capitaine Buck, 1907, p. 6.

2 - Tolakoy est le surnom de Sido Yoro, chef des Kourté.

3 - ANN- 15-1-2 : Notice sur le cercle du Djerma et Historique du cercle par le capitaine Salaman, pp. 9 -10.

l'installation de cette dernière, les terres de Tolakoy seront partagées entre les Kourté et les Wogo :

«A la création du 3^e territoire militaire, quelques remaniements territoriaux eurent lieu. Les Kourteys en conçurent un violent ressentiment. Le chef Kourtey ne conserva que le commandement des îles comprises entre Koutoukalé – Goungou et Tillakaîna. Les îles plus au Nord furent données au chef de Sinder »¹.

4- Recoupement entre le tarikh de Sinder et la tradition orale

L'étude comparative entre le *Tarikh* et la tradition locale fait ressortir les constats suivants :

- Il n'y a pratiquement pas de contradictions entre le *Tarikh* de Sinder et la tradition locale. On relève seulement un détail important dans le *Tarikh* qui ne figure pas dans la version officielle, c'est le nom du souverain Oumarou Djibril (1886-1896). Ce nom n'est pas mentionné sur la liste officielle des souverains affichée dans la salle d'accueil de la résidence du chef de canton. A notre avis l'absence du nom de ce dirigeant sur cette liste est due à une omission inhérente à la nature humaine car le chef de canton nous a affirmé que le lettré de la famille s'est inspiré du *Tarikh* pour dresser la liste des souverains depuis la création de ce centre d'études islamiques jusqu'à son règne. C'est une liste manuscrite dont plusieurs noms sont presque illisibles aujourd'hui. En faisant le cumul des durées de règne de cette liste, on se rend compte que le centre d'études islamiques de Sinder aurait duré 188 ans au lieu de 198 ans sur le *Tarikh*. Il y a donc dix années de moins, ce qui pourrait correspondre à la durée de règne d'Oumarou Djibril.

- Les deux sources sont mêmes complémentaires. Mais, on note que le *Tarikh* n'indique pas le nom du lettré musulman qui fut le maître de Tondo ; il ne donne pas non plus de détails sur la délimitation des terres attribuées à ce souverain par *Amirou* Kourté. Quant à la tradition locale son insuffisance majeure, c'est qu'elle ne donne pas de dates

1 - ANN- 15. 1. 1 : Monographie du cercle du Djerma, 1901, p. 56.

repères. Cette lacune est comblée par le *Tarikh* qui comporte des dates repères importantes sur la création du centre, sur la durée de règne des souverains etc. L'auteur a utilisé les dates du calendrier grégorien et celles du calendrier musulman. Même si au niveau de la correspondance, il y a souvent des problèmes : écart entre la date figurant sur le calendrier musulman et celle correspondante sur le calendrier grégorien.

- Enfin, nous retenons un aspect important de la vie de ce centre. Pour la première fois une grande famille de lettrés musulmans ne rattache pas ses origines à un pays de l'orient. Le *tarikh* ainsi que la tradition orale affirment sans ambages que les ancêtres des érudits de Sinder étaient des adeptes de la religion traditionnelle. Les deux sources s'étalent longuement sur la question et les contenus sont pratiquement identiques. C'est pourquoi nous avons jugé utile de ne retenir que le contenu du *Tarikh* dont les importantes dates repères facilitent nos analyses.

II- L'œuvre des successeurs de Tondo Djalley

Devenu vieux, Tondo convoqua ses quatre frères et leur conseilla de garder des relations cordiales avec les enfants de Mahaman Diobbo. Il les invita à répondre favorablement à toutes les sollicitations des gens de Say. Ses frères respectèrent ses dernières volontés et les relations entre Say et Sinder restèrent cordiales jusqu'au règne de *Amirou Oumarou Djibril*. Tondo fut un homme pieux et sage. Il faisait toutes ses prières de vendredi à Say. Quand un moment il constata qu'il lui était difficile de parcourir toutes les semaines, la distance qui sépare Say et Sinder, il demanda à Mahaman Diobbo l'autorisation de construire une mosquée pour la prière de Vendredi sur l'île. Mais, ce désir ne sera réalisé que sous le règne de Zindiko Djalley. Cette mosquée sera rénovée sous le règne de Youssouf, fils de Halil.

1- L'œuvre de Zindiko Djalley (1830- 1844) et de ses successeurs

Après Tondo, c'est son frère Zindiko qui prit le pouvoir. De son vrai nom, Ali, il régna de 1830 (1250) à 1844. Comme son grand frère, c'était un pieux très attaché à l'islam. Il observa à quelques exceptions près la même attitude que son frère. Malgré la distance, il se rendait aussi, tous les vendredis à Say pour faire sa prière. Pour permettre à la population de l'île d'accomplir ensemble la prière de ce jour saint, il réitéra aux autorités de Say la demande d'autorisation de construire une mosquée de vendredi. L'autorisation fut aussitôt accordée. Zindiko fit bâtir la mosquée. C'est un *Amirou* qui se préoccupe beaucoup du bien être des populations de Sinder et du développement de l'éducation religieuse en témoigne cette version du *Tarikh* :

« Il fora partout où le besoin se fit sentir des puits sur l'île. Il mit aussi l'accent sur le développement des travaux maraîchers et sur la sécurité dans le centre. Comme pour le cas de Say, il opta pour la méthode pacifique pour gérer sa population et pour répandre l'islam en donnant lui-même l'exemple. Ce fut un fin diplomate qui sut développer des relations cordiales avec ses voisins. Il mit à profit ce temps de paix pour développer l'enseignement islamique sur l'île de Sinder »¹.

Zindiko mourut à Sinder en 1844 (1264), après quatorze années de règne. Après sa mort, son frère, Boubacar Djalley prit le pouvoir au cours de la même année. Son règne fut caractérisé par la guerre contre les infidèles des contrées voisines :

« C'est Alfaizé Boubacar de Say qui l'autorisa à combattre un mécréant qui semait la terreur dans la région. Ce mécréant fut poursuivi par l'armée de Boubacar Djalley dirigée par Mahrishane, un redoutable guerrier de Sinder. Le mécréant fut poursuivi jusqu'aux environs de Djamballa où il fut tué »².

Boubacar eut un règne très court. Il mourut après deux ans de règne en 1846. Après sa mort, il y eut une querelle de succession entre Mahrishane Dandakoye et Mahamadou Tondo. Le différend fut porté devant les autorités de Say qui tranchèrent en faveur de ce dernier (1846- 1861). Se règne fut marqué par deux évènements majeurs : une famine et

1 - Tarikh Sinder, folio 17.

2 - Entretien avec Mohamed Djingarey, chef de canton de Sinder à Sawani le 20/03/11.

une guerre. Selon la tradition locale, il eut une famine terrible sous son règne qui endeuilla les populations de l'île. Son règne fut également caractérisé par une guerre contre un *kofr* du nom de Sahdjilé qui menaçait les paisibles populations de la localité. C'est au cours du combat qui opposa l'armée de ce mecréant et celle de Sinder que Mahrishane, le redoutable guerrier de l'île trouva la mort. Ainsi, la famine et l'insécurité avaient fait baisser l'activité religieuse dans cette localité. Mais, le successeur de Mahamadou, Tahirou, un grand lettré musulman va marquer l'histoire du centre d'études islamiques secondaire de Sinder.

2 -Tahirou Tondo (1281- 1288)- (1861-1868)

Tahirou Tondo est l'exemple type de son père. C'est un fervent croyant dont le règne fut marqué par l'accalmie sur tous les plans. En effet, le nouveau souverain est un homme de paix doté d'un sens élevé de justice et d'équité. Les principaux thèmes abordés lors de ses prêches tournent autour de la justice, de la vérité, du jugement dernier, de l'amour du travail, du respect du bien d'autrui.... Son attitude exemplaire lui a valu la sympathie des populations de l'île et celle des habitants des régions voisines. Sous son règne le centre d'études islamiques connut la prospérité car il n'y eut ni guerre ni famine :

« Amioru Tahirou fut aussi un dirigeant très généreux, il avait des greniers remplis de vivres qui servaient à venir en aide aux populations nécessiteuses de l'île. En effet, pour éviter à ce que les vivres soient détournés, il préparait à manger dans son palais pour les indigents qui s'y rendaient en masse. En plus du repas, il payait la dot et tous les accessoires du mariage à tous les jeunes qui avaient atteint l'âge de se marier et qui, malheureusement n'avaient pas de moyens. Il était tellement bien et juste que mêmes les animaux féroces avaient cessé d'attaquer les animaux domestiques de l'île. C'est sous son règne que l'islam fut largement répandu à Sinder et dans les contrées voisines »¹.

1 - Tarikh sinder folio 26.

Amirou Tahirou était certes généreux et juste mais, même au temps du prophète les animaux féroces dévoraient leurs proies. Ceci n'est que le fruit de l'imaginaire populaire pour magnifier la bonté de cet érudit.

Sous son règne, on assista à une certaine ferveur religieuse sur l'île. Les *talibé* venaient non seulement des villages insulaires comme Wissili, Fala, Tessa- Goungou... mais aussi des deux rives du fleuve (Djamballa, Darbani, Bibiyargou, Bankilaré...). Mais, son règne fut de courte durée. Il n'eut durant sa vie qu'une seule fille du nom de Mariah. Il meurt après sept ans de règne laissant une population de Sinder profondément meurtrie.

Après la mort de Tahirou, c'est Soumana Bokar (1288- 1292)- (1868- 1872) qui prit le pouvoir. Son règne fut surtout caractérisé par la reprise des hostilités entre les Touareg du Haoussa¹ (Bibiyergou situé sur la rive gauche) à ceux du Gourma (Bankilaré situé à la rive droite). Selon la tradition locale, c'est sous le règne de Soumana que les Touareg de Bankilaré refusèrent de payer tribut à ceux du Haoussa. Ces derniers déclarèrent alors la guerre aux Touareg de Bankilaré. Ils avaient constitué une forte armée appuyée par des alliés Kourté, Zarma, Sonjey. Quand les Touareg du Gourma apprirent la nouvelle, ils se réunirent autour de leur souverain, Helowanzaïdou. Ce dernier organisa la résistance. Il scinda la population du village en deux groupes afin de préparer la contre- attaque : le premier groupe était dirigé par l'un de ses fils, Karmazi. Ce groupe se dirigea vers le village de Tara ; l'autre groupe, à la tête duquel, se trouvait le chef Helo lui-même se dirigea vers Sinder :

« Helo et ses hommes quittèrent ainsi Bankilaré. Il conduisit son groupe sur l'île de Sinder où il fut bien accueilli par Amirou. Ce dernier les hébergea à côté d'une montagne qui porte actuellement le nom de Helo (Helo Tondo²). Mais, cet endroit était distant du village de Sinder, Helo jugea utile pour sa sécurité et celle des siens de s'installer sur un autre site proche du village de Sinder. Soumana Bokar les hébergea de nouveau. Le souverain touareg saisit l'occasion pour l'informer des raisons qui les avaient poussés à quitter leur village pour venir

1 - Les Touareg de la rive gauche : il s'agit des Touareg de Bibiyergou (village situé à une quinzaine de kilomètres de Sinder) appuyés par ceux d'Inates.

2 - Helo Tondo : Montagne située non loin du chef lieu de la commune rurale de Sinder.

s'installer sur l'île. Amirou Sinder promit de les soutenir si les Touareg du Haoussa osèrent les attaquer sur son territoire. Malgré cette menace, ceux - ci attaquèrent l'armée de Helo sur l'île. Les deux armées (l'armée de Helo et celle de Sinder) firent ainsi bloc contre les Touareg du Haoussa et remportèrent la victoire. Depuis ce jour, les Touareg de Bankilaré ne payaient plus tribut à ceux de la rive gauche. Après cette victoire, Amirou Sinder demanda au souverain touareg de retourner à Bankilaré pour vivre en paix avec les siens »¹.

Mais, Soumana ne régna que quatre ans sur le trône de Sinder. Il mourut en 1872 (1292) et laissa derrière lui deux filles et quatre garçons qui sont : Lagaré, Salamatou, Youssouf, Abdoulsalam, Guisso et Abdallah.

Ali Zindiko (1292- 1293)- (1872-1873) accéda au trône en 1872 après la mort de Soumana Bokar. Il n'était pas l'unique prétendant au trône, il avait pour concurrent, Alboria Saouda. Ce dernier était déjà candidat contre Soumana Zindiko. Mais, les notables de Sinder choisirent Ali Zindiko à son détriment. Ils avaient comme argument le droit d'aînesse en raison de la jeunesse d'Alboria Saouda. Comme son prédécesseur, Ali Zindiko entrera en guerre contre un adversaire redoutable, *Amirou Tillakaina*, Nabayzé². Il n'eut malheureusement pas le temps de ramener la paix car il mourut après une année de règne. Il laissa derrière lui quatre enfants : Hamidou, Hassane, Ibrahim et Omar.

En 1873 (1293), après la mort d'Ali Zindiko, Alboria Saouda accéda enfin, au trône dans une confusion totale :

« Après son intronisation, le fils de Mahrichane, Khalil apprit la nouvelle et revint à Sinder après un long séjour dans le Gourma pour des soins car il était tombé malade. Il était à Foneko³. Avant même son intronisation, les notables du village avaient demandé à Alboria Saouda d'attendre le retour de Khalil pour qu'ils procèdent au vote mais celui - ci refusa catégoriquement. Il avait été intronisé par un groupe de courtisans. Quand Khalil apprit la nouvelle de l'usurpation du pouvoir par Alboria, il était fâché, fou- furieux. Il demanda aux notables, les raisons pour lesquelles ils avaient placé Alboria sur le trône pour succéder à Ali

1 - Tarikh Sinder folio 28.

2 - La guerre entre le chef de Tillakaina, Nabayzé et les autorités de Sinder est due à la tentative de Nabayzé de prendre les animaux de Sinder. En effet, pendant la vaine pâture, les animaux de Sinder partaient paître à Garié (île située en face de Tillabéri). Nabayzé voulut saisir l'occasion pour prendre de force les animaux de Sinder, ce qui suscita la réaction des populations de Sinder.

3 - Foneko: village du département de Téra, c'est aussi le village natal de Boubou Hama, premier président de l'Assemblée Nationale du Niger.

Zindiko. Il leur fit comprendre qu'il n'était pas d'accord avec ce choix. Khalil rentra directement chez le souverain pour lui arracher les insignes du pouvoir et personne ne s'y opposa. Les insignes étaient restés avec Khalil trois (3) mois durant. Après, les notables de Sinder se réunirent chez Khalil pour le prier de remettre les insignes du pouvoir à Alboria Saouda. Il accepta de les remettre sous la pression des notables et des sages du village »¹.

Sous le règne d'Alboria Saouda, Sinder n'a connu ni famine, ni catastrophe naturelle, ni guerre. La paix régna sur l'île et sur l'ensemble des territoires qui étaient sous sa tutelle. La prospérité aussi s'établit. Sinder ne connut pas de sécheresse. Aussi, les activités religieuses s'intensifièrent-elles dans ce centre : « *Sous son règne, on assista à l'arrivée sur l'île de plusieurs talibé venus des villages environnants mais aussi des contrées lointaines comme Bourra (Mali). Il intensifia les échanges entre Say et Sinder* »². Mais, son règne fut de courte durée. Il mourut après trois ans d'exercice du pouvoir en 1876 (1296). Il eut trois enfants qui sont : Khalil, Abbas et Fatouma.

Après la mort d'Alboria Saouda, Amadou Bokar (1296- 1303)- (1876- 1878), accède au pouvoir. *Amirou* paisible et juste, il s'efforça durant son règne à faire régner la paix sur l'ensemble du territoire de Sinder. L'islam prospéra sur l'île et ses environs. Parmi ses successeurs, nous pouvons retenir, Boukassoum Mahamadou (1303- 1307)- (1878- 1884) et Sabarey Djibrilla (1307- 1309)- (1884- 1886). Leurs règnes furent dans l'ensemble paisibles. On assista à un développement de l'enseignement religieux sur l'île. C'est seulement sous le règne de Boukassoum Mahamadou qu'une guerre opposa Sinder et Djamballa³. Elle se solda par la mort de plusieurs guerriers de Djamballa et la saisie d'un nombre important de captifs dans leur rang.

1 - Tarikh Sinder folio 30.

2 - Entretien avec Younoussa Sinder à Sawani le 20/03/2011.

3 - La guerre entre Djamballa et Sinder est due à une pratique courante des guerriers de Djamballa. Ces derniers organisent pendant la saison des pluies des rapt d'esclaves. Ils attendent en effet, que les jeunes agriculteurs de Sinder organisent "le Boogu" (travaux collectifs organisés par les paysans pour s'entraider) pour les attaquer par surprise et amener ainsi des bras valides en captivité : cette situation exaspéra la population de Sinder qui s'organisa et attaqua à son tour les chasseurs d'esclaves de Djamballa.

III- Les règnes d'Oumarou Djibrilla et d'Attikou Mahamadou

1- Le règne d'Oumarou Djibrilla (1309- 1311)- (1886- 1894) et la crise au sein de l'instance judiciaire

Homme de paix et de justice, il entreprit des négociations avec les autorités de Djamballa. Sa démarche consiste à se réconcilier avec les ennemis d'hier de Sinder. Grâce au climat de paix qui régnait sur l'ensemble du territoire, les cadis de l'île avaient repris service. Ils étaient sollicités un peu partout dans les contrées voisines (Djamballa, Wissili, Bankillaré, Darbani...) pour régler des différends. Ils effectuaient leurs tournées toutes les trois semaines et choisissaient généralement la journée du vendredi. Mais, un de ces cadis adopta un comportement indigne de son rang. En effet, il cachait à Amirou Sinder, les présents qu'il recevait lors de ses tournées. Quand il achevait sa tournée, il rentrait directement dans le village de ses oncles, Sansané- Haoussa. Le cadi en question s'appelait Ranié, un petit fils d'Aboubacar, le premier cadi de Sinder mais sa mère était une princesse de Sansané- Haoussa. Choyé par ses oncles, il avait élu domicile dans son village maternel :

« Informé par les siens du comportement indélicat de Ranié, cadi de Sinder, Amirou Oumarou, le convoqua et lui demanda de cesser d'adopter un tel comportement qui est indigne de son rang. Il lui demanda de choisir entre deux choses : soit résider à Sinder ou bien tout ce qu'il aura comme cadeaux ne sortira pas de l'île. Selon Amirou Sinder : "Les biens de Sinder ne sortent pas de Sinder". Mais malgré cet avertissement, Ranié refusa d'obtempérer. Amirou l'interpella à nouveau mais cette fois-ci devant des témoins avertis. En effet, à cette époque vivaient sur l'île de Sinder trois grands Shaykh parmi les Shaykh de l'islam, il s'agit du Shaykh Mamane Walidjo, du Shaykh Albassati et du Shaykh Elhadji Seydou. Le souverain de Sinder a fait appel à ces ouléma afin qu'ils parviennent à convaincre le cadi sur la nécessité de respecter les instructions du souverain. Mais, le cadi dit non aux lettrés musulmans. Devant ce refus catégorique du cadi, Oumarou a demandé à ces derniers d'écrire une lettre dans laquelle ils vont donner tous les détails concernant les origines du différend qui l'oppose à son cadi. Le différend fut ainsi porté devant les autorités de Say qui tranchèrent en faveur d'Amirou Sinder qui démit le cadi et nomma, Elhadji Seydou à sa place. Mais un problème se pose, Elhadji n'est pas un ayant droit car n'étant pas descendant du Shaykh Aboubacar¹. Après cette destitution, les descendants du Shaykh Aboubacar

1- Shaykh Aboubacar est un *alim* que Tondo, le fondateur de Sinder avait trouvé sur l'île de Wissili et lui avait demandé de le suivre, en contrepartie, il lui le nommerait Imam et Cadi de Sinder. Depuis la création de

se sont réunis chez le cadî, Alfa Ranié pour faire des invocations contre Oumarou Djibrilla ainsi que sa descendance parce qu'il avait violé le pacte qui liait leurs ancêtres. Dans leurs invocations, ils avaient imploré Dieu d'empêcher à ce qu'aucun descendant d'Oumarou Djibrilla n'ait accès au trône de Sinder jusqu'au jour du Jugement Dernier. Dieu avait exaucé la prière des descendants du Shaykh Aboubacar car aucun descendant de ce souverain n'avait accédé au trône après ce dernier jusqu'à ce jour »¹.

Après ces prières, le cadî destitué a regagné la terre de ses oncles. Mécontentes de cette décision, les populations kourté, propriétaires des terres de l'île décidèrent de reprendre leurs biens fonciers. Ce qui provoqua une crise grave entre les deux communautés qui a failli dégénérer en conflit armé. Suite à cette décision des Kourté, *Amirou Sinder* demanda à la population de restituer toutes les terres et d'aller mettre en valeur les terres du Gourma. La tension dura un an. A la septième année de son règne, en 1893, les autorités de Say entreprirent des négociations qui aboutirent à la réconciliation entre les deux communautés et les Kourté restituèrent les terres à la population de Sinder. Après cette réconciliation, *Amirou Oumarou* vécut une année sur le trône. Il décéda en 1894 et ne laissa qu'un seul enfant du nom de Hari.

2- Attikou Mahamadou dit Ambela (1311- 1316)- (1894- 1999) et la conquête coloniale

Il est le treizième *Amirou* de l'île de Sinder. Il monta sur le pouvoir après la mort d'Oumarou Djibrilla. C'est sous son règne qu'interviendra la conquête coloniale avec son cortège de malheurs. Le *tarikh* de Sinder donne d'amples détails sur les heurts entre la population de Sinder et les français :

« C'est à la deuxième année de son règne c'est à dire en 1896, que des soldats français étaient arrivés à Sinder à bord de trois pirogues et avaient campé à proximité du village. Ils avaient demandé à Amirou Sinder d'intimer à sa

Sinder jusqu'au règne d'Oumarou Djibrilla, ce sont les descendants du Shaykh Aboubacar qui ont occupé, le poste de cadî d'où l'indignation de ses descendants lors de la nomination d'Elhadji Seydou comme cadî de Sinder.

1 - Tarikh Sinder folios 38- 39.

population de ne pas sortir la nuit mais également que personne ne vienne les voir pendant la nuit car ils n'hésiteraient pas à tirer sur tout ce qui bouge.

Mais après cette annonce, un prince du village de Sinder nommé Adam, fils d'Amirou Sabarey était sorti la nuit (pour ses besoins naturels). Dès que les soldats français l'avaient aperçu, ils avaient ouvert le feu sur lui et l'avaient tué. Le lendemain matin, les français étaient venus pour demander à Amirou quelques hommes pour leur montrer les limites du territoire de Sinder. Amioru Sinder désigna six hommes pour guider les français. Mais avant leur départ, il avait demandé aux guides de les amener loin du village de Sinder et de s'enfuir. Les six hommes avaient accompagné les français jusqu'au niveau de l'île de Farka où ils avaient décidé de passer la nuit. Au moment où ils dormaient, deux des six guides s'étaient évadés pour revenir à Sinder. Après les quatre autres s'étaient également enfui à leur tour. Et quand les français avaient découvert la fuite, ils s'étaient lancés à leur poursuite et avaient pu arrêter les deux guides qu'ils avaient abattus sur le champ. Puis arrivés au niveau du village, ils avaient accosté à côté d'une colline et s'étaient mis à tirer sur la population du village en faisant une victime du nom de Abass, fils d'Amioru Alboria Saouda et beaucoup de blessés dans le village. Après ce crime crapuleux, les français avaient poursuivi leur chemin jusqu'à Kandadji où ils avaient encore ouvert le feu et avaient tué un homme du nom de Bantassi Dicko. Ce dernier était un joueur de tam-tam. Ils avaient blessé plusieurs autres. Puis ils avaient continué jusqu'au niveau de Sawani où une de leurs pirogues s'est brisée au niveau de Koyria et avaient pu sauver les deux autres. Après ça, ils avaient poursuivi leur chemin et les populations de Sinder n'avaient plus eu des nouvelles des français jusqu'à la cinquième année du règne d'Attikou, c'est-à-dire en 1900 »¹.

Selon la tradition locale, c'est au cours de cette année aussi, qu'un groupe de français étaient arrivés à Sinder du côté de Gourma. Ces français avaient attaqué l'île de Sinder avec leurs armes à feu entraînant une fuite de la population. En effet, cette dernière s'était scindée en deux groupes qui avaient pris différentes directions : un premier groupe dirigé par Amirou Sinder Attikou accompagnés de Alfaga Youni, Shaykh Alboussani, Shaykh Elhadji Sadou, Ibrahim Ali Zindiko et beaucoup d'autres personnes de Sinder avaient pris la direction de Karma. C'est de cette localité qu'ils eurent les nouvelles du massacre de plusieurs personnes de Sinder par l'armée française à Sansané- Haoussa. Les victimes auraient été jetées dans une fosse dans cette localité. Amirou Sinder et les Shaykh dépêchèrent deux émissaires au sein du groupe pour aller recueillir des informations à Sansané- Haoussa. Les deux émissaires revinrent et confirmèrent au souverain et à ses

1 - Tarikh Sinder folio 57.

compagnons le massacre de la population. A partir de Karma, le groupe s'était scindé en deux : un groupe composé d'*Amirou* Attikou Mahamadou, du Shaykh Alboussati et du Shaykh Elhadji Sadou avait pris la direction de l'Est. Il marcha jusqu'à Kaoura en pays Haoussa. Dans cette localité, le groupe s'était subdivisé encore en deux : un groupe dirigé par le Shaykh Alboussati a continué vers le Hedjaz. Ces gens ne sont plus revenus à Sinder. L'autre groupe dirigés par *Amirou* Sinder et le cadî Elhadji Sadou est allé jusqu'à Bagoudou dans le Gwandou puis à Zaria où ils s'installèrent. Après un court séjour à Zaria, le souverain et quelques personnes décidèrent de revenir au pays. Ils vinrent s'installer à Neni. Entre-temps, une partie de la population de Sinder qui avait fui était revenue sur l'île mais elle était sans souverain. La population avait décidé de nommer, Ousmane Djibrilla son frère à sa place. Raison pour laquelle Attikou Mohamadou était resté à Neni jusqu'à sa mort. Sa tombe est actuellement visible sur l'île.

Mais, la seconde vague issue de la première scission du groupe d'*Amirou* Attikou et placée sous la direction d'*Alfaga* Youni et Ibrahim, fils d'Ali revint sur ses pas. Ils descendirent aux environs de Sawani plus précisément à Gourga- Béri. Ibrahim Ali quitta cette localité avec sa suite pour s'installer à Ganda- Fabou. Toutes ces localités se trouvent sur l'île de Sawani.

Mais selon la tradition locale, la majorité de la population de Sinder au moment des tirs des soldats français est sortie de l'île pour se réfugier à Djamballa et à Sakoirra. Les populations fugitives dans ces deux localités vont tenter de négocier. Parmi ces réfugiés de Djamballa, il y avait un homme courageux et rusé, Khalil. Il a fait recours à un interprète peul de l'armée française qui lui a expliqué l'état d'esprit des français. L'interprète lui a fait savoir que ce sont des gens qui acceptent la réconciliation et les arrangements à condition d'en faire la demande. C'est ainsi que Khalil est allé avec ce Peul ainsi que quatre notables de Sinder à la rencontre des français. Ils sont rentrés dans une pirogue à

l'arrière de laquelle ils ont fixé un fanion blanc signe de leur volonté de paix. Ils accostent sur l'île de Diounta où se trouve la base des français. Khalil s'est dirigé vers le commandant qui l'a accueilli avec tous les honneurs et lui a demandé l'objet de sa visite. Khalil a répondu qu'il est venu chercher la paix et proposer l'allégeance de la population de Sinder. Le commandant français a accepté l'offre d'allégeance de la population à condition qu'elle lui paie un impôt. Il a donné trois jours à Khalil pour demander à toute la population de Sinder où qu'elle se trouve de revenir vivre sur l'île avec leur souverain. Khalil est revenu et a réuni tous les ressortissants de Sinder pour les informer de l'engagement pris par les français lors de leur rencontre, de leur désir de vivre en paix avec eux. Et c'est ainsi que la majorité de la population est retournée vivre sur l'île de Sinder. Mais, *Alfaga* Youni a préféré rester définitivement à Gourka- Béri avec ses disciples. Tous les chefs de familles de Sinder se sont réunis chez *Alfaga* Youni pour élire un nouveau souverain et le choix fut porté sur la personne de Guibey, fils d'Ali, fils de Tondo qui est à l'époque l'aîné de la famille de Djalley. Mais, il refuse de prendre le pouvoir. C'est à ce moment que les chefs de familles se sont entendus sur la personne d'Ousmane fils de Djibrilla pour remplacer Attikou Mohamadou en fuite et c'est en 1901. Au 3^e jour, ils ont présenté le nouveau souverain au commandant français qui les a accueillis avec tous les honneurs. Le commandant leur a demandé de retourner vivre en paix dans leur village. Et l'officier français a continué à résider à Lassia jusqu'à la 5^{ème} année du règne d'Ousmane en 1906 avant de s'installer à Doulsou.

Ce qu'on peut retenir de cette version, c'est que jusqu'à la période coloniale, Sinder comptait un nombre important de lettrés musulmans. Même à une époque encore récente, Sinder reste et demeure, le centre d'études islamiques le plus important du secteur de Tillabéri. En atteste ce témoignage du chef du secteur :

« Il y a dans le secteur de Tillabéri, un centre très important du point de vue musulman : c'est Sinder- Bourra¹. Là est une mosquée, la seule du secteur, un peu piteux comme construction, mais très fréquentée, il y a toujours un assez grand nombre de fidèles de marabouts en prières ou en confrérie »².

Selon Séré De Rivières, la cause de ces échauffourées, c'est la résistance des Touareg. Ces derniers ont refusé de se soumettre à l'administration coloniale. Pourchassés par les troupes françaises, ils ont trouvé refuge dans les îles de Sinder, ce qui a provoqué la colère des français à l'égard des populations vivant dans la zone :

« Après une période d'expectative, Bokar Ouanzeydou³ manifesta ses sentiments hostiles aux Français. En octobre 1898, une colonne part de Dori sous les ordres du commandant Crave, marche sur Diagourou, surprend les Peul et les met en fuite : Diagourou est pris et brûlé. Crave se retourne contre les Logomaten de Bokar Ouanzeydou, qui est rejoint et battu à Karakoiré, sur les bords du fleuve, le 27 octobre. Les Touaregs se réfugient dans les îles de Sinder ; Crave les y poursuit et fonde un poste à Sinder (2 novembre 1898). Toujours à la poursuite des Touareg, il remonte le fleuve jusqu'à Doulsou où un second poste est installé (12 novembre 1898). Une série d'opérations de reconnaissances parsemées de combats, se déroule alors de Yatacala à Ansongo, tandis que la mission Voulet-Chanoine descend le fleuve vers Say » (Séré de Rivières, 1965 : 204- 205).

Cette version est confirmée aussi par le capitaine Buck dans sa monographie sur le cercle de Tillabéri :

« Bokar Wanzeydou, chef de Logomaten soutenu par quelques bandes de peuls du Diagourou poursuivi depuis Dori par le commandant Crave organisait son centre de résistance à Sinder. En marchant à sa poursuite le commandant Crave créait au passage un poste à Ayaru (canton de Doulsou) et finissait par s'installer à Sinder d'où il pouvait contrôler le fleuve. En octobre 1899, cette zone de commandement est fractionnée et le cercle de Sinder est créé »⁴.

1 Sinder- Bourra : Sinder est affectueusement appelé Sinder- Bourra par la population locale afin d'immortaliser le nom du village natal du fondateur de Sinder : Tondo Djalley.

2- ANN- 1^E7- 33- TMN- Cercle de Niamey : secteur de Tillabéri- Monographie du secteur de Tillabéri, p. 24.

3 - Bokar Ouanzeydou est le chef des Touareg de Bankilaré. Les Touareg de cette localité entretenaient des relations cordiales avec les autorités de Sinder depuis des décennies. D'ailleurs, c'est une coalition de l'armée de Bankilaré et celle de Sinder qui avait battu les Touareg du Haoussa (Bibiyergou).

4 - ANN- 1E 7-23 : Monographie du cercle de Tillabéry par le capitaine Buck, 1907, p. 14.

De la création de Sinder à nos jours, vingt et un (21) *Amirou* se sont succédé au trône. Le tableau ci-dessous donne des précisions sur les différents souverains qui ont régné sur le trône de Sinder de sa création à nos jours.

Liste des *Amirou* qui se sont succédé à la tête du centre d'études islamiques secondaire de Sinder de sa création à nos jours.

N ^o	Nom et Prénoms	Durée de règne (en année)
1	Tondo DJALLEY	1813- 1830
2	Zindiko DJALLEY	1830- 1844
3	Bokar DJALLEY	1844- 1846
4	Mahamadou TONDO	1846- 1861
5	Tahirou TONDO	1861- 1868
6	Soumana BOKAR	1868- 1872
7	Alio ZINDIKO	1872- 1873
8	Alboria SAOUDA	1873- 1876
9	Amadou BOKAR	1876- 1878
10	Boukassoum MAHAMADOU	1878- 1884
11	Sabarey DJIBRILLA	1884- 1886
12	Oumarou DJIBRILLA	1886- 1894
13	Attikou MAHAMADOU	1894- 1899
14	Ousmane DJIBRILLA	1899- 1915
15	Boubacar MAHAMADOU	1915- 1923
16	Harouna OUMAROU	1923- 1926
17	Issaka MOUSSA	1926- 1934
18	Idrissa ATTIKOU	1934- 1940
19	Djingarey IBRAHIM	1940- 1983
20	Harouna DJINGAREY	1983- 1988
21	Mahamadou DJINGAREY	Depuis 1989

Tondo Djalley, wogo issu d'une famille adepte de la religion traditionnelle est celui qui a conduit une partie de la communauté wogo de Bourra à Sinder Bourra. Avec l'appui des érudits qui l'ont suivi, il va faire de Sinder un centre d'études islamiques de renommée régionale. Même si Sinder n'a pas eu le même poids que Say et le centre du *Dallol*, il n'en demeure pas moins que jusqu'à l'installation de l'administration coloniale, il est le plus important centre du secteur de Tillabéri.

Sinder comptait également plusieurs écoles coraniques avec un nombre élevé de *talibé* plus que dans les autres localités. Selon l'administrateur Leca, même si les écoles coraniques sont nombreuses dans tout le cercle de Tillabéri, ce sont celles de Sinder seulement qui comptent un nombre assez élevé d'élèves :

« On peut les considérer comme très nombreuses mais elles n'ont que peu d'importance. En général chaque marabout est chef d'école, il n'ya souvent qu'un élève parfois trois - quatre. A Sinder seulement on trouve un centre d'écoles un peu plus sérieux qui comptent parfois vingt et même vingt-cinq élèves »¹.

1- ANN- 1E 7-23 : Monographie du cercle de Tillabéry par le capitaine Buck, 1907, p. 13.

Chapitre XI : Les centres d'études islamiques secondaires de Tirga, de Goudel et de Kounari

Le Jihad d'Ousman Dan Fodio a eu pour conséquence, une dissémination des centres d'études islamiques dans l'espace nigérien en général et dans l'Ouest du Niger en particulier. Outre les deux principaux centres (Say et le centre du *Dallol*) et un centre secondaire non moins important (Sinder), on note l'existence de plusieurs centres secondaires parmi lesquels, on peut citer : Tirga, Goudel, Kounari. Ce chapitre abordera l'étude de l'œuvre des *oulémas* qui ont marqué l'histoire de ces centres au XIX^e siècle.

I- Le centre d'études islamiques secondaire de Tirga

1- Historique du Village

Le village de Tirga est situé à cinq(5) Kilomètres à l'Est de Kobadié¹ sur les bords du Goroubi. C'est là que se trouve la tombe du '*Wali*', Sorry Beldo Hooré. Ce dernier est un Peul du Bittinkodji issu de la famille aristocratique car sa mère, Houtman Boureima est la sœur de Warou Boureima, petit fils d'Ali Yéro, fondateur de la principauté du Bittinkodji. Tirga était une réserve foncière sur laquelle vivaient des Gourmantché avant l'arrivée de '*Bittinkoobé*'. C'était le grand père de Sorry Beldo Hooré, Boureima Ali yéro dit Maya qui occupa les terres de Tirga. Le nom '*Tirga*', fut donné à ce site après une guerre qui opposa les Peul du camp de Boureima Ali Yéro et les Gourmantché, populations autochtones. Les combats entre les deux communautés durèrent trois jours et se soldèrent par la victoire des Peul. A la fin des combats, Maya, le grand père de Sorry Beldo Hooré inspecta les lieux et constata que tout le champ de bataille était jonché de cadavres. Il poussa un cri et s'exclama : '*Tirga* ' qui signifie 'quel massacre' ou 'quelle

1- Kobadié : Village situé à 35 kilomètres de Niamey sur la route de Torodi (Tronçon Niamey-Ouagadougou).

horreur''. Selon notre informateur, Amadou Mamane, les séquelles de cette guerre sont encore visibles : « *Après des pluies importantes, les eaux de ruissellement drainent des os des victimes de cette guerre jusqu'à la vallée, ' Goroubi'.* Et quand l'eau de la vallée se retire, on trouve ces morceaux d'os à la berge »¹. Version confirmée par Koinuga², un paysan du village de Kaareyele, dans le Bittinkodji.

Tirga était resté pendant longtemps un hameau de culture. Les populations s'y rendaient seulement pendant la saison des pluies pour mettre en valeur leurs terres. Pendant la saison sèche, elles revenaient au village et y restaient jusqu'à la prochaine campagne agricole. C'est avec l'avènement de Sorry Beldo Hooré que ce hameau de culture deviendra un village et abritera même un certain temps le siège de la capitale du Bittinkodji. Après la mort du lettré musulman, la capitale sera transférée à Toulwaré puis à Kareygorou. La raison c'est que les populations ont déserté le village à cause du retour de l'insécurité après le décès de l'érudit.

2- L'origine, la formation et l'œuvre de Sorry Beldo Hooré

Alfa Sorry³ Beldo Hooré⁴, de son vrai nom, Boureima Boukari est le fils de Boukari Maya et de Houtman. Il serait né vers 1732⁵ sur une île appelée Koorogoungou dans le Bittinkodji. Le premier site du village se trouve sur une île non loin du village actuel de Kareygoorou⁶. Il a été abandonné depuis longtemps suite aux différents débordements des

1 - Entretien avec Amadou Mamane à Tirga le 20/10/10.

2 - Entretien avec Koinuga, paysan à Kaareyele le 21/10/10.

3- Sorry est un surnom donné généralement par les Peul aux jeunes garçons baptisés Boureima. Dans le cas précis de Sorry Beldo Hooré, il signifie un rassembleur, en un mot quelqu'un de bien.

4- Beldo Hooré : Littéralement Beldo signifie, bon et Hooré, la tête. Beldo Hooré signifie, le chanceux, ' le porte- bonheur''. En effet, le jour où Sorry Beldo Hooré est né, un groupe de pillards touareg a attaqué à trois reprises le village mais sans succès. Cet évènement sans précédent dans l'histoire du village est lié à la naissance de ce garçon chanceux d'où le surnom Beldo Hooré.

5- Nous avons obtenu sa date probable de naissance en faisant des recoupements. En effet, selon nos informateurs Sorry Beldo Hooré serait mort, il y a 201 ans et il était âgé de 77 ans.

crues du fleuve qui ont inondé le village à plusieurs reprises. Après l'abandon de ce site, la majorité de la population de Koorogoungou est venue s'installer à Kareygoorou. Le reste de la population s'est dispersé en direction de plusieurs villages. Il faut rappeler à ce niveau que Sorry Beldo Hooré est issue de la famille aristocratique du Bittinkodji. Il a eu pour premier maître, *Alfa Boureima*. Ce dernier est un *alim* originaire de Tombouctou qui voulait effectuer son pèlerinage aux lieux saints de l'islam. A l'époque, à cause de l'importance de la distance à parcourir à pieds, les pèlerins effectuaient plusieurs escales avant d'atteindre la Mecque. C'est ainsi qu'*Alfa Boureima* de Tombouctou fit escale dans le village natal de Sorry Beldo Hooré. Le père de ce dernier hébergea l'étranger et lui confia son garçon, Sorry. Selon Amadou Mamane :

« Alfa Boureima de Tombouctou fit le premier maître de Sorry Beldo Hooré. Il était resté pendant plusieurs années sur l'île de Koorogoungou où il ouvrit une école coranique. Parmi ses 'talibé', Sorry Beldo Hooré fut le plus brillant. Emervillé par l'intelligence du jeune apprenant, il attira l'attention des parents du jeune garçon sur les qualités exceptionnelles de leur fils. Il leur conseilla de l'envoyer dans le Gorgal (Macina) afin qu'il puisse approfondir ses études. Devenu vieux et fatigué, Alfa Boureima renonça à son projet et retourna à Tombouctou où il mourut »¹.

Les parents de Sorry Beldo Hooré suivirent les conseils de l'érudit de Tombouctou et envoyèrent leur fils dans le Gorgal. Après plusieurs années d'études dans le Macina, Sorry revint au pays et s'installa à Tirga où il ouvrit une école coranique pour diffuser le savoir religieux. A cause de la sainteté de l'homme, plusieurs populations vinrent s'installer sur le site. Voilà comment Tirga est devenu un village. L'école créée par Sorry Beldo Hooré était fréquentée par les enfants de Tirga mais aussi, ceux des villages environnants et même lointains (Kobadié, Dandiré, Lamordé, Torodi...). Selon Boubacar Soumana Djouldé :

6- Kareygoorou ; Village situé sur la rive droite du fleuve sur la route Niamey- Namaro- Farié à une quinzaine de Kilomètres de la capitale.

1- Entretien avec Amadou Mamane à Tirga le 20/10/10.

« Mahamane Diobbo fréquenta cette école. Etant alim déjà, il s'y rendait pour approfondir ses connaissances. Sorry Beldo mourut à Tirga vers 1809 à l'âge de 77 ans. Sa tombe y est encore visible. Elle est gardée par un de ses descendants, un lettré musulman du nom d'Amadou Mamane. Le gardien est de la lignée de l'aristocratie de Lamordé. C'est feu Président du Conseil Militaire Suprême, Seyni Kountché qui a financé la construction du mur abritant la tombe de Sorry Beldo Hooré. La clôture a deux portes : une à l'Est et l'autre à l'Ouest »¹.

Après la mort de Sorry Beldo Hooré, le Bittinkodji n'a malheureusement pas eu un lettré musulman à la hauteur de celui-ci.

II-Les modibadjés à Goudel et à Soudouré

1- Les modibadjés à Goudel

Goudel est l'un des villages de l'Ouest du Niger touché dès l'époque sonéy par l'islam :

« On note l'existence d'ilôts de peuplement de marabouts, les Sanay, venus dans la région entre 1507 et 1509 avec l'Askia au moment où ce dernier guerroyait dans le Dendi et le Borgou. Installés par l'Askia, ils habitent également les quartiers Saney, de Zuzu, de Kouré, de Goudel et de Sandiré» (Idrissa, 1981 : 43).

Il faut signaler qu'en dehors des Saney, le village de Goudel a accueilli une famille d'*ouléma* modibadjé au XIX^e siècle. *Modibadjé* est un mot composé de *modibbo* qui signifie marabout et de *badjé* qui signifie écorce. Littéralement *modibadjé* signifie les marabouts qui écrivent sur des écorces :

« Quand les autorités du Bittinkodji ont sollicité l'aide des modibadjé pour mettre fin aux incursions touareg dans la zone, ces érudits ont écrit des versets du Coran sur des écorces. Ils ont instruit les princes de cette principauté de les enterrer sur le pourtour de leur territoire. Depuis lors, les habitants de Lamordé les désignent sous l'appellation modibadjé c'est-à-dire les érudits qui écrivent sur des écorces d'où l'origine de ce nom »².

C'est la toponymie qui nous a conduit sur cette piste de recherche. En effet, lors de nos enquêtes, nous avons découvert deux quartiers portant le même nom :

1 - Entretien avec Boubacar Soumana Djouldé, imam de la mosquée de Kareygoorou le 12/07/2009.

2 - Entretien avec Shaykh Soumana Nouhou à Bongoula le 06/12/2007.

- le quartier modibadjé de Say.
- le quartier modibadjé de Bongoula, village peul situé au Nord de Tondikoiré à 16 km de Niamey sur la route de Tillabéri. C'est cette identité de noms qui nous a intrigué et pour lever le voile, nous nous sommes rendu sur le terrain pour interroger les anciens des deux quartiers. Ces derniers ont confirmé l'existence des liens de sang entre les habitants des deux quartiers. Mais, qui sont ces modibadjé installés à Goudel au XIX^e siècle?

Selon la tradition de cette famille, les modibadjé de Goudel et de Say ont la même origine, étant tous des Peul originaires de la même région. Ceux de Goudel viennent d'un village appelé 'Manegou' (actuel Burkina-Faso). Selon la tradition locale, ce nom est une déformation du mot mossi 'Miningou' qui veut dire les 'habitués'. Les modibadjé sont arrivés dans l'Ouest du Niger au XIX^e siècle sur invitation des Bittinkoobé. En effet, ces derniers après leur installation dans le Lamordé font régulièrement face à des incursions Touareg. C'est ainsi que les princes de Bittinkodji ont fait appel aux modibadjé pour qu'ils viennent leur faire des incantations afin que Dieu les épargne de ces agressions répétées. Les *ouléma* modibadjé et leurs familles se sont installés d'abord à Badouleré (village situé à 15 km de Niamey sur la rive droite sur la route Niamey- Torodi). Ils ont quitté ce site pour Settoré (non loin du premier site) puis à Ganguel (sur la route de Torodi). Et c'est de ce dernier village qu'ils sont venus s'installer à Goudel.

Selon Imam Idrissa Aboubacar :

«Le choix de Goudel serait lié au comportement des Bittinkoobé à l'égard d'Alfa Mahaman Diobbo. En effet, Ahmadou Modi (grand père de Shaykh actuel de Bongoula) n'ayant pas apprécié l'attitude des princes de Lamordé à l'égard d'un grand alim comme Alfa Mahaman Diobbo quitta la terre de Bittinkodji pour s'installer à Goudel. Il fut chaleureusement accueilli par le chef de Goudel de l'époque »¹.

1 - Entretien avec Imam Idrissa Aboubacar à Bongoula le 04/11/07.

Ahmadou Modi était venu à Goudel avec un autre *alim*. Il s'agit de Soumana Kawouré, son cousin. Les tombes de ces deux érudits se trouvent actuellement au milieu de la concession "Windibéri" à l'entrée Est de Goudel à coté d'un jujubier. Selon toujours Imam Idrissa Aboubacar :

«Comme nos grands parents étaient des lettrés musulmans mais aussi des éleveurs, quand la population de Goudel avait sensiblement augmenté et qu'il y avait une certaine pression autour de la terre, le père du Shaykh quitta ce village pour Koubia (non loin de Goudel) puis Soudouré (village natal de feu Diouri Hamani) avant de s'installer définitivement à Bongoula. Le Shaykh actuel est né à Bongoula 10 ans après l'arrivée de son père sur ce site. Le Shaykh ayant 88 ans en 2007, on pourrait donc situer l'arrivée des Modibadjé à Bongoula autour de 1909 »¹.

2- La diffusion du savoir religieux à Goudel et à Soudouré

Les Modibadjé sont des lettrés musulmans. Arrivés à Goudel, ils ont ouvert des écoles coraniques pour apprendre aux enfants du village le savoir religieux. En dehors des enfants de Goudel, il y a ceux des villages environnants (Kossey, Gaba- Goura, Tondibia) auxquels il faut ajouter ceux de Koné –Kaina et Koné-Béri. Et, durant leur séjour à Goudel, les modibadjé n'ont enseigné que le Coran. Goudel était un point d'escale pour la plupart des *oulémas* qui partaient à l'époque à Say pour parfaire leurs connaissances.

Quand la population de Goudel a augmenté considérablement les modibadjé, éleveurs vont quitter ce village. Ils ont séjourné à Koubia avant de s'installer à Soudouré. Le nom de cette localité est d'origine peul. Soudouré est une déformation du mot peul "Soudou- Hayré" autrement dit "le rocher qui ressemble à une maison". Cette roche est encore visible à l'entrée Ouest de la caserne militaire de Tondibia.

Arrivés à Soudouré, les modibadjé accompagnés de leurs *talibé* vont ouvrir une école coranique :

1 - Entretien avec Imam Idrissa Aboubacar à Bongoula le 04/11/07.

« Aux anciens élèves sont venus s'ajouter ceux du village d'accueil et des villages environnants, il s'agit de Tondibia, de Koubia, de Tondikoirey, de Gorou- Banda, de Kareygoorou... Il y a à l'époque plusieurs douddales dans le village de Soudouré. Mais avec la pression démographique, les modibadjé vont quitter ce village pour s'installer définitivement à Bongoula »¹.

Les modibadjé se seraient installés à Bongoula au début du XX^e siècle vers 1909.

III - Le centre de Kounari

Le Kounari était un ancien royaume mais c'est surtout au XVIII^e siècle qu'il devint un Etat puissant, sous l'impulsion de Hambodéjo, le père de Guéladio. Après la mort de son père, ce dernier accéda au trône. Mais, son avènement coïncida avec la formation d'un Etat islamique dans le Macina par Sékou Amadou. Ce dernier plaça le Kounari sous sa tutelle et, c'est le début de tension entre le roi de cet Etat et son suzerain.

1- La vie de Guéladio dans son pays natal

Pour comprendre l'histoire de Kounari, un centre créé par Guéladio dans l'Ouest du Niger, il faut remonter au foyer initial pour voir les raisons du départ de l'homme de son pays natal. Guéladio est en effet né vers 1776 à Goundaka² (capitale du Kounari) dans le Macina. D'après la tradition locale, il est le fils de Hambodédjo, fondateur de l'Etat du Kounari et de Bayé Boubou³. Après 18 ans de règne, Hambodédjo meurt et laisse le pouvoir à son fils aîné, Guéladio qui accéda ainsi, au trône de Kounari :

1 - Entretien avec Shaykh Soumana Nouhou à Bongoula le 06/12/2007.

2- Goundaka est la capitale du Kounari. Selon Amadou Oumarou, c'est après la conquête du Kounari par Hambodéjo, qu'un habitant du Kounari de retour d'un voyage posa la question suivante à ses parents : « quand est-ce que ce pauvre peul a conquis notre pays ? ». Ces parents lui répondirent en ces termes : « *Gundu hala ga* », c'est-à-dire, il faut gader cette question au fond de ton cœur et il ne faut plus poser ce genre de question d'où le nom Goundaka.

3 - Bayé Boubou : D'après la tradition locale, la mère de Guéladio est la sœur du père de Sékou Amadou (Amadou Boubou), donc elle est la tante de Sékou Amadou. Cette version de la tradition locale est vraisemblable car avant de prendre la fuite, Guéladio confia sa mère trop vieille à Sékou Amadou malgré leurs divergences profondes. Il dit à ses émissaires de dire à ce dernier de bien s'occuper de sa tante.

« A notre connaissance, et d'après les écrits de certains chroniqueurs, Hama Bodedjo Paté avait cinq enfants : Djeladjo, Ousmane, Boyo, Moumoussa et Hama. Djeladjo était le plus âgé d'entre eux. Après la mort de leur père, au temps du maître "AHMED HAMDALLAHI (AHMADOU) à Kounari dans le petit village de "Gandagga", Djeladjo, étant l'aîné de ses frères, il remplaça son père » (Hama, 1969 : 211).

Selon Hassane Baka, il resta seize ans à la tête du Kounari natal avant de s'exiler : «*Guelajo Hombodejo Pâté est le chef de la migration des Ferobe au Niger. Il était resté souverain du Kounari de 1804 à 1820*» (Baka, 1992 : 42). C'est au cours de la quatrième année de son règne que sa renommée sera supplantée par celle d'un *alim*, Sékou Amadou qui a entrepris des conquêtes pour fonder un Etat musulman dans le Macina. Aussi, le nouveau suzerain exigea à ce que tous les *Ardo* se convertissent à l'islam. La puissance de l'armée de Sékou Amadou et surtout sa sainteté vont pousser plusieurs souverains locaux du Macina à lui prêter allégeance.

Face à cette nouvelle donne politique, Guéladio convoqua ses conseillers pour demander leur avis sur l'attitude à adopter. Parmi les réactions, la plus pertinente fut celle de son frère, Ousmane Hambodédjo¹ :

« *Je n'ai jamais eu peur d'un guerrier et je suis tout disposé à mourir pour défendre mon frère et le renom de notre famille. Mais je conseille à mon frère de ne pas s'opposer au marabout. C'est un foudre de guerre que Dieu envoie dans ce pays. Il faut aller nous soumettre, non pas à lui, mais à Dieu, et déposer notre soumission entre ses mains. Ainsi nous éviterons la guerre et garderons notre commandement....* » (Ba et Daget 1955 : 43).

Malgré les conseils de son entourage, Guéladio, fier de ses origines (prince puis chef du Kounari, conservateur), refuse de se soumettre à un autre roi surtout, un simple *alim*, 'noircisseur de planchettes', estimait-il. Il fait allusion à l'encre noire qu'utilisent les érudits pour écrire sur des ardoises en planche. A la longue, la surface des planchettes devient noire à cause de l'encre. Mais, devant l'insistance de ses conseillers et de ses

1 - Ousmane Hambodédjo est le petit frère de Guéladio ; il est aussi le principal chef de guerre de l'armée de Guéladio. Il a le même père que Guéladio mais sa mère est bambara ; elle s'appelle Téné Diamonzon.

meilleurs amis, Guéladjo se résolut à se rendre dans la capitale du Macina pour se soumettre et professer la foi musulmane.

Mais en réalité, sa conversion n'est que théorique car il ne veut pas au fond renoncer à son titre de *Ardo*¹. En plus, il ne prie pas régulièrement et consomme de l'alcool en cachette. Il resta ainsi dans le gouvernement de Diina par intérêt. Il espérait une récompense sur le plan politique. En effet, il pensait que sa profession de foi amènerait Sékou Amadou à lui confier un territoire plus large. Mais, grande fut sa déception quand lors du découpage administratif, c'est un autre souverain moins important que lui, Gouro Maladou, que le grand conseil nomma "*Amirou*" avec la réalité du pouvoir. Ce découpage administratif plaça Guéladjo sous la tutelle de ce nouveau souverain. Irrité par cette nomination, il entra en rébellion ouverte contre le gouvernement de la Diina. Pendant sept ans, il résista contre le pouvoir de Sékou Amadou mais son armée fut vaincue au cours d'un combat décisif à Sio². Au cours de cette bataille, son vaillant frère, Ousmane trouva la mort.

a- L'exil de Guéladjo

Après sa défaite, il quitta nuitamment Goundaka, la capitale du Kounari :

« Après avoir embrassé la religion musulmane et l'avoir reniée, après avoir vu tomber ses meilleurs guerriers au cours des batailles sanglantes contre Cheikou Amadou, et surtout la perte de son jeune frère, le brave Ousmane, Hambodédjo Guéladjo, plein d'amertume s'expatria. Il quitta donc le Kounari, je le répète, terriblement affligé. Suivi de tous les Sidibé, car aucun membre de la famille royale ne voulut demeurer sur cette terre sous domination musulmane. Il traversa le Djelgodji, l'Arbinda, le Liptako et vint camper dans la région de Say »
(Dionmansy, 1959 : 2).

1 -Ardo signifie, chef de migration.

2 - Sio, localité située à 7 kilomètres au Nord de Hamdallay.

Guéladio et sa suite arrivèrent dans la région de Say où Mahaman Diobbo les autorisa à s'installer sur le site qui portera son nom, 'Wouro Guéladio¹'. La zone d'influence du nouveau souverain sera nommée, Kounari. C'est une réserve de forêt dans laquelle se trouvent des animaux féroces : « *Méfiant, le chef spirituel de Say, après avoir converti Guéladjo à l'islamisme, l'installa dans une forêt inextricable, marécageuse et infestée d'éléphants agressifs* » (Dionmansy, 1959 : 2). Guéladio Hambodedjo Pâté Yallé est donc celui qui conduisit les Peul Ferobé de Kounari au Niger. Il faut souligner qu'avant même son arrivée dans la zone, il a envoyé un courrier pour informer les autorités de Gwandou. Ces dernières saisissent à leur tour, *Alfaga* afin qu'il autorise Guéladio et les siens à s'installer sur les terres comprises entre Torodi et Say afin de mettre fin aux incursions des Gourmantché dans le Bittinkodji. Ainsi, le souverain et sa suite se fixèrent non loin de Say et donnèrent au nouveau site le nom du Kounari, en souvenir à son pays natal. Selon Saka Balogun l'émirat de Kounari serait créé vers 1833: « *Like the other emirates, Kunari was established about 1833 by entering into an agreement with Gwandu* » (Balogun, 1970 : 119- 120). Traduction: [Comme les autres émirats, Kounari avait été fondé vers 1833 avec l'accord de Gwandou].

b- L'installation de Guéladio à Wouro- Guéladio

Il faut d'abord souligner que de son vivant, Guéladio eut 9 femmes et une trentaine d'enfants. La tradition locale retient les noms suivants :

- Les fils : Hamboy, Sidi², Boureima, Poullo, Youssoufi, Diobbo, *Amirou* Bounti, Mahaman, Issa, Ali, Harouna, Djafarou, Ilou, Hamza, Marou, Galo, Kebé, Yéro...
- Les filles : Fatouma, Aissa, Malaado, Haoua, Habsa, Oumou, Adama...

1- Wouro veut dire maison et peut signifier par extension village en peul ; Wouro- Guéladio signifie alors le village de Guéladio. Le village porte ce nom parce que c'est Guéladio qui l'a créé.

2- Sidi nom que Guéladio donna à son enfant, c'est pour rendre hommage au grand *alim*, Sidi Al Bakkay. C'est à ce dernier que Guéladio confia trois de ses enfants pour qu'ils apprennent les études coraniques.

Parmi les garçons, il est à noter que Hamboy, Sidi et Boureima sont nés dans le Macina. Guéladio va ainsi quitter Goundaka pour une autre terre d'accueil. Outre sa famille, la délégation est constituée des *Hossoobe* (hommes libres), des *Sofaabe* (garde- corps), des *Garsaabe* (griots), des *Wahilbe* (forgerons), des *Sekkebe* (bûcherons), des *Nyeybe* (cordonniers) et enfin les *Rimaibe* (esclaves).

Après plusieurs péripéties, il arriva enfin à Say. C'est dans cette ville que Guéladio accepta de se convertir à l'islam : il se fit raser et enturbanner par les autorités de Say. Quand ses détracteurs lui reprochent ce changement d'attitude de la part d'un *Ardo*, il rétorque : « *Je peux accepter tous les modibbo du monde sauf Sékou Amadou* ». Cette réponse de Guéladio montre à quel point il hait Sékou Amadou, le suzerain qui a conquis son territoire. Sans poser de conditions, il est allé s'installer sur le nouveau site qui lui a été indiqué par Mahaman Diobbo de Say. Selon Amadou Oumarou :

« Le choix du site octroyé à Guéladio n'est pas fortuit. A cause de l'insécurité qui règne dans l'ensemble de l'Ouest du Niger à cette époque, les autorités de Gwandou ont demandé à Alfaga de Say d'installer Guéladio à mi- chemin entre Say et Torodi. Comme son armée dispose d'armes à feu, il pourra ainsi sécuriser l'ensemble des territoires de la rive droite se trouvant sous tutelle de Gwandou »¹.

Selon Dionmansy et la tradition locale, Guéladio a trouvé Mahaman Diobbo au pouvoir à Say : « *Après sa reconversion à l'islamisme par le marabout de Say, celui- ci réclama à Guéladjo, en plus des cadeaux rituels, son magnifique cheval. Le nouveau converti, hautin refusa de se séparer de coursier. Alfa Maman Diobbo ne lui tint pas grief* » (Dionmansy, 1959 : 6). Wouro- Guéladio sera ainsi créé vers 1833, sur le site indiqué par les autorités de Say. Guéladio va accomplir sa mission en mettant fin aux incursions des Gourmantché et en chassant le troupeau d'éléphants qui saccageaient les champs des paysans : « *Les habitants de Say et leur marabout furent surpris quand ils apprirent que Guéladjo tua le*

1 - Entretien avec Amadou Oumarou à Guéladio le 29/12/10.

chef Gourmantché Ounteini et dispersa le troupeau d'éléphants qui terrorisaient le pays »
(Dionmansy, 1959 : 2).

Le village de Guéladio est situé à 45 km de Say, sur le tronçon Say- Kobadié (l'ancienne route caravanière Say- Tchantchargou- Torodi- Botou). Il se trouve dans la zone soudanienne non loin d'un des affluents de la rive droite du fleuve Niger, le Goroubi. Il s'agit territoire qui dispose encore d'une végétation abondante et des terres fertiles. Guéladio s'est installé avec sa suite sur ce site et a toujours entretenu des relations cordiales avec les autorités de Say. Le centre de Guéladio tire en effet, sa renommée de son armée qui est la seule équipée d'armes à feu à l'époque dans la zone. Elle dispose aussi d'une cavalerie. Ce qui est important à souligner, c'est que malgré son hostilité à l'égard de la religion musulmane, trois de ses fils ont tous étudié le Coran et sont des *modibbo*¹, il s'agit de Hamboy, de Sidi et de Boureima. Lors du passage de Barth, son fils aîné, Hamboy poursuivait ses études à Tombouctou : « *The old chief even at the present time, keeps up a continual intercourse with Timbuktu, where his eldest son was at the time studying, and which place he did not leave until some time after my arrival* » (Barth, 1865 : 183). Traduction: [Le vieux chef était, alors encore en relations continues avec Tombouctou où son fils aîné² faisait ses études et il n'avait pas quitté cette localité jusqu'à mon arrivée]. En plus de ses trois fils, le cortège des fugitifs comptait un nombre important d'érudits. Parmi ceux-ci, le plus célèbre est Amadou *Alfaga*. Après 40 ans de règne sur le Kounari (Niger), Guéladio tomba malade ; il exprima le souhait de mourir dans son pays natal, le Macina : « *Guéladjo régna pendant dix ans à Goundaka et quarante ans dans le petit Kounari* » (Dionmansy, 1959 : 6). Conformément à ses vœux, une délégation chargée de transporter le souverain malade fut constituée. Ce retour fut facilité par la conquête du Macina par Elhadji Omar en 1862 : « *En 1854, après avoir mis*

1 - Modibbo signifie marabout en fulfuldé.

2 - Le fils aîné de Gueladio est Hamboy. Il fit d'abord ses études dans le Masina avant d'aller à Tombouctou approfondir ses connaissances chez le célèbre érudit Kounta, El Bakkay.

à feu et à sang le Kaarta, en 1861 après avoir pris Ségou, EL- Hadji Omar saccagea Hamdallahi en 1862. C'était vers cette époque qu'il envoya des émissaires à Guéladjo pour l'inviter à venir prendre possession du Grand Kounari libéré » (Dionmansy, 1959 : 3). Mais, cet exode en sens inverse allait mal se passer car en cours de route, l'état de santé de Guéladjo s'aggrava, la délégation jugea utile de faire escale chez son oncle, Sala Pâté qui se trouvait à Dori dans l'espoir de lui trouver des produits pouvant améliorer son état de santé. Malheureusement, il rendit l'âme à Dori où il fut enterré : « *Mais il mourut à Dori avant d'arriver dans cette localité. Djeladjo mourut à l'âge de 86 ans* » (Hama, 1969 : 215).

2- L'œuvre de Guéladjo et d'Amadou Alfaga

a- L'œuvre de Guéladjo dans son pays d'accueil

Le centre de Guéladjo est beaucoup plus un centre militaire que religieux. Il faut aussi souligner que l'homme, chef de la migration, n'est pas en soi un fervent musulman. Mais, ce qui nous intéresse dans ce centre, c'est le nombre important d'*oulémas* qui l'ont suivi dans sa fuite et la tentative de son fils et successeur, Hamboy de faire de Kounari, un important centre d'études islamiques. Selon Soumana Abdoulaye :

« Parmi les oulémas qui ont suivi Guéladjo dans son exil, le plus célèbre est Amadou Alfaga. En dehors de ce dernier, il est à rappeler que trois des enfants de Guéladjo sont des lettrés musulmans, il s'agit de Hamboy, de Sidi et Boureima appelé aussi Poulo. Ils ont tous fait leurs études coraniques à Tomboucotu chez le célèbre érudit kounta, Shaykh El Bakkay. C'est d'ailleurs avec l'avènement de Hamboy que le centre militaire du Kounari va devenir, un centre d'études islamiques »¹.

L'installation de Guéladjo dans le Gourma va mettre fin aux incursions des Gourmantché contre les villages situés le long du Goroubi. En effet, il disait lui-même ceci après la création de Wouro- Guéladjo : « *Mi tegii lawol mabbe* », autrement dit : " Je

1 - Entretien avec Soumana Abdoulaye le 20/01/11 à Guéladjo.

viens de couper leur route'''. Les heurts entre les *Bittinkoobe* et les Gourmantché restés jusque là hostiles à l'islam sont confirmés par Lem dans ce passage : «*Ces Bitinkobe, déjà fervents adeptes de l'Islam, plus nombreux, plus forts, imposèrent leur religion et exercèrent pendant de longues années une lutte implacable contre les populations fétichistes locales¹ rebelles à l'Islam* » (Lem, 1943 : 59). L'armée de Guéladio disposant d'armes à feu a vite su contenir ces incursions et les Gourmantché, paniqués, se sont repliés davantage vers le Burkina Faso actuel. Selon Saka Balogun, c'est avec l'armée de Guéladio que la ville de Botou fut vaincue pour la première fois : «*And Kunari traditions claimed that Botou, the capital of the Gurmawa was conquered only when the gun-men of Kunari were drafted there by Khalil* » (Balogun, 1970 : 120). Traduction : [Ainsi, les traditions de Kounari affirment que Botou, la capitale des Gourmantché n'a été conquise que quand Khalil a envoyé là-bas, des hommes armés de fusils à partir du Kounari]. Cette victoire intervenue entre 1833- 1834, et qui s'est soldée par la mort du chef de Botou, Bounwel, a permis de contenir les assauts des Gourmantché et de ramener la paix dans cette partie de la rive droite du fleuve (Say, Kounari et Bittinkodji).

Modibbo Amadou Alfaga fut le premier à ouvrir une école coranique dans le village de Wouro- Guéladio. Il fut aidé dans cette tâche par le fils aîné de Guéladio, Hamboy. Au début, les nouveaux arrivants hésitaient à envoyer leurs enfants dans cette école, mais avec le temps beaucoup des parents comprirent l'utilité de l'instruction de leurs enfants et commencèrent à les y envoyer. Cette hésitation serait probablement due au souvenir amer que les populations de Guéladio gardèrent du Kounari natal. L'installation de Guéladio aux abords du Goroubi permit de faire régner la paix dans la zone. A cause de la sécurité, d'autres communautés vinrent s'installer dans le village. Il s'agit des

1- Les populations fétichistes : Il s'agit des Gourmantché.

*Nommaabe*¹ du Bittinkodji et du Torodi. Malgré la puissance de son armée, il n'y a jamais eu le moindre désaccord entre Guéladio et les autorités de Say. Selon nos informateurs, de nos jours encore, Say et cette localité entretiennent des relations cordiales. Barth souligne que lors de son passage, Guéladio était âgé de 70 ans environ: « *Mohamed Gailajo, at the time of my visity was a man of about seventy years of age.* » (Barth, 1965, vol3 : 182). Traduction : [Mohammed Guéladio lors de ma visite était un homme âgé d'environ 70 ans]. Si en 1854, il avait environ 70 ans, vers 1868, Guéladio serait âgé d'environ 84 ans. C'est donc un souverain vieux et malade qui décida d'effectuer un voyage aussi difficile et périlleux.

b -L'œuvre d'Amadou Alfaga

Amadou *Alfaga* est un érudit faisant partie de la suite de Guéladio. Il est le premier à ouvrir une école coranique à Wouro- Guéladio. Malgré l'hostilité de certains dignitaires de la cour, il a réussi tant bien que mal à rassembler quelques enfants du Kounari autour d'un même *douddale* :

« Amadou Alfaga est un érudit exemplaire très respecté par les populations du Kounari. Comme Mahaman Diobbo, il prêche un islam tolérant, ce qui lui a valu la sympathie des habitants de Wouro- Guéladio. Il est le premier imam de ce village. Il est également le premier à ouvrir une école coranique. Les guerriers et les principaux dignitaires de la cour ont encore en mémoire, le souvenir douloureux du Macina. Mais, grâce à sa perspicacité, il est parvenu à convertir plusieurs d'entre eux. Il va ainsi, de porte en porte interpellé les parents sur la nécessité d'envoyer leurs enfants à l'école coranique. Il a réussi à réunir autour de lui, les jeunes de tous les quartiers de Wouro- Guéladio. Il a entretenu des bonnes relations avec les autorités religieuses de Say. Il a fait toutes ses prières de vendredi dans cette ville. Mais, il meurt au moment où on assiste à une certaine ferveur religieuse dans le village »².

Amadou *Alfaga* meurt quelques années (la tradition locale reste muette sur le nombre d'années) après l'installation de Guéladio à Wouro- Guéladio. L'islam qui a commencé à

1 - *Nommaabe*, ce sont des Peul qui sont venus après s'installer à Kounari sous la protection de Guéladio. Ce dernier a accueilli les nouveaux arrivants et leur a donné un site d'hébergement.

2- Entretien avec Amadou Oumarou forgeron à Guéladio le 29/12/2010.

se propager dans le Kounari va connaître un coup de frein brusque avec la mort de cet érudit. Il faudrait attendre, le règne de Hamboy pour qu'on assiste à un renouveau islamique dans cette localité.

3- Les successeurs de Guéladio

Après la mort de Guéladio, plusieurs de ses fils vont le succéder. Parmi ceux-ci, deux nous intéressent particulièrement, il s'agit de Hamboy et de Boureima Guéladio.

a-La transformation du centre militaire de Kounari en un centre d'études islamiques secondaire par Hamboy¹ (1868- 1886)

Hamboy accéda au trône de Guéladio après la mort de son père. Etant l'aîné et le plus sage de sa famille, son élection n'a pas posé de problèmes. Il est un lettré musulman qui fit ses premières études au Macina d'abord avant d'aller à Tombouctou approfondir ses connaissances religieuses auprès du célèbre érudit Shaykh El Bakkay. Selon Barth au moment où il était arrivé à Tombouctou, Hamboy se préparait à rentrer à Wouro-Guéladio: « *In order to convince the Sheik how sensible i was of the confidence which he placed in me, i made a present of a blue cloth kaftan to Mohammed Boy, the son of the chief Galaijo, who had studied with him for a year or two, and was now about to return home by way of Hamda- Allahi* » (Barth, 1965: 320). Traduction: [Afin de convaincre le Shaykh combien j'étais sensible à cette marque de confiance, j'avais fait cadeau d'un caltan de drap bleu à Mohammed Boy, le fils du souverain Guéladio, qui avait étudié avec lui pendant un ou deux, et était maintenant sur le point de rentrer au pays par la voie de Hamdallay].

1- Hamboy : De son vrai nom Hamadou Guéladio, d'après la tradition locale, le petit frère Guéladio, Boy Hambodéidio est stérile, il n'a donc malheureusement pas eu d'enfants. Pour le consoler, son grand frère, Guéladio lui confie la garde de son fils aîné Hamadou. Les populations de Goundaka l'appellent affectueusement, Hamadou Boy (c'est-à-dire Hamadou le fils de Boy), d'où le surnom Hamboy.

Hamboy est un érudit qui n'aime pas la guerre parce que pour lui, elle n'a aucun caractère religieux : les gens font la guerre pour le butin et non pour défendre une cause religieuse. Il critiquait toujours le comportement des chefs de guerre en ces termes : « *Konu mabbe hana ko diina non, ko nyaam te non, mi walaa hen* ». Traduction : « *Leur guerre n'a aucun caractère religieux, les gens sont plutôt motivés par le butin, je ne m'y engagerai pas* ». C'est pourquoi, il va transformer le centre militaire de Kounari en un centre d'études islamiques. Sous le règne de Hamboy l'islam va se propager largement dans le Kounari :

« Hamboy est un souverain très courtois à l'égard de ses sujets. Même les dignitaires les plus hostiles à la religion de Mohamed n'osent pas manifester leur désapprobation en sa présence à cause de l'estime qu'ils ont pour lui. Il va mettre à profit son charisme pour propager la religion musulmane dans le Kounari. Il se déplace sur son cheval de village en village avec quelques uns de ses adeptes pour prêcher. C'est ainsi que des villages comme Dandiré, Kobadié, Tchanchangou seront touchés par l'islam. Dans le village de Wouro – Guéladio, il a interdit la vente de la bière locale ainsi que toutes les pratiques contraires aux prescriptions de l'islam »¹.

Durant ses 18 années de règne, il fit régner la paix sur le Kounari et refusa de faire la guerre. Sa préoccupation première en tant que religieux, est de faire régner la paix et de répandre l'islam dans la zone. Il s'est surtout inspiré de l'exemple des *oulémas* de Say. Erudit de son état, il mit à profit ce temps de paix pour propager l'islam dans le centre de Kounari. Il voulut même construire une mosquée de vendredi à Wouro-Guéladio. Pour ce faire, il fit appel aux autorités de Gwandou afin que ces dernières lui envoient des maçons à cet effet. Malheureusement, il ne put pas réaliser cette mosquée de son vivant car il trouva la mort au moment où le chantier était sur pieds. Les ruines de la fondation de cette mosquée sont actuellement visibles à *Winde*². Durant le règne de Hamboy, l'islam fut largement répandu dans le Kounari. Mais, il mourut vers 1886.

Selon Soumana Abdoulaye : « *Hamboy est considéré comme un saint par la population*

1 - Entretien avec Amadou Oumarou forgeron à Guéladio le 29/12/2010.

2 - *Winde* : l'ancien site d'un village est appelé *Winde* en peul et Koara- Zeno en Zarma.

de Kounari. De nos jours encore quand la pluie tarde à tomber ou quand elle s'avère irrégulière, celle - ci organise des prières à côté de sa tombe pour implorer Dieu »¹.

Hamboy eut sept garçons et deux filles : Abdoulaye (l'aîné), Galo, Kebé, Boureima (Sorry), Yéro, Hassane, Hamadité, Fatoumata et Bayé. La transformation du "fusil vers la planchette" n'est pas facile car la majorité des guerriers sont contre sa politique. Après la mort du souverain, ce n'est pas son petit frère direct, Sidi qui accéda au pouvoir mais plutôt le deuxième frère, Boureima Guéladio. Qu'est - ce qui explique cette situation paradoxale ?

b- Le règne de Boureima Guéladio (1886- 1916)

Pour comprendre l'accession de Boureima sur le trône du Kounari, il faut remonter à la composition du collège électoral. Selon la tradition locale, ce dernier est en effet, essentiellement composé par des esclaves de case. Ce sont ces derniers qui fabriquent les armes et, ce sont eux qui les détiennent. Ils constituent donc la branche la mieux équipée de l'armée du Kounari. En plus, ils ont le droit de faire la guerre et d'avoir leur part du butin. Selon Soumana Abdoulaye :

« Les 18 années de paix que le Kounari a connues, sous le règne de Hamboy ont appauvri les guerriers. C'est pourquoi, ils ont décidé de ne plus soutenir un prince qui ne ferait pas la guerre. Ils décident alors de soumettre Sidi et son petit frère, Boureima à un interrogatoire. Celui qui va répondre conformément à leurs attentes sera placé sur le trône de Kounari. Le collège électoral constitué essentiellement par des guerriers du Kounari fera connaître à la population celui sur qui ils ont porté leur choix par des tirs en l'air des mousquets à l'intérieur de la concession de l'heureux élu »².

C'est ainsi que Sidi, le grand frère fut le premier à être soumis à cet interrogatoire. Quand la question suivante a été posée à Sidi : *« Feras- tu la guerre ou vas - tu poursuivre la politique de ton grand frère » ?* Il a répondu en ces termes : *« No mi modibbo mi wattaa*

1 - Entretien avec Soumana Abdoulaye le 20/01/11 à Guéladio.

2- Entretien avec Soumana Abdoulaye le 20/01/11 à Guéladio.

konu, mi tokaŋ laawol mawnam » Autrement dit : « *Je suis un modibbo, je ne ferai pas la guerre et je poursuivrai la politique de mon grand frère* ». Cette réponse a rendu mécontent le collège électoral qui a quitté aussitôt la concession de Sidi.

Le collège électoral dans son ensemble va se diriger chez Boureima, le petit frère de Sidi. La même question a été posée à ce dernier et il a répondu en ces termes : « *Si on kokKii kam laamu hannden, jaango enjahan konu* ». Autrement dit : « *Si vous me donnez le pouvoir aujourd'hui, dès demain, on ira en guerre* ». Après cette réponse, les guerriers ont tiré ensemble des coups en l'air à l'intérieur de la concession de Boureima. La population de Guéladio a compris aussitôt que c'est Boureima qui a été élu et non Sidi. Ce dernier déçu par le choix du collège électoral s'est enfermé dans sa concession et a refusé de sortir. Il va rendre l'âme sept (7) ans après l'accession de Boureima au trône. Sa tombe se trouve actuellement à *Winde*.

Avec Boureima, les guerriers ont retrouvé leur sourire ; comme promis, il a engagé aussitôt les hostilités dans le Gourma et dans le pays Gourunsi. L'armée de Boureima a participé activement à la grande bataille de Boumba de 1896. Avec l'avènement de ce passionné de la guerre, on assiste alors au retour en force de la religion traditionnelle et au développement de la délinquance dans le Kounari, la vente du *dorro*¹ se développe un peu partout. Les *modibbo* ont été délaissés par les nouvelles autorités et, l'islam a chuté considérablement dans le Kounari.

Sa participation aux événements qui ont secoué l'Ouest du Niger à la fin du XIX^e siècle s'explique par son penchant pour la guerre. Il a participé aux premières hostilités engagées par Bayéro et les Foutanké dans le *Dallol* : « *Partis de Lontia, Ali Buri Ndiay et Bayero Abul Hassan s'en furent au Kunari prendre contact avec Bureyma Galadio, au Fakara avec Umar Bantaci chef de Dancandu Sillanke, à Kirtashi avec Dioffo. Ensemble, ils brûlèrent Tondo Gerinji et Kudagande et se séparèrent* » (Gado, 1979 : 459). Boureima Guéladio a aussi pris part à la célèbre bataille de Boumba. Boubé Gado décrit les forces en présence en ces termes :

« *Si les premières coalitions, formées grâce à l'insistance de Bayero Abul Hassan, se composaient du Kunari, du Kirtashi, du Fakara, de Bayero et des Futanke,*

1 - Dorro : C'est le nom donné par les Peul du Kounari à leur bière locale.

celles-ci comprenaient également le Kogori et le Namari dont les meilleurs Wangaari étaient tombés héroïquement à Kollo. Les troupes de Issa Korombé réunissaient les hommes de Wangunya, l'armée du Kabi et celle du Zarmakoy de Dosso Alfa Atta » (Gado, 1979 : 462).

Peu de temps après la bataille de Boumba interviendra la conquête coloniale avec la création du poste de Say en 1897. Comme toutes les localités du Niger, le centre de Kounari va connaître son déclin avec l'installation de l'administration coloniale.

Au terme de cette étude, nous constatons que Kounari est le nom du pays natal de Guéladio. C'est la victoire du gouvernement de la Diina sur l'armée de ce dernier qui l'a contraint à quitter son pays qu'il aime tant pour s'installer sur la rive droite du fleuve Niger dans le Gourma. Avec son armée équipée d'armes à feu, il va ramener la stabilité dans cette partie de l'Ouest du Niger. Ses fils et ses successeurs vont également poursuivre cette politique de stabilisation de la zone. Parmi ses successeurs, Hamboy est celui dont le règne a profondément marqué les populations du Kounari à cause de sa piété et de son profond attachement à la paix. Jouissant d'un charisme exceptionnel, il va mettre à profit la stabilité retrouvée pour répandre l'islam dans tous les villages placés sous sa tutelle. De nos jours encore, quand les populations de Kounari font face à des difficultés rappelons- le, des prières collectives sont organisées autour de sa tombe pour implorer la grâce de Dieu.

Chapitre XII : Bilan de l'œuvre religieuse des leaders religieux des centres d'études islamiques à la fin du XIX^e siècle

Depuis le début du XVI^e siècle des *oulémas* ont œuvré pour l'expansion de l'islam dans notre zone d'étude. Après plusieurs siècles de contact avec la religion de Mohamed, il s'agit dans ce chapitre de dresser un bilan du processus d'islamisation à la veille de l'occupation coloniale. Il sera aussi question d'aborder l'apport de l'islam aux sociétés vivant dans l'Ouest du Niger.

I- La situation religieuse de la zone à la fin du XIX^e siècle

Au terme de cette étude, nous constatons que tous les centres d'études islamiques du XIX^e Siècle ont été créés et animés par des Peul à l'exception de celui de Sinder. Alors qu'est- ce qui explique ce phénomène peul¹ ? Pour le comprendre, il faut remonter à la terre d'origine de cette communauté, le Macina. En effet, après la chute de l'Empire Soney en 1591, l'émiettement et l'instabilité politique qui s'en étaient suivis avaient provoqué d'intenses mouvements de populations. Au XVIII^e siècle, cette instabilité avait eu pour conséquence, une désorganisation de l'économie pastorale :

« Au cours du XVIII^e siècle, la crise de l'économie pastorale entraîne la reconversion de nombreux Fulbe dans les métiers d'érudition. A la faveur de ce mouvement, le nombre de lettrés augmente considérablement. Ces lettrés issus de la crise de l'économie pastorale sont essentiellement des ruraux, à la différence des lettrés urbains qu'ils considéraient comme corrompus. Certains d'entre eux préféraient vivre à la campagne, loin des « lieux de perdition », organisant leur communauté conformément aux lois de l'islam. D'autres en revanche parcouraient les régions environnantes pour prêcher un islam plus pur » (Last rapporté par Kane, 2003 : 31).

Ainsi, plusieurs groupes peul vont quitter le Macina pour s'installer dans l'Ouest du Niger.

Ils vont créer dans cette zone au XIX^e siècle, des centres d'études islamiques, lieux

1 - Pour plus de détails, lire Diallo Thierno (1972) et Hassane Baka (1992).

d'apprentissage et de propagation du savoir religieux. Parmi ces centres, le plus important reste incontestablement Say, rendu célèbre par la présence de Mahaman Diobbo. Les *oulémas*, placés à la tête de ces centres ont œuvré chacun à sa façon au rayonnement de la culture islamique dans notre zone d'étude. A la fin du XIX^e siècle, nous pouvons affirmer que l'islam a fait une progression sensible dans l'Ouest du Niger.

Mais malgré tout, la religion traditionnelle reste dominante. Les localités dans lesquelles les adeptes de la religion du terroir sont largement majoritaires sont : région de Dosso (Gaya et Dogondoutchi), dans la région de Tillabéri, les centres réputés de la religion traditionnelle sont : Simiri, l'Anzourou, Goruol, Botou. L'Anzourou est le fief des croyances ancestrales Soney et dans le canton du Goruol, le principal centre de cette religion se trouve à Wanzarbé où ses adeptes sont encore nombreux. La communauté Gourmantché est encore majoritairement adepte de la religion traditionnelle jusqu'à aujourd'hui). Au niveau de toutes les autres communautés, on assiste progressivement à une adhésion importante et volontaire des populations à l'islam. Selon Paul Marty, le nombre de musulmans dans le cercle de Niamey qui correspond à peu près à notre zone d'étude est très important au début du XX^e siècle. Seule la subdivision de Dogondoutchi compte un nombre important d'adeptes de la religion traditionnelle (60 000 adeptes¹) : « *Par le cercle de Niamey, la colonie s'accote au Niger à l'Ouest. Habité surtout par des sédentaires noirs et cultivateurs, c'est le cercle le plus riche et le plus peuplé de la colonie. Il est islamisé dans son ensemble, sauf dans la région de Dogondoutchi...* » (Marty, 1931 : 346). Selon les statistiques fournies par le même auteur, le nombre de musulmans dans le cercle de Niamey avoisine les 80% : « *La population du cercle de Niamey peut être évaluée en bloc à 310 000 habitants, appartenant à des groupes ethniques divers (...)* Le nombre de Musulmans est d'environ 239000 » (Marty, 1931 :

1 ANN- 1E7- TMN- Cercle de Niamey : rapports politiques trimestriels du 1^{er} trimestre au quatrième trimestre 1912 : 1^{er} trimestre 3p, 2^e trimestre 6p, 3^e trimestre 4p, 4^e trimestre 13 p.

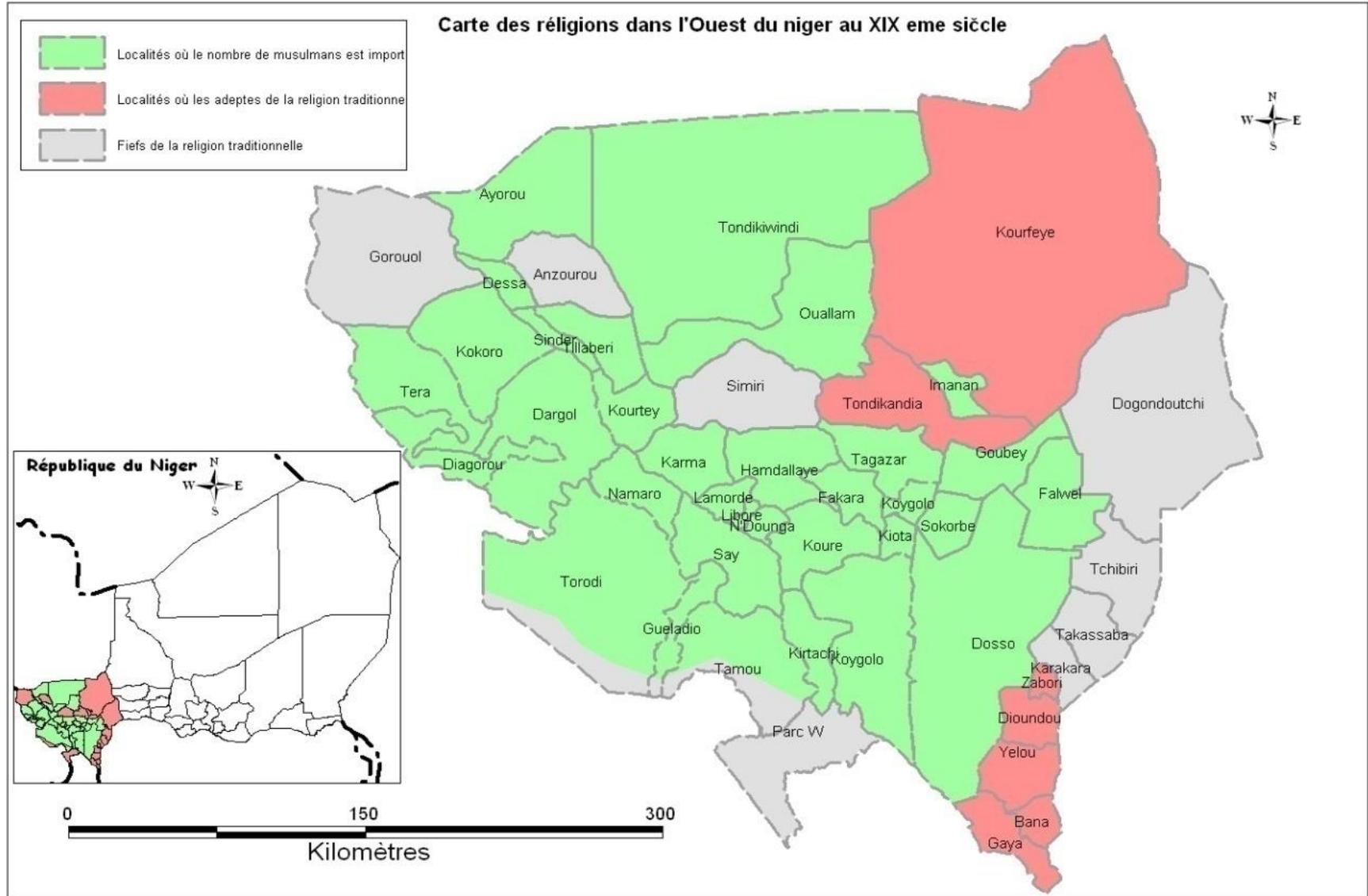
351). Cette forte proportion des musulmans est le fruit d'un long processus enclenché depuis le XVI^e siècle. L'islam qui a mis du temps à s'implanter dans l'Ouest du Niger va connaître une progression sensible au XIX^e siècle. Ce processus va s'accélérer au XX^e siècle malgré l'hostilité de l'administration coloniale.

Ces chiffres ne reflètent pas la réalité car ce sont des statistiques élaborées lors des tournées de recensement. Beaucoup d'adeptes de la religion traditionnelle se proclament musulmans. Il y a aussi parmi les adeptes de la religion de Mohamed des pratiquants et des non pratiquants. Ces derniers sont issus de familles musulmanes, ils portent des noms musulmans mais ne s'acquittent pas de leurs devoirs religieux. Généralement, lors des tournées de recensement, tout ce monde est comptabilisé dans le groupe des musulmans. Mais en réalité, même dans les zones les plus islamisées, la religion traditionnelle est restée forte même aujourd'hui. A Say, le plus grand centre d'études islamiques de l'Ouest du Niger, où nous avons vécu de 1981 à 1983, la ville dispose d'un quartier, Goungo- Bon dans lequel, les adeptes de la religion traditionnelle sont encore nombreux. Tous les mercredi soirs, le *Zima*¹ organise un *Folley- Fori*. Au septième mois de l'année, le *Yenandi*² est organisé au bord du fleuve. Jusqu'à notre départ de cette ville, les cérémonies sont régulièrement organisées.

1- Zima : Prêtre de la religion traditionnelle.

2 - Yenandi : Rituel de la religion traditionnelle organisé le septième mois de l'année lunaire. Il s'agit d'une cérémonie organisée à l'approche de la saison des pluies pour consulter les génies sur l'issue de la campagne agricole qui s'annonce et sur les sacrifices éventuels à faire pour que cette campagne soit bonne.

Carte N° 10 : Carte des religions dans l'Ouest du Niger à la fin du XIX^e siècle



II- L'apport de l'islam aux sociétés de l'Ouest nigérien

1- L'apport de l'écriture

Comme partout ailleurs en Afrique, l'islam a apporté aux populations converties de l'Ouest du Niger, l'écriture : « *L'islam apporte l'écriture et une langue commune. Il permet ainsi la création d'une administration et d'un corps de fonctionnaires* » (Triaud, 1973 : 14). Avant l'introduction de l'islam, les messages étaient transmis oralement par le biais des messagers de la cour. Ces derniers avaient pour rôle de parcourir le territoire du souverain pour apporter ses messages. Avec la religion de Mohamed, il y avait eu l'apparition d'une nouvelle classe, celle de lettrés musulmans qui maîtrisaient la langue arabe et qui étaient chargés de rédiger dans cette langue ou dans les langues du terroir les diverses correspondances en utilisant l'alphabet arabe : ce sont des ajami. Les courriers étaient désormais cachetés et scellés. Cet apport de l'islam avait facilité les échanges surtout entre les *oulémas* de l'époque. L'école coranique avait ainsi joué un rôle important dans la diffusion de la culture arabo-musulmane dans notre zone d'étude. En effet, c'est dans cette école que les *talibé* apprenaient à lire et à écrire l'alphabet arabe : « *Le point de départ de l'enseignement classique est l'alphabet arabe puis le Qu'rān* » (El Hamel, 2002 : 127). Après une longue période d'étude, la plupart des lettrés musulmans parviennent à lire des documents en langue arabe mais aussi à écrire des correspondances dans leur langue grâce à l'emprunt des caractères arabes :

« La présence islamique en Afrique au sud du Sahara s'appuie sur l'enseignement de l'écriture sacrée. Elle eut pour conséquence l'invention d'autres formes de communication, telle que l'écriture dite « ajami », l'écriture des langues jusqu'alors orales » (Moumouni, 2003 : 66).

Dans l'ensemble, l'apport de l'écriture a été marginal car celle – ci est réservée seulement au cercle restreint des érudits.

2- L'implication de l'islam dans l'organisation du pouvoir politique

En dehors de la langue et de l'écriture, on assiste à l'apparition d'une nouvelle organisation politique dans laquelle les lettrés musulmans jouent un rôle important. Aussi, le retour en force de la religion de Mohamed au XIX^e siècle a eu pour conséquence, la conversion de plusieurs souverains de l'Ouest du Niger qui ont abandonné le titre de *Zarmakoye* ou *Wonkoy* pour adopter celui d'*Amirou*. Le savoir islamique était un acquis important dans les sociétés musulmanes du XIX^e siècle. Il permet d'accéder aux plus hautes fonctions. Ainsi, de conseillers à la cour des souverains, les lettrés musulmans vont se détacher de ces cours traditionnelles pour créer des centres d'études islamiques au sein desquels ils occupent les fonctions les plus élevées. Dans tous ces centres le pouvoir est détenu par les *oulémas* et on distingue trois principales instances :

- Au sommet se trouve, le fondateur du centre d'études islamiques, *Lamido* en fulfuldé ou *Amirou* en zarma qui détient à la fois le pouvoir temporel et spirituel. Il nomme lui-même les dignitaires de la cour et met fin à leur fonction. Dans tous les centres que nous avons étudiés, la dévolution du pouvoir est héréditaire. L'introduction de l'islam n'a pas changé la nature de l'Etat. L'islam est opposé à la conception dynastique du pouvoir. Le responsable de la Oumma islamique est choisi parmi le plus pieux et le plus savant. Or, ce n'est pas le cas. La dévolution du pouvoir est restée héréditaire. L'exemple de Sokoto a certainement fait tâche d'huile dans les centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger. C'est ainsi que grâce à leur savoir, des lettrés musulmans issus de familles modestes vont accéder au pouvoir. Ils organisent et gèrent la communauté conformément aux principes de l'islam :

« A Say, comme au Macina et au Fouta, les Peulhs musulmans instaurèrent l'organisation politico- religieuse qui donnait au chef de la communauté religieuse le pouvoir canonique, administratif et judiciaire qu'il exerçait en s'appuyant sur la législation coranique et certaines coutumes particulières du groupement ethnique auquel était rattachée cette communauté. Les chefs almamy, amirou, titres qui sont des adaptations, en même temps que des déformations phonétiques, des termes

arabes imâm et émir, étaient assistés dans leur administration par le conseil des lettrés et des chefs de famille » (Lem, 1943 : 73- 74).

Dans tous les centres d'études islamiques, le Conseil des lettrés jouent un rôle moteur dans la gestion des affaires de la communauté. C'est au sein de ce Conseil que sont choisis généralement deux *ouléma* (en fonction de leurs capacités intellectuelles mais aussi de leur intégrité morale), pour occuper les postes de *cadi* et d'imam. Ainsi, après *Lamido* ou *Amirou* vient, *Alkali* (*cadi*) qui est chargée des questions judiciaires et qui doit trancher les litiges conformément à la loi coranique. La loi dans ces centres est régie par la *Shari'a*. Plusieurs témoignages confirment l'application de celle-ci dans les centres d'études islamiques :

« On consulta Taburet à tout propos. Une jolie peule de Saga, au teint clair, aux attaches fines, a manqué à la réserve que les mœurs de sa tribu imposent, paraît-il, aux jeunes filles et sa grossesse est déjà très apparente. Elle vient timidement demander « médicaments ». Et comme on lui dit que son cas est incurable, que notre religion nous défend de supprimer une existence, elle arrive le lendemain avec sa mère. Celle-ci conte que dans son village on les tuerait toutes les deux à coups de pierres, si elles rentraient ainsi, ou bien, par mesure de clémence, on les laisserait aux fers jusqu'à mourir. La jeune fille était jolie ; beaucoup de ceux du village l'ont demandé en mariage ; elle les a repoussés. Aussi, tous veulent se venger et appliqueront, sans y rien adoucir, « les justes lois musulmanes » dans toute leur rigueur. Elle n'a plus ni père, ni frère, ni défenseur. Le séducteur s'est retiré : la coutume n'autorise pas la recherche de la paternité (...) Et toutes deux, la mère, les larmes aux yeux, la fille, prostrée, implorent : « Safarikoy, safarikoy! Docteur, docteur! » Je me demande quel serait dans ces pays fanatiques, le devoir de conscience d'un médecin disposant du nécessaire, ce qui n'était pas le cas (...) Je charge Digui de les pousser dehors le plus doucement possible, avec une grosse charité qui leur permettra de gagner quelque village de païens pitoyables » (Hourst, 1898 : 309 - 310).

Ce témoignage de Hourst, même s'il contient des phrases pleines d'ironie et parfois même de mépris à l'égard des lois de l'islam prouve que la *Shari'a* était appliquée dans certaines régions de notre zone d'étude jusqu'au début de l'installation de l'administration coloniale. Mais, l'application n'était pas aussi rigide que le soulignait l'auteur. Les dirigeants des centres d'études islamiques avaient toujours cherché une solution à l'amiable pour régler les problèmes de la communauté.

Un autre auteur, Balogun confirme l'application de la *Shari'a* dans tous les centres d'études islamiques se trouvant dans la sphère d'influence de Gwandou :

« *Basically, therefore, the Emirs powers and positions derived from Gwandu which delegated its authority to them. To this privilege of delegated authority were attached various obligations namely, obedience the metropolitan Gwandu, payment of certain dues in cash and kind, rendering of military service to the centre and establishment of just and equitable rule based on the Shari'a in their respective areas of authority* » (Balogun, 1970 : 274 – 275).

Traduction: [En gros, les limites des pouvoirs des Emirs sont déterminées par Gwandou qui leur a délégué son autorité. A cause de cette délégation de pouvoir, ils ont des obligations diverses telles que l'obéissance à l'autorité de Gwandou, le payement des impôts en espèces ou en nature, la coopération militaire et l'instauration d'une gouvernance juste et équitable basée sur la *Shari'a* dans leurs zones d'influence respectives]. Mais, la latitude est laissée aux dirigeants des centres de trancher les litiges. Seuls ceux n'ayant été l'objet d'un consensus sont portés devant l'émir de Gwandou qui tranche en dernier ressort.

- Enfin l'Imam qui dirige les prières et qui donne son point de vue sur des questions religieuses. C'est une grande responsabilité comme le souligne El Hamel Chouki :

« *L'imamat (la charge d'imam) est une grande responsabilité religieuse qui ne signifie pas seulement un titre donné à la personne qui dirige la prière publique dans une mosquée mais représente un pouvoir moral et une fonction d'influence considérable sur les musulmans ; la charge d'imam exercée par beaucoup de lettrés, consiste également à faire les sermons de Vendredi devant des dizaines ou des centaines de musulmans selon les régions et les mosquées, en recommandant les bonnes actions et prohibant le répréhensible* »(El Hamel, 2002 : 108).

Les centres d'études islamiques sont tous dans la sphère d'influence de Sokoto mais ils jouissent d'une large autonomie. Avant la chute de Tamkalla, le *Lamido* du centre d'études islamiques du *Boboye* était le représentant de Gwandou dans la zone. Mais depuis la chute de cette ville en 1854, ce rôle est dévolu aux autorités de Say qui sont chargés d'introniser les autres *Amirou* de l'Ouest du Niger. L'investiture est faite

conformément aux principes de l'islam. Avant cette cérémonie, la localité voulant introniser son *Amirou*, dépêche une délégation auprès des autorités de Say pour les informer officiellement. La date d'investiture est arrêtée d'un commun accord. Ainsi, les autorités de Say ont des devoirs vis-à-vis du souverain qui doit être intronisé : « *Il est du devoir du souverain de Say de payer le Jelaba¹, le turban et les deux boubous (dont l'un de couleur noire et l'autre de couleur blanche). Cette cérémonie fait l'objet de tout d'un rituel religieux* » (Baka, 1992 : 86). Ainsi, les souverains des entités socio- politiques de Kouré, de N'Dounga, de Birni N'Gaouré, de Torodi, du Bittinkodji sont intronisés par les autorités de Say.

La justice aussi est toujours basée sur les lois de la religion musulmane et les autorités de Gwandou veillent à l'application de celles-ci dans les différents centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger qui sont sous tutelle. La justice est assurée rappelons- le, par les *Alkali* (Cadis) qui jouent un rôle important dans la cour. Ils étaient chargés de rendre la justice conformément à la *Shari'a*. C'est quand le problème n'était pas résolu au niveau du Cadi, qu'il est porté à Say ou à Gwandou.

3– Le développement du phénomène urbain

L'islamisation a permis le brassage des populations et le développement du phénomène urbain dans l'Ouest du Niger. Tous les centres d'études islamiques étaient des lieux presque vides d'hommes avant l'installation des lettrés musulmans sur ces terres. Mais, après l'implantation des érudits sur les différents sites, les centres verront leur population augmenter sensiblement : c'est le cas au XVI^e siècle de Kafi et de N'Dounga dont les sites étaient inoccupés mais, qui ont accueilli après l'installation des lettrés

1- Jelaba : Mot d'origine arabe qui désigne une sorte de gilet qu'aimaient porter les souverains d'orient. C'est la raison pour laquelle les nouveaux *Amirou* aimaient aussi porter ce gilet au dessus de leurs boubous. Donc, c'est l'honneur que Say offrait aux nouveaux *Amirou* en leur donnant le jour de leur intronisation cette Jelaba.

musulmans des flux migratoires considérables. Le processus d'urbanisation va surtout s'accélérer au XIX^e siècle avec le Jihad d'Ousmane Dan Fodio et ses répercussions sur l'ensemble de l'espace nigérien. Nous pouvons retenir à ce niveau deux exemples : Sinder et Say.

Sinder, une réserve de terres fertiles est devenue après l'installation de Tondo Djalley sur le site, une ville. Lors du passage de Barth, les îles de Garou et de Sinder étaient les plus importantes de la région et comptaient entre 16000 et 18000 habitants soit environ 12000 habitants sur la seule ville de Sinder :

« Nous avons longtemps cherché vainement Sinder du regard, lorsque enfin, du haut d'une nouvelle série d'éminences, nous découvrîmes une quantité considérable de huttes s'étendant sur une ou deux îles et appartenant aux deux villes insulaires de Garou et Sinder. L'une et l'autre s'élevaient à l'extrémité méridionale de deux îles voisines, séparées seulement par un étroit canal ; peuplées de Foulbés et de Sonrhâï vivant en commun, elles pouvaient renfermer ensemble, de 16000 à 18000 habitants » (Barth, 1865 vol 4 : 179).

En plus de sa population, Sinder était le plus grand marché de céréales de la zone. Les terres de Sinder étaient très fertiles et riches. En grande partie inondées pendant la période des hautes eaux, ces terres recouvertes par des limons devenaient riches en humus après le retrait de celles-ci. La production était alors abondante faisant ainsi de Sinder le grenier de la région :

« Sinder est le plus grand marché aux céréales de toute la contrée, et on y trouve en tout temps du millet en abondance ; pendant mon voyage, on y exportait de grandes quantités de riz vers les provinces de Saberma et de Dendina. Malgré la forte demande, le prix des céréales est très bas à Sinder : c'est ainsi que j'y achetai une demi Sounnie (soit environ 200 livres) de blé, pour un morceau de coton teint que j'avais acheté à Gando pour 1,050 coquillages, ou à peu près 20 Silbergros » (Barth, 1865 vol 4 : 180).

La production de céréales sur les terres de Sinder et celles des îles environnantes était tellement importante à l'époque que l'offre était toujours supérieure à la demande. Ainsi, les prix étaient restés bas sur le marché tout au long du XIX^e siècle.

En dehors de Sinder, on peut citer l'exemple de Say qui n'était qu'un hameau (selon la tradition locale) habité par un pêcheur, Albarka Toka et sa famille avant l'arrivée de Mahaman Diobbo. Mais après l'installation du saint homme sur l'île, Say va rapidement devenir non seulement une ville mais aussi un carrefour sur le plan commercial et religieux :

« En 1825, Diobo descendant le fleuve avec sa suite de talibés s'arrête en face de Say, qui lui parut une région fertile. Say, malgré son existence vraisemblablement ancienne comme habitat, n'était alors qu'un hameau sans importance au lieu de passage du fleuve. Diobo en s'installant avec ses Peulh et ses Bitinkobé peut donc être considéré comme le véritable fondateur du village de Say actuel, qui prit ou reprit à partir de ce moment une réelle importance politique et commerciale » (Lem, 1943 : 67).

C'est surtout la renommée de saint homme de Mahaman Diobbo qui poussa plusieurs communautés (peul, sonéy, Kourté, wogo...), à venir s'installer à Say ou dans les environs immédiats. Ainsi, le site qui n'était qu'un hameau rappelons-le, avant l'installation du lettré musulman va voir sa population augmenter considérablement après l'implantation de l'érudit et sa suite sur le lieu. C'est ainsi, qu'elle devient une ville d'une grande importance économique et religieuse dans l'Ouest du Niger au XIX^e siècle.

Conclusion générale

Contrairement à certaines zones de l'espace nigérien où le premier contact avec l'islam remonte au VII^e siècle, l'islam fut introduit dans notre zone d'étude des siècles plus tard. Ce retard s'explique certainement par le fait que les grands axes du commerce caravanier ne passaient pas par l'Ouest du Niger. La zone manque aussi de grandes villes, lieux par excellence des échanges où séjournèrent les caravaniers musulmans venus du Nord et porteurs du message divin. Contrairement à ces villes commerciales où l'islam fut introduit par des agents venus du Nord, dans notre zone d'étude, c'est un phénomène provenant de l'Ouest. Les deux courants qui ont joué un rôle dans le processus d'islamisation viennent tous de cette direction :

- Le plus ancien est celui de la phase d'islamisation de l'Empire songhaï sous Askia Mohamed au XVI^e siècle ;
- Le second fut en relation avec le Jihad conduit par Ousman Dan Fodio au début du XIX^e siècle.

L'islam avait donc essentiellement gagné notre zone d'étude du côté Ouest. Au XVI^e siècle, cette religion avait été introduite d'abord dans quelques villages où Askia Mohamed avait installé des familles de lettrés musulmans : N'Dounga, Kouré, Kafi... Avec cette politique du grand Askia, l'islam fit une progression sensible dans notre zone d'étude. Après la défaite de l'empire songhaï, l'activité religieuse de ces *oulémas* avait considérablement chuté. La religion de Mohamed avait régressé pas seulement dans l'Ouest du Niger mais aussi dans toute la sphère d'influence de l'Empire Songhaï : « *De 1591 à la fin du XVIII^e siècle, l'islam connut une longue léthargie dont il ne se réveillera qu'à partir du XIX^e siècle sous l'action des Peul* » (Hama, 1978 : 64). Mahmoud Kâti assimile cette défaite de l'Empire Songhaï à une malédiction :

« *Ce qui causa la ruine de l'Etat du Songhaï, ce qui poussa Dieu à y jeter la désorganisation, ce qui amena sur les citoyens le châtement dont ils se moquaient*

jusque- là, ce fut l'inobservance des lois de Dieu, l'iniquité des esclaves, l'orgueil et l'arrogance des grands. Au temps d'Ishâq, la ville de Gao avait atteint l'extrême limite de l'immoralité ; les crimes les plus graves, les actes les plus désagréables à Dieu s'y commettaient ouvertement et les pires turpitudes s'étalaient au grand jour. C'était à tel point qu'on avait désigné un préposé aux adultères pour lequel on avait confectionné un tambour spécial et devant lequel les intéressés se citaient réciproquement. Il y avait encore d'autres choses dont le récit déshonorerait celui qui aurait l'audace de le faire. Nous appartenons à Dieu : vers lui que nous devons retourner » (Kâti, 1913 : 272).

Les lettrés musulmans qui viendront après la conquête marocaine dans la zone n'ont pas pu faire progresser l'islam à cause de la résurgence de la religion traditionnelle. On parle de stagnation de la religion de Mohamed, car même avec l'arrivée d'autres groupes de musulmans, elle n'a pas progressé dans l'Ouest du Niger au cours de la période allant du XVII^e au XVIII^e siècle. On assiste même à un recul de l'islam dans cette zone au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Cette situation est due à un retour en force de la religion du terroir car les érudits de cette époque n'ont ni le soutien, ni le charisme de leurs prédécesseurs pour faire passer le message de Dieu. L'arrivée de plusieurs autres groupes de migrants (Soney, Maouri, Goubé, Touareg, Kourfayawa, Wogo...) composés essentiellement d'adeptes des croyances ancestrales n'a pas facilité la tâche aux lettrés musulmans.

L'islam se trouve ainsi largement supplanté par la religion traditionnelle. Cette dernière est restée prépondérante dans la zone jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il faudra attendre le renouveau islamique du XIX^e siècle, pour assister à un retour en force de la religion de Mohamed. Certains souverains (jusque-là adeptes de la religion traditionnelle) acceptent pour la première fois de se convertir et portent dès lors, le titre d'*Amirou*. Ce renouveau islamique aura pour conséquence, l'éclosion de plusieurs centres d'études islamiques dans l'Ouest du Niger. C'est avec ces centres, animés essentiellement par des érudits peul que la religion de Mohamed va faire un progrès significatif dans cette zone.

A partir du XIX^e siècle, on assiste rappelons le, à l'éclosion de plusieurs centres d'études islamiques dirigés par des lettrés musulmans qui ont joué un rôle important dans la diffusion de l'islam dans cette partie de l'espace nigérien. Parmi ces centres, Say reste incontestablement le plus puissant. Ville créée au début du XIX^e siècle par *Alfa* Mahaman Diobbo, elle est devenue en peu de temps, le centre d'études islamiques le plus important de l'Ouest du Niger. Un tel succès dans une entreprise religieuse en un temps aussi court est un fait rare. Il faut reconnaître que ce succès est en grande partie lié à la personnalité du fondateur de la ville qui, dans un contexte de crise, a su par son comportement exemplaire, attirer de nombreux fidèles vers Say. Désintéressé par le bien matériel, Mahaman Diobbo est un lettré musulman ayant un sens profond de justice et d'équité. En optant pour la conversion volontaire du fidèle, il a fait du coup de Say, un havre de paix, ce qui va pousser des milliers de fidèles fuyant l'insécurité à venir s'y installer. Ces successeurs vont poursuivre sa politique faisant ainsi de ce centre, le plus important de l'Ouest du Niger.

Contrairement à Say qui a brillé dans toute notre zone d'étude à cause de l'option de ses dirigeants pour la non violence, le centre d'études islamiques du *Boboye* a eu une histoire mouvementée. Il était un modèle de réussite au début grâce à la politique d'apaisement et de rassemblement menée par les pères fondateurs (Ali Anna et Sambo). Mais avec l'avènement de Boubacar Louloudji, ce centre va basculer dans la violence et, depuis lors les heurts sont fréquents dans le *Dallol* avec tout un cortège de malheurs. C'est l'ambition démesurée de ce leader religieux qui veut contrôler toutes les terres de cette vallée fossile qui va mettre le feu aux poudres. Ses successeurs vont malheureusement poursuivre sa politique totalitaire, ce qui va envenimer la tension dans le *Boboye* et fera de cette zone, l'un des plus grands foyers d'insécurité dans l'Ouest du Niger.

En dehors de ces deux grands centres d'études islamiques, on note l'existence de plusieurs centres d'études secondaires placés sous la coupe de Say : Tirga, Sinder, Kounari, Goudel... Ces centres bien que relais de Say ont joué un rôle important dans l'islamisation de notre zone d'étude. Parmi ces centres secondaires, Sinder est celui qui a pleinement joué son rôle jusqu'à l'installation de l'administration coloniale. Il a largement contribué à la diffusion de l'islam sur l'île et ses environs.

Dans l'ensemble, grâce à l'action des responsables de ces centres d'études islamiques, l'islam a fait un progrès considérable dans l'Ouest du Niger. Seules quelques localités sont restées fermées jusqu'à la fin du XIX^e siècle à la religion de Mohamed. Il s'agit de Dogondoutchi, de Simiri, de l'Anzourou et de Botou. C'est un processus qui s'était déroulé pacifiquement dans l'ensemble des centres islamiques à l'exception de celui du *Dallol* où l'avènement de Boubacar Louloudji mit fin à la cohabitation pacifique entre Zarma et Peul. A cause de l'insécurité née des heurts entre les deux communautés, le centre d'études islamiques du *Boboye* avait changé plusieurs fois de capitale : Garouré, Tamkalla, Kollo, Bikim puis Garouré. Dans ce centre, l'islam qui devait servir de ciment pour renforcer l'unité des différentes communautés vivant dans le *Dallol* avait malheureusement été utilisé à des fins politiques. C'est ce qui fut à la base de tous les soubresauts que le *Boboye* avait connus.

La portée de l'œuvre des lettrés musulmans serait certainement plus grande s'il n'y avait pas eu cette insécurité quasi- permanente dans la seconde moitié du XIX^e Siècle. Elle avait été un facteur limitant dans le processus d'islamisation dans l'Ouest du Niger. En effet, elle restreint le mouvement des *oulémas* qui sont les principaux agents d'islamisation. Elle diminuait aussi le mouvement des hommes surtout des enfants qui étaient généralement envoyés dans les centres comme *talibé*.

Le poids des croyances ancestrales et l'insécurité qui sévissait dans la zone seraient des facteurs qui expliqueraient la lenteur dans la progression de l'islam dans cette zone. Mais malgré tout à la fin du XIX^e siècle, l'islam paraît en pleine expansion dans l'Ouest du Niger et la Qadriya était la principale confrérie dans cette zone. Les centres d'études islamiques étaient malgré la prédominance de la religion traditionnelle des carrefours, des lieux d'échanges où les gens venaient apprendre les préceptes du Coran et retournaient dans leurs villages pour créer des écoles. Le long de la vallée du Niger par exemple, il y avait toujours des échanges entre les *oulémas* mais aussi une connexion entre les centres et plusieurs autres villages : Say- Boboye- Sinder- Garbou- Birniyel Dantchandou- Namari- N'Dounga- Kollo etc.

Au XIX^e siècle, dans l'ensemble de la zone Ouest du Niger, les musulmans pratiquaient un islam Sunnite de rite malikite avec la Qadriya comme ordre confrérique. Dans la plupart des cas, les populations qui se sont installées dans les centres créés par les érudits avaient accepté volontairement d'abandonner les croyances ancestrales pour se convertir à la religion de Mohamed :

« Faits d'occupation du sol, faits religieux et faits politiques sont mêlés à tel point qu'il ne peut être question de les dissocier. Les nouveaux arrivants qui prenaient possession des terres placées sous l'autorité du marabout de Say étaient des musulmans nouvellement, mais volontairement convertis. Ils n'ont donc pas apporté avec eux des survivances des croyances relatives à leur terroir natal et n'ont pas cherché à les adapter à leur nouveau terroir... Les religions préislamiques ont définitivement perdu tout crédit dans ces populations d'origines diverses. L'abandon de leur terroir d'origine a entraîné la rupture complète avec les croyances qui s'y rattachaient » (Raulin cité par Idrissa, 1981 : 45- 46).

Si dans la ville de Say, la religion du terroir a perdu du terrain, dans le reste de notre zone d'étude, on note une survivance des croyances ancestrales. Il faut noter que la portée de l'œuvre des fondateurs des centres d'études islamiques serait sans doute plus grande s'il n'y avait pas eu, un autre facteur limitant, l'installation de l'administration coloniale.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

A- Les Sources

I - Les Sources Orales

1- Enquêtes Orales

a - Liste des Informateurs

Nom et prénom de l'informateur	Age	Statut ou fonction	Lieu de l'entretien	Date de l'entretien
Sita Akilou	90 ans	Paysan	Say	23/10/2007
Soumana Nouhou	65 ans	Directeur de la Radio Liptako	Say	23/10/2007
Abdoulsalam Soumaila	79 ans	Imam de la mosquée de Zooronay	Say	12/12/2007
<i>Alfaizé</i> Amadou Issa Cissé	64 ans	Chef de canton de Say	Say	12/12/2007
Entretien collectif			Say	10/10/2007
Entretien collectif			Say	25/11/2007
Seybou Hamidou	99 ans	Chef de quartier Yantala	Niamey	22/11/2007
Alzouma Bazi Cissé	77ans	Infirmier à la retraite	Niamey	11/11/2007 13/11/2007 20/11/2007 16/12/2010

Soumana Abdourahamane	44 ans	Chargé des affaires culturelles à l'ambassade des Etats-Unis	Niamey	05/12/2009
Seyni Moumouni	45 ans	Enseignant-chercheur à l'IRSH	Niamey	11/06/12
Moulaye Hassane	57 ans	Enseignant-chercheur à l'IRSH	Niamey	10/12/12
Idrissa Aboubacar	55 ans	Imam de la mosquée de Bongoula	Bongoula	04/11/2007
Soumana Nouhou	80 ans	Shaykh de Bongoula	Bongoula	06/12/2007
Mohamed Djingarey	69 ans	Chef de Canton de Sinder	Sawani	20/03/2011
Younoussa Sinder	50 ans	Paysan	Sawani	20/03/2011
Entretien collectif			Sawani	21/03/2011
Djaffarou Ali	52 ans	Paysan	Sawani	26/07/2011
Amadou Oumarou	78 ans	Forgeron	Guéladio	29/12/2010 20/01/2011

Entretien collectif			Guéladio	29/12/2010
Soumana Abdoulaye	75 ans	Paysan	Guéladio	20/01/2011
Amadou Tidjani	64 ans	Alkali	N'Dounga	01/04/2011
Hassane Djibo	68 ans	Planton à la retraite	N'Dounga	03/04/2011
Entretien collectif			N'Dounga	03/04/2011
Hama Beidi Boubacar	68 ans	Enseignant à la retraite	Birni N'Gaouré	16/01/11
Entretien collectif			Birniyel	08/10/2011
Alirou Adoulkadri	37 ans	Paysan	Birniyel	09/10/2011
Ismaila Amadou	56 ans	Paysan	Birniyel	09/10/2011
Maman Ahidjo	56 ans	Ancien chef de village	Birniyel	09/10/2011
Oumarou Amadou	46 ans	Imam de la mosquée de Birniyel	Birniyel	09/10/2011
Bello Issa	64 ans	Paysan	Tchéringji	13/09/2011
Djibo Zakou	57 ans	Paysan	Tchéringji	13/09/2011
Mayaki Bonkano	83 ans	Chef de village de Tchérindji	Tchéringji	13/09/2011
Abdou Saley	71 ans	Paysan	Boumba	09/10/2011
Djibrilla Omar	52 ans	Imam de la mosquée de Boumba	Boumba	09/10/2011

Idrissa Daouda	60 ans	Paysan	Boumba	09/10/2011
Moussa Abdourahamane	55 ans	Paysan	Boumba	09/10/2011
Entretien collectif			Boumba	09/10/2011
Bouré Djalo	76 ans	Paysan	Garbou	09/10/2011
Garba Salou	76 ans	Chef de village de Garbou	Garbou	09/10/2011
Garba Zoumari	66 ans	Paysan	Garbou	09/10/2011
Marou Issoufou	27 ans	Chef de village de Neni	Neni	08/12/2007
Boubaca Soumana Djouldé	81 ans	Imam de la mosquée de Kareygoorou	Kareygoorou	12/07/2009
Amadou Mamane	63 ans	Imam de la mosquée de Tirga	Tirga	20/10/2010
Koynouga Koko	65 ans	Paysan	Kareyel	21/10/2010
Garba Hassane	72 ans	Chef de village de Koujé	Koujé	09/10/2011
Adamou Seybou	61 ans	Chef de village de Darey	Darey	13/09/2011
Shaykh Djibo Amadou	77 ans	Imam de la	Kafi	23/10/2011

		mosquée de Kafi		
Garba Maikido Djibo	61 ans	Enseignant à la retraite	Kouré	13/05/2012

b- Sources Sonores de L'IRSH

Histoire du *Dallol Boboye* : Entretien avec Amadou Boyidjo le 29 /04/1968. Entretien réalisé par Soumaila, agent de l'ORTN.

Histoire des Peul du *Dallol Boboye* : Entretien avec Siddo Sayoma le 23/04/1969, en zarma réalisé par Moussa Hamidou responsable de la sonothèque de l'IRSH à la retraite.

Histoire des Peul du *Dallol Boboye* en peul : Entretien réalisé par Moussa Hamidou responsable de la sonothèque de l'IRSH à la retraite.

Histoire de Say : Entretien avec Oumarou Diawando le 28/05/1973, réalisé par Moussa Hamidou responsable de la sonothèque de l'IRSH à la retraite.

Histoire de Guéladio : Entretien avec Hama Halidou 56 ans, à Guéladio. (Anonyme).

Chants religieux : Entretien avec *Alfa* Agano en 1968, réalisé par Diouldé Laya.

2 –Recueils publiés de Traditions Orales

CELTHO 1977, *La tradition historique Peule*, Niamey, CELTHO, 133p.

CHATELAIN 1921, *L'exode des Djerma de l'Andiourou vers le Dallol Bosso, le Djigui et le Fakara*, pp 274-279.

DIALLO (M) 1977, *La tradition historique Peule*, Niamey, CELTHO, 126P.

DIONMANSY (S) 1959, *Qu'est-ce qui attire les Peuls vers l'Est ?* Niamey, 7P.

HAMA (B),

1967(a) *Documents songhay/ documents haoussa, documents yemenite/ l'islam dans l'Ouest africain/ documents libérien*, Niamey, collections B. Hama, 75p.

1967(b) *Histoire du Gobir et de Sokoto*, Paris, Présence Africaine, 172p.

HAMA (B),

1969(a) *Histoire traditionnelle des peul du Dallol Boboye*, Niamey
CRDTO, 160 p.

1969(b) *Recherches historiques : République du Niger : journal du 2 mars 1968 au 8 mai 1969*, [SM], 437 p.

HAMA (B),

SD(a), *L'Histoire d'un peuple : les « Zarma » République du Niger –Niamey-IFAN*, 2T (178p, 160 p).

SD(b), *Recueil de textes historiques sur le Niger*, Niamey, [SM], 171 p.

SD(c), *L'Islam d'hier et l'Islam d'aujourd'hui, conditions de renaissance*,
[SL], [SM] , 83 p.

HAMBALI (M) 1972, *A note on the History of Junju :A clarification of facts on Sheikh*

Ahmed Baba and the role of Junju in the History of Hausaland,

University of Lagos, 23P.

LAYA (D),

1969(a), *Traditions historiques des ethnies de la région de Dooso (Dosso)*,
Niamey, CRDTO, 117p.

1969(b), *Exode des Zarmas*, Niamey, CRDTO.

LAYA (D) SD, *Say : " Les premiers venus, nos grands parents ont occupé les*

terres qu'ils voulaient", Niamey, IRSH, 210 p.

LAYA (D) 1976, *Traditions orales historiques des goles*, Niamey, IRSH, Collection
Langues n°2, 147p.

LAYA (D) 1991, Migrations et intégration politique dans le gurma oriental au XIX^e
siècle : exemple de Folangani "in *Journal des africanistes*, Paris,
CNRS, Tome 1- fascicule 2, pp.65-90.

PERIE et SELIER 1950, ‘‘Histoire du peuplement du cercle de Dosso’’ in *Bulletin de*
l’IFAN, tome 12 n° 4, pp 1015 – 1075.

ROUCH (J) 1954, *Les Songhay*, Paris, PUF, 58P.

VIEILLARD (G) et MAHAMADOU (E) 1977, *Récits Peul du Macina, du Kounari, du*
Djilgodji et du Torodi (Mali, Haute-Volta,
Niger), Niamey, CELTHO, 142P.

II – Les Sources Ecrites

1- Les Manuscrits en langue Arabe et Ajami

BELLO (M) 1957, *Infakaq al- Maysur fi tarikh bilad al- takrur*, edited by C. E. J
Whriting, London, Luzac, 140p.

CUOQ (J.M) 1975, *Recueil des sources arabes concernant l’Afrique occidentale du VIII^e*
au XVI^e siècle, Paris, CNRS, 490p.

DAN FODIO (A) 1963, *Tazyîn Waraqât*, Edited and translated by HISKETT (M), Ibadan-
University Press, 144 p.

ES- SA’DI (A. B. A) 1981, *Tarikh Es- Soudan*, Paris, Maisonneuve, 534P.

FODUYE (U) 1978, *Bayān wūjūb al- hijra ‘a la’ L-Ibad*, Edited and translated by Al-
MASRI, Oxford University Press.

KĀTI (M) 1913, *Tarikh El – Fettach*, Paris, Ernest Leroux, 361P.

VIOLA (N) 2004, Les manuscrits ‘‘Ajami’’ de Niamey in : *Islamic et sociétés au*
sud du sahara, n° 17-18, pp 87-100.

2 – Les Sources d’Origine Coloniale

a – Récits d’explorateurs et conquérants militaires

- BARTH (H) 1861, *Voyages et découvertes dans l’Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, Paris –A- Bohne, tome 3, 337 p. et tome 4, 304 p.
- BARTH (H) 1965, *Travels and discoveries in north and central Africa being a journal of an expedition, 1849-1855*, Londres, Frank-Cass, volume three, 800p.
- CASTERA (J) 1797, *Voyage dans l’intérieur de l’Afrique en 1795, 1796 et 1797*, tome1, Paris, DENTU, 411P.
- CHUDEAU (R) 1909, *Missions au Sahara*, Paris, Armand Colin, 320 p.
- HOURST 1898, *Sur le Niger et au pays des Touaregs*, Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 479 p.
- IRSH 1976, *Histoire du cercle de Say (Haut- Sénégal et Niger)*. Niamey, BRO 189. 31p.
- LABOURET (H) 1937, *Monteil : explorateur et soldat*, Paris- B- Levrault, 295p.
- LABOURET (H) 1947, *Histoire des Noirs d’Afrique*, Paris, PUF, 127p.
- LENFANT (C) 1903, *Le Niger : voie ouverte à notre empire africain*, Paris, Hachette, 252p.
- MENIAUD (J) 1912, *Haut- Sénégal- Niger- Soudan Français*, Paris, Larose, pp 294-392.
- MOLLIEN (G.T) 1967, *L’Afrique occidentale en 1818 vue par un explorateur français*, Paris, Calman- Levy, 301p.
- MONTEIL (P.L) 1890-1891-1892, *De Saint-Louis à Tripoli par le Lac-Tchad : Voyage au travers du Soudan et du Sahara-* Paris, Felix- Alcan, 459 p.
- MWABARA (S.N) 1815, *The journal of a mission to the interior of Africa in the year 1805: together with others documents, official and private relating to the same mission to wich is prefixed an account of*

the life of Mungo Park, London, J Murray, 219p.

NATCHIGAL (G), 1876 *Voyage en Afrique*, Paris, Société de Géographie, 547p.

PARK (M) 1815, *The journal of a mission to the interior of Africa, in the the year 1805: together with other documents, official and private relating to the same mission to wich is prefixed an account of the life of Mr Mungo Park*.London- J- Murray, 219p.

TOUTEE (G) 1899, *Du Dahomé au Sahara : la nature et l'Homme*, Paris, Armand – Colin, Tome 2, 270 p.

VIARD (E) 1885, *Explorations africaines au bas-Niger*, Paris-Le-Guérir, 244p.

b- Monographies

ANN- 5.1.1- Monographie du cercle de Dosso par le capitaine LE LONG, 1909, 18 p.

ANN- 5.1.2- Cercle de Dosso. Subdivision de Gaya : notice sur les différentes races peuplant le secteur de Gaya, anonyme, 1909, 4 p.

ANN- 5.1.2.bis- Monographie du secteur de Gaya par le lieutenant MARSAUD, 1909, 17 p.

ANN- 5.1.3- Histoire du peuplement : cercle de Dosso par Perié et Sellier, 1946,39p.

ANN- 5.1.4- Monographie de Gaya par Esperet, 1917.

ANN- 5.1.5- Monographie du secteur de Gaya par le lieutenant MARSAUD, 1913.

ANN- 5.1.6- Monographie du secteur de Dosso commencée en 1912, terminée le 20 février 1913 par le Capitaine MAHAUT, 28p.

ANN- 5.1.7- Monographie de la subdivision de Dosso, 1913, 20p.

ANN- 5.1.8 (1) - Monographie du secteur de Gaya : chapitre 1, par ESPERET, 1917, 12 p.

ANN- 5.1.8 (2)- Monographie de la subdivision de Gaya. Formation historique et

- ethnique : chapitre 2, par ESPERET, 1917, 17 p.
- ANN- 5.1.8 (3)- Formation politique et administrative : chapitre 3, par ESPERET
4 p.
- ANN-5.1.8 (4)- Monographie de la subdivision de Gaya : chapitre 4, par ESPERET,
1917,11 p.
- ANN- 5.18 (5)- Monographie de la subdivision de Gaya : chapitre 5, par ESPERET,
1917,12 p.
- ANN- 5.1.8 (6) - Monographie de la subdivision de Gaya : chapitre 6, par ESPERET,
1917, 17 p.
- ANN- 5.1.12- Monographie du cercle de Dosso, anonyme, SD, 8p.
- ANN- 5.1.13- Histoire du peuplement du cercle de Dosso, par PERIE SELLIER, 1946, 39
p.
- ANN- 5.1.14- Subdivision de Gaya : dictionnaire des villages, anonyme, 1946.
- ANN- 5.2.1- Situation politique et administrative de Gaya par LOUBET, 1925, 2p.
- ANN- 5.2.2- Commandement indigène, 1926, 5p, anonyme.
- ANN- 9.1.2- Description de l'Imanan ou l'Imanen, anonyme, 1901, 2 p.
- ANN- 9.1.3- Note sur Filingué, par le capitaine CORNU, 1901, 22 p.
- ANN- 9.1.5- Liste des villages de la subdivision de Filingué, anonyme, 1940, 2 p.
- ANN- 9.1.7- Monographie des cantons de la subdivision de Filingué par BRACHET, SD,
7 p.
- ANN- 15.1.1- Monographie du cercle de Niamey, Anonyme, 1901, 113 p.
- ANN- 15.1.2- Notice sur le cercle du Djerma et historique du cercle par le capitaine,
SALAMAN, 1903-1904.
- ANN- 15.1.2.bis- Monographie du cercle de Niamey, BONTIQ, 1901, 113 p.
- ANN- 15.1.3- Monographie du cercle de Niamey, par le lieutenant PY, 1941, 54 p.

- ANN- 15.1.4- Note sur le canton de *Boboye*, anonyme, 1946, 14 p.
- ANN- 15.1.5- Monographie de la subdivision centrale de Niamey, anonyme, 1947.
- ANN- 15.1.6- Le cercle du Djerma : 1800-1900, par Michel SELLIER, 1948.
- ANN- 15.1.8- Etude monographique sur la ville de Niamey, par Hama BOUBOU, 1955.
- ANN- 15.1.9- Monographie de la subdivision centrale de Niamey, anonyme, 1955.
- ANN- 15.1.10- Cercle de Niamey : Note sur l'histoire du peuplement, anonyme, SD.
- ANN- 15.1.14- Note sur le canton de *Boboye*, anonyme, 1946, 14 p.
- ANN- 16.1.1- Notes sur les peuls et les Gourmantchés de la région de Say,
LOYZANCE.A, SD, 10 p.
- ANN- 16.1.3- Monographie du cercle de Say, anonyme, 1954, 30 p.
- ANN- 22.1.1- Monographie du cercle de Tillabéry par le capitaine BUCK, 1907, 50P.
- ANN- 22.1.2- Monographie du secteur de Tillabéry plus un plan de monographie
régionale, 1913, 15p.
- ANN- 22.3- Documents relatifs à la suppression de la Haute- Volta en 1932 et une étude
sur la subdivision de Téra et le canton de Botou, 1932-1933.
- ANN- 22.1.4- Monographie du cercle de Tillabéry par Leca, 1941,43 p.
- ANN- 22.1.5- Note sur le régime des terres et quelques coutumes dans le canton de
Kourtey par Séré de Rivières adjoint au commandant de cercle, 1943, 4p.
- ANN- 22.1.6- Note sur l'ancien canton de Sansané Haoussa par SERE DE RIVIERES
adjoint au commandant de cercle, 1943, 2p.
- ANN- 22.1.8- Monographie du cercle de Tillabéry 1955, 58p.
- ANN- 22.1.9- Les Kados de l'Anzourou par Pierre CROS, stagiaire de l'administration
coloniale en service à Tillabéry 1947.
- ANN-22.1.10- Cercle de Tillabéri : subdivision de Djermaganda : coutimier juridique du
Djermaganda par J- PAUMELLE, 1947.

ANN- 22.1.11- Maman Askia, fils de ARDAM, empereur de Gao et ses successeurs
d'après le Tarikh de Sinder sd.

ANN- 22.1.12- Connaitre les songhai par Georges FRADIER, rédacteur en chef de
l'UNESCO, 1949, 3P.

ANN- 22.1.13- Histoire ou légende des songhai dans le pays, 19076, 6p.

ANN- 22- 1- 13- bis : Notice générale sur le cercle de Dounzou de Panet Lieutenant-
Colonel, 1905, 14p.

ANN-22.1.14- Le canton de Dessa par MALFETTES 1954, 55p.

ANN- 22.1.15- Monographie de Ouallam par le chef de subdivision E. DUFFORT, 1955,
25P.

c- Rapports Politiques

ANN- 1E1.4- Poste de Dosso : rapport politique, Anonyme, 1901.

ANN-1E1.5- Poste de Niamey. Remarques politiques : région ouest, anonyme, 1901.

ANN-1E1.7- Cercle du Djerma. Poste de Dosso : rapport annuel, anonyme, 1901.

ANN-1E1.9- Troisième Territoire Militaire : rapport sur la région ouest du 3^{ème} territoire
par le commandant GOURAUD, 1901.

ANN-1 E-1-12- Territoire Militaire du Niger. Cercle de Dounzou : rapports politiques,
1901- 1907.

ANN-1E1.13- Cercle du Djerma. Secteur de Dosso : rapports politiques mensuels,
anonyme, 1902.

ANN-1E1.17- Troisième Territoire Militaire : rapport sur la situation politique 3^{ème}
territoire, par le commandant GOURAUD, 1901.

ANN-1E1.24- Premier Territoire Militaire : rapport annuel, par le Lt-Colonel RONGET,
commandant du premier Territoire Militaire, 1904.

- ANN-1E1.26- Cercle du Djerma : rapports politiques mensuels, anonyme, 1904.
- ANN-1E1.27- Cercle de Say : rapport politique, par LOUSTEAU, administrateur, 1904.
- ANN-1E2.1- Région de Niamey : rapport politique et administratif, par le chef de Bataillon, commandant de la région, 1905.
- ANN-1E2.2- Région de Niamey : rapport politique de la région, anonyme, 1905.
- ANN-1E2.3- Région de Niamey : rapports politiques mensuels, anonyme, 1906.
- ANN-1E2.9- Cercle de Dosso : rapport du lieutenant HARBERER commandant le secteur de Dosso sur la tournée exécutée du 09 mars au 22 avril 1905.
- ANN-1 E2-13 bis- Territoire Militaire du Niger. Région de Niamey : rapports spéciaux, anonyme, 1905- 1907.
- ANN-1E2.19- Région de Niamey : rapports politiques d'ensemble mensuels de la région, anonyme, 1906.
- ANN-1E2.20- Région de Niamey, rapports politiques et administratives trimestriels de la région, Anonyme : 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e trimestres 1906.
- ANN-1E2.21- Cercle du Djerma, rapport politique mensuel du cercle du Djerma pour les mois de Janvier, février, mars, avril, anonyme, 1906.
- ANN-1E3.15- Colonie du Dahomey et Dépendances. Cercle de Say : rapports d'ensemble des mois de février, mai, juin, août et décembre, anonyme, 1906.
- ANN-1 E3-16- Colonie du Dahomey et Dépendance. Cercle de Say : rapports d'ensemble des mois de février, mai, juin, août, et décembre, anonyme, 1906.
- ANN-1 E3-34- Territoire Militaire du Niger. Cercle de Niamey. Subdivision de Dosso.
Journal du poste de Dosso commencé le 27 janvier 1906 terminé le 3 avril 1908.
- ANN-1 E4-2- Rapport du Capitaine SALAMAN, commandant le cercle du Djerma sur la délimitation des cercles du Djerma et de Dounzou, 1907, 3p.

- ANN- 1E4.3- Région de Niamey : rapports politiques et administratifs trimestriels et rapport général sur la politique de la région, Anonyme, 1907.
- ANN-1E4.4- Région de Niamey : rapports politiques mensuels de la région, anonyme : Janvier, février, avril, mai, juillet, août, octobre, novembre 1907.
- ANN-1E4.29- Territoire Militaire du Niger : situation politique mensuelle des territoires du sud, anonyme, 1907.
- ANN-1E4.30- Territoire Militaire du Niger : bulletins politiques mensuels du territoire des mois de juin, juillet, septembre, octobre, novembre, décembre, anonyme, 1907.
- ANN-1E4.35- Cercle de Say : registre des rapports périodiques, anonyme, 1907-1908.
- ANN-1E4.36- Cercle de Dosso: cahier de rapports, Anonyme, 1907-1909.
- ANN-1E5.2- Cercle de Dosso: rapports politiques mensuels de la région, anonyme, 1908.
- ANN-1E5.4- Région de Niamey, rapports périodiques mensuels de la région, anonyme, 1908.
- ANN-1E5.10- Cercle du Djerma : région de Say par le lieutenant PAUPELIN, SD.
- ANN-1E5.17- Territoire Militaire : fragment de registre de rapports politiques des régions, anonyme, 1909.
- ANN-1E5.20- Cercle de Dosso : rapports politiques mensuels : mois de janvier à décembre, anonyme, 1909.
- ANN-1E5.26- Cercle de Tillabéri : rapport sur la politique du cercle pendant le mois de novembre par le capitaine FIGARET commandant du cercle de Tillabéri, 1909.
- ANN-1E5.29- Région de Niamey : rapports politiques mensuels des mois de janvier, février, mars, avril, mai, anonyme, 1909.
- ANN-1E6.4- Cercle de Tillabéry : rapport politique, du mois de juin, anonyme, 8 1910 p.

- ANN-1 E6-5- Cercle de Tillabéry : rapport politique, anonyme, 1910, 1p.
- ANN-1 E6-10- Cercle de Tillabéry : Etude d'un manuel tactique pour le territoire du Niger : rédigé par le lieutenant FOURCADE du poste de Tillabéry, 1910, 26p.
- ANN-1 E6-11- Région de Niamey : manuel tactique de la région de Niamey, rédigé par le lieutenant BERGER, 1910, 17p.
- ANN-1 E6-12- Région de Niamey. Cercle de Dosso : rapport au sujet d'un manuel tactique du lieutenant SADOUX, 1910.
- ANN-1E6.13- Cercle de Dosso : rapports politiques mensuels du cercle, anonyme, 1910.
- ANN-1E6.19- Cercle de Niamey : rapports politiques mensuels du cercle, anonyme, 1911.
- ANN-1E6.23- Territoire Militaire : rapports politiques d'ensemble, anonyme, 1911.
- ANN-1E7.5- Cercle de Niamey : rapports politiques trimestriels, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres, anonyme, 1912.
- ANN-1E7.11- colonie du Niger : rapports politiques 2^e trimestres, anonyme, 1912.
- ANN-1E7.15- Cercle de Niamey : rapports politiques d'ensemble, anonyme, 1913.
- ANN-1E7.21- Territoire Militaire : rapports politiques d'ensemble, anonyme, 1913.
- ANN-1E7.23- Cercle de Niamey : secteur de Tillabéri : monographie du secteur, Anonyme, 1913.
- ANN-1E7.25- Cercle de Niamey : secteur de Gaya : rapports politiques 1^{er} trimestre, anonyme, 1914.
- ANN-1E7.26- Cercle de Niamey : rapports politiques trimestriels du cercle, anonyme, 1914.
- ANN-1E7.29- Cercle de Niamey : rapports politiques trimestriels du cercle, anonyme, 1914.
- ANN-1E7.30- Cercle de Niamey : rapports politiques mensuels du cercle, anonyme, 1914.

- ANN-1E7.31- Cercle de Niamey : rapport politique, anonyme, 1914.
- ANN-1E7.38- Territoire Militaire : rapports politiques trimestriels, anonyme, 1914.
- ANN-1 E7-47- Rapport du colonel VENEL sur la justice et l'enseignement, anonyme,
1915, 7p.
- ANN-1 E7-51- Territoire du Niger. Rapport politique du 1^{er} trimestre, anonyme, 1915,
10p.
- ANN-1 E7-58- Territoire Militaire du Niger. Cercle de Niamey : rapports politiques des 3^e
et 4^e trimestres 1916.
- ANN-1 E7-59- Territoire Militaire du Niger. Cercle de Niamey : rapports politiques
des 1^{er} et 2^e trimestres, anonyme, 1916.
- ANN-1 E7-68- Territoire Militaire du Niger. Cercle de Niamey : rapport du Capitaine
SADOUX sur les conditions dans lesquelles un détachement de la
compagnie peut être installé définitivement à Filingué, 1916, 4p.
- ANN-1 E7-73- Territoire du Niger : rapports divers, anonyme, 1916.
- ANN-1 E7-76 bis- Territoire Militaire du Niger : rapports politiques d'ensemble 2^e et 3^e
trimestres, anonyme, 1916.
- ANN-1 E8-4 Territoire Militaire du Niger. Secteur de Say, anonyme : rapport trimestriel :
3^e trimestre 1917, situation politique pendant le 3^e trimestre.
- ANN-1 E8-5- Territoire Militaire du Niger. Cercle de Niamey, anonyme : rapport politique
du 4^e trimestre 1917 du cercle de Niamey, 7p.
- ANN-1 E8-12- Territoire Militaire du Niger. Rapports politiques d'ensemble 1^{er} trimestre,
anonyme, 1917, 14p.
- ANN-1 E8-14-- Territoire Militaire du Niger. Rapport annuel, anonyme, 1917.
- ANN-1 E8-15 bis2- Territoire Militaire du Niger : rapport politique, anonyme : 1^{er} et
2^e trimestres, anonyme, 1917.

- ANN-1 E8-16 bis- Cercle de Say : organisation administrative du cercle de Say,
anonyme, 1917-1926.
- ANN-1 E8-17- Territoire Militaire du Niger : rapport politique d'ensemble, anonyme,
1918.
- ANN-1 E8-18- Cercle de Say : rapport politique, 2^e trimestre, anonyme, 1918.
- ANN-1 E8-5- Cercle de Say : rapports trimestriels : 1^{er}, 2^e, 3^e trimestres,
anonyme, 1918.
- ANN-1 E10-18- Colonie du Niger. Cercle de Say : rapports trimestriels 1^{er}, 2^e, 3^e,
4^e trimestres, anonyme, 1926.
- ANN-1 E10-21- Colonie du Niger. Cercle de Niamey : rapport politique annuel du
cercle de Niamey, anonyme, 1926, 10p.
- ANN-1 E10-23- Colonie du Niger. Cercle de Dosso : rapport politique annuel, anonyme,
1926.
- ANN-1 E10-31- Colonie du Niger. Cercle de Dosso. Politique indigène :
correspondance avec Dosso, anonyme, (1924- 25-26- 1933).
- ANN-1 E10-32- Colonie du Niger. Cercle de Dosso : rapport politique annuel,
anonyme, 1927.
- ANN-1 E10-33- Colonie du Niger : rapport politique annuel, anonyme, 1928, 37p.
- ANN-1 E10-34- Colonie du Niger. Cercle de Niamey : rapport politique annuel du
cercle de Niamey, anonyme, 1927, 22p. Recensement de la partie ouest de
la subdivision, anonyme, 1927, 4p.
- ANN- 5.2.4- Renseignements politiques : mois de Novembre, Avril et Décembre,
anonyme, 1944.
- ANN- 5.5.1- Revue des évènements du deuxième trimestre trimestre, anonyme, 1947. 13p.
- ANN- 5.5.2- Bulletin mensuel de renseignements mois d'août, anonyme, 1948, 3p.

- ANN- 5.5.3- Bulletin mensuel de renseignements extraits octobre 1950- février 1951,
anonyme, 8p.
- ANN- 5.5.4- Bulletin mensuel confidentiel juillet, anonyme, 1951, 3p.
- ANN-5.6.2- Liste des familles du canton de Dosso installées dans le cercle de Niamey,
anonyme, 1946,3p.
- ANN-5.6.6- Rapport annuel sur l'assistance médicale et le service de l'enseignement,
anonyme, 1953, 10p.
- ANN-5.7.1- Extrait de lettre adressée par le chef de Bataillon à l'adjoint commandant le
poste de Dosso portant limites géographiques des commandements d'Aouta et
de Baïro, 1901.
- ANN-5.7.2- Renseignements in extenso de la correspondance départ 19 février 1900- 3
mars, anonyme, 1902.
- ANN-5.7.3- Cahier de correspondances : commencé le 1^{er} février 1908 et terminé le 30
décembre 1909, 520 lettres envoyées, anonyme.
- ANN-5.7.4- Correspondance MARSAUD transmise au lieutenant Colonel commandant le
territoire (arrivée), Niamey, 1909.
- ANN-5.7.5- Correspondance (arrivée) LE BLOND adressée au commandant de la région
de Niamey, 1909.
- ANN-5.7.6- Dosso- correspondances, anonyme, 1916- 1924.
- ANN-5.7.7- Dosso- arrivé, accusé de réception des tournées anonyme,, 1943.
- ANN-5.7.8- Dosso : Télégrammes, lettres officielles, 1943.
- ANN-5.8.1 Extrait registre d'écrou de Gaya, anonyme, 1934.
- ANN-5.8.1 bis- Essai de quelques coutumes Djerma- Goubé, anonyme, 1951- 1953.
- ANN-5.8.2- Liste des villages et groupements Peulh de la subdivision de Gaya, anonyme,
1946.

- ANN-5.8.2 Bis- La question de Koulou et du Sambéré et historique du Dendi, anonyme, 1946.
- ANN- 22.2.1- Rapport du Capitaine BUCK, commandant du cercle de Tillabéry, sur la situation politique et administrative du cercle pendant le mois de mars 1909, 2p.
- ANN- 22.2.2- Rapport du Capitaine FIGARET commandant le cercle de Tillabéry sur la politique du cercle pendant le mois de novembre 1909, 2p.
- ANN- 22.2.3- Rapport politique du mois de juin du cercle de Tillabéry, anonyme, 1910, 10p.
- ANN- 22.2.5- Rapport politique de la subdivision de Tillabéry, anonyme, 1927, 12p.
- ANN- 22.2.6- Rapport politique de la subdivision de Tillabéry par Schmitt 1928, 19p.
- ANN- 22.2.7- Rapport politique concernant l'ouverture de la subdivision de Téra créée par l'arrêté local n°126 du 3 novembre 1933, anonyme, 13p.
- ANN- 22.2.8- Bulletin de renseignements politiques des 2^e, 3^e et 4^e trimestres du cercle de Tillabéry, anonyme, 1931, 2p.
- ANN- 22.2.9- Bulletin de renseignements politiques de la subdivision de Tillabéry, anonyme, 1931, 2p.
- ANN- 22.2.10- Bulletin de renseignements du 2^e et 3^e trimestre de la subdivision de Téra, anonyme, 1931, 2p.
- ANN- 22.1.11- Bulletin de renseignements des 1^{ers}, 2^e, et 3^e trimestres 1932 et rapport politique du 4^e trimestre.
- ANN- 22.2.12- Rapport politique du 1^{er} trimestre 1933, anonyme, 2p.
- ANN- 22.2.13- Bulletin de renseignements politiques des 2^e et 3^e trimestres du cercle de Tillabéry, anonyme, 1933, 7p.
- ANN- 22.2.14- Rapport politique annuel par le commandant du cercle GRABY, 1933, 20p.

ANN- 22.2.15- Rapport politique trimestriel d'ensemble, situation politique pendant le 2^e trimestre 1937, anonyme, 4p.

ANN- 22.2.16- Bulletins mensuels de renseignements des mois d'avril, septembre, juillet et août 1944, 2p.

ANN- 22.2.17- Bulletin mensuel de renseignements du mois de décembre, 1946, anonyme, 1p.

d - Rapports de Tournées

ANN-1 E1-7- 3^e Territoire Militaire. Cercle du Djerma. Poste de Dosso : rapport annuel du poste de Dosso en 11 parties et un plan d'ensemble du poste de Dosso, anonyme, 1901, 6p.

ANN-1 E1-9- 3^e Territoire Militaire : rapport du commandant GOURAUD sur la région Ouest du 3^e Territoire Militaire, 1901, 24p.

ANN-1E1.17- Cercle du Djerma : secteur de Dosso : rapport de tournée dans le nord-ouest du secteur, anonyme, du 06 au 15 mars, 1902.

ANN-1 E1-29- Colonie du Dahomey et Dépendance, cercle de Say : rapport annuel 1903 du cercle, commencé le 1^{er} mars 1904, terminé le 31 mars 1904 par l'administrateur H- LOUSTEAU, 38p.

ANN-1E1.33- Territoire Militaire : rapports de tournée effectuée par le lieutenant ARMERICH, commandant le 3^e territoire militaire dans l'intérieur du territoire, 1904.

ANN-1E2.9- Cercle de Dosso : rapport sur la tournée exécutée du 09 mars au 22 avril par le lieutenant HARBER, commandant le cercle, 1901.

ANN-1E3.1- Territoire Militaire du Niger. Cercle du Djerma. Secteur de Dosso : rapport

sur la tournée effectuée dans le canton de Kiota par le lieutenant POMSARD, commandant le cercle, octobre, 1906.

ANN-1E3.9- Cercle de Djerma : rapport sur la tournée effectuée dans le sud du Djerma par le capitaine SALAMAN, commandant le cercle, du 18 au 28 octobre 1906.

ANN-1E3.10- Territoire Militaire du Niger. Cercle de Djerma : rapport sur la tournée effectuée dans le secteur de Sandiré et le canton de Matankari par le lieutenant, commandant le cercle, 1906.

ANN-1E3.11-Territoire Militaire du Niger. Cercle de Djerma : rapport de tournée du capitaine SALAMAN, du 16 juillet au 1^{er} août 1906.

ANN-1E3.12- Région de Niamey. Cercle de Djerma : rapport de tournée administrative du capitaine SALAMAN, du 25 novembre au p^{er} décembre 1906 dans le canton de Birni.

ANN-1E4.8- Cercle de Djerma : rapport de tournée administrative du commandant du cercle, du 5 au 20 avril 1907.

ANN-1E4.9- Territoire Militaire du Niger. Région de Niamey. Cercle du Djerma : rapport sur les tournées effectuées du 27 au 30 janvier 1907, par le lieutenant commandant le cercle du Djerma, 3p.

ANN-1E4.10- Territoire Militaire du Niger. Région de Niamey. Cercle de Djerma : compte-rendu de la tournée du sous-lieutenant VIMARD, au commandant de cercle, du 5 décembre au 15 janvier 1907.

ANN-1E5.9- Cercle du Djerma, région de Say : compte-rendu sur la tournée exécutée dans la région de Say par le sergent MORLON, du 13 au 29 mai 1908.

ANN-1E5.31- Région de Niamey : tableau de renseignements se rapportant à la tournée du chef de Bataillon RIVET, commandant de la région du 10 au 14 janvier 1909.

- ANN-1E5.32- Région de Niamey : rapport sur la tournée d'inspection dans les cercles du Djerma et de Dosso du chef de Bataillon RIVET, du 14 janvier au 3 février 1909.
- ANN-1E5.43- Cercle du Djerma : rapport sur une tournée administrative du commandant du cercle du Djerma, du 5 au 20 avril 1909.
- ANN-1E7.20- Cercle de Say : compte-rendu de la tournée dans les provinces de Youri et de Lamordé par l'administrateur, commandant du cercle, du 3 au 14 juin 1909.
- ANN-1E7.32- Cercle de Niamey : rapport sur la tournée exécutée par le sous-lieutenant TRUFFY, dans le cercle de Niamey, du 15 mars au 28 avril 1914.
- ANN-1E7.33- Cercle de Niamey : rapport de tournée dans le cercle de l'administrateur, commandant du cercle, du 19 octobre au 19 décembre 1914.
- ANN-1E7.40- Cercle de Dori : rapport sur la tournée effectuée dans le Yatacala par le commis de 2^{ème} classe des affaires indigènes, FLOIRAT, du 2 au 25 juin 1915.
- ANN-1E7.43- Cercle de Dori : rapport sur la tournée effectuée dans le Liptako par le commis de 2^{ème} classe des affaires indigènes, FLOIRAT, mai 1915.
- ANN-1 E10-38- Colonie du Niger. Cercle de Dosso : rapport de tournée effectuée dans la subdivision de Dosso par l'adjoint BLANCHIER en vue du recensement de la partie Ouest de la subdivision.
- ANN- 1E 17.83- Subdivision centrale de Niamey : rapports de tournées effectuées de 1934 à 1946 dans le canton de N'Dounga par l'administrateur BERGER.
- ANN- 22.3.1- Extrait du rapport de tournée les limites Tillabéry- Dori par PRUDON, 1927, 3p.
- ANN- 22.3.2- Rapport sur la tournée effectuée par M. PAMBRUM du 4 octobre au 21

octobre 1927, dans le canton de Diagourou, 2p.

ANN- 22.3.3- Rapport de tournée par M. PAMBRUM du 5 août au 6 septembre dans le canton de Dargol en vue du recensement de la population, 1927, 2p.

ANN-22.3.5- Rapport de tournée effectué par l'administrateur SCHMITT du 11 au 15 novembre 1928 dans la subdivision de Tillabéry.

ANN-22.3.9- Rapport de tournée effectuée par l'administrateur SCHMITT à Sansané Haoussa et Gothèye 1928.

ANN-22.3.11- Liste des tournées effectuées depuis le début de l'année 1928 dans le cercle de Tillabéry, anonyme.

e- Affaires Musulmanes

ANN-4E1.1- Territoire Militaire du Niger. Revue de la presse musulmane : compte-rendu analytique. Direction des affaires musulmanes, 1907.

ANN-4E1.2- Territoire Militaire du Niger. Revue de la presse musulmane : compte-rendu analytique. Direction des affaires musulmanes, 1908.

ANN-4E1.3- Colonie du Niger. Revue de la presse musulmane : compte-rendu analytique. Direction des affaires musulmanes, 1909.

ANN-4E1.6- Colonie du Niger. Revue de la presse musulmane : compte-rendu analytique. Direction des affaires musulmanes, 1910.

ANN-4E1.7- Colonie du Niger. Revue de la presse et des questions musulmanes : compte-rendu analytique. Direction des affaires musulmanes, 1910.

ANN-4E1.8- Colonie du Niger : affaires musulmanes. Direction des affaires musulmanes, 1910.

ANN-4 E2-6- Colonie du Niger. Direction des affaires politiques et administratives :

affaires musulmanes 1910-1911.

ANN-4E2.11- Ministère des colonies : revue de presse et des questions musulmanes.

Direction des affaires musulmanes, 1914.

ANN-4E2.12- Colonie du Niger : revue de presse et des questions musulmanes. Direction des affaires musulmanes, 1915.

ANN- 4 E2-14- Ministère des colonies, affaires musulmanes : revue de la presse musulmane : compte- rendu analytique des mois de : avril, juillet, août, octobre, décembre 1912.

ANN-4E2.15- Colonie du Niger : pèlerinage à la Mecque : circulaires, compte-rendus.

Direction des affaires musulmanes, SD.

ANN-4E2.16- Ministère des colonies : revue de presse et des questions musulmanes.

Direction des affaires musulmanes, 1915.

ANN- 4E2- 18- Colonie du Niger. Affaires musulmanes : correspondances diverses 1915-1916.

ANN- 4E4-1- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : revue de presse et des questions musulmanes : compte-rendu analytique du 1^{er} décembre 1916.

ANN-4E4-2- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : procès verbal de la séance de la commission interministérielle des affaires musulmanes du 8 juin 1916.

ANN-4E4-3- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : procès verbal de la séance de la commission interministérielle des affaires musulmanes du 10 juin 1916.

ANN-4E4-9- Territoire militaire du Niger. Cercle de Niamey : bulletins de renseignements sur les marabouts.

ANN-4 E4-12- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : revue de presse et des questions musulmanes : compte- rendu analytique des mois de : janvier, avril, mai 1918.

- ANN-4E5-1- Ministère des colonies : revue de presse et des questions musulmanes :
compte- rendu analytique des mois de : mars, avril, mai, juin, juillet, octobre,
novembre 1919.
- ANN-4E5- 2- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : compte rendu analytique des
mois de : janvier, février, mars, avril, mai, juin, août, octobre, novembre,
décembre, 1920.
- ANN-4E5- 3- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : revue de presse et des
questions musulmanes : compte rendu analytique des mois d' avril, octobre,
novembre 1921.
- ANN-4E7- 2- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : revue de presse et des
questions musulmanes : compte rendu analytique des mois de : avril, mai,
juin, juillet, septembre, octobre, novembre, décembre 1922.
- ANN-4E7- 2- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : revue de presse et des
questions musulmanes : compte rendu analytique des mois de : janvier,
février, mars, juillet, septembre, octobre, novembre et décembre 1923.
- ANN-4E8-1- Colonie du Niger. Institut musulman de Paris : correspondance relative aux
affaires musulmanes 1923.
- ANN-4E8-2- Ministère des colonies. Affaires musulmanes : revue de presse et des
questions musulmanes : compte rendu analytique des mois de : mars, avril,
mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, décembre 1924.
- ANN-4E8--3- Ministère des colonies. Service des affaires musulmanes : revue de presse et
des questions musulmanes : compte rendu analytique du 15 janvier au 1^{er}
septembre 1925.
- ANN-4E9-3- Ministère des colonies: affaires musulmanes: revue de presse et des questions
musulmanes. Compte- rendu analytique du 15 janvier au 1^{er} septembre 1925.

ANN-4E9-4- Ministère des colonies. Direction des affaires politiques, 1^{er} bureau : note sur la propagande révolutionnaire intéressant les pays d'outre-mer, 1925.

ANN-4 E10-3- Ministère des colonies. Direction des affaires politiques : affaires musulmanes, 1928.

ANN-4 E10-9- Colonie du Niger. Cercle de Tillabéri : marabouts et personnages influents, 1932- 1944.

ANN-4 E11-1- Ministère de la guerre- Etat- Major de l'Armée- Afrique- Orient et colonies : bulletins de renseignements sur les questions musulmanes de janvier à décembre 1931.

ANN-4 E11-3- Ministère de la guerre- Etat- Major de l'Armée- Afrique- Orient et colonies : bulletins de renseignements sur les questions musulmanes de janvier à décembre 1932.

ANN-4E-12-1- Colonie du Niger- Cercle de Dosso : marabouts et personnages influents 1932- 1944.

3- Les Archives du Nord Nigeria

a - Les Archives d'Arewa House (Kaduna)

PJS1/9/78- Rebates in the Sokoto Caliphate selected studies, 1903-1904.

PJS1/23/184- Africa vol 53 n°1- 1983. 7- Reflexions in the Economic interdependence of the regions of Niger and Kano, 1983.

PJS1/46/HIST-15- What hope for traditional rulers in the governance of Nigeria?

Social and Economic rules of Hausa long distance traders in the Gold Coast, 1903- 1970.

b - National Archives of Kaduna

SOK PROF 2/1

NAK- SOK – 7/1903- Report n^o 1 OF 3 Ist March 1903 on Sokoto province, 1903.

NAK- SOK – 23/ 1903- Report 2/1903 of April 30, 1903 on Sokoto province, 1903.

NAK- SOK – 34/ 1903- Report n^o 3 of 3 Ist May 1903 on Sokoto province, 1903.

NAK- SOK – 58/ 1903- Report n^o 5 of Ist July 1903 on Sokoto province, 1903.

NAK- SOK – 129/ 1903- Report n^o 8/ 1903 dealing with a tour during July, August
and part of September, 1903.

SOK PROF2/2

NAK- SOK – 51/ 1904- Sokoto province- report for January and February 1904.

NAK- SOK – 101-/ 1904- Sokoto report for March 1904.

SOK PROF 2/3

NAK- SOK – 190/ 1905- Report n^o 23 on Sokoto province for the month of
February 1905.

NAK- SOK – 260/ 1905- Report n^o 24 on Sokoto province report for months of
March and April 1905.

NAK- SOK – 315/ 1905- Report n^o 25 on Sokoto province for months of May and
June 1905.

NAK- SOK – 401/ 1905- Report n^o 22 for month of January 1905.

NAK- SOK – 575/1905- Report n^o 26 on Sokoto province for months of July and
August 1905.

NAK- SOK – 756/ 1905- Report n^o 27 on Sokoto province for months of
September and October 1905.

SOK PROF 2/4

NAK- SOK – 85/ 1906- Report n⁰ 28 on Sokoto province for months of November and December 1905.

NAK- SOK – 625/ 1906- Report n⁰ 30 on Sokoto province for quarter June 30, 1906.

NAK- SOK – 758/ 1906- Report n⁰ 29 on Sokoto province for quarter ending March 3 Ist 1906.

NAK- SOK – 977/ 1906- Report n⁰ 31 on Sokoto province for quarter ending September 30th 1906.

SOK PROF 2/5

NAK- SOK – 50/ 1907- Report n⁰ 32 on Sokoto province for quarter ending December 1906.

NAK- SOK – 86/ 1907- Annual report n⁰ 3 on Sokoto province for the year ending December 3 Ist 1906.

NAK- SOK – 343/ 1907- Report n⁰ 33 on Sokoto province for quarter ending March 3 Ist 1907.

NAK- SOK – 610/ 1907- Report n⁰ 34 on Sokoto province for quarter ending June 30th 1907.

SOK PROF 2/6

NAK- SOK – 39/ 1908- Annual report n⁰ 4 on Sokoto province for the year ending December 3 Ist, 1907.

NAK- SOK – 985/ 1908- Report n⁰ 36 on Sokoto province for half year ending June, 3 Ist 1908.

NAK- SOK – 1453/ 1908- Report n⁰ 35 on Sokoto province for quarter ending 3 Ist 1907.

SOK PROF 2/7

NAK- SOK – 78/ 1909- Sokoto Division- Report n^o 1 1909.

SOK PROF 2/10

NAK- SOK – 152P/ 1913- Sokoto province report (annual) 1912.

SOK PROF 2/11

NAK- SOK – 581/ 1914- Annual report Sokoto, Gandu and Argungu Divisions 1914.

SOK PROF 2/15

NAK- SOK – 555/ 1918- Annual report n^o 14 for the Sokoto province for the year
ending 3 Ist, December 1917.

SOK PROF 2/19

NAK- SOK – 265/ 1922- Sokoto- Annual report for 1922.

SOK PROF 2/23

NAK- SOK – 66/ 1926- Gwandu- Argungu Boundary dispute 1926- 32.

BIBLIOGRAPHIE

B - BIBLIOGRAPHIE

I – Outils de Travail (Ouvrages de méthodologie, Dictionnaires, Encyclopédies)

- AJAYI (A. J.F) 1988, *Atlas historique de l'Afrique*, Paris, Juguar, 174p.
- ALKALI (M. B) et LAYA (D) 1970, *Oral traditions about some peoples around Dosso*, Niamey, CELTHO, 40P.
- BEAUD (M) 2006, *L'art de la thèse. Comment préparer et rédiger un mémoire de master, une thèse ou tout autre travail universitaire à l'ère du Net*, Paris, La Découverte, 202P.
- CALVET (L. J) 1984, *La tradition orale*, Paris, PUF, 128 p. Q.S.J ?
- DECALO (S) 1979, *Historical dictionary of Niger*, Metuchen, London, The Scarecrow Press, 358 p.
- HALKIN (L.E) 1973, *Initiation à la critique historique*, Paris, Armand, Colin, 2
- MOULAYE (H) 2004, *Catalogue of Islam Manuscripts*, London, AL Furqan, Islam Heritage Foundation, 508 p.
- PERSON (I) 1962, "Tradition orale et chronologie" in *Cahiers d'Etudes Africaines n°7*, pp. 462- 476.
- ROMELAER (P) et KALIKA (M) 2007, *Comment réussir sa thèse ? La conduite du projet de thèse de doctorat*, Paris, Dunod, 204P.
- ROUYEYRAN (J.C) 1989, *Mémoires et thèses : l'art et les méthodes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 197p.
- RUANO- BORBALAN (J. C) Ed 1999, *L'Histoire aujourd'hui : nouveaux objets de recherche, courants et débats, le métier de l'historien*, Auxerre : Ed- Sciences Humaines, 473p.
- SALL (I. A) 1993, " Les sources orales, approche méthodologique : les visions des colonisateurs par les populations du sud de la Mauritanie ", in

- IHPOM, (R. G), ed, *Mémoires de la colonisation : relations colonisateurs- colonisés*, Paris, L'Harmattan, pp 49- 63.
- SALY- GIOCANT (F) 2005, *Utilisation des statistiques en histoire*, Paris, A. Colin, 191p.
- SEYDOU (C) 1977, *Bibliographie générale du monde peul*, Niamey, IRSH, (Etudes nigériennes n°43.
- SOURDEL (J) et SOURDEL (D) 2004, *Dictionnaire historique de l'islam*, QUADRIGE, PUF, 1028p.
- SZEMINSKI (J. A. N) 2006, 'La tradition orale comme source historique : le « livre 11 » du Ophin de Espana de Fernando de Montesinos'' in *Annales : histoire, sciences sociales n°2, mars- avril 2006*, pp 299- 336p.
- VANSINA (J) 1961, *de la tradition orale: essai de méthode historique*, Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique, Annales, série en Sciences Humaines, n° 36, 179P.
- VANSINA (J) 1972, *La légende du passé. Traditions orales du Burundi*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 257p.
- WILKS (I) 1970, "Documentary sources for African history", in *FAGE. J.Ded, Africa discovers her past*, London, O.U.P. PP 39- 46

II –Etudes et ouvrages Généraux

- ABADIE (M) 1927, *La colonie du Niger*, Paris, Sociétés d'éditions géographiques maritimes, 466p.
- ABUBAKAR (S) 1982, *Birnin Shehu (the city of Sokoto): A social and Economic History C.1809- 1903*, Ph. D theses, Department of History, A.B.U, Zaria, 285p.

- ABITBOL (M) 1979, *Tombouctou et les arma: de la conquête marocaine du soudan nigérien en 1591 à l'hégémonie de l'empire peulh du Macina en 1833*, Paris, Maisonneuve et Larose, 295p.
- ADAMU (H) 1978, *Hausa factor in West African History*, Zaria, A.B.U Press.
- ADANDE (A.B.A) 1980, *Les provinces orientales des Askia, fin XVe- XVIe siècle*, Paris, Direction Mauny, mémoire de maîtrise, 212p,
- ADELEYE (R. A) et autres 1971, *Power and Diplomacy in Northern Nigeria 1804- 1906*, Ibadan History series, Longman, 387p.
- AFEADIE (P. A) 1996, *The hidden hand of overrules: political agents and establishment of British colonial rule in Northern Nigeria*, New- York Oxford University Press, 210p.
- AL- HAJJ (M) 1973, *The Mahdist in the Northern Nigeria*, PhD theses, Department of History, A.B.U, Zaria, 308p.
- ALI (R) 1990, “ Women Emancipation under Shehu Usman Dan Fodio” , in *New Nigerian News Papers*, p 7.
- ALKALI (M. B) 1969, *A Hausa community in crisis: Kebbi in the nineteenth century*, A B U, Zaria, 358p.
- ALPHA GADO (B) 1988, *Sècheresses et famines au sahel : crises alimentaires et stratégies de subsistance en Afrique sahélienne (Burkina-Faso- Mali- Niger)*, thèse de Doctorat en Histoire, Université de Paris VII, 3T (140p, 520p, 118p).
- ANENE (J .C); BROWN (G) Ed 1966, *Africa in the nineteenth and twentieth centuries*, Ibadan University Press, 553p.
- ANSELAIN (A) 1981, *La question peule et, l'histoire des Egyptes Ouest africaines*, Paris, Karthala, 111p.

- ARDANT DU PICQ Le (C) 1931, ‘‘Une population africaine : les Dyerma’’ in *Bulletin du Comité d’Etudes Historique et Scientifique de l’Afrique occidentale Française*, Paris, Larose, pp 471- 704.
- ARZIKA (A) 1986, ‘‘Les migrations Arawa et la fondation de la principauté du Runkundum ’’, Mémoire de Maîtrise, Niamey, FLSH, 73P.
- ASSOCIATION DES HISTORIENS NIGERIENS 2006, *Histoire de l’espace nigérien : Etat des connaissances. Actes du premier colloque de l’AHN tenu à Niamey du 19 au 22 juin 1999*, éditions Daouda- 352 p.
- AYOUBA (G) 1995, ‘‘La question de l’établissement de populations songhay- dendi en pays tchanga : cas de Garou et de Madikali’’ in *Colloque international de Parakou*, Niamey, CELTHO, pp 101- 111
- BA HAMPATE (A), DAGET (J) 1955, *L’Empire peul du Macina (1818- 1853)*, Etudes Soudanaises n°3- IFAN, 306p.
- BAKO- ARIFARI (N) 1995, ‘‘Peuplement et populations dendi du Bénin: approches anthropo-historiques, in *Colloque international de Parakou*, Niamey, CELTHO, pp 113- 146.
- BALOGUN (S. A) 1974, *The place of Argungu in Gwandu history*, Ibadan- University- Press, pp 403- 416 vol7, n°3.
- BARRET (P) 1888, *L’Afrique occidentale: la nature et l’homme noir*, Paris, Challamel, 436p.
- BASTIDE (R) 1960, ‘‘Religions africaines et structures de civilisation’’, in *Politique Africaine n° 61*, Paris, pp 98- 111.
- BELLO (U) 1983, *The political thought of Mohammed Bello (1837- 1871) as Revealed in his Arabic writing. More especially Al- Ghayth al-*

- wabifa Sirat Al- Imam Al-adl*, Ph. D theses, London, 479p.
- BIRMINGHAM (D) 1970, "Historians and West Africa", in *FAGE. J-D*, ed, *Africa discovers her past*, London, O.U.P, pp 53- 59
- BOHANNA (P) 1969, *L'Afrique et les Africains*, Paris, Nouveaux- Horizons, 34p.
- BOUCHE (P) et MAUNY (R) 1946, "Sources écrites relatives à l'histoire des Peuls et des Toucouleurs" in *Notes Africaines n°31* pp 7-9.
- BOYD (J) 1982, *The contribution of Nana Asmau Fodio in the Jihad Movement of Shehu Dan Fodio forum 1820-1862*. M.A The polytechnic of north, London, 233p.
- BOYD (J) 1989, « Sultan Abubakar III of Sokoto, 1903- 1988», in *Islam et Sociétés au sud du Sahara n°3*, pp 119- 127.
- BRAUNE (W), "Abd al- Kâdir al- Djîlâni", in *Encyclopédie de l'Islam*, I, pp 71- 72.
- CARNOCHAN (j) 1967, "The coming of the Fulani, a Bacha oral tradition", in *Bull school of oriental and african studies n°3*, pp 622- 633.
- CHAFFE (K) 1992, *The state and Economy in the Sokoto Caliphate : Politicies and pratics in the Metropolitan Districts 1804- 1903 A.D*, PhD theses, Department of History, A.B.U, Zaria, 357p.
- CHAFE (K. S) 1994, "Challenges to the hegemony of the Sokoto Caliphate: A preliminary Examination in *Paideuma*, vol 40, 1994, pp 99-109.
- EDITION, "Inauguration officielle de l'université islamique de Say " in *le Sahel n°3652* du 18 janvier 1987, p. 3
- CHRETIEN (J .P) 1993, *L'invention religieuse en Afrique : histoire et religion en Afrique noire*, Paris, ACCT, Karthala, 488p.
- CISSOKO (S. M) 1966, *Histoire de l'Afrique occidentale : moyen – âge et temps modernes : VII^e siècle–1850*, Paris, Présence Africaine, 333p.

COLLOQUE INTERNATIONAL DE PARAKOU 1995, *Peuplements Migrations. Actes du premier colloque international,*

Niamey, CELTHO, 224P.

COQUERY-VIDROVITCH (C) et MONIOT (H) 1974, *L'Afrique Noire de 1800 à nos jours,* Paris, P.U.F, 462P.

COQUERY- VIDROVITCH (C) 1992, *L'Afrique Occidentale au temps des Français : colonisateurs et colonisés, C. 1860- 1960,* Paris, La Découverte, 460p.

COQUERY- VIDROVITCH. (C), GOERG. (O) et TENOUX. eds 1998, *Des Historiens africains en Afrique : logiques du passé et dynamique actuelles,* Paris, L'Harmattan, 357p.

CORNEVIN (R) 1961, *Histoire de l'Afrique : l'Afrique précoloniale du tournant du XVI^e siècle au tournant du XX^e siècle,* Paris, Payot, tome 2, 625p.

DELAFOSSÉ (M) 1972, *Haut- Sénégal –Niger : Le pays, les peuples, les langues,* Paris, G.P Maisonneuve et Larose, Tome 1, 429 p.

DE LATOUR (E) 1992, *Une aristocratie coloniale : Histoire et changements politiques en pays Mawri (Niger),* thèse de Doctorat 3^e cycle, Paris, Sorbonne, 424p.

DESATI (H)1945, *Du Danhomé au Benin- Niger,* Paris, Larose, 262p.

DESCHAMPS (H) 1967, *L'Europe découvre l'Afrique : Afrique occidentale 1794 – 1900,* Paris, Berger- Levrault, 282P.

DIALLO (T) 1972, *Les institutions politiques du Fouta- Djallon au XIX^e siècle,* Dakar, IFAN, 276 p.

DIGU'EN (A) 1928, *Notre empire africain noir, ses problèmes politiques et militaires,* Paris, C-Lavauzelle, 148p.

- DIOMANSY (S) 1972, *La pénétration européenne au Niger*, Niamey, De Souza, 55p.
- DIOP (Ch. A) 1960, *L'Afrique noire précoloniale*, Paris, Présence Africaine.
- DJIBO (M) 1986, *Le Siciya sud : de la naissance de l'Etat à l'arrivée des européens : 1640- 1898*, mémoire de maîtrise, Université de Niamey, FLSH, département d'Histoire, 162p.
- DONAIN (P) et LANCRENON (F) 1976, *Le Niger*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 128p.
- DRAMANI (I) 1975, *Les relations entre le Maroc et l'Empire Songhai dans la deuxième moitié du XVIe siècle*, thèse de Doctorat de 3^e cycle, Université de Paris VIII, 600p.
- DUPIRE (M) 1970, *Organisation sociale des Peul : étude d'ethnologie comparée*, Paris, Plon, 624p.
- DUPIRE (M) 1982, *L'Afrique noire dans les relations internationales au XVIe siècle : analyse de crise entre le Maroc et le Songhai*, Paris, Karthala, 257P.
- ELY (S.A.O) 1985, 'Ahmad Al Bakkay : une grande figure de l'histoire de la région de Tombouctou à l'orée de la conquête coloniale'', in *Etudes maliennes* n°2, Tombouctou, CEDRAB, pp 1- 15.
- FOURAGE (G) et VANOYE (J) 1972, *Le passé du Niger de l'antiquité à la pénétration coloniale*, SL tome 2 418p.
- GADO (B) 1977, 'Migrations des Zarma et la défense de leur territoire national du 19^e siècle'' in *Colloque Civilisation Noire et éducation*, Lagos, pp 1- 9.
- GADO (B) 1979, *Les Zarma : contribution à l'histoire des populations d'entre le Niger et Le Dallol Mawri*, thèse de Doctorat 3^e cycle, Paris I, 492P.
- GADO (B) 1980, *Le Zarmatarey : contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol- Mawri* - Niamey, IRSH, E.N N° 45, 356 P.

- GAGARA (S) 2003, *Monographie du Taghazar: des origines à la colonisation*, mémoire de maîtrise, UAM, FLSH, Département d'Histoire, 112p.
- GALLAIS (J) 1969, "Les Peuls en question" in *Revue de psychologie des peuples n°3*, pp 231-251.
- GALLIENI, Lieutenant colonel 1891, *Deux campagnes au Soudan Français : 1866-1888*, Paris, Hachette, 636p.
- GELLA (Y) 1986, *The foreign policy of the Caliphate of Mohammed Bello (1817- 1837). Toward the states of Borno, Adar, Ahir and the West*, Ph.D theses, Department of History, A.B.U, Zaria, 403p.
- GOLDZINER (I) 1952, *Etudes sur la tradition islamique*, Paris, A Maisonneuve, 357p.
- GRIAULE (M) 1948, *Les grands explorateurs*, Paris, PUF, QJ? 128p.
- HALL (R) 1971, *Découverte de l'Afrique*, Paris, Librairie Larousse, 159p.
- HAMA (B) 1967, *Histoire du Gobir et de Sokoto*, Paris, Présence Africaine, 172p.
- HAMANI (D) 2010, *Quatorze siècles d'histoire du Soudan central: le Niger du VII^e au XX^e siècle*, Niamey, Alpha, 510P.
- HEUSSLER (R) 1968, *The British in northern Nigeria*, New York Oxford University Press, 210p.
- IDRISSA (K) 1987, *La formation de la colonie du Niger (1880-1922). Des mythes à la politique du "mal nécessaire"*, thèse de Doctorat d'Etat Es- Lettres et Sciences Humaines, Université de Paris VII, volume1, 477 p.
- IRWIN (J.P) 1973, "An Emirate of the Niger bend: a political history of Liptako" in *the nineteenth century*, Michigan University microfilms, 202 p.
- JUMAE (I. M) 1988, *Slavery in Sokoto City C.1804- 1936*. M.A theses, Department of History, A.B.U, Zaria, 190p.
- KAKE (I. B) 1974, "La civilisation de la boucle du Niger du 11^e au 16^e siècle", in

Politiques Africaines n° 89, Paris, pp 75- 100.

KAKE (I. B), COMTE (G) 1976, *Askia Mohamed l'apogée de l'empire songhay*, Dakar-
Abidjan, NEA, 96p.

KEITA (M) 1978, *Etude de Say*, Niamey, IRSH, PNUD, 153p.

KHANI (A. M) 1979, *The intellectual origin of Sokoto Jihad*, Ibadan, 112p.

KHALED (M. K) 1992, *Des hommes autour de l'envoyé de Dieu*, Beyrouth, Dar El Aker,
598p

KIRK- GREENE (A.H.M) 1966, *The Emirates of northern Nigeria*, London Oxford
University Press, 638p.

KIRK- GREENE (A.H.M)1970, "Heinrich Barth : an exercise in empathy", in
ROTBURG, (R.I), ed, *Africa and its explorers motives, methods and impact*, London, O.
U. P, PP 13- 38.

KIRK- GREENE (A.H.M) 1972, *Gazetters of the northern provinces of Nigeria voll: the
Hausa Emirates (Bauchi, Sokoto, Zaria, Kano)*, Frank
Cass, London, 200p.

KISCH (M) 1910, *Letters and Sketches from northern Nigeria*, London- Chatto, 224p.

KI-ZERBO (J) 1978, *Histoire de l'Afrique noire*, Paris, Hatier, 731 p.

KOUTCHI (D) 1985, *La principauté du Kurmey des origines à la conquête coloniale :
contribution à l'étude des populations soney du Gurma*, mémoire de
maîtrise, Université de Niamey, FLSH, département d'Histoire, 199p.

LAST (M) 1967, *The Sokoto caliphate*, London, Longmans, 280p.

LEBON (A) 1901, *La politique de la France en Afrique 1896-1898, Mission Marchand-
Niger, Madagascar*-Paris, Plon, 319p.

LEFEBVRE (C) 2003, *Les frontières du Niger*, Mémoire de DEA d'Histoire, Université
Paris I, 184 p.

- LEFEBVRE (C) 2008, *Territoires et frontières : du Soudan Central à la République du Niger de 1800 à 1964*, thèse de Doctorat en Histoire, Université de Paris I, CEMAF, 2 vol (501, 233).
- LHOTE (H) 1958, *L'extraordinaire aventure des Peuls*, Paris, pp 48-58
- LONGUET (A) 1921, *L'origine commune des religions*, Paris, Felix-Alcan, 196p.
- LUPTON (K) 1979, *MUNGO Park the african traveler*, NEW- York: Oxford University Press, 272 p.
- MAGAJI (B. U) 1986, *The role of slavery in the economy and society of Gwandu Emirate in the nineteenth century*, History Degree, Department of History, University of Sokoto, 69p.
- MAHADI (A) 1982, *The state and economy: The Sarauta system and its role in shaping the society and economy of Kano with particular reference to the Eighteenth and nineteenth Century*, PhD theses, Department of History, A.B.U, Zaria, (vol 1 et vol2), 790p.
- MAHAMAN (A) 2002, 'La place des documents en langue arabe dans l'histoire du Niger' in *Revue de l'Institut de Recherche en Sciences Humaines vol 10*, pp 89- 110.
- MAISHANU (M. H) 2007, *Five centuries of historical writing in hausaland and Borno (1500- 2000)*, Lagos, Macmillan, 371p.
- MAQUET (J) 1962, *Les civilisations noires (histoire, techniques, arts, (sociétés)*, Paris, Marabout Université, 319p.
- MAZENOT (G) 2005, *Sur la pensée de l'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 536p.
- M'BOKOLO (E) 1980, *L'Afrique au XX^e siècle*, Paris, Montréal, 283p.
- M'BOKOLO (E) 2004, *Afrique noire: histoire et civilisation du XIX^e siècle à nos jours*,

- Paris, Hatier : Agence internationale de la Francophonie, 587p.
- MCEWAN (P.J.M) 1969, *Nineteenth century Africa*, London- Oxford, 418p.
- MICHAEL (O. F) 1989, *Inter- Group relations Amongst the Reverie Communities of the upper middle Niger and the Kabi valley 1500- 1806 AD*, Department of History, Sokoto, 396p.
- MOATTI (M) 1984, *Un exemple de colonisation dans la boucle du Niger : Le poste de Say (1897-1899)*, Mémoire de DEA-Université de Paris I ,32 p
- MOHAMMADOU (E) 1969, *Les Peuls du Niger : groupes ethniques et dialectes*, Yaoundé, CAMLANG, 93p.
- MOUMOUNI (Y) 1982, *Le royaume kurtey du Gorgol : des origines à l'implantation de la colonisation française*, mémoire de maîtrise, Université de Niamey, FLSH, département d'Histoire, 199p.
- MOUMOUNI (Y) 1997, *Contribution à l'étude du passé Songhay ; l'histoire du Dendi des origines à la fin du 16^e siècle*, Abidjan- Université, 429p.
- MORLAT (P) 2003, *La question religieuse dans l'empire colonial français*, Paris, les Indes Savantes, 175p.
- MOUSSA (B) 1983, *Introduction à l'étude des vallées sèches du Niger. Le Dallol-Bosso : un essai de Géographie appliquée*, mémoire de maîtrise, Université scientifique et médicale de Grenoble (Institut de géographie alpine), 120p.
- OLIVIER DE SARDAN (J. P) 1982, *Concepts et conceptions songhay – zarma : histoire-culture- société*, Paris, Nubia, 447p.
- OLIVIER DE SARDAN (J. P) 1984, *Les sociétés songhay- zarma*, Paris, Karthala, 299p.
- PERRON (M) 1929, *Le Pays Dendi*, Paris, Larose, pp51-83.
- PIAULT (M. H) 1970, *Histoire mawri : introduction à l'étude du processus constitutif*

- d'un Etat*, Paris, CNRS, 194p.
- PROUST (L) 1924, *Visions d'Afrique*, Paris, Quillet, 268p.
- REGISMANSET (Ch) 1912, *Questions coloniales : 1900-1912*, Paris, Larose, 269p.
- ROBIN (M) 1939, '' Note sur les premières populations de la région de Dosso'', in *BIFAN T₁*, Paris, Larose, pp 401-411.
- RONDOT- SAINT (M) 1929, *Notre empire africain noir*, Paris, société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 312p.
- ROTBURG (R.I) ed 1970, *Africa and its explorers: motives, methods, and impact*, London, O. U. P, 351P.
- ROTHIOT (J. P) 1984, *Zarmakoy Aouta, les débuts de la domination coloniale dans le cercle de Dosso (1898-1913)*, Thèse de Doctorat 3^{ème} cycle, ParisVII, 569 p.
- SALIFOU (A) 1989, *Histoire du Niger*, Paris, Nathan, 311p.
- SALIFOU (M) 1986, *LE KURHWAY : des origines à la pénétration coloniale*, mémoire de maîtrise, Université de Niamey, FLSH, 185p.
- SANANKOUA (B) 1990, *Un Empire peul au XIXe siècle : la Dina du Maasina*, Paris, Karthala : ACCT, 174 p.
- SERE de RIVIERES (Ed) 1965, *Histoire du Niger*, Paris, Berger- Levrault, 310P.
- SIDIKOU (A. H) 1974, *Sédentarité et mobilité entre le Niger et Zgaret*, Niamey, Etudes Nigériennes n° 34, 250 p.
- SMALDONE (J) 1977, *Warfare in the Sokoto Califate: Historical and Sociological perspectives*, London, Cambridge University Press, 228 p.
- SOUMANA (D) 2010, *Histoire de la chefferie traditionnelle de Kure, des origines à nos jours*, mémoire de maîtrise, UAM, FLSH, Département d'Histoire, 99p.

- SURET-CANALE (J) 1964, *Essai sur la signification sociale et historique des hégémonies peules (XVIII – XIX^{ème} siècles)*, Paris, Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes, 46 p.
- SURET-CANALE (J) 1968, *Afrique noire : géographie, civilisation, Histoire*, Paris, éditions sociales, 395p.
- TUKUR (M. M) 1979, *The imposition of British colonial Domination on the Sokoto Caliphate, Borno and neighbouring states (1897- 1914): A reinterpretation of the colonial sources*, Degree of Doctor of philosophy of the Department of History, ABU, Zaria, 1046p.
- URVOY (Y) 1936, *Histoire des populations du Soudan Central*, Paris, Larose, 339p.
- USMAN (A. D) 1989, *The politics of tradition and change in the northern Nigeria: the case of the Sokoto Sultans 1903- 1988*, Master of Arts, Department of History, 133p.
- USMAN (N. M) 1985, *'A sequence of political change' Gwandu- Birnin Kebbi relationship in the nineteenth century*, History Degree, Usmanu dan Fodiyo University, Department of History, 109p.
- WEBSTER (J-B), BOAHAN (A.O) et IDOWU (H-O), 1967 *The growth of African civilisation: the revolutionary years west Africa since 1800*, London, Longman, 343p.
- WILLS (A. J) 1968, *The story of Africa*, Londres, University of London Press, 128p.
- ZOUMARI ISSA (S) 1982, *Le sonèy (songhay) après la conquête marocaine (1592-1900) : formation des provinces historiques : Téra, Goor(Goruol), Namaro, Kokoru, Gothey : contribution à l'histoire des sonèy post impérial et précolonial (République du Niger)*, thèse de 3^e cycle, Paris1, 287P.

III- Etudes et ouvrages spécialisés

ABU- NASR (J.M) 1965, *The Tijaniyya- A Sufi order in the moderne world*, London

Oxford University Press, 204p.

ALLOKOYE 2003, " Convaincre par la pédagogie de l'exemple " *in le Républicain*

N°554 du 2 au 08 janvier, P2.

AGA KHAN (P) et ALI (Z) 1943, *L'Europe et L' Islam*, Genève, ed du Mont Blanc, 79p.

A'LA MAOUDOUDI (A) 1973, *Comprendre l'Islam*, Paris, Association des Etudiants

Islamiques en France, 169 p.

ANDERSON (J .N.D) 1978, *Islamic lawin Africa*, Londres, Frank Cass, 409p.

ANDRE (P. J) 1922, *L'Islam et les races*, Paris, Paul Geuthner, tome1, 270p.

ANDRE (P. J) 1924, *L'Islam noir*, Paris, Librairie orientaliste, 109 p.

ARNAUD (R) 1912, « L'Islam et la politique musulmane française en Afrique occidentale

française » *in l'Afrique française, renseignements coloniaux*, pp

3-20, 115- 127 et 145- 154.

AROUA (A) 1969, *L'islam à la croisée des chemins*, Alger, SNED, 130 p.

AYAGERE (P.D) 1971, *The life and work of Abdullahi b. Fudi*, Ph.D, Ibadan 463p.

BAH (T. M) 2000, "Islam et intégration politique en Afrique de l'ouest : le Jihad peul du

XIXe siècle" *in Al- Maghrib al -Ifriqyâ : revue spécialisée*

danpatrimoine et les études africaines n°1, pp 7- 27.

BAKA (H) 1992, *Contribution à l'Histoire des Migrations et de la Mise en Place des*

Populations Peul de la Rive Droite du Fleuve Niger, Entre Lamordé et

Say : du XVII^e au XIX^e Siècle, Mémoire de Maîtrise d'Histoire,

Université Nationale du Benin, Faculté Des Lettres, Des Arts Et Des

Sciences Humaines, 124p.

BALLARD 1947, *L'Islam et l'occident*, Paris, les cahiers du sud, 395p.

- BALOGUN (I) 1967, *The position of Gwandu in the Sokoto caliphate*, London, Longman, 280 p.
- BALOGUN (I) 1967, *Uthman Dan Fodio*, Lagos, Islamic- publications bureau, 105p.
- BALOGUN (S. A) 1970, *Gwandu emirates in the nineteenth century with special reference to political relations (1817-1903)*, University of Ibadan, 573p.
- (BALOGUN (S. A),
- 1973(a), ‘‘Three Nigerian emirates: a study in oral history’’ in *Journal of the Historical Society of Nigeria* pp 435- 437.
- 1973(b), ‘‘Succession tradition in Gwandu history (1817- 1918)’’ In *Journal of the Historical Society of Nigeria*, Ibadan University Press, p 17- 34.
- BATRAN (A) 1973, ‘‘An introduction note on the impact of Sidi Al- Mukhtar Al- Kunti (1729- 1811) on West African Islam in the 18 th and 19th centuries’’, in *Journal of Historical society of Nigeria*, 6, 4.
- BATRAN (A) 1989, ‘‘The nineteenth Century Islamic Revolutions in West Africa’’, in UNESCO (éd), *General History of Africa*, vol 6, pp 537- 554.
- BEIDI (B .H) 1993, *Les peuls du Dallol Bosso*, Saint –Maur : Sepia, 189 p.
- BEIDI (B .H) 2003, *Histoire des peuls du Dallol*, MEBA, Albasa s/c GTZ-2PEB, 213P.
- BEL (A) 1938, *La religion musulmane en Berbérie : Esquisse d’histoire et sociologie religieuse*, Paris, Paul Geuthner, Tome 1, 441 p.
- BOAHEN (A) 1966, *El Hadj Omar : chronique de la guerre sainte*, Paris, P.J. Oswald à Honfleur, 133p.
- BÖWERING (G) 1996, ‘‘Règles et rituels soufis’’, in A. Poponic & G- Veinstein dir), *Les vies d’Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à aujourd’hui*.Paris- Fayard, pp 139- 156.

- BREVIE (J) 1923, *Islamisme contre "Naturisme" au Soudan Français : Essai de psychologie politique coloniale*, Paris, Ernest Leroux, 320 p.
- BROCKELMAN (C) et TAZEROUT (M) 1949, *Histoire des peuples et des Etats islamiques depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 477 p.
- BRUINESSEN (M. V) 1996, « Les Soufis et le pouvoir temporel », in Popovic & G. Veintein (dir), *Les Voies d'Allah*. Paris, Fayard, pp 242- 253.
- BURLLOT (J) 1983, *La civilisation islamique*, Paris, Hachette, 288p.
- CARDAIRE (M) 1949, *Contribution à l'étude de l'Islam noir*. Paris, IFAN.
- CARRET (J) 1959, *Le maraboutisme et les confréries religieuses musulmanes*. Alger, Imprimerie officielle, 35p.
- CHATELIER (A) 1899, *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, Paris- G- Steinhell, 370p.
- CHELBI (M) 2004, *L'Islam en procès*, Paris, L'Harmattan, 212p.
- CHELHOD (J) 1958, *Introduction à la sociologie de l'Islam*, Paris, Besson- Chante-Merle, 265 p.
- CISSE (A. K) 1975, *L'administration française dans la région de Say (Niger) de 1895 à 1927*, mémoire de maîtrise, Histoire, Université Paris III, 202 p.
- CISSE (A. M) 2001, *Le Niger à la croisée des chemins*, Yaoundé, [SM], 131 p.
- COULON (Ch) 1983, *Les musulmans et le pouvoir en Afrique Noire. Religion et contre-culture*. Paris, Khartala, 176p.
- CUOQ (J. M) 1975, *Les musulmans en Afrique*, Paris Maisonneuve et Larose, 523p.
- CUOQ (J. M) 1984, *Histoire de l'Islamisation de l'Afrique de l'ouest. Des origines à la fin du XVI^e siècle*. Paris, Geuthner, 347p.
- DELAFOSSSE (M) 1911, " Les confréries musulmanes et le maraboutisme dans les pays du Sénégal et du Niger", in *L'Afrique française, Renseignements*

coloniaux, pp 82- 90.

DESCHAMPS (H) 1954, *Peuples et nations d'outre-mer: Afrique- Islam- Asie du Sud*, Paris, Dalloz, 475 p.

DIALLO (H) 2009, *Histoire du sahel au Burkina- Faso : agriculteurs, pasteurs et Islam (1740- 1960)*, Thèse de Doctorat d'Etat en Histoire, Université de Provence, Département d'Histoire, vol₁ et vol₂, 740 p.

EL- BOKHARI 1984, *Les traditions islamiques*, Paris, Maisonneuve, vol1 682p, vol2 652p, vol3 700p et vol4 676p.

FREMONT (J) 1991, *La France et l'Islam depuis 1789*, Paris, PUF, 290p.

FROELICH (J. C) 1962, *Les musulmans d'Afrique noire*, Paris, DE L'ORANTE, 406p.

GABORIEAU (M) & GRANDIN (N) 1996, ‘ Le renouveau confrérique (fin XVIII- XIXe siècle) ‘, in A. Popovic & Veinstein (dir), *les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à aujourd'hui*. Paris, Fayard, pp 68-93.

GARDET (L) 1977, *Les hommes de l'Islam. Approche des mentalités*. Paris, Editions Complexe, 441p.

GARDET (L) 1988, *L'Islam, Religion et Communauté*. Paris, Desclée de Brouwer, 4^e édition, 496p.

GILSENAN (M) 2001, *Connaissance de l'Islam*, Paris, Karthala, 245p.

GOMEZ-PEREZ (M) 2005 (Sous la direction), *L'Islam politique au sud du Sahara : Identités, discours et enjeux*, Paris, Karthala, 643p.

GOMEZ-PEREZ (M) 2005, ‘ Trajectoire de l'Islam en Afrique de l'ouest’ in *Espirit* août-septembre’’ pp 128-137.

GOUILLY (A) 1952, *L'islam dans l'Afrique occidentale Française*, Paris, Larose, 318 p.

- GOUILLY (A) 1954, *L'Islam devant le monde moderne*, Paris la Nouvelle éd, 296p.
- GREENBERG (J) 1975, *The influence of Islam on a Sudanese religion*, University of Washington Press, 73p.
- GRIL (D) 1996, ‘ ‘ Les débuts du Soufisme ‘ ‘, in A.Popovic & G. Veinstein (dir), *les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à aujourd'hui*, Paris, Payot, pp 27-43.
- GWANDU (A. A) 1977, *Abdullahi b. Fodio as a Muslim Jurist* Ph.D, Faculty of Arts in the University of Durham, 245p.
- HAMANI (D) 2007, *L'Islam au Soudan Central : Histoire de l'Islam au Niger du VII^{ème} au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 335 p.
- HAROUNA (S) 1985, *Contribution à l'histoire des populations du Boboy: Essai sur l'histoire des Tobili et des Gole (Yeni et Koygolo à l'époque précoloniale)*, mémoire de maîtrise, Université de Niamey, FLSH, département d'Histoire, 126p.
- HOGBEN (S.J), *An introduction to the history of the Islamic states of Northern Nigeria*, 347p.
- HOLT (P. M) 1970, *The history of Islam*, vol2, Cambridge University- Press, 439p.
- HUMI (I. H) 1977, *Answer to an enemy of Islam*, 3e éd, Istanbul, Danussafaka Cad, 128p.
- IDRISSA (K) 1979, *Guerres et sociétés : les populations du Niger occidental au XIX^e siècle et leurs réactions face à la colonisation : 1896 -1906 (République du Niger)*, thèse de 3^e siècle, Paris 7, 461P.
- IDRISSA (K) 1981, *Guerres et Sociétés : Les populations du Niger occidental au XIX^e siècle et leurs réactions face à la colonisation (1898-1906)*, Niamey, IRSH, 222 p.
- IMAM (I) 1966, *The biography of Shehu Othman Dan Fodio*, Zaria- Gaskya corporation,

67p.

INTERNATIONAL AFRICAN SEMINAR 1969, *Islam in tropical Africa*, A B U, Zaria

Oxford-University Press, 470p;

IRWIN (J P) 1973, *An emirate of the Niger bend. A political history of Liptako in the nineteenth century*. University of Wisconsin, 205p.

JACKMAN (E. J.R) 1971, *The history of islam in Hausaland*. Dubuque: School of theology, 157p.

JOHNSTON (H.A.S) 1967, *The Fulani empire of Sokoto*, London- Oxford University Press, 312p.

JOMIER (J) 1964, *Introduction à l'Islam actuel*, Paris, du Cerf, 221 p.

LAIZE 1919, 'L'Islam dans le Territoire Militaire du Niger'' in *Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de L'AOF Bul n°2*, Paris, Larose, pp 177-183.

LE CHATELIER (A) 1899, *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, Paris- G- STEINHEIL, 374 p.

LEM (F. H) 1943,' Un centre d'islamisation au Moyen Niger : Say'' in *Terre d'islam* SL pp 51-78.

LEVTZION (N); LAST (D.M) 1969, 'The Sokoto Caliphate and the muslim and chiefs in West Africa'' in *Journal of the historical society of Nigeria*, pp 211- 230.

LEWIS (I. M) 1969, *Islam in tropical africa*- oxford- international african institute, 470p.

MAHAMADOU, "Islam et développement " in *Sahel Dimanche n° 107* du 25 janvier 1987, pp 2 à 3.

MAHAMAN (A) 1997, *The place of Islam in Shaping French and British colonial Frontier Policy in Hausaland 1890-1960*, Ph.D (History) Degree

Faculty of Arts, A B U, Zaria 488 p.

- MAHAMAN (A) 2007, ‘Le Jihad d’Usman dan Fodio et ses répercussions dans l’espace nigérien’ in *Revue d’Histoire et Archéologie*, IRSH- FLSH, Université Abdou Moumouni de Niamey pp 53-70.
- MA’HIBOU (S. M) 1983, *La pensée politique et sociale D’Abdullahi B- Fudi (1765-1829)*, Thèse de Doctorat 3^{ème} Cycle-Paris-Sorbonne (Paris IV), Département des Etudes Arabes et Islamiques, 289 p.
- MAJUK (E. S) 1988, *Islam and colonialism in Northern Nigeria : A study in The use of religion domination in Sokoto and its environs, 1900 – 1960*, Degree of Master of Masters of Arts, History, ABU, Zaria, 291p.
- MARRONE (I) 1970, *Le Tidjanisme*, Paris, Larose, 79p.
- MARTHELOT (P) et autres 1965, *Islam : Civilisation et religion*, Paris- Fayard, 251p.
- MARTIN (B.G) 1976, *Muslim Brotherhoods in 19th century Africa*. Cambridge University- Press, 267p.
- MARTY (P) 1920, *Etudes sur l’islam et les tribus du Soudan*, Paris, Fayard, 251 p.
- MARTY (P) 1931, " L’Islam et les tribus de la colonie du Niger" in *Revue des études Islamiques*, cahier 11, pp139-240
- MASSE (H), 1966 *L’Islam*, Paris, Amand-Colin, 223 p.
- MASSIGNON (L), 1939 *Situation de l’Islam*. Paris, Paul Geuthner, 32p.
- MEUNIER (O) 1997, *Les routes de l’islam : anthropologie politique de l’islamisation de l’Afrique de l’Ouest en général et du pays hausa en particulier du VII^e au XIX^e siècle*, Paris, l’Harmattan, 203P.
- MIQUEL (A) 1968, *L’Islam et sa civilisation du VII^{ème} au XX^{ème} siècle*, Paris, Armand-Colin, 571 p.
- MONTCLOS (M.A.P) de 2002, ‘Les esclaves invisibles de l’Islam : à quand l’heure de

vérité'', in''*Etudes*'' , Paris, Assas, pp 751- 759.

MONTEIL (V) 1963, *Le monde musulman*, Paris, Horizons de France, 287p.

MONTEIL (V)

1964(a), *L'Islam noir*, Paris, Seuil, 367p

1964(b), 'La religion des black muslims'' in ''*Espirit*'' n° d'octobre, 30p

MOULAYE (H) 1995, *La transmission du savoir religieux en Afrique Subsaharienne :*

Exemple de commentaire Coranique à Saayi, Thèse de Doctorat
Nouveau-Régime, Université de Paris IV, Tome 1, 254 p.

MOUMOUNI (S) 2003, *Soufisme et réforme socio- politique et culturelle en Afrique : vie*

et œuvre du Cheikh Uthman Dan Fodio (1754- 1817), thèse de
Doctorat, Bordeaux III, 384p.

MOUMOUNI (S) 2008, *Vie et œuvre du Cheikh Uthman Dan Fodio (1754- 1817) : de*

l'Islam au Soufisme, Paris, L'Harmattan, 222p.

NICOLAS (G) 1978, ''L'enracinement ethnique de l'islam au sud du Sahara mission to

Wich is prefixed an account : étude comparée'' in *Cahiers d'études
africaines* vol XVUI, n°3, 31p.

PELLEGRIN (A) 1937, *L'Islam dans le monde musulman : dynamique politique, position*

de l'Europe et de la France, Paris, Payot, 182p.

POPOVIC (A)& VEINSTEIN (V). (éds) 1986, *Les ordres mystiques dans l'Islam.*

Cheminement et situation actuelle. Paris, EHESS.

POPOVIC (A)& VEINSTEIN (V). (éds) 1996, *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques*

dans le monde musulman des origines à aujourd'hui,
Paris, Fayard.

PREMARE (A. L) 2002, *Les traditions de l'Islam : entre écriture et histoire*, Paris, Seuil,

535p.

- QUICK (H. A) 1995, *Aspects of Islamic social intellectual history in hausaland : Uthman Ibn Fudi, 1774- 1804*, Degree of Doctor of philosophy, Graduate department of History, in the University of Toronto, 239p.
- RAULIN (H) 1971, *Rapport intérimaire sur le thème de Say*, Niamey, IRSH, BRO 142.
- RAULIN (H) SD, *Un aspect historique des rapports de l'animisme et de l'Islam au Niger*, SM, SL, 25P.
- ROBINSON (D. Ed) 1997, *Le temps des marabouts: itinéraires et stratégies islamiques en Afrique occidentale française (1880- 1960)*, Paris, Karthala, 583p.
- ROLLAND (J. F), 1976 *Le grand Capitaine*, Paris, Bernard – Grasset, 267 p.
- ROMELL (J) et EDWARD (J) 1971, *The history of Islam in hausaland*, Iowa: Aquinas institute of philosophy and theology, 154p.
- RONDOT (P) 1960, *L'Islam et les musulmans d'aujourd'hui*, Paris, de L'Orante Tome 1, 374p et Tome 2, 261 p.
- ROUCH (J) et autres 1960, *Les musulmans d'Afrique Noire*, Paris, PUF, 122 p.
- SALEH (S) 1979, *Réponse de l'Islam aux défis de notre temps*, Beyrouth, Arabelle, 192p.
- SAMITH (A. El) 1974, *Le chemin de la foi en Dieu au moyen de la pensée éclairée*, Paris, Beyrouth, Dar Al- Kitab, 128p.
- SIDI (A. B) 1983, *L'Islam et le pouvoir politique en Afrique occidentale: cas du Niger*, Lomé, Université du Benin, 94p.
- SIMOZRAG (A) et GOASGUEN (Y) 1999, *Nouveau dialogue entre un musulman et un Chrétien*, T2, CADIS, Ouagadougou, 239P.
- SIRADJI (S) 2010, "1^{er} festival de la chanson islamiques pour la paix au Niger : promouvoir et partager les messages de tolérance et de paix véhiculés par les chansons islamiques" in *Le Sahel n°7895* du 22 mars 2010, p10.

- SMITH (H. F.C) 1961, ‘‘The islamic revolutions of the 19th century’’, in *Journal of the historical society of Nigeria Vol2*, Ibadan University-Press pp 169-185.
- SMITH (H. F.C) 1969, The Fulani empire of Sokoto in *Journal of the the Historical society of Nigeria vol4*, Ibadan University- Press, pp615- 619.
- TAPIERO (E) 1971, *Le Dogme et les rites de l’Islam par les textes*, Paris, Klincksieck, 95p.
- TRAORE (A), *Islam et colonisation en Afrique. Cheikh Hamahoullah, homme de foi et résistant*. Paris, Maisonneuve & Larose, 278p.
- TRIAUD (J.L) 1973, *Islam et sociétés soudanaises au Moyen Age*, Paris, CNRS, 238p.
- TRIAUD (J.L) 1986, ‘‘Le thème confrérique en Afrique de l’Ouest. Essai historique et bibliographique ’’, in A. Popovic et G. Veinstein, *les ordres mystiques dans l’Islam. Cheminements et situation actuelle*. Paris, Edition l’EHESS, pp, 271- 282.
- TRIAUD (J.L) 1995, *La légende noire de la Sanûsiyya : une confrérie musulmane saharienne sous le Regard français (1840-1930)*, Paris, Maison des Sciences de l’Homme, Tome 1 et Tome 2, 1151 p.
- TRIAUD (J.L) 1996, ‘‘ L’Afrique occidentale et centrale ’’, in A. Popovic & G. Veinstein (dir), *les voies d’Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à aujourd’hui*. Paris, Fayard, pp 417-427.
- TRIMINGHAM (J. S) 1970, *A history of Islam in West Africa*- Oxford University Press, 262p.
- WESTERMARCH (E) 1935, *Survivances païennes de la civilisation mahométane*, Paris, Payot, 230p.
- ZAHRADEEN (M. S) 1976, *Abdullahi ibn Fodio’s contributions of the Fulani Jihad in*

the nineteenth century Hausaland, Ph.D theses, MC GILL
University, Montréal, 327p.

ZAKARIA 2007, "Say" in *Sahel Dimanche* n° 1254 du 28 septembre, pp. 10 à 11.

ZAKARI (M) 2007, *L'Islam dans l'espace nigérien : Des origines (VII^e siècle) au début des années 2000*, Thèse de Doctorat d'Etat Es-Lettres et Sciences
Humaines, Université ABDOU MOUMOUNI FLSH, Niamey, Vol₁,
357p et Vol₂, 235p.

ZAKARI (M) 2009, *L'Islam dans l'espace nigérien (VII^e siècle- 1960)*, Paris,
L'Harmattan, 317P.

ZARCONE (T) 2003, "Regard de l'islam, regard de l'occident" in *Dogme n°200*,
Paris, PUF, PP 58-72.

Site Web

Pratiques religieuses au Niger in [http://www. Ird.ne/parteneriat/lasdel/pvd/15 diomana.pdf](http://www.Ird.ne/parteneriat/lasdel/pvd/15_diomana.pdf).
consulté le 08/11/07.

http://fr.wikipedia.org/wiki/islam_au_niger_au_Niger-34K. consulté le 20/08/12.

http://fr.wikipedia.org/wiki/islam_au_niger_au_Niger-80K. consulté le 09/10/12.

http://humanitaire.revues.org/index_1023html-58k. consulté le 10/01/13.

Person Yves, tradition orale et chronologie in : Cahiers d'études africaines pp 462- 476.

Doi : 10.3406/CEA.1962.2987

url. [http : //www. Persée-fr./web/revues/home/prescript/article/cea_000](http://www.Persée-fr./web/revues/home/prescript/article/cea_000) consulté le
25/03/13.

Table des cartes

N°	Titres	pages
N° 1	Lieux d'enquêtes	16
N° 2	Etat de l'islamisation dans l'Ouest du Niger à la fin du XVI ^e siècle	68
N° 3	Centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger du XVI ^e au XIX ^e siècle	87
N° 4	Localisation du département de Birni N'Gaouré ou Boboye dans l'Ouest du Niger	93
N° 5	Les principaux villages historiques du Boboye	135
N° 6	Localisation de Say dans l'Ouest du Niger	151
N° 7	Itinéraire de Mahaman Diobbo	159
N° 8	Aire d'influence de Mahaman Diobbo	208
N° 9	Localisation du canton de Sinder	243
N° 10	Les religions dans l'Ouest du Niger à la fin du XIX ^e siècle	287

Table des photos et illustrations

N°	Titres	Pages
N° 1	La tombe de Boubacar Louloudji à Tamkalla	118
N° 2	La tombe de Yacouba Nabamé à Argoungou	132
N° 3	Issa Ko à Boumba	147
N° 4	Arewa House	413
N° 5	Bibliothèque Abdullahi Fodiyo à Sokoto	414
N° 6	Tambours de guerre	415
N° 7	Liste des souverains du Nord Nigeria ayant pris l'étendard du Jihad à Sokoto	416
N°8	La tombe d'Abdullahi Toga à Argoungou	417
N° 9	Echantillons d'armes de guerre des Kabbawa	418
N° 10	Echantillons d'étendard du Jihad	419

ANNEXES

ANNEXE 1 : CHANT RELIGIEUX DE MAHAMANE

DIOBBO

CHANT 1 : Urru faaba

Koy ma salli, salli boobo

Ga Muhammadu nda sahaabey

Ha kaza haala kut' bu hu

Ay ga urru, urru boobo

5 Ya Ilahi, urru faaba

Ay ga urru, faabakow ku

Faaba tamba wakti yoŋ ku

Gaahamey beri jinde yoŋ ku

Borciney koy tuuri yoŋ ku

10 Ya Ilahi, urru faaba

Faaba tamba almaney ben

Haw koyey naŋ zama haw ben

Barikarey go kaaru heri ben

Iri ga jirbi farmi mana ben

15 Ya Ilahi, urru faaba

Wande kooga kurŋe na fay

Kurŋe kooga wande na a fay

Bagna laala na nga koy fay

Zamana diina mo na koy fay

20 Ya Ilahi, urru faaba

Appel au secours

Dieu bénisse, de beaucoup de bénédictions

Mohamed et ses compagnons

Ainsi que tous les porteurs de livres sacrés

J'appelle au secours, d'un appel insistant

O Seigneur, porte- nous secours

J'appelle au secours, le secoureur tarde

Au secours ! C'est assez d'attente

Les corps se sont amaigris et les cous allongés

Les nobles sont réduits à ramasser du bois

O Seigneur, porte- nous secours

Secours – nous vite, le bétail est décimé

Les bergers n'en sont plus, faute de troupeau

Voici les cavaliers mais, point de monture

On est contraint à dormir en saison de culture

O Seigneur, porte – nous secours

L'époux a divorcé l'épouse maigre

L'épouse a divorcé l'époux maigre

Le mauvais esclave a renié son maître

Et la religion, aujourd'hui, s'est écartée de voie de Dieu

O Seigneur, porte – nous secours

Wande henna kurŋe wonga	L'épouse vertueuse est repoussée par le mari
Ize henna baaba wonga	L'enfant vertueux est repoussé par le père
Kayne henna beere wonga	Le cadet vertueux est repoussé par l'aîné
Borcino mo haawi wonga	Et le noble est repoussé par l'honneur
25 Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte – nous secours
Zati warga juuwu na ben	L'embonpoint est emporté par la faim
Zanka kayney wakti ni ben	La jeunesse est emporté par l'âge
Seeku zeeney ciiti ni ben	Les vieillards sont emportés par la mort
Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte – nous secours
30 Borciney ye Bagna yon ra	Les nobles se sont confondus aux esclaves
Arwasey ye arkusey'ra	Les jeunes se sont confondus aux vieillards
Alborey ye woyborey ra	Les hommes se sont confondus aux femmes
Alfagey ye jaahiley ra	Les savants se confondus aux ignorants
Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte – nous secours
35 Taali kaŋ i te, i dirgana ko	Le mal qu'ils font, ils l'oublient aussitôt
Gomni kaŋ Ni te, i dirgana ko	Le bien que Tu fais, ils l'oublient aussitôt
Baani kaŋ Ni te, i dirgana ko	La bonté dont Tu fais montre, ils l'oublient aussitôt
Adunnia zumbu windi ra ko	La fin du monde se profile déjà dans les familles
Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte – nous secours
40 Ya Ilahi, tuubi tuubi	O Seigneur nous nous repentons

Marsan wo ya iri ga tuubi	Maintenant nous nous repentons
Day ma yaafa kullu wambi	Pardonne- nous tous nos péchés
Ay ma yaafa day ma jaabi	Je formule des vœux, exauce- les
Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte – nous secours
45 Marsa wo ya hayna na ciindi	Maintenant il ne reste plus grand- chose
Hundi jooto fo ka cindi	On n’a de crainte que pour le salut
Nuuna jooto fo ka cindi	On n’a de crainte que l’enfer
Adunnia baayon mana cindi	Il ne reste plus grand – chose du monde
Iri biney ra, urru faaba	Dans nos cœurs, porte – nous secours
50 Hundi jooto fo ka cindi	Toute âme retournera à Dieu
Gaabi kulu dak ye ka koy ko	Tout pouvoir retournera à Dieu
Jinay kulu dak ye ka koy do	Toute chose retournera à Dieu
Binay kulu dak ye ka koy do	Les propos discourtois nous les cessons
Ya Ilahi, urru faaba	O Seigneur, porte – nous secours
55 Lawzu laala iri na nan ne	Nous clamions : que vaut un tel
Iri ga lawzu may ti waane	Ici et là nul n’a rien à dire
Ne nda ne wo boro si ci ne	Personne ne peut nous en imposer
Hundi kulu dak wone ka si ne	Aucune âme ne peut nous en imposer
Iri na wo nan, tun ka faaba	De telles attitudes nous les cessons, porte – nous secours
60 Lawzu laala iri na feetu	Les propos discourtois nous les écartons
Iri ga lawzu iri si koy tu	Nous clamions : nous refusons de répondre

Kaadi ceeyon ba nda sawtu	En plus des terres nous commandons aux hommes
Kala ma gurjay zaara kortu	Au mépris de toute légalité
Iri na wo nan, tun ka faaba	De telles attitudes nous les cessons, porte – nous secours
65 Lawzu laala iri na barray	Les propos discourtois, nous nous en gardons
Iri ga lawzu iri ga labu may	Nous clamions: ces terres là sont à nous
Laabu banda iri ga boro may	En plus des terres nous commandons aux hommes
Koonu- Koonu sariya mana may	Au mépris de toute légalité
Iri na wo nan, tun ka faaba	De telles attitudes nous les cessons, porte- nous secours
70 Lawzu laala iri na barray	Les propos discourtois nous les écartons
Iri ga lawzu waane ba ni	Nous clamions : un tel t'est supérieur
nda baaba waane ba ni	De mère et de père il t'est supérieur
Wojhu kulu ga a ga ba ni	En toute chose il t'est supérieur
Iri na wo wan, tun ka faaba	De telles attitudes nous les cessons, porte – nous secours
75 Ay ga ci wor se, wor ma wo bay	Je vous le dis, écoutez bien
Sillubaawey, Maamudu izey	Silloubé, descendants de Mamoudou
Kurtabankey, Waakara izey	Kourté, descendants de Wâkara
Sirfikundey, Alhadji izey	Sirfi- Koundé, descendants de Al Hadji
Ya I filla fi nasaaba	Tel que dit dans la généalogie
80 Cafari asiley, Soni Ali izey	Les mécréants de souche, descendants de Soni Ali
Ha kaza ya igandazayzey	De même que les Igandawey
Cindi mo har gurbatayzey	D'aucuns ajoutent les Gourmantché

Ha kaza yorbotayzey	De même que les Yoruba
Woy ka saw- saw bi' sawaaba	Ceux – là se sont écartés de la Voie
85 Hawsa bi tik Soni Ali izey	La rive gauche est animiste par les descendants de Soni Ali
Gurma casu ra igandawayzey	Le long de la rive droite aussi, par les Igandawey
Gurma ziji ra gurbatayzey	Les terres plus éloignées également, par les Gourmantché
Gurma sarkuw yorbotayzey	Et la partie Est par les Yoruba
Ya i sintin, hala dumo ba	Ainsi se sont- ils installés avant de se multiplier
90 Senni wo ne wangu banda	Cette Voie qui s'est frayée par la guerre
Kaṅ a zumbu bangu banda	Après sa révélation au- delà des mers
Melle- koy boṅ tuubi senda	Le chef de Melle s'y est converti difficilement
Melle tuubi fuuta banda	Mellé s'est converti à la suite du Fouta
Iri ma tuubi, asili tuuba	Convertissons- nous de la meilleure manière
95 Asili tuubi fil magaribi	Tel que cela se fit à l'Ouest
Tooru- dunkey jin ka jaabi	Avec le Toro qui se convertit tôt
Zamana banda Silla jaabi	Bien après ce fut Sylla
Silla banda gibla jaabi	Après Sylla le levant se convertit
Wangu ye yoṅ Borno tuuba	Mais le Bornou ne se convertit que par la guerre
100 Ukuba ce day Toro jaabi	A l'appel d'Oqba, le Fouta- toro se convertit
Melle kulu duk ka ka jaabi	Toute la région de Mellé se convertit
Gibla kulu duk ka ka jaabi	Tout le levant se convertit
Bambarankey zanjɪ jaabi	Les Bambara refusèrent de se convertir
Cafari yoṅ no, i wongu tuba	Ce sont des mécréants, ils refusèrent la Foi

105 Ukuba tangam bamba kayri	Oqba combattit et déficit Bamba
Bamba banda Gulbi kayri	Après Bamba Gulbi tomba
Gulbi banda Koyri kayri	Après Gulbi Koyri tomba
Koyri banda Jaaja kayri	Après Koyri Djâdja tomba
Diina yulwa zamana Ukuba	Et la Foi prospéra du temps d'Oqba
110 Oqba banda fatara fo ka	Après Oqba vint une période
Fuuta cindo zamana na i ka	Certains du Fouta apostasièrent
Melle cindo zamana na i ka	Certains de Melle apostasièrent
Gibla cindo zamana na i ka	Certains du Gibla apostasièrent
Diina riihun baada Ukuba	religion relâcha après Oqba
115 Ukuba banda Woyyu kaaru	Après Oqba, Woyyu enfourcha
Daatu zankey ma i kaaru	Les gens de Dâtou apprirent
Tooru melley ma i kaaru	Les fétichistes de Melle apprirent sa venue
I koy ka gaayi maliku Bamba	Ils coururent voir le roi de Bamba
120 Cindi yoŋ koy koyri here ga	Certains partirent vers Koyri
Cindi yoŋ koy kelsi here ga	D'autres partirent vers Kelsi
Cindi yoŋ koy Jaaja here ga	D'autres partirent vers Jaaja
Maliku Bamba bu a na tuba	Le roi de Bamba mourut sans s'être converti
125 Woyyu zamana ay nda zor no	Nous étions ensemble du temps de Woyyu
Daatu zamana ay nda wor no	Nous étions ensemble du temps de Daatu

Iri dumo lansaaru dumo no	Nous sommes de la communauté ansâr
Hay wa wo naŋ wor ma tuuba	Cessez ces mauvaises attitudes et repentez- vous
130 Zama soŋaare da ga laala	Parce que les Soŋey sont redoutables
A sabbu gande iri ga laala	On nous croit redoutables
Jine borey do iri ma laala	Par nos ancêtres nous ne sommes point redoutables
Marsan binde iri ga laala	Mais à présent nous sommes redoutables
Taarik iri se iri ma tuuba	Retrace – nous l’histoire afin qu’on se convertisse
135 Iri se te koy sonko tooŋe	Nous ne serons pas chef pour éviter les provocations
Iri si ciiti sonku tooŋe	Nous ne rendons pas la justice pour éviter les provocations
Iri si bolŋay sonku tooŋe	Nous ne serons pas marchand pour éviter les provocations
Iri si heri fay sonku tooŋe	Nous ne nous partageons pas pour éviter les provocations
Say fa waazu iri ma tuba	Uniquement le prêche afin de nous convertir
140 Ay salaŋ ya wor ga seede	J’ai dit, et vous êtes témoin
Da iri ga boori Koy ga seede	Si nous oeuvrons du bien, Dieu est témoin
Da iri si ga boori Koy ga seede	Si nous oeuvrons du mal, Dieu est témoin
Alciyooma jama seede	Au Jour Dernier les gens témoigneront
Zaari din ra goy ga bamba	Ce Jour- là nos oeuvres nous distinguerons
145 Alciyooma do iri ga jaaje	Nous serons tous au Jugement Dernier
Jama hinza no jaaje	Trois groups s’y retrouveront
Yeeji- Kaarey kulu jaaje	Les taureaux de race y seront
Yaawore arey mo ga jaaje	Les taurillons y seront
Mali beery kulu ma bamba	Et on distinguera les chameaux porteurs

150 Hay wa lakkal senni wo se	Prêtez attention à mon propos
Da wor ta ciiti iri taw or se	Nous acceptons vos jugements
Da iri ta ciiti wor si ta iri se	Vous contestez nos jugements
Wor ga zici dan hini ka si iri se	Vous nous croyez faibles
Kibru ganda baada tuuba	Par orgueil ; et ce après profession de foi
155 Deene senni manti hanga	Le propos n'est pas signe de Foi
Dumi sahihi manti hanga	L'ascendance noble n'est pas signe de Foi
Amuru goy yoŋ manti hanga	Accomplir ce qui est prescrit, c'est cela la Foi
Naayu naŋ yoŋ day ti hanga	Renoncer à l'interdit, c'est cela la Foi
Woy ka sintin inda baaba	Ainsi l'avaient fait nos prédécesseurs
Hanga kaŋ ra zulmu duumi	Ceux dont la Foi est d'injustice mêlée
Hanga kaŋ ra kibru duumi	Ceux dont la Foi est d'orgueil mêlé
Hanga kaŋ ra ujubu duumi	Ceux dont la Foi est de fierté mêlée
Woy ka mulsu bi- sawaaba	Ceux – là sont des perdants
160 Da wor ga bay da addiina fooma	Si vous saviez la Voie de la Foie
Manti ya no wor ga goy nda	Vous n'agiriez point de la sorte
Borcinizey wanji fonda	Les nobles refusent la Voie
Kaŋ ga fooma diina ganda	Eux qui se vantent de Foi
Gaahamey kulu farhu baaba	Bien qu'ayant une ascendance modèlè
165 Da ni ga fooma nasabu fooma	Si tu te vantes de ta naissance

Da ni ga fooma gomni fooma	Si tu te vantes de ta générosité
Da ni ga fooma gaabi fooma	Si tu te vantes de ta force
Da ni ga fooma ibaada fooma	Si tu te vantes de ta Foi
Alciyooma do a ga bamba	Le Jugement Dernier Tranchera
170 Iri ga talfi baaba – beri	Nous nous confions à notre père vertueux
Ha kaza ya beere- beeri	Ainsi qu'à notre aîné vertueux
Iri ga talfi inna – beeri	Nous nous confions à notre mère vertueuse
Ha kaza ya kayne- beeri	Ainsi qu'à notre cadet vertueux
Ay ga kay ne, horayo ba.	J'arrête- là, c'est assez de reproches.

Composé par *Alfa* Mahaman Diobbo

Rapporté par *Alfa* Agano

Traduction : Soumana Abdourahame chargé des affaires culturelles à l'ambassade des Etats – Unis au Niger.

ANNEXE 2 : Chant religieux d'Ousmane Dan Fodio

'Gimmul SÈKHO OTHMANO.

GIMMUL SÈKHO OTHMANO

SONG OF SHEIKH OTHMAN

ALLÁHO lámido dum essalato burdo fuk-
Ka

GOD, the lord, he excels all in superi-
rity:

Domáda yá A'hmedu Jenido lesde fuk-
Ka

He is greater than you, A'hmed (Moham-
med); his light illumines the whole earth.

Alláho gettaini omóje omojinde neimmo
fukka

I praise the Lord God, who sent his
blessing (mercy ?)

Neloimo A'hmedu hinne kúbdo takéle
fukka

He sent A'hmed to all his reatures.

Annóro makko yokám wóni ásseli tákeli
fukka:

His light shines over all his creatures:

Annóro hakkillo non annóro gide fukka:
of sight, all comprising:

the light of intelligence, as well as that

Annóro Imáni Mumeníye toháute fukka;
Reaches every where;

the splendor of the Imam of the Faithful

Annóro yímbe Wiláya ka ánnaba ko fuk-
ka

all splendor of the Weli (holy men)
and of the prophets;

Nange he leuru he móbgel jenatódi fuk-
Ka,

and when sun and moon unite all that is
splendid,

Fandáki ússuru jellimmádo fukka.

Their light does not reach His resplendence.

Alláho burnerí I'brahim tákele fukka.
Of his creatures.

God blessed Abraham among the whole

Bolídel wolwíde Músa der togéfe fukka.

Moses obtained eloquence among man-

Kind.

Ahókki I'sa bosémbido roibo róho fukka.

Amóbda mágriki bóluki non boyíde fuk-

Ka

Alláho kamsódi A'damu der togéfe fuk-

ka

Nan súbtedí Núhu I'brahíma woddu fuk-

ka

Kuréshe Háshimo derbalejo makko fukka.

Wolláhe ansúbtida Alla fukka.

All God's creatures.

Toggéfo Alla bedó bébelés hekalfinima

On earth, bless thee.

Toggéfo Alla bedó bébelés hetammihima:

ma:

Toggéfo Alla bedó bébelés bebé chappe-

Níma:

Toggéfo Alla bedó bébelés hedótania:

On earth, do homage to thee:

Kaunay halfeníma awesíle tákele fukka:

Through thee:

Subábe der talékelle fú ídemá gamídemá

bechúbba:

Libábe der takéle fú gam gaigumá be-

To Jesus was given strength and spirit.

Thou hast obtained a sight of Him (of God);

thou hast obtained eloquence and authority.

God has distinguished Adam Among all

Mankind.

Thus Noah and Abraham were distinguished

in all their dealings;

Kuresh and Hashem in their dwellings.

By God thou hast been distinguished over

All the creatures of God, in heaven and

all the creatures of God, in heaven and on

earth, praise thee:

all the creatures of God, in heaven and

on earth, salute thee :

all the creatures of God, in heaven and

all that is blessed in creation is blessed

all those who have been distinguished

among the creatures, have been distin-

guished on thy account:

all that has been created, has been created

líba.	Through thy grace.
Ajéjiam ojúdíam gardoumi dótoma no- némbo:	On account of thy blessing have I come to thee:
Gam nómbó hájá mererrétadúm tomá.	For such a purpose have I addressed thee.
Gam derje mábe (mada) deum turoye dwaíjima.	May God hear my prayer through thy grace.

Chant tiré de l'ouvrage de Barth, *Travels and discoveries*

Pp 636- 637 (APPENDIX III).

Traduction

Dieu, le Seigneur, Il dépasse tout en supériorité

Lui, Mohamed (SAW) est plus grand que vous. Sa lumière illumine la terre entière.

Je loue Dieu, le Seigneur qui l'a envoyé sa bénédiction.

Il a envoyé Ahmed (Mohamed SAW) pour toutes les créatures.

Sa lumière brille au dessus de toutes les créatures.

La lumière de l'intelligence aussi bien que celle de la vision globale.

La splendeur de l'Imam de tous les fidèles englobe tous les horizons ;

Toute la splendeur des *Wali* et des prophètes ;

Et quand le soleil et la lune s'unissent, tout cela est splendide

Mais ne peut pas atteindre sa splendeur.

Dieu a béni Abraham parmi toutes ses créatures

Moïse a obtenu l'éloquence au dessus de tout

On a donné l'esprit et la force à Jésus

Vous avez obtenu de Dieu une vision, vous avez obtenu l'éloquence et l'autorité

Dieu a distingué, Adam des autres créatures
Ainsi se distinguèrent Noé et Abraham des autres par leurs exploits
Comme les Qoraich et les Hachim se distinguent dans leurs demeures
Par la grâce de Dieu, vous avez été élevés au dessus de toutes les créatures de Dieu.
Toutes les créatures de Dieu, à l'au-delà comme sur terre vous louent
Toutes les créatures de Dieu, à l'au-delà comme sur terre vous rendent hommage
Tout ce qui est béni dans la création est béni par vous
Tous ceux qui ont été élevés parmi les créatures, l'ont été grâce à vous
Tout ce qui a été créé l'a été grâce à vous
Je m'adresse à vous pour cela
Que Dieu entende ma prière à travers votre bénédiction

Traduction : Moussa Yacouba inspecteur de l'enseignement moyen à Dosso.

**ANNEXE 3 : Tarikh anonyme sur les relations entre Gwandou et
Argoungou**

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ
بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ صَلَّى اللَّهُ عَلَى النَّبِيِّ الْكَرِيمِ

بِأَيِّ رَسُو الشَّيْخِ عَمَارِ رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُ دَمَثَالِي
وَتَأْسُدُ مَا لَمْ يَمُدُّ اللَّهُ رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُ يَا تَأْسُدُ دَعِ
بُوطِنُخِ يَا دُورُ عُونُدُ أَلُو كَيْتَسُ كِبَانُورُ كَلَمِي نِينَا
شُو عَمِي دَسُرُ طَنْبُو يَا سُنُكُ كُورُنَشِي أَمَانُورُ سُنُكُ
ظَهْرُ كِي قِرَاعُ عُونُدُ قِرَ سُنُكُ كِرُ مَسْدَلُهُ بَلُو تِيرُو
عُونُدُ سُنُكُ سَادُ دَمَالْمُ عَمِي اللَّهُ سَادُ وَشَرُّ تِيرُو كُورَانِي
رَسُو الشَّيْخِ عَمَارِ سُنُكُ تِيرُو كَلَمِي نِينَا أَنْكِي يَا فِي حَسُو
أَنْكِي شَرُّ غَيْرِ أَنْكِي بِيْرِي دَسُرُ أَنْكِي كَيْتَسِي بِيْرِي دَسُرُ
طَنْبُو يَا شُو تِيرُو فِي شَيْبِي قَهْمِي رَسُو أَنْكِي أَلُو كَيْتَسُ
بِأَيِّ رَسُو مَالْمُ عَمِي اللَّهُ مُحَمَّدِي بِيْرِي دَسُرُ يَا تُو قَلِي عِي سُرُ
دَمِينُ سِي يَا غِي تُو سُرُ كِرُ مَسْلَمُ بَلُو سُنُكُ تِيرُو أَرْغَنُخِ
يَا فِي سُنُكُ ظَهْرُ غَيْرِ كُورَانِي سُنُكُ هَلَكُ دَكُرُ
يَشِي كُورِي سُنُكُ تُو دُورُ قَدَمَا أَمَانُورُ يَا شَرُّ تِيرُو سُرُ كِي
مَسْدَلُهُ يَا كُورُ سُرُ كِرُ عُونُدُ مُحَمَّدِي يَا دَمَانُ كُو
دِيُو شَيْبِي سُنُكُ أَيْكَ أَوَا دَقِرُ أَرْغَنُخِ قِرَ أَيْرِي يَا مَطِ
كَتَابُ وَاهُ قُورُ شَيْبِي هَلَكُ أَسِيُو دَرُ شَرُّ أَيْرِي شَيْبِي
عَلُو كَيْتَسُ كِرُ رَطْرُ تُو دِي شَيْبِي سُرُ كِي دَسُرُ دَا بِي
يَا كِي مَسْدَلُهُ سُنُكُ أَيْكَ عُونُغُ مُحَمَّدِي سُرُ كِرُ عُونُدُ رَطْرُ
الْمَلِي يَا يَزُ دَسُرُ شَرُّ طِرُ سُنُكُ شَيْبِي كِرُ رَطْرُ كُو
سُنُكُ مَالِي سُرُ كُو سُنُكُ رَشِي سُنُكُ يَزُ دَسُرُ سُنُكُ رُو
سُنُكُ كُورُنَشِي يَا تِيرُو أَرْغَنُخِ مُحَمَّدِي يَا سَا فِينَسُ
عَمِي الْقَادِرِ يَا بِيْرِي يَا سَا مَلِي شَرُّ شَرُّ دَا جِي

بشنی و طایا کیشیش انکام سوزر و مافش
 دطیت سوزر بحیالتمس کلتمس تپامی یا غدا سنان
 صمدیای مشرق اکمر آتا عیر نس لیلای ک مشفقش
 نس کند طاد کمینی سنانک دمنایک سنانک کیفی
 دیشنگ ایا غریز کونی لوکشی کم سنان ایگیا

11

دَاكَ بَكَات كَمَرْ عَيْبِي غَيْبِي طَا كُنَادَ مَوْسَوَدَ
 سَوَزَرِ آيَكَا سِنَادَ مَبِي كَقَر بَايَرِ تَسَوَ مَوَدَ
 وَبِنَسِرِ مَالَمِ قَلِيلِ كَلَشَفِي فَيُذَسِرِ يَاعِلَادِي شَرِكِي بَاوَا
 نَلَانِ بَسَرِ قَوْتِرِ قَالِ كَحَصْرَدَ مَطْلُو آتَايِ مَشَرِ
 يَوَاسَتِي سَنَكِ كِرَاوَرِ تَبَامِي قَلَرِ كَرِ سَانِ
 شَنَاوَرِ غَيْرِ دَاكَ كِرَاغِدَالِ سَنَكِ يَمِي شَرِكِي
 سَنَكِ كَوَسِرِ آمَانَرِ دَاظَلَرِ اَنَسِرِ دَعُوَنَرِ اَنَكِيشِ
 عَيْبِ دَقَطَا دَسَوَقَرِ بَايَرِ تَسَوَرِ مَالَمِ قَلِيلِ
 وَبِنَسِرِ يَاعِلَادِي شَرِكِي مَشَرِ اَنَكِ كَلَشَفِي سَرِي كِي
 مَبِي مَرْ شَكِي قَوِي يَافِي دَسَنَكِي بَايَرِ
 يَافِي يَافِي كِرَاكِرِ شَرِكِي مَشَرِ سَهَادِ
 بَايَرِ كَقَرِ اَنَكِي سَانِ كِي قَرِ آمَانَادِ سَوَ عَمَدِ سَرِكِي
 بَسَرِ تَوَعِ سَنَكِ سَانِ كِي تَا سَوَ زَمِينِ سَرِكِي
 عَوْنَدِ الْمَطْفِي طَرِ مَهْمَدِ ثَوَرِ لَوَكِي اَنَا شَرِكِي
 دَا يَافِي دَسَرِ شَنَا شَغَوَسَا شَكِي قَسَرِ عَوْنَدِ سَنَا
 قَوَرِ وَ سَرِ قَوِي كِ سَوَكُمِ مَشَانِ عَوْنَدِ سَنَا كِ
 دَا سَرِ قَرِ زَمِينِ سَرِكِي عَوْنَدِ عَمَرِ اَبِي يَامِ مَطْفَرِ
 سَرِكِي كَقَرِ سَمِ يَافِي يَافِي عَوْنَدِ يَافِي سَكِي
 سَرِكِي عَوْنَدِ سَبِيحِ سَبِيحِ لَافِي بَارِ سَرِكِي كِي
 يَافِي يَافِي بَرْدِ شَيْكُمِ يَافِي شَرِ دَوَرِ شَرِكِي
 بَسَرِ سَنِي دَا يَافِي لَافِي بَارِ سَرِكِي عَوْنَدِ يَافِي بَرْدِ
 سَنِي دَعِ وَ قِي غَيْرِ بَيَبِي يَادَاوَرِ يَافِي عَوْنَدِ
 يَادُوَرِ عِ بَرِي يَا كَمِ قَطَا آمَانِ عَوْنَدِ يَا
 اَشَكِي شَرِكِي كَوَرِ شَرِكِي سَنِي دَوَا كِنَسِ سَوَكُمِ
 اَنَكِي شَرِكِي مَشَرِ عَمَدِ اَبِي مَالَمِ اَرَابِي
 لَمَامِ عَوْنَدِ كَقَرِ اَنَكِ كَامِ دَسَوَقَرِ زَوَرِ
 تَوَرَاوَا

Traduction

“Tarihîn Abinda Ya Gudana Tsakanin Gwandu Da Argungu A Takaitse”

“Condensé de l’histoire des relations entre Gwandou et Argoungou”

Au nom d’Allah, le Clément, le Miséricordieux. Que la paix et le salut soient sur le Prophète.

Après le décès du Shaykh Ousmane¹ - que Dieu ait pitié de lui - il ya environ six mois, Mallam Abdoulaye quitta Bodinga² pour Gwandou. En ce moment, les Kabbawa de Kalambayna et leur chef, Dan Baywa violèrent le pacte et attaquèrent Gwandou. Ce qui poussa le Sarkin Musulmi Bello à venir à Gwandou pour appuyer l’armée d’Abdoulaye (c’était leur première rencontre depuis la mort du Shaykh Ousmane). Ils livrèrent ensemble bataille contre Kalambayna. Ils détruisirent la ville et tuèrent le chef Dan Bayna. Cette guerre fut le plus grand évènement qu’a connu le Gwandou.

Après la mort d’Abdoulaye, Mohamed, son fils aîné lui succéda au trône. Sous son règne, il sollicita l’aide du Sarkin Musulmi Bello et ensemble, ils livrèrent bataille contre Argoungou. Ils assiégèrent la ville d’Argoungou pendant des jours, ils détruisirent les cultures des plateaux et des plaines mais ne sont pas rentrés dans la ville. Et le Sarkin musulmi rebroussa chemin. L’Emir de Gwandou, Mohamed attaqua sans cesse cette ville jusqu’à ce que cette situation exaspéra les gens de Kabi car la faim sévissait à Argoungou. En ce moment, Karari Dan Hudi

1 - Il s’agit du Cheikh Usman Dan Fodio

2 - Localité située dans l’Etat de Sokoto

était leur chef. Quand la situation atteignit son paroxysme, il envoya des émissaires auprès du Sarkin Gwandou pour demander, un apaisement dans leurs relations (*Sûlhu*). L'Emir du Gwandou donna son accord mais à l'unique condition que Karari soit exécuté ou arrêté ou condamné à l'exil. Le consensus se fit sur la dernière option. Il quitta Argoungou, mais Mohamed demanda à son petit frère, Abdoukadi de le poursuivre. Il l'atteignit dans la brousse où il lui livra bataille et parvint à le tuer. Il arrêta sa suite, son fils et sa femme. Un de ses fils, Nabani¹ parvint à s'échapper. En ce moment, Mohamed plaça sur le trône son représentant (Hakîmi), Banlaaba et ses collaborateurs parmi lesquels Kunduda et Lamni. Et la paix revint. Les représentants de Mohamed envoyaient régulièrement du poisson et du riz à Gwandou. En plus, ils vaquèrent à d'autres occupations notamment les constructions des maisons et autres. Ils restèrent ainsi jusqu'à la mort de Mohamed. Son petit frère, Mallam Halilou hérita du trône. Les gens de Kabi observèrent ainsi la situation. Mais exaspérés, ils firent appel à Nabani, fils de Karari, en exil à Goudali. Ils le nommèrent Sarki. Ils violèrent ainsi le pacte et les hostilités reprirent jusqu'au décès de Mallam Halilou. Et, Hadaru hérita du trône. C'est sous son règne que le Sarki de Kabi, Maïnassara trouva la mort. Après ce combat, Hadarou livra bataille contre Karakara et trouva la mort au cours de ce combat. Après sa mort, son successeur a renouvelé le pacte [].

Depuis le temps où Mallam Abdoulaye livra bataille contre le Dendi puis le Borgou et même la capitale "illo", il plaça ces territoires sous sa tutelle. Après la capitale se révolta, Mohamed livra bataille contre la capitale et triompha.

¹ Nabani : Il s'agit de Nabamé.

L'origine des relations entre Gwandou et "illo", c'est le mariage de la fille du chef de cette localité par Mohamed, Sarkin Gwandou.

Certaines localités de Say et du Liptako étaient sous la tutelle de Gwandou. Chaque année, le Sarkin Gwandou envoyait ses émissaires dans ces localités. Et, cette situation dura jusqu'à la rupture de leurs relations.

Traduction : Salaou Alassane arabisant au Département des Manuscrits Arabes et Ajami (IRSH).

**ANNEXE IV : TEXTE EN FULFULDE SUR BOUBACAR
LOULOU DJI**

ANNEXE 4

LA TRADITION ORALE — CONTRIBUTIONS

A. *Fulfulde.*

[...]

O ummodii e jamaare makko o hooti Wurno. O wari o joodii. O joodii he golle makko kidde kaden. Atiiku waawaa ; kam duu wadi talkuru lildi baammum.

Baaba oon wi'i goonga non, gam dum nii woni golle makko. Dey nildi talkuru e makko kaden, wii joonin o ummoo o wara, o hoota Jogaadeeji, o hoota ton o yaha o joodowoo ; sakinkiraafe makko non, Fulfe banndiraafe makko duu non ; o hoota ton.

O ummodii e jamaare makko kaden maa e Jogaadeeji. O wari o joodii. O warti e golle makko kidde. Laamiido Jogaadeeji kam duu koy waawaay dum, wari haalani Usumaani-Fooduye golle mo o won imo golla. Usumaani-Fooduye wi'i mo :

— Too, yaa ! Pullo bannda non. Dabare nde gadoton fuu se on gadii, fulfulde nde kaal-don fuu imo anndi. Jehhe gadowee dabare kaalon fulfulde ko watta o anndita on cawtii kodaaku makko.

'Be gii mo woodii. 'Be coyyitii fe garti. 'Be kawri wuro ngon fuu (kanko laamiido oon hawri wuro ngon fuu, o wii fe gara fe nootoo mo). 'Be gari fe nootii mo. O wii moodibbo :

— No gatten ? Fulfulde ndeye kaalanten mo ko o anndita o hokkita en wuro ngoo ?

Jaawanndo-debbo no don wi'i :

— Wallaahi miin kay mido woodi dabare ko watta kaalanen mo fulfulde kay. Wuro ngoo fuu hawran haalana mo fulfulde dow majjum.

O wii mo too ! O wii mo :

— Mido yidi kokkon kam gawri, accon sukaafe-rewfe fuu ngara kawra wuro am.

'Be gii mo woodii. 'Be kokki mo gawri. Huunde fuu ko wiitee sukaafe-rewfe fuu yehi hawroyi wuro makko. O wii fe una gawri ndin. 'Be uni gawri ndin fe gadiri ndi fuu tame tame. O wii :

— Too ! kinnee odon piiloo jamaare makko to joodii too, odon ngi'a *dawoo dawo* ! Dey odon ngi'a mo non. Fulfulde non ! O nanan ko bii-don.

A. Version peule.

[...]

Boûbakar quitta avec tout son monde pour Wourno. Il arriva et s'y installa. Il persista à nouveau dans ses actes antérieurs. Atikou n'en pouvait rien ; il fit donc une lettre et l'envoya à son père.

Son père répondit que c'était vrai car c'étaient bien là ses agissements. Il fit donc une nouvelle lettre à Boûbakar et lui dit maintenant de quitter et d'aller à Diogâdêji, d'aller s'y installer, que c'étaient des parents à lui, des Peuls, de ses frères, d'aller là-bas.

Il quitta donc de nouveau, avec sa suite, pour Diogâdêji. Il arriva et s'y installa. Il se remit à ses vieux agissements. Le chef de Diogâdêji également ne put venir à bout de lui et alla informer Ousmâni-Fôdouyé des agissements qu'il était en train de commettre. Ousmâni-Fôdouyé lui répondit :

— Bon, retourne ! C'est un Peul, un frère. Quel que soit le stratagème à employer, si vous parlez peul il comprend. Allez employer une tactique et parlez-lui peul de sorte qu'il comprenne qu'il est devenu un hôte indésirable.

Ils acquiescèrent. Ils s'en retournèrent et revinrent chez eux. Ils réunirent toute la ville (lui le chef réunit toute la ville, ordonna qu'on vînt répondre à sa convocation). On vint répondre à son appel. Il demanda à un lettré :

— Qu'allons-nous faire ? Quel peul allons-nous parler pour qu'il comprenne et nous laisse la ville ?

Une femme diâwando, qui était là, répondit :

— En vérité, moi j'ai un moyen qui nous permettra de lui parler peul. Toute la ville se réunira pour lui parler peul de cette façon.

Le chef lui dit que c'était d'accord. Elle lui dit :

— Je veux que vous me donniez du mil et que vous laissiez toutes les jeunes filles se réunir chez moi.

On lui répondit que c'était d'accord. On lui donna du mil. Tout ce qu'il y avait comme jeunes filles alla se réunir chez elle. Elle leur ordonna de piler le mil. Elles pilèrent le mil et en firent des boules et des boules. Elle leur dit :

— Eh bien, mettez-vous à faire le tour de l'endroit où sa suite s'est installée en disant *dawoo dawo* ! Continuez à lui dire cela. C'est du peul çà ! Il comprendra ce que vous dites.

**ANNEXE V : RECITS PEUL SUR LA BROUILLE ENTRE
GUELADIO ET SEKOU AMADOU**

ANNEXE V

Selon la tradition locale, le Kounari était effectivement une province sous l'autorité du royaume du Macina. Mais, Guéladio va se brouiller avec son suzerain suite à une sanction infligée à une femme peul conformément à la loi coranique. Les raisons de cette brouille sont évoquées par cette tradition du Kounari recueillie par Mohammadou Eldridge. Il s'agit d'un récit en langue peul intitulé :

GUELAGJO E SEKU HAMADU

« 1. *On wakti jamanu Haamadu Lobbo Aysa. Kanko ummini Diina ley Hamdallahi.*

Leydi ndi fuu rewi, faa Gelaajo Hambodéejo Paate Hammadu

nyaana, Hammadu yelle firti baya,

2. *Ko wadi ko mo firti non, nyannde wootere mo iwi Kunaari mo wari Hamdallahi faa be kewri e julde laya. Nyannde nden naatugol mabbe e wuro Hamadallaahi, be tawi pullo debbo ana fiyee e ley sakoro Hamdallaahi, Deftere fiyi mo. Mo lamndi, kanko Gelaajo, ko dum woni. Be mbii mo Diina fiyi oo; gortudo Diina fuu fiyete. Mo wii:*

‘Accee mo! ‘ Mo wii piyoo’o debbo dori: ‘Accu! So wanaa non mi yuwete ! ‘

Mo jabaay, mo wii: Seeku wii’’. Gelaajo yuuki mo. Mo wii :’’So dum woni Diina, mi yalti e Diina hannden !’’ Gelaajo yahi jippoyi jippune mum, kanko e yimbe makko fuu, fa jemma wari.

3. *Seeku nani golle ko mo wadi ko, hawrini Hamdallahi fuu. Mo wii:*

‘Joonin Gelaadjo kay yalti e Diina. Jooni ko woni dabare mum. So weeti, so Alla jabi, so en njahi fummere en tillike fummunde, mido nodda Gelaajo mi sarda e makko. So mi libi mo, mi watta mo lebbi tati e jamde. So lebbi tati timmi, mi yaltina mo, mi lamndo mo. So mo rewte e golle makko kiidde, mi watta mo lebbi jeeney. So mo timmini lebbi jeenay din,

mi yaltina mo, mi lamndo mo. So mo rewti e golle makko kiidde faa han, jooni mi tawi jonne kay mo firni Diina tan, Deftere Alla wari mo [...] '' »

Traduction

GUELADJO CONTRE SEKOU AHMADOU

« 1. Un jour d'autrefois, c'était au temps où Sékou Ahmadou Lobbo Aïssa faisait lever la religion dans Hamdallay, tout le pays lui obéissait. Un de ces jours- là donc, Guélâdjo Hambodédjo Pâté Hammadou Yelle Nyanna dénoua les liens de l'obéissance. Voici comment.

2. Une fois il quitta son Kounari et vint à Hamdallaï pour la fête des sacrifices. Or, comme il faisait son entrée dans la cité de Hamdallay, il trouva une femme peul qu'on fouettait sur la place du marché. C'était par ordre du livre. Il demanda, lui Guélâdjo, ce qu'il y avait. On lui dit : 'c'est la religion qui ordonne ce châtiment. Tous ceux qui enfreignent la loi seront fouettés.' Il dit : 'Relâchez- la ! On ne bat une femme libre ! Toi, arrête ou je te perce de ma lance !

Celui qui la frappait des cordes refusa et dit : c'est Sékou qui me l'a ordonné.' Guélâdjo le tua et s'écria : ' Si c'est cela la religion, je la quitte aujourd'hui même !' Puis il alla mettre pied à terre dans l'enclos où il avait coutume de descendre, lui et tous ses gens. La nuit vint.

3. Sékou fut informé de ce qu'il avait fait. Il réunit tous les croyants de Hamdallay et leur dit : ' Maintenant voilà que Guélâdjo est sorti de la religion. Voici ce que nous allons faire. Dès qu'il fera jour, si Dieu le veut, après la prière de l'aube, dès que nous aurons fini de prier, je ferai venir Guélâdjo. Je l'interrogerai sur la religion. Si je le convaincs d'impiété, je le ferai sortir. Si je l'interroge encore et s'il reste endurci, je le remettrai aux fers pour six mois. Je l'interrogerai de nouveau, et s'il persiste dans sa vieille impiété, neuf

mois de fers ! Si au bout de ce temps il n'est pas converti, alors j'aurai vu que c'est vraiment un païen et qu'il mérite la mort, selon le livre de Dieu [.....].” »

Récits tirés de l'ouvrage de Mohammadou Eldridge pp72-73.

NB. Mohammadou Eldidge lui a tirés ces textes des manuscrits de Gilbert Vieillard conservés à l'institut Fondamental d'Afrique Noire de L'université de Dakar dans le fond Vieillard.

ANNEXE VI : Quelques folios du Tarikh deSinder

تاریخ سنجر

فکرات " اهل سنجر

20 5 2009

1-21

هذا تاريخ سنن
تسلسلها في طوائف الأهل

سنن 1986

الطوائف الأهل
سنن 1931
وسنن 1931
سنن 1931
الطوائف الأهل
سنن 1931
وسنن 1931

1931

جامعة الحج عمر يوسف بن خليل
ابن عمار شريف ابنه ثم وكفي ابن جلي

1986-1931

1986-1931

20 5 2009

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ الْحَمْدُ لِلَّهِ الَّذِي كَلَّمَنَا بِالْقَلَمِ وَالْكِتَابِ
وَأَخْرَجَنَا مِنْ ظُلُمَاتِ الْبَهْمَالَةِ إِلَى نُورِ الْقَلَمِ وَعَلَّمَ اللَّهُ
عَلِيَّ بْنَ أَبِي طَالِبٍ الْمُرْسَلِينَ النَّبِيَّ هُوَ أَنَا عَلَى خَدِّهِ الْمُسْتَفِيمِ
عَلَى اللَّهِ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ وَأَعْمَالِهِ الْكِرَامِ الرَّاشِدِينَ
بِهِمُ الْمَلَكِيُّ رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُمْ هَذَا

تَارِيخُ سِنْدِ جَامِعَةِ الْحِجْزِ عَمْرِي وَسِي
الْفَاظِي سِنْدِ رَجَبِيَّةِ نَجْدِ وَكَتَبْتُهُ
سَقَاهُ أَهْلُ سِنْدِ
الَّذِينَ هَجَرُوا عَنْ بِلَادِ بَيْتِ الرَّحْمَنِ سِنْدِ
وَفِيهَا مَدِينَتُهُمْ وَسِينَتُهُمْ وَحُرُوفُهُمْ
بِهِمْ وَفِيهَا مَدِينَتُهُمْ وَمَلُوكُهُمْ وَسِينَتُهُمْ

هم هجروا في عام الهجرتين مئة وثلاثين عشر
ميلاد 1817 - 1813

عام الهجرتين مئتان وثلاث وثلاثون هجرتين الهجرتين
هجرتين الهجرتين 1233 - 1233

هم قوم هجروا يتهم الي الشيخ محمد
جوشوا واما ملوكهم عن سلالة السكيات

اسماق ابن اسكيا ح اوود ابن اسكيا الشيخ محمد
ابن ابي بكر الملغوب بتمت شورى

واقا انسابهم - جلت ابن شورى ابن الفاتح
ابن بتم ابي فية - ابي كية في ابن سنبي ابن

اسكيا اسماق ابن اسكيا ح اوود - ابن اسكيا ح
ابن ابي بكر شورى

5 2009

اقام بطن سبور - خارجا منا ونخر ربي بيتكلا
واسكن في بلاد بتر فيها زمانا طويلا وتزوج
منهم امرأته تسقاها سوانا هتم ذ نفع
مدينا ملك هذا البلد ولد له ثمانية ولدا
هم شونذوا - والمدن - وسوة - وعبد الله
ونذو كى - واساج - وابونكر - وسند
واسكن هو واولاده في بلاد بتر زمانا وزمانا
وتوفي بطن وتترك اولاده -

وفي بعض الايام جاء جيشا عند اهل بتر
فبيد الكواريف ونهبوا بغرابة اهل بتر
ونزحوا اهل بتر بجيشهم يكلبونهم وفر
جوا بقر منه باشا وشيعة في العرب من

20
5
2009

2
أهل بئر وفائق هم شجاع اسمه بچند و
كرد هم الكواريف ورجع هو وجماعته
ولم يخبروا

وفد جاوزوا الكواريف عن حته ارضهم بالانام
والخالك رجع هو وحيثه والصابه

والخالك خرج شونته وامن معه في طلب المال
ولغيره بچند وامن معه واخبروهم وياصرو
هم يرجوع لادن المال فد جاوزوا بهن عن ارضنا
فاجابه شونته و بان القتل افضل من الرجوع
بغير الاموال

وامر بچند وامن معه وطلبوا اثار الشواريف
حتى لمفرهم

2
أهل بئر وفائق هم شجاع اسمه بچند و
كرد هم الكواريف ورجع هو وجماعته
ولم يخبروا

وفد جاوزو الكواريف عن حقه ارضهم بالانام
والخالك رجع هو وحيثه والصابه

والخالك خرج شونته وامن معه في طلب المال
ولغيره بچند وامن معه واخبروهم وياصرو
هم يرجوع لاءن المال فد جاوزوا بهن عن ارضنا
جا جابه شونته و بان القتل افضل من الرجوع
بغير الاموال

وامر بچند وامن معه وطلبوا اثار الشواريف
حتى لمفرهم

20

2009

في افق المكان عند انهم - وحينئذ راوهم
الطواريف فظكوا لهم وقالوا لهم لا تجاوزوا
هذه النقط فذهبوا نحوها ومن معه حتى تجاوزوا
وزنها ثم ظلم لهم ف تجاوزوا حتى ثلاثه فظ
وفهم فذهبوا نحوها ومن معه حتى تجاوزوا
جميع النكول حتى وفوا بين ايديهم -
والذالك رجعوا الطواريف اليهم وماربوهم
وفهم فقتلوا اهل نحوها - وجرعوا نحوها
سبع جرجات

وبعد ذلك ذهبوا الطواريف حتى دخلوا مكان
المعركة العرب ووجدوا جميع اهل نحوها
قتلواهم الا وهو حتى واخذوه واحفظوا

في افق المكان عند انهم - وحينئذ راوهم
الطواريف فظكوا لهم وقالوا لهم لا تجاوزوا
هذه النقط فذهبوا نحوها ومن معه حتى تجاوزوا
وزها ثم ظلم لهم ف تجاوزوا حتى ثلاثه فظ
وفهم فذهبوا نحوها ومن معه حتى تجاوزوا
جميع النكول حتى وفوا بين ايديهم -
والذالك رجعوا الطواريف اليهم وماربوهم
وفهم فقتلوا اهل نحوها - وجرعوا نحوها
سبع جرجات

وبعد ذلك ذهبوا الطواريف حتى دخلوا مكان
المعركة العرب ووجدوا جميع اهل نحوها
قتلواهم الا وهو حتى واخذوه واحفظوا

بِهِ فِي عَدِيْبَتِهِمْ وَحَضْرُوهُ عَنْهُ سِيْرَهُمْ
وَعِلْمَانُهُمْ - وَحَدِيْثِي رَاوُوْهُ وَرَاوُوْهُ
وَعُوْرَهُ وَقَالَ لَآءِ هَلْهُمْ لَمَّا قُتِلُوا هَذِهِ الْقَوْمِ
هَمَّ الْخَبِيْثِيْنَ فِيْ عَهْدِنَا
وَاعْرِضْ لَهُمْ اسْمَهُ بِكَرَامٍ يَجْعَلُ تُوْنُوْهُ
وَمَعَهُمْ حَتَّى حُدُّوا بِهِ فِيْ بَيْتِهِ وَجَعَلَ بِهِ اَوْيَةً
عَلَى حِيْرَاتِهِ وَحَدَاوَاهُ حَتَّى يَشْفَاهُ بِهِ اللهُ تَعَالَى فِيْ بَيْتِهِ
وَمَعَهُ تُوْنُوْهُ عَنِ الْعَالَمِ سَنِيْنِيْنَ - اَوْ ثَلَاثِ
اَوْ اَرْبَعِ - اَوْ خَمْسَةِ اَوْ سَبْعَةِ وَاحْدٍ حَتَّى تُوْنُوْهُ
وَيُفْرِدُوْنَ الْفُرَادَانَ عَلَى هَذَا الْعَالَمِ حَتَّى اَتَتْهُ
وَيَبْلُغُ عَنْهُ اَهْلُ بَيْتِ رَاوُوْهُ وَوَعْدَهُمْ فَتُرْمَهُمْ
بِمَرْقَا

5 2009

بِهِ فِي عَدِيْبَتِهِمْ وَحَضْرُوهُ عَنْهُ سِيْرَهُمْ
وَعِلْمَانُهُمْ - وَحَدِيْثِي رَاوُوْهُ وَرَاوُوْهُ
وَعُوْرَهُ وَقَالَ لَلْءَاهِلِهِمْ لَمَّا قَاتَلُوْا هَذِهِ الْقَوْمَ
هَمَّ الْخَبِيْثِيْنَ فِيْ عَهْدِنَا
وَاعْرِضْ عَلَيْهِمْ اسْمَهُ بِكَرَامٍ يَجْعَلُ تُوْنُوْهُ
وَمَعَهُمْ حَتَّى حُدُّوا بِهِ فِيْ بَيْتِهِ وَجَعَلَ يَجِيْءُ
عَلَى حِرَابَتِهِ وَحَدَاوَاهُ حَتَّى يَشْفَاهُ بِهِ اللهُ تَعَالَى فِيْ بَيْتِهِ
وَمَعَهُ تُوْنُوْهُ عَنِ الْعَالَمِ سَنِيْنِيْنَ - اَوْ ثَلَاثَ
اَوْ اَرْبَعٍ - اَوْ خَمْسَةَ اَوْ سَبْعَةَ وَاحِدٌ حُدُّوا تُوْنُوْهُ
وَيُفْرِدُوْنَ الْفُرَادَانَ عَلَى هَذَا الْعَالَمِ حَتَّى اَتَتْهُ
وَيَبْلُغُ عِنْدَ اَهْلِ بَيْتِهِ تُوْنُوْهُ وَهُوَ مَعَهُ فَتُرْمَعُ
بِحَمِيْقَا

5 2009

وبعد ذلك جاء الخبر اضرر عندهم ان ثونتهو
حتى ولم يفتله

وحين اراح ثونتهو ان يرجع الى اهله - ساكن العالم
في امرهم - وقال له ان الطواريف قد اتيتموا
اهلنا في مكاننا - وامر العالم لثونتهو
ان يذهب باهله ويسافرهم فيل المشارف
بلاحة هم في طريق البحر حتى يبلغ جزيرة
تسمى صيوانة - وهناك ابعثتم له فيها
اسمه شيخ محمد ثونتهو وهو شيخ كبير في
هذه الزمان - واذ ابلغ عنده الخبر بان العالم
ابن بكر اعربنا بان يسافر اليك وامرك
يذهبوا الله له بالنصر والتبانة على ~~ال~~ القوم

2009

وبعد ذلك اعطى هذه الشيخ لثونتهوا بشي
 يسمى الخزنة وعند العجمي كلبا اقروا
 بعد ما حتم على الله ويا امره ان يرميه في
 البحر ارجع في ارضه وان يذهب به الى ارض
 البلاد سونغي ويرميه في البحر ولا يمت
 هذه القرية او بلية الا ان يشرج اهلها
 ويشعروا ان شاء الله تعالى
 وبعد ذلك رجع ثونتهوا الى اهلها وفقد طال
 سفره حتى حلبه اخبوه خنته وكسوا ولقد
 في بله كثره وهدته بسلامته وانخبروه
 بسير سفره ثم رجع الى ارضهم يترولما
 بلغوا مكانهم

20 5 2009

دعوى شؤنة قوا واخوانه الشمانية وأخبروهم
بما عزم عليه واجابه الأربعة عند اخوانه
هم بنو نوح وكافى - وعبره الله - وسوءه - وابوبكر
وامتنع ثلاثة منهم هم آلهم ذ - والشيخ
وتسنة

ثم ذهب شؤنة وا بالشرائع الهنك كور حتى رماه
في البحر في اقصى بلاد شؤنة حتى

ثم رجع الى اهله وارضه وامراخوانه بشهباوا
بالهجرة لمدوا وافتت معه - هذا القبائل وا
تبعوه في الهجرة اربعة قبائل - واخر لم
يسموا اسماءهم - واما الأربعة هم قار عكجي
ويونى - وكوييتا - وبياسى - وشور

20
5 2009

والتي اتبعوه منا جناسا الفبا على وجميعهم
اربع عشر قبيلة كما هم باسم جزيرة سنير

التي امكنها فيها

وتحسب باغوا الكوفة ثونثوا عند اهل بئر وغبائل
كشيرة واتبعوه كثير وجميع عنده من
اهل بئر وجميعهم يتنزلون بينهم

حتى بلغوا جزيرة آيثر منقوهم اهل آيثر با
لمرور في طريقهم فساءلوهم اهل آيثر
ثونثوا ومن معه فاشيروهم ثونثوا بآية وفوق

وفوقه تريح والمهيرة لثيم بيج في يد الله

حيث سمعوا اهل آيثر هذا السلام تركوه

ومرروا بطريق البحر حتى بلغوا جزيرة اسللي

ووجدوا في هذه الجزيرة عالم اسمه خديج وواضعوا به
 مع ثونثوا بأن بها جرمهم بأن يكون لنا ومن
 معه من فبجنتهم افا الصلاتهم وفضائله
 فضائلهم ورضي ثونثوا وخديج به الموا
 بفة وهجر وامنهم

حتى بلغوا جزيرة سنذر وكذا الك ثونثوا ومن
 معه دخلوا جزيرة سنذر ولم يخرجوا حتى الآن
 ويعرفون ثونثوا ومن معه باهل سنذر
 واقفا
 والجماعة التي هجرها مع ثونثوا ولا يعلم احد
 هم الا الله اعلم

20 م 1817
 5 م 1233
 وذلك عام الودثمان مئة وثلاث عشر
 عام الودومستان وثلاث وثلاثون

وحيث نزلوا شوقوا وجماعة المسلمين
اول ما جازوا له خط المسبح واستقر على القفوس
ثم اخذوا خواتم الاربعة ورساء الفياكل و
هبوا بهم الى الشيخ محمد جويشوا واخبروه بآته
حضر معهم وتركوهم في جزيرة سمر
ثم بعد ذلك اخذ محمد جويشوا ثوبه وامن
معهم حتى دخلوا بهم الى امير كزتاوشى وهو
بملك نهبو بلاد سمر اسمه يسكو واب يوزو
فقال الشيخ لاء امير كزتاوشى هذا رجل صالح يريد
عندك مكانا يسكنون فيها بمده
واجابه لاء امير لشيخ انه فم اعطى لثوبهوا
المكان المعروف بالفتيرو سيرر - صاكويتش

20
5
2009

{.....}

ابن تيمون بن علي هو امير بونتي كاسيرا
 الثالثة الحج سعيد بن عبد الوهاب ابن علي بن
 علي ابن تيمون بن علي هو امير وسيل
 الرابعة الحج هارون ابن امير اسماعيل ابن ابراهيم
 ابن علي ابن تيمون بن علي هو امير بونتي
 كعب الله بالحج هارون امير بونتي الله نال
 سلطات سنير
 انتهي الان عام 1996 - 1416
 كلما سير الزمان بقدرة الله ووعده
 واخلاقنا تسير بكتبه
 واخلاقنا في اشد الزمان والزمان تسير والاولا آثارها

1416 / 1996

5 2009

Traduction

Il s'agit d'un manuscrit (63 folios) dont les folios 2 à 15 sont consacrés à l'historique des migrations des populations de Sinder depuis Bourra jusqu'à leur installation définitive sur le site actuel. La traduction de ces folios donne la version ci-après : [Les populations de Sinder étaient originaires de Bourra¹. Elles avaient quitté ce village en 1813 (correspondant à l'an 1229 de l'hégire), pour s'installer sur le site actuel de Sinder. Une partie de la population avait suivi *Alfa* Mahaman Diobbo lorsqu'il avait quitté l'île de Neni pour continuer sa descente du fleuve vers le sud.

La famille aristocratique de Sinder descend de l'Askia Ishiak, fils de l'Askia Daoud, fils de l'Askia Elhadj Mohamed, fils d'Aboubacar et, ce sont des Mamar Touré. Mais pour ce qui est de leur ancêtre, il se nomme Djalley fils de Sourî, fils de Alkaleye, fils de Bamam, fils de Foudi, fils de Sidikou, fils de Sambeye, fils de Askia Ishiak, fils de Askia Daoud, fils de Askia Mohamed fils de Babacar Touré. Pour ce qui est de Djalley Sourî, il quitta Wanzarbé² pour Yatakala³ où il séjourna quelques années avant de s'installer à Bourra où il séjourna pendant longtemps. Il épousa une fille (une princesse) de cette localité du nom de Sena Hama Zangou. De cette union, ils eurent huit (8) enfants : Tondo, Almadane, Saouda, Abdoullahi, Zindiko, Sahi, Aboubacar et Sanda. Djalley a vécu pendant longtemps dans ce village avec ses enfants. Il mourut dans ce village et y laissa ses 8 enfants.

Un jour, une armée Touareg attaqua Bourra et pilla le village. Mais, les guerriers de cette localité ripostèrent et les pourchassèrent. A la tête de l'armée du village se trouvait Baguine. Ce dernier continua à pourchasser les Touareg pendant plusieurs jours et croisa un jour cette armée. Baguine et ses hommes furent vaincus et contraints de se replier. Les

1 - Bourra- Village situé près d'Ansongo dans le nord du Mali actuel. A ne pas confondre avec le village de Bourra du département de Téra, situé à 145 km au sud-ouest de Niamey. Bourra signifie dans la langue Sonéy cendres, car le village est souvent sujet à des incendies.

2 - Wanzarbé: Village Soninké situé à 70 kilomètres au nord-ouest de Téra.

3 - Yatakala : Capitale du canton du Goruol.

Touareg ayant déjà franchi les limites du territoire de Bourra, son chef de guerre a jugé utile de rebrousser chemin avec ses hommes. Mais l'un des fils de Djalley, Tondo était sorti avec ses hommes à la recherche du butin. Il avait croisé sur son chemin, Baguine et ses soldats qui l'avaient conseillé de rebrousser chemin avec eux car les Touareg avaient déjà franchi les limites de leur territoire avec le butin. Toutefois Tondo refusa et lui répondit : « La mort est meilleure que le retour au village les mains vides ». Il avait instruit Baguine de repartir avec lui à la recherche des Touareg aux confins de leur territoire. Et quand les Touareg les avaient aperçus, ils avaient tracé une sorte de ligne rouge sur le sol et demandèrent à l'armée de Tondo de ne pas dépasser ce trait. Mais, Tondo et ses hommes avaient marché sur le trait. Les Touareg tracèrent une seconde fois un trait et une troisième fois mais Tondo et ses hommes refusèrent toujours d'obtempérer, ils avaient dépassé tous les traits tracés par les Touareg et s'étaient retrouvés en face d'eux. Ce défi avait poussé les Touareg à réagir avec une rare violence. Ils massacrèrent l'armée de Tondo. Ce dernier perdit ses hommes et fut lui-même blessé à plusieurs endroits de son corps. Les Touareg l'avaient emporté avec eux et étaient rentrés avec lui dans leur campement. Ils l'avaient conduit devant les deux hautes personnalités du campement : le souverain et le cadî. Quand ces derniers virent Tondo, ils l'avaient reconnu et dirent ceci à leurs hommes : « Pourquoi aviez-vous tué ces hommes » ? Ils étaient issus d'une communauté avec laquelle nous avons scellé un pacte de non agression. Le chef avait demandé au cadî du nom d'Aboubacar d'amener Tondo avec lui. Il le conduisit chez lui et se mit à le soigner de ses blessures jusqu'à ce que Dieu l'aida à le guérir complètement. Tondo était resté chez l'érudit quelques années (3ou 4 ou 5 ans ou plus). Il apprit l'intégralité du Coran auprès de cet *alim*. Mais, la nouvelle parvenue à Bourra faisait état de la mort de Tondo et de tous ses hommes lors du combat. Puis la population eut une

autre nouvelle qui démentait la première : elle confirmait que Tondo était vivant et qu'il n'avait pas été tué.

Après ses études coraniques auprès de ce lettré musulman touareg, Tondo exprima son désir de rentrer à la maison. Il fit part à son maître de son inquiétude au sujet de sa communauté : « Les Touareg dérangent beaucoup ma communauté dans leur lieu d'habitation actuelle ». L'érudit le conseilla de quitter Bourra avec ses parents et de migrer vers l'Est. Mais avant, il devra aller à Neni- Goungou où il trouverait, un "cousin" à lui du nom de Shaykh Mahaman Diobbo. Le Cadi dit ceci à Tondo : « Ce dernier est un grand Shaykh, il faut aller le voir et tu diras que c'est moi, Aboubacar qui t'ai conseillé de venir vers lui et que je lui demande aussi de prier pour moi afin que Dieu m'accorde la victoire permanente sur mes adversaires ». Il quitta ainsi, son maître (avec sa bénédiction bien sûr) et partit pour Sinder en compagnie des siens. Après il alla à Neni- Goungou¹ trouver Shaykh Mahaman Diobbo. Ce dernier donna à Tondo une gourde "koulba" ou "Zollo" et après pria pour lui. Mahaman Diobbo demanda à Tondo de jeter la gourde dans le fleuve. L'érudit le conseilla de jeter la gourde dans l'eau aux confins du territoire sonjey en amont. Il lui dit aussi ceci : « Cette gourde ne dépassera aucun village ou ville sans que ses populations ne sortent pour vous suivre. Là où elle s'accroche, c'est le site que Dieu vous a choisi pour vous installer ».

Après Tondo décida de regagner son village. Mais son séjour fut très long, ce qui poussa son frère, Zindiko à quitter Bourra pour aller à sa recherche. Les deux frères se croisèrent dans le village de Kandadji, ils se saluèrent et Tondo informa Zindiko du motif de son voyage. Ils revinrent ensemble à Bourra. Arrivé au village, Tondo fit venir tous ses frères pour les informer de sa rencontre avec Mahaman Diobbo, de la gourde qu'il lui avait donnée, de l'usage qu'il devait en faire et du conseil que l'*alim* lui avait prodigué.

1 - Il s'agit de Neni- Goungou, une île située non loin de Tillabéri. Il y a deux Neni- Goungou, le deuxième se trouve en face du village de Goudel à Niamey.

Quatre de ses frères répondirent favorablement à sa demande. Il s'agit de Zindiko, Abdoullahi, Saouda et Aboubacar (Bokar). Les trois autres refusèrent, ce sont : Almadane, Sahi et Sanda.

Après cette réunion, Tondo partit avec la gourde jusqu'aux confins du pays soñey et la jeta dans le fleuve. Il revint et demanda à ses frères et aux familles qui sont d'accord avec lui de se préparer pour le voyage. Quatre grandes familles l'ont suivi dans cette émigration. A ces familles sont venues s'ajouter d'autres qui n'ont pas une grande renommée. Ces quatre grandes familles sont : la famille Marou Goundji, la famille Youni, la famille Koysa, la famille Besse auxquelles il ajouta la famille Toura (une autre grande famille venue tardivement rejoindre le groupe). Au total, il y a eu quatorze familles de Bourra qui l'ont suivi jusqu'à l'île de Sinder dans laquelle elles vivent présentement. Quand l'information du voyage est parvenue au niveau de la population de l'île, plusieurs autres familles l'ont suivi. Des populations des contrées voisines sont aussi venues étoffer le groupe des migrants. Toutes ces personnes sont rentrées dans des pirogues et quand elles sont arrivées au niveau d'Ayorou, les gens de cette localité ont empêché aux migrants de continuer leur chemin vers l'Est en leur posant plusieurs questions. Mais, Tondo et ses hommes ont répondu à toutes les questions. Il a saisi la même occasion pour informer les gens d'Ayorou que lui et sa communauté désirent émigrer afin de sauver la religion de Dieu. Et quand les habitants de cette localité ont entendu cette parole, ils ont libéré la voie à Tondo et ses hommes. Ces derniers ont suivi la voie du fleuve jusqu'à l'île de Wissili. Ils y ont trouvé, un savant du nom de Zaydi et ils se sont entendus avec lui pour qu'ils émigrent ensemble car Tondo a promis à ce lettré musulman l'imamat et le poste de cadî. Tondo et l'érudit ont convenu de cet arrangement. Zaydi et ses hommes ont émigré avec eux jusqu'à l'île de Sinder. Et c'est comme cela que Tondo et les gens qui sont avec lui se

sont installés définitivement sur le site. Et depuis ce jour, Tondo et sa suite sont reconnus comme étant des gens de Sinder.

Concernant les groupes qui ont émigré avec Tondo, leur nombre est indéterminé. Leur arrivée à Sinder date de 1813 (1229 de l'hégire). La première réalisation qu'ils ont eu à faire après leur installation à Sinder, c'est la construction d'une mosquée. Après, Tondo prit ses quatre frères et les chefs de familles pour aller à la rencontre du Shaykh Mahaman Diobbo pour l'informer qu'il est venu avec une forte communauté qu'il a laissée dans l'île de Sinder. Après cela, le Shaykh Mahaman Diobbo a pris Tondo et les gens qui sont avec lui pour les conduire chez *Amirou* Kourté nommé Sido fils de Yoro. Il est le propriétaire des terres de Sinder. Puis le Shaykh Mahaman Diobbo présenta Tondo et ses hommes au propriétaire foncier en disant ceci :

« Tondo est un homme honnête, un homme de bien qui est venu chercher auprès de votre autorité une place dans laquelle il va vivre, lui et ses hommes ».

Amirou Kourté a répondu au Shaykh Mahaman Diobbo en disant :

« Je donne à Tondo tout l'espace connu sous le nom de *Alhoumbouro- Tchiré : de Koïzey-Tondo jusqu'à l'île de Toula- Foulé*, les habitants de Sinder peuvent cultiver ces terres moyennant le paiement d'une dîme annuelle ».

Tondo et les siens ont accepté cette condition posée par *Amirou* Kourté puis ils sont restés quelque temps avec Mahaman Diobbo à Say. Tondo a exprimé une inquiétude à Mahaman Diobbo par rapport à l'attitude d'une de ses communautés (celle des *Turawiyune* ou gens de Toura). Ils sont selon lui en grand nombre, ils ont une grande renommée et sont craints par les gens. Il a demandé au Shaykh de prier pour eux pour qu'ils ne s'entendent jamais sur une chose même entre deux frères ou deux amis. Grâce à la prière du Shaykh, cette communauté est restée toujours divisée jusqu'à ce jour. En même temps, Tondo a informé le Shaykh qu'au sein toujours de sa suite, il y a trois autres classes sociales

pauvres : ce sont tous des Bellah. Et le Shaykh Mahaman Diobbo a répondu en ces termes : « Les pauvres qui sont avec toi, tous ceux qui sont libres, resteront libres mais les Bellah ainsi que les tambourinaires restent les serviteurs de l'autorité sous le drapeau ». Après, Tondo a demandé à Mahaman Diobbo de prier pour la population de Sinder afin qu'elle soit dynamique dans la recherche du savoir et qu'elle s'adonne à la production, à l'agriculture et que Dieu bénisse ses terres. Après cette prière, le Shaykh a demandé à Tondo et ses compagnons de retourner à Sinder pour y vivre tout en lui prodiguant des sages conseils dans le cadre des relations qu'il devrait avoir avec sa communauté.

Tondo et ses compagnons sont revenus dans leur île pour y habiter. Il est resté au pouvoir pendant 17 ans (1813- 1830). Il mourut en 1830 (1250 de l'hégire) en laissant derrière lui sept enfants qui sont : Mohamed, Tahirou, Ali, Balo, Nana, Oumou, Barou-Wandé. Sentant sa mort proche, Tondo a fait venir ses quatre frères et leur a demandé de garder des relations cordiales avec les enfants du Shaykh Mahamane Diobbo : « Chaque fois qu'ils se présentent sur cette île, donnez leur tout ce qui est en votre pouvoir comme aumône ». Et cette pratique continue jusqu'à présent entre la population de Sinder et les descendants de Mahamane Diobbo. Tondo demanda également à ses frères d'honorer les enfants du savant Aboubacar, chaque fois qu'ils viennent leur rendre visite et de leur céder la direction de la prière et le jugement. Cette pratique aussi est restée dans les mœurs. Les frères de Tondo et leurs descendants ont respecté à la lettre les dernières volontés du fondateur du centre d'études islamiques de Sinder. Mais, sous le règne d'*Amirou* Oumarou Djibrilla surnommé Kodio le pacte sera rompu entre les gens de Sinder et les descendants du savant Aboubacar].

Traduction : Salaou Alassane arabisant au Département des Manuscrits Arabes et Ajami (IRSH).

ANNEXE VII : Quelques images du Nord Nigeria

Photo n° 4 : Arewa House



Photo d'Arewa House : un des centres de documentation les plus importants du Nord

Nigeria : Photo prise à Kaduna le 06/08/10

Photo n° 5 : Bibliothèque Abdullahi Fodiyo à Sokoto

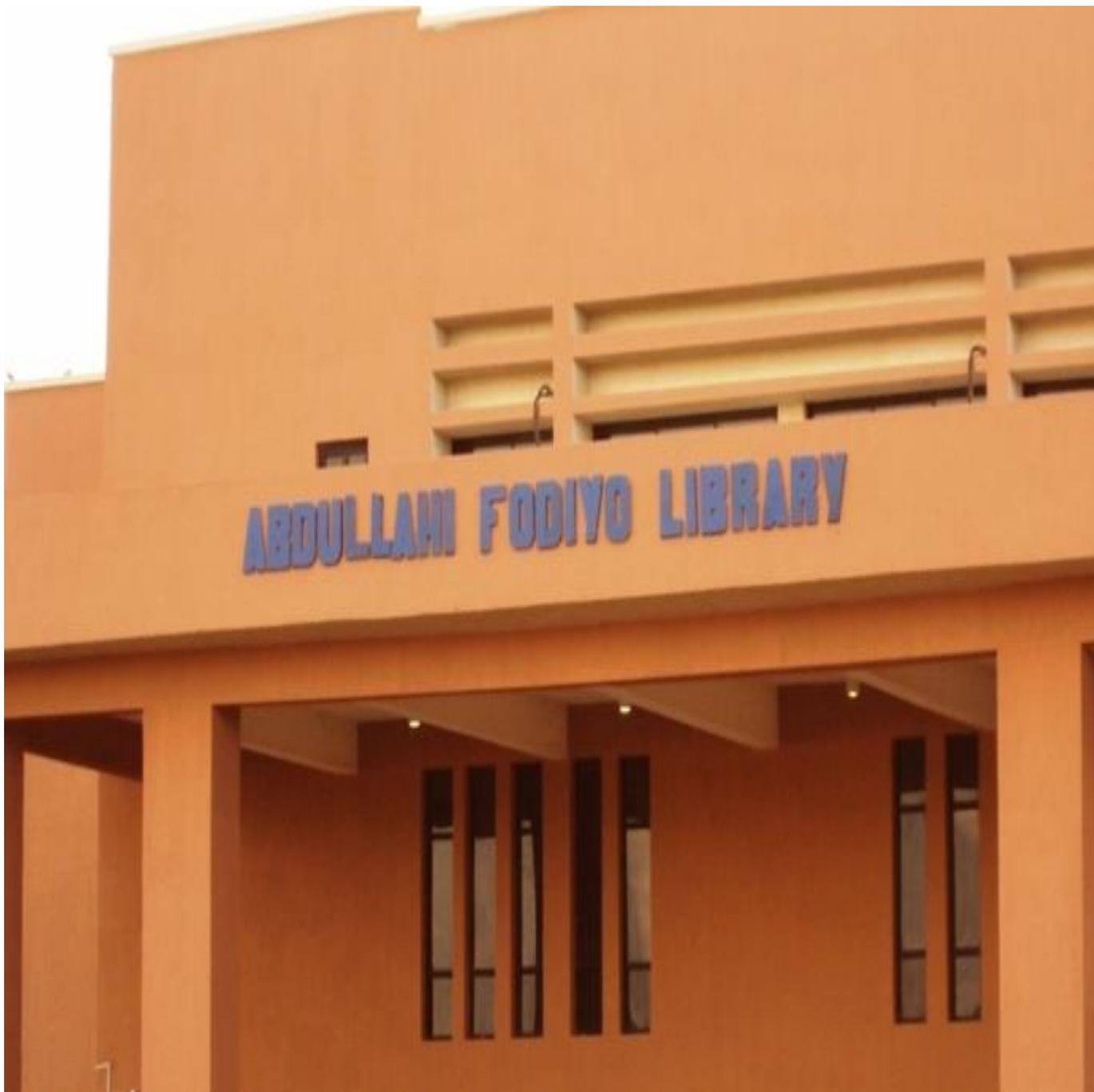


Photo de bibliothèque centrale de l'Université Shaykh Ousmane Dan Fodio de Sokoto.

Photo prise à Sokoto le lundi 16 août 2010.

Photo n° 6: Tambours de guerre



Images d'échantillons de tambours de guerre (Tambari) à Wazir Janeidu House.

Photo prise à Sokoto le 16/08/10.

Photo n° 7 : Liste des souverains du Nord Nigeria ayant pris l'étendard du Jihad à Sokoto.



THE FLAG BEARERS OF SHEHU	
1. MUHAMMAD MOYIJO	KABBI
2. ABU HAMID	ZAMFARA
3. UMMARU DALLAJI	KATSINA
4. MALLAM MUSA	ZAZZAU
5. MALLAM ISIYAKA	DAURA
6. MALLAM SULEIMAN	KANO
7. BUBA YARO	GOMBE
8. MALLAM ALIMI	ILORIN
9. MALLAM DENDO	NUPE
10. MALLAM YAKUBU	BAUCHI
11. MODIBBO ADAMA	ADAMAWA
12. MALLAM ZAKI	KATAGUN

Photo prise à Sokoto le 16/08/10

Photo n° 8 : La tombe d'Abdullahi Toga à Argoungou



La tombe d'Abdullahi Toga à Argoungou.

Photo prise à Kanta Meseum à Argoungou le 17/08/10

Photo n° 9 : Echantillons d'armes de guerre des Kabbawa



Photo prise à Kanta Meseum à Argoungou le 17/08/10

Photo n° 10 : Echantillons d'étendards du Jihad



Photo prise à Waziri Janaidu House de Sokoto le 05/08/10.

INDEX GENERAL

Index

A

Abdoulaye Fodio 6, 10, 23, 24, 31, 106, 112, 122, 125

Ahmed Baba 76, 77, 308

Agano 176, 182, 187, 195, 196, 199, 307, 369

Alfa Adamou 154, 164, 165, 169, 170, 171, 187

Alfa Sambo 94, 95, 96, 98, 100

Alfaga 110, 175, 199, 259, 260, 261, 275, 276, 277, 278, 279, 280

Alfaizé 18, 26, 180, 213, 214, 218, 224, 225, 234, 239, 252, 303

Ali Anna 8, 17, 18, 49, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 89, 94, 113, 117, 120, 130, 143, 144,
146, 299

Ali Bori N'Diaye 139, 142

Alim 1, 54, 58, 71, 89, 94, 96, 100, 103, 104, 116, 149, 154, 157, 165, 166, 167, 170, 171,
172, 173, 174, 176, 177, 184, 185, 186, 197, 200, 218, 243, 246, 247, 248, 268,
270, 271, 273, 409, 410

Alkali 61, 62, 63, 64, 154, 160, 292, 294, 305

Alzouma Bazi Cissé 13, 110, 152, 153, 168, 170, 175, 177, 180, 182, 190, 193, 216, 230,
235, 236, 238, 239, 303

Ahmadou Sékou 26, 139

Amirou 2, 133, 172, 173, 175, 177, 184, 185, 213, 215, 222, 224, 226, 247, 248, 249, 250,
251, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 264, 274, 275, 291, 292, 293, 294,
298, 412, 413

B

Barma 154, 162, 221

Barth 25, 36, 37, 39, 51, 120, 215, 219, 223, 263, 265, 267, 281, 296, 328, 358

Bikim 82, 121, 122, 124, 125, 127, 286

Birni N’Gaouré 6, 7, 18, 71, 72, 77, 82, 87, 90, 91, 92, 95, 103, 134, 135, 171, 210, 280,
291

Birniyel 105,106, 287, 291

Boboye 7, 8, 14, 17, 18, 19, 25, 30, 32, 35, 67, 68, 70, 71, 72, 82, 83, 84, 85, 86, 91, 96,
97, 105, 106, 107, 111, 112, 113, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 127, 130,
135, 171, 210, 218, 279, 285, 286, 287, 293, 294, 299

Bolonguièye 153, 154

Boumba 81, 108, 121, 130, 131, 132, 136, 165, 270, 291

Boubacar Louloudji 5, 6, 7, 8, 12, 17, 18, 31, 32, 47, 54, 72, 81,82, 86, 87, 88, 89, 90, 91,
92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 109,
110, 111, 112, 113, 121, 125, 133, 135, 150, 151, 153, 154, 159, 171,
285, 286

Boureima Guéladio 269, 270

Bourra 159, 169, 170, 229, 230, 232, 234, 235, 242, 248, 393, 394, 395, 396

C

Centres d’études islamiques 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13, 14, 15, 18, 19, 20, 25, 26, 27, 28,
30,31, 34, 46, 49, 50, 51, 52, 55, 61, 64, 66, 71, 79, 81,
82, 86, 91, 92, 105, 108, 113, 117, 121, 122, 127, 133,
134, 135, 138, 139, 157, 158, 159, 160, 161, 165, 166, 167,
170, 171, 176, 199, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 209, 210,
212, 213, 214, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 225, 227, 229, 230,
232, 233, 234, 236, 239, 250, 251, 252, 264, 268, 272, 274, 277,

278, 279, 280, 284, 285, 286, 287, 398

Chants religieux 14, 142, 173, 174, 177, 178, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 191,
192, 194, 201, 213, 345

D

Dallol 1, 7, 8, 17, 18, 19, 32, 35, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 47, 48, 61, 67, 68, 69, 70, 71, 72,
73, 76, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 95, 96, 97, 99, 100, 102, 103, 104, 105,
109, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 124, 125, 127, 130, 131,
132, 133, 135, 150, 151, 153, 171, 172, 210, 220, 230, 251, 252, 270, 285, 286,
293, 294

Darey 72, 73, 82, 87, 88, 272

Dendi 1, 35, 40, 64, 66, 73, 77, 112, 113, 119, 131, 138, 152, 169, 171, 193, 210, 214, 218,
255, 281, 307, 323

Dosso 21, 29, 38, 47, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 68, 84, 97, 99, 117, 118, 131, 132, 227,
270, 273, 294, 295, 297, 298, 300, 301, 302, 303, 305, 306, 307, 308, 310, 314

Douddales 2, 3, 72, 86, 108, 165, 174, 223, 224, 257, 266

E

Elhadji Mamoudou 3, 50, 51, 52

Emir 2, 99, 100, 112, 112, 132, 133, 203, 207, 208, 211, 212, 213, 222, 278, 279

Emirat 2, 6, 7, 61, 91, 99, 134, 150, 199, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 222, 261

Erudit 3, 17, 29, 37, 48, 53, 55, 58, 60, 62, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 81, 88, 90, 92,
93, 96, 98, 102, 103, 104, 106, 113, 139, 142, 143, 144, 145, 146, 150, 151, 153,
154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 163, 166, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 170,
181, 183, 185, 186, 193, 194, 197, 203, 221, 222, 223, 224, 227, 229, 230, 232, 233,
234, 235, 237, 239, 251, 253, 254, 255, 256, 259, 263, 264, 266, 267, 272, 280, 282,
284, 287, 394, 395, 396

F

Farakoy 52, 53, 54, 97

Fleuve Niger 35, 37, 55, 57, 61, 83, 144, 151, 169, 217, 229, 230, 263, 271

G

Garbou 107, 287, 292

Guéladio 14, 150, 229, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270,
271, 290, 293

Goudel 9, 103, 144, 145, 146, 149, 161, 208, 229, 252, 255, 256, 257, 286, 395

Gourma 6, 24, 36, 102, 142, 143, 169, 171, 210, 217, 218, 222, 240, 241, 244, 245, 264,
270, 271

Gwandou 6, 7, 21, 25, 61, 91, 98, 99, 100, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 118,
119, 120, 121, 134, 141, 143, 150, 161, 197, 199, 194, 200, 201, 203, 206, 207,
208, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 219, 246, 261, 262, 268, 279, 280, 360, 364
365, 366

H

Hamboy 14, 229, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 271

Haoussa 4, 23, 36, 39, 41, 42, 43, 48, 49, 50, 54, 63, 69, 71, 74, 112, 134, 135, 141, 169
170, 179, 182, 190, 201, 206, 216, 218, 219, 220, 240, 243, 245, 246, 248,

I

Ile 21, 22, 26, 35, 36, 37, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 102, 121, 122, 124, 125, 127, 142, 143,
144, 145, 146, 149, 151, 153, 154, 157, 159, 160, 161, 162, 169, 170, 177, 185, 204,

216, 221, 225, 229, 230, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243,
244, 245, 246, 247, 248, 253, 254, 281, 282, 286, 393, 395, 396, 397, 398,

Imam 51, 52, 53, 54, 55, 70, 105, 106, 108, 122, 134, 158, 163, 164, 165, 167, 168, 185,
202, 204, 224, 232, 243, 255, 256, 257, 266, 278, 279, 289, 290, 291 292

Islam 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13, 18, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 39,
40, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63,64, 66, 67, 72, 76, 77, 78, 92,
95, 96, 98, 99, 106, 109, 111, 112, 113, 114, 138, 139, 141, 142, 145, 146, 153, 154,
160, 161, 162, 163, 166, 167, 168, 169, 174, 175, 176, 178, 179, 182, 188, 193, 194,
199, 209, 211, 216, 221, 226, 229, 235, 238, 239, 242, 243, 254, 255, 259, 262, 264,
265, 266, 267, 270, 271, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 280, 283, 284, 285, 286, 287

Issa korombé 119, 130, 131, 132, 136, 270

J

Jihad 4, 6, 23, 24, 30, 32, 59, 61, 63, 86, 90, 92, 94, 95, 97, 98, 109, 133, 138, 139, 144,
158, 159, 161, 176, 182, 189, 191, 194, 199, 209, 221, 256, 281, 283,

K

Kabbawa 120, 131, 206, 207, 212, 364, 405

Kabi 7, 82, 92, 106, 107, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 130, 131, 141, 206, 209, 210, 218,
270, 364, 365

Kafi 3, 23, 34, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 62, 70, 97, 99, 100, 280, 283, 292

Khamed Elhadji 44, 75

Kollo 29, 63, 64, 82, 84, 122, 124, 127, 270, 286

Kounari 6, 9, 14, 25, 35, 47, 130, 147, 150, 208, 229, 256, 258, 256, 259, 260, 261, 263,
264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 286, 371, 372

Kourfey 43, 132

Kourfayawa 39, 43, 152, 284

Kouré 3, 34, 50, 61, 62, 63, 78, 105, 122, 208, 255, 280, 283, 292

Kourté 40, 154, 162, 165, 169, 170, 208, 222, 223, 235, 236, 240, 244, 282, 349, 297

L

Lamido 68, 99, 107, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 124, 125, 127, 133,
135, 171, 208, 277, 278, 279

L'Ouest du Niger 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 20, 25, 27, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 39, 40,
44, 45, 48, 49, 50, 52, 55, 56, 58, 60, 61, 64, 65, 66, 67, 78, 79, 82, 85,
90, 91 104, 122, 134, 135, 138, 139, 140, 141, 149, 154, 160, 161, 166,
171, 172, 190, 191, 193, 197, 201, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 216,
217, 220, 221, 223, 224, 227, 230, 252, 255, 256, 258, 262, 270, 271, 272,
273, 274, 275, 276,277, 279, 280, 282, 283, 284, 285, 286, 287

M

Mahaman Diobbo 9, 12, 13, 14, 81, 102, 103, 104, 114, 115,122, 138, 139, 141,
142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157,
158, 159, 160, 161, 162,163, 164, 166, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174,
176, 177, 178, 179, 181, 183, 184, 185, 186, 189, 191, 193, 194, 196,
197, 198, 199, 200, 203, 204, 210, 211, 212, 214, 215, 216, 217, 220, 221,
222, 223, 224, 227, 235, 237, 256, 260, 262, 266, 273, 282, 285, 354, 393,
395, 397, 398

Modibbo 22, 173, 181, 185, 197, 198, 201, 204, 211, 216

Mohamed Bello 6, 23, 24,104, 111, 117, 207

N

Nabamé 119,

N'Dounga 3, 34, 50, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 77, 149, 208, 210, 280, 283, 287, 290,

291, 310

Neni 22, 102, 103, 142, 143, 144, 145, 146, 151, 155, 159, 161, 177, 178, 179, 185, 232,
246, 292, 393, 395

O

Ouléma 1, 3, 6, 22, 29, 48,48, 51,52, 53, 55, 56, 57, 58, 60, 77, 90, 102, 103, 139, 146,
154, 158, 163,165, 166, 168, 175, 197, 200, 203, 204, 205, 209, 214, 224, 225,
226, 233, 243, 252, 255, 256, 257, 264, 268, 272, 273, 276, 277, 278, 283, 286,
287

P

Peul 1, 2, 4, 7, 8, 13, 17, 18, 19, 20, 23, 27, 31, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46,47, 48, 49,
67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 77, 82, 86, 87, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 107, 108,
109, 111,112, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 132,
141, 142, 145, 146, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 173, 179, 210, 214, 216, 220, 222,
227, 246, 248, 252, 255, 256, 257, 261, 272, 273, 277, 278, 282, 283, 284, 286

S

Saney 3, 34, 55, 56, 54, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63 , 64, 78, 96, 149, 255

Say 1, 2, 4, 5, 6, 9, 13, 14, 17,19, 20, 22, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 35, 43, 45, 77, 81, 103,
104, 115, 122, 129, 130, 133, 137, 138, 139, 140, 141, 143, 144, 145, 146, 147, 149,
150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167
168, 169, 170, 171, 172, 176, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 191, 193, 194,
197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 210, 211, 212, 213, 214, 215,
216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 233, 237, 238, 242, 243,
244, 248, 251, 252, 255, 256, 257, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 268, 271, 273, 274,
277, 279, 280, 281, 282, 285, 286, 287, 289

Shaykh Ousmane Dan Fodio 10, 23, 24, 90, 101, 191, 206, 212

Siddo Sayoma 18, 94

Sinder 9, 20, 21, 22, 25, 35, 77, 142, 149, 159, 170, 171, 208, 229, 230, 231, 232, 233,
231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247,
248, 249, 250, 251, 252, 272, 281, 282, 286, 287, 290

Sokoto 1, 2, 4, 6, 10, 20, 23, 30, 38, 61, 101, 129, 1130, 131, 132, 133, 141, 143, 150, 176,
179, 197, 198, 200, 202, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214,
216, 219, 225, 230, 277, 279

Sorry Beldo Hooré 46, 142, 143, 144, 158, 159, 160, 252, 253, 254, 255

Soumana Abdourahamane 174, 179, 181, 186, 290

T

Talibé 2, 88, 89, 90, 102, 144, 149, 159, 165, 174, 182, 201, 202, 205, 214, 223, 239, 242,
251, 254, 257, 282, 286

Tamkalla 7, 8, 25, 39, 82, 104, 105, 106, 107, 110, 111, 115, 116, 117, 118, 120, 121, 127,
132, 141, 151, 201, 210, 212, 219, 279, 286

Tombouctou 25, 36, 40, 43, 56, 64, 73, 74, 179, 216, 219, 233, 254, 263, 267

Tondo 130, 159, 169, 170, 229, 230, 232, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 247, 250,
251, 270, 281, 393, 394, 395, 396, 397, 398

Waa zi 3, 34, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 62

Wangari 57, 59

Wonkoy 60, 277

Wouro – Guéladio 13, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 270

Zarma 7, 19, 39, 40, 41, 43, 44, 48, 51, 56, 57, 61, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 81, 82, 83, 86,
89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 103, 104, 105, 109, 111, 112, 113,

114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 122, 124, 127, 128, 129, 130, 131, 132,133,
136, 141 142, 143,146, 152, 154, 155, 173, 174, 179, 194, 210, 214, 222, 227, 240,
278, 287

Zarmaganda 39, 41, 44, 102, 142, 202, 227

Zarmakoye 55, 63, 99, 117, 131, 132, 271, 278

Zarmatarey 26, 31, 39, 41, 169, 216, 217

Zarma – Soḡey 39, 40, 41, 48, 49, 141, 154, 166

TABLE DES MATIERES

Table des matières

Introduction générale.....	1 - 33
Première partie : L'islam dans l'Ouest du Niger du XVI^e au XVIII^e siècle.....	34 -87
Introduction.....	35
Chapitre I : Aperçu géographique et historique.....	35 - 52
I- Aperçu géographique.....	36- 40
1- Le fleuve Niger et ses îles.....	37- 39
a- Le fleuve Niger.....	37- 38
b- Les îles	38 - 39
2- Les Dallols.....	39- 40
II- Peuplement de la zone et structures sociales.....	40- 52
1- Les Gourmantché.....	41
2- Le groupe Zarma - Sonney.....	41 -42
3- Les populations haoussa.....	42 -44
4- Les Touareg.....	45
5- Les Peul	45- 49
6- Les relations entre les différents peuples.....	49 - 50
7- Les structures sociales.....	51 – 52
Chapitre II : Etude de trois anciens centres d'études islamiques de l'Ouest du Niger.....	53- 68
Introduction.....	53
I- Kafi, un ancien centre d'études islamiques.....	53- 58
1 – Les origines du fondateur de Kafi.....	54- 55
2- L'œuvre d'Oumarou et de ses successeurs.....	55- 57
3- La situation religieuse dans la zone à la fin du XVI ^e siècle.....	58
II- Etude du cas du centre d'études islamiques de N'Dounga Saney.....	58 - 64

1-	Le peuplement de l'île	59
a-	Les origines des Saney de N'Dounga.....	59- 60
b-	L'occupation de l'île par les Saney et les Zarma Kogori.....	60 - 61
2-	Les Saney de N'Dounga.....	61 - 62
3-	L'activité religieuse des Saney sur l'île de N'Dounga.....	62-64
III-	Le centre d'études islamiques de Kouré Saney.....	64- 67
1	– Les origines des Saney de Kouré.....	65
2-	L'installation des Saney à Kouré.....	65 - 66
3-	L'œuvre religieuse des Saney.....	66- 67

Chapitre III : L'évolution de l'islam dans l'Ouest du Niger du XVII^e au XVIII^e siècle-
69- 84

I-	Le retrait des résistants sonèy dans le Dendi et le passage d'Ali Anna dans le <i>Dallol</i>	69 - 70
1-	Le retrait des résistants sonèy dans le Dendi.....	69– 70
2-	Le passage d'Ali Anna dans le <i>Dallol</i>	70
II-	Le retour d'Ali Anna dans le <i>Dallol</i>	71 - 76
1	– La création du village de Garouré.....	71- 74
2-	La création du centre d'études islamiques des Garouré par Ali Anna.....	74- 75
3-	L'œuvre de Sambo Ali Anna.....	75- 76
III –	La fondation de Kwama dans le Dendi et l'arrivée des musulmans touareg Kel Essuk dans le Taghazar.....	76 -79
1 –	La fondation de Kwama par Ahmed Baba.....	76-78
2-	L'arrivée des Touareg Kel Essuk dans le Taghazar.....	78- 79

a - L'origine de Khamed Elhadji.....	78 - 79
c- L'œuvre de Khamed Elhadji.....	79
IV- Etude des centres d'études islamiques.....	80 - 84
1- Les conditions de création des centres.....	80
2- Le fonctionnement des centres d'études islamiques.....	81 – 83
3- Le choix des sites d'accueil.....	83 - 84
Conclusion de la première partie.....	85- 86
Deuxième partie : Le centre d'études islamiques du Birni N'Gaouré.....	88- 147
Introduction.....	89
Chapitre IV : Boubacar Loudoudji et son œuvre	90- 107
I- Situation géographique et économique.....	90- 93
II- Le règne de Boubacar Louloudji.....	94- 99
1- Les origines de Boubacar Louloudji.....	94- 95
2- L'enfance et la formation religieuse de Boubacar Louloudji.....	95- 99
a- L'enfance.....	95- 98
b- La formation religieuse.....	98 - 99
III- La dérive totalitaire de Boubacar Louloudji.....	99- 107
1- Les démêlés entre l'homme et les Zarma :	
les causes du conflit	99- 103
2- Le déroulement du conflit.....	104- 107
IV-La prise de Garouré et l'exil de Boubacar Louloudji.....	107- 113
1- La prise de Garouré.....	107 - 108
2- L'exil de Boubacar Louloudji.....	108- 113
V- L'œuvre religieuse de Boubacar Louloudji : la création	

des centres d'études secondaires.....	113- 118
1- Le centre d'études islamiques secondaire de Birniyel de Mamadi Diobbo.....	113 -114
2- Le centre de Garbou.....	115
3- Le centre de Boumba.....	116 -118
Chapitre V : L'œuvre d'Aboulhassane, fils et successeur de Boubacar Louloudji ...	119-
	136
I- Le règne d'Aboulhassane	119-125
1- Le choix De l'homme.....	119- 121
2- La reprise des hostilités dans le Dallol.....	121- 125
II- La chute de Tamkalla et la succession d'Aboulhassane.....	125 -136
1- La chute de Tamkalla.....	125 -130
2- Lessuccesseurs d'Aboulhassane.....	130- 136
Chapitre VI- Le rétablissement du pouvoir peul dans le <i>Dallol</i>	137-145
I – La reconquête de <i>Dallol</i> par Bayéro Aboulhassane.....	137-140
1- L'exil de Bayéro.....	137-139
2- La rencontre entre Bayéro et les Foutanké.....	139-140
II- La bataille de Boumba.....	141-143
1- La défaite des Zarma.....	141- 142
2- Le <i>Dallol</i> après la défaite des Zarma.....	142 - 143
III - L'organisation politique et administrative du centre d'études islamiques de Birni N'Gaouré.....	143-145
1- L'organisation politique.....	143 -145

2- L'organisation administrative.....	145
Conclusion de la deuxième partie.....	146
Troisième partie : Le centre d'études islamiques de Say.....	148- 241
Introduction.....	149
Chapitre VII : Historique du centre d'études islamiques de Say.....	150-172
I – L'installation de Mahaman Diobbo à Say.....	150-160
1- Situation géographique et humaine.....	150- 152
2- Le départ de Mahaman Diobbo de son pays natal.....	152- 155
3- Le départ de Néni et l'installation à Say.....	155 -160
II- La date de la création de la ville de Say et l'occupation du site.....	160-165
1- La date de la création de la ville.....	160- 162
2- L'occupation du site.....	162-165
III- Mahaman Diobbo : l'homme, l'environnement social et intellectuel....	165-171
1- L'origine sociale de Mahaman Diobbo.....	166
2- Les versions des différents auteurs sur ses origines.....	166-169
3- La construction du personnage.....	169- 170
4- Mahaman Diobbo, apôtre de la non violence.....	170-171
IV – L'organisation du centre d'études islamiques.....	171-183
1- L'installation de l'érudit à Say.....	171-172
2- Les institutions du centre d'études islamiques de Say.....	172-179
a- L'organisation religieuse.....	172-177
b- L'organisation économique.....	177-179
3- Mahaman Diobbo, homme de paix et médiateur.....	180-183
Chapitre VIII : L'œuvre littéraire et philosophique de Mahaman Diobbo.....	184-207

I-	Les chants religieux.....	185-193
	1- L'importance de la poésie dans la culture islamique.....	185-187
	a- La place de la poésie en Arabie au temps du prophète...	185-186
	b- La place de la poésie en Afrique musulmane.....	186-187
2	– La place de la poésie dans le centre d'études islamiques de Say.....	187-192
	a- Les chants d'assistance morale.....	188- 189
	b- Les chants de méditation.....	189- 192
3-	La chaîne de transmission des chants religieux.....	192- 193
II –	La portée des chants religieux.....	193-210
	1 –Les chants comme outil de conversion.....	193 -194
	2- La portée littéraire des chants religieux.....	194- 196
	3- La portée philosophique des chants religieux.....	196-197
	a- L'exhortation du fidèle au travail.....	197- 199
	b- L'exhortation du fidèle à la modération.....	199 - 202
	4 – La portée sociale des chants religieux.....	202 -206
Chapitre IX : L'œuvre des successeurs de Mahaman Diobbo.....		208-238
I-	Le successeur d' <i>Alfa</i> Mahaman Diobbo.....	208 -216
	1- Le choix de Boubacar.....	208-210
	2- L'œuvre de Boubacar.....	210- 213
II -	Les successeurs de Boubacar.....	214 – 217
	1- Le choix d'Abdourahamane.....	214
	2- Les autres <i>Alfaizé</i> et le début de la fin d'une époque.....	215 - 217
III-	Les rapports entre Say et le monde musulman.....	217-227

1 – Les rapports entre Say, Gwandou et Sokoto.....	217-224
2- Les rapports entre Say et le reste du monde musulman.....	224 -226
IV- Contribution de Say à l’islamisation de l’Ouest nigérien.....	227 -238
1- Say, centre politique.....	227-228
2– Say, centre économique et nœud caravanier.....	228- 232
3– Say, centre de diffusion de l’islam	232- 235
a- Say, terre d’accueil.....	232-234
b- Say, un important centre d’enseignement.....	234-235
4- La réaction de Say face à la colonisation.....	236- 238
Conclusion de la troisième partie.....	238

Quatrième partie : Les centres d’études islamiques secondaires et état de

l’islamisation de la zone à la fin du XIX^e siècle.....239-294

Introduction.....240

Chapitre X : Le centre d’études islamiques secondaire de Sinder..... 242 -262

I- Les origines du fondateur du centre d’études islamiques secondaire de Sinder.....	243- 248
1- Histoire du peuplement selon la tradition orale.....	243
2- Le tarikh de Sinder.....	243-245
3- Synthèse de l’histoire du peuplement selon le tarikh de Sinder.....	245- 247
4- Recoupement entre le tarikh de Sinder et la tradition locale.....	247 -248
II- L’œuvre des successeurs de Tondo Djalley.....	248-253
1- L’œuvre de Zindiko Djalley et de ses successeurs.....	249- 250
2- Tahirou Tondo, le grand érudit.....	250-253
III- Les règnes d’Oumarou Djibrilla et d’ Attikou Mahamadou.....	254- 262

1- Le règne d'Oumarou Djibrilla et la crise au sein de l'instance judiciaire.....	254-255
2-Attikou Mahamadou et la conquête coloniale.....	255- 262

Chapitre XI : Les centres d'études islamiques secondaires de Tirga, Goudel et

Kounari.....	263-282
I- Le centre d'études islamiques secondaire de Tirga.....	263-266
1- Historique du village.....	263-264
2- L'origine, la formation et l'œuvre de Sorry Beldo Hooré.....	264-266
II- Les modibadjés à Goudel et à Soudouré.....	266- 269
1- Les modibadjés de Goudel.....	266-268
2- La diffusion du savoir religieux à Goudel et à Soudouré.....	268- 269
III- Le centre de Kounari.....	269-282
1- La vie de Guéladio dans son pays natal.....	269- 271
a- L'exil de Guéladio.....	271-272
b- L'installation de Guéladio à Wouro- Guéladio.....	272-275
2-L'œuvre de Guéladio et d'Amadou Alfaga.....	275-278
a- L'œuvre de Guéladio dans son pays d'accueil.....	275- 277
b- L'œuvre d'Amadou Alfaga.....	277 - 278
3 – Les successeurs de Guéladio.....	278 - 282
a- La transformation du centre militaire de Kounari en centre d'études islamiques par Hamboy.....	278-280
b- Le règne de Boureima Guéladio.....	280-282

Chapitre XII : Bilan de l'œuvre des leaders religieux des centres

d'études islamiques.....	283-293
I- La situation religieuse de la zone à la fin du XIX ^e siècle.....	283-286

II-	L'apport de l'islam aux sociétés de l'Ouest nigérien.....	287-293
	1- L'apport de l'écriture.....	287
	2- L'implication de l'islam dans l'organisation du pouvoir politique	288- 291
	3- Le développement du phénomène urbain.....	291- 293
	Conclusion générale	294- 298
	Sources et Bibliographie	299-355
A –	Les sources.....	300-328
I-	Les sources orales.....	300 -306
	1- Enquêtes orales.....	300- 304
	a- Liste des informateurs.....	300- 304
	b- Sources sonores de l'IRSH.....	304
	2 – Recueils publiés de traditions orales.....	304- 306
II-	Les sources écrites.....	306- 328
	1- Les manuscrits en langue arabe et ajami.....	306
	2- Les sources d'origine coloniale.....	307- 325
	a- Récits d'explorateurs et conquérants militaires.....	307- 308
	b- Monographies.....	308-311
	c- Rapports politiques.....	311- 319
	d- Rapports de tournées.....	319-322
	e- Affaires musulmanes.....	322- 325
	3 – Les archives du nord Nigeria.....	325-328
	a- Les archives d'Arewa House.....	325-326
	b- National Archives of Kaduna.....	326- 328

Bibliographie.....	329-355
I- Outils de travail.....	330- 331
II- Etudes et ouvrages généraux.....	331-342
III- Etudes et ouvrages spécialisés.....	343- 353
Site Web.....	353
Table des cartes.....	354
Table des photos et illustrations.....	355
Annexes.....	356- 419
Annexe I : Chant religieux de Mahamane Diobbo.....	357-366
Annexe II: Chant religieux d'Ousmane Dan Fodio.....	367-371
Annexe III : Tarikh anonyme sur les relations entre Gwandou et Argoungou.....	372- 378
Annexe IV : Texte en fulfulde sur Boubacar Loudoudji	379-381
Annexe V : Récits sur la brouille entre Guéladio et Sékou Amadou.....	382-385
Annexe VI : Quelques folios du tarikh de Sinder.....	386- 410
Annexe VII : Quelques images du nord Nigeria.....	411- 418
Index général.....	419- 428
Table des matières.....	429- 439